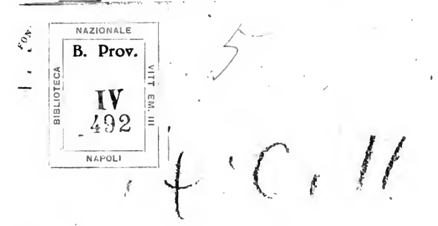
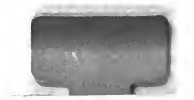



NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
IV
492
NAPOLI




BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine



COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

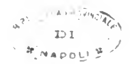
HISTOIRE

DE LA

CIVILISATION

EN ANGLETERRE

Bruxelles. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, rue Royale, 3, impasse du Parc.



HENRY THOMAS BUCKLE

HISTOIRE

DE LA

CIVILISATION

EN ANGLETERRE

TRADUCTION AUTORISÉE, PAR A. BAILLOT

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
Boulevard Montmartre, 15, au coin de la rue Vivienne
MÊME MAISON A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1865

HISTOIRE

DE LA

CIVILISATION EN ANGLETERRE

INTRODUCTION GÉNÉRALE

CHAPITRE I

Exposé des ressources ouvertes aux recherches historiques, et preuves de la régularité des actions humaines. Ces actions sont gouvernées par des lois intellectuelles et physiques : il faut par conséquent étudier ces deux séries de lois, et il n'y a pas d'histoire possible sans les sciences naturelles.

De toutes les branches importantes des connaissances humaines, l'histoire est celle sur laquelle on a le plus écrit, et celle qui a toujours obtenu la plus grande popularité. En effet, l'opinion générale semble admettre que le succès des historiens a été, à tout prendre, égal à leur persévérance, et que si l'histoire a été profondément étudiée, elle est également bien comprise.

Cette confiance dans la valeur de l'histoire est très largement répandue, comme nous le voyons par le grand nombre de lecteurs, et par l'importance que lui donnent tous les

systèmes d'éducation. Il est évident que cette confiance est, à un certain point de vue, parfaitement légitime. On ne peut nier que les matériaux recueillis ne forment collectivement une mine précieuse et imposante de richesses. Les annales politiques et militaires de toutes les grandes nations de l'Europe, et de presque toutes celles qui sont en dehors de l'Europe, ont été compilées avec soin, réunies sous une forme commode, et les preuves sur lesquelles elles sont basées ont été scrupuleusement examinées. Une attention particulière a été donnée à l'histoire de la législation, à celle de la religion, et des travaux non moins considérables, quoique d'un caractère moins élevé, ont été consacrés à suivre les progrès de la science, de la littérature, des beaux-arts, des inventions utiles, et, dans ces derniers temps, des mœurs et du bien-être des peuples. Afin d'augmenter notre connaissance du passé, les antiquités de tous genres ont été examinées; les emplacements d'anciennes cités ont été mis à découvert, des monnaies ont été déterrées et déchiffrées, des inscriptions copiées, des alphabets rétablis, des hiéroglyphes interprétés, et, dans quelques cas, des langues depuis longtemps oubliées ont été reconstruites et reformées. Plusieurs des lois qui règlent les changements de la parole humaine ont été découvertes, et, dans les mains des philologues, ont servi à éclairer jusqu'aux périodes les plus obscures des migrations premières des nations. L'économie politique est devenue une science, et elle a jeté une grande lumière sur les causes de cette distribution inégale de la richesse, qui est la source la plus fertile des troubles de la société. La statistique a été cultivée avec tant de zèle, que nous possédons les renseignements les plus étendus, non seulement sur les intérêts matériels des hommes, mais

aussi sur leurs singularités morales ; en ce qui concerne, par exemple, le chiffre des différents crimes, la proportion qui existe entre chacun d'eux et l'influence exercée sur eux par l'âge, le sexe, l'éducation et autres conditions. La géographie physique a suivi ce grand mouvement : les phénomènes climatériques ont été enregistrés, les montagnes mesurées, les rivières inspectées et suivies jusqu'à leur source, les productions naturelles de tout genre étudiées avec soin et leurs propriétés cachées ont été révélées : chaque aliment qui soutient la vie humaine a été analysé chimiquement, ses parties constituantes ont été classées et pesées, et la nature du rapport qui existe entre elles et le corps humain a été, dans beaucoup de cas, reconnue d'une manière satisfaisante. En même temps, et afin de faire tout ce qui est nécessaire pour agrandir notre connaissance des événements qui affectent l'homme, des recherches minutieuses ont été organisées dans beaucoup d'autres départements ; de sorte que, pour ce qui regarde les peuples les plus civilisés, nous connaissons maintenant leurs tables de mortalité, de mariages, de naissances, le caractère de leurs occupations et les fluctuations non seulement dans leurs salaires, mais aussi dans les prix des denrées nécessaires à leur existence. Ces faits, et bien d'autres encore, ont été réunis, classés méthodiquement, et sont maintenant à notre disposition. De tels résultats qui forment, si nous pouvons nous exprimer ainsi, l'anatomie d'une nation, sont remarquables par leur nature minutieuse ; et à ces résultats sont venus se joindre d'autres moins minutieux, mais plus étendus. Non seulement les actions et les points caractéristiques des grandes nations ont été enregistrés, mais encore un nombre prodigieux de tribus différentes dans toutes

les parties du monde connu ont été visitées et décrites par les voyageurs; ce qui nous permet de comparer la condition de la race humaine dans toutes les phases de la civilisation et dans les circonstances les plus variées. Si nous ajoutons maintenant que cette curiosité concernant nos semblables est en apparence insatiable, qu'elle augmente sans cesse, que les moyens de la satisfaire augmentent également, et que presque toutes les observations qui ont été faites jusqu'à ce jour ont été recueillies; — si nous réunissons toutes ces choses, nous sommes à même de former une légère idée de la valeur immense de cette vaste réunion de faits que nous possédons maintenant, et avec l'aide desquels le progrès de l'humanité doit être étudié.

Mais si, d'un autre côté, nous voulons décrire l'usage qui a été fait de ces matériaux, il nous faut donner une peinture bien différente. Il y a dans l'histoire de l'homme une singularité malheureuse : c'est que, bien que les parties distinctes de cette histoire aient été examinées avec un talent considérable, aucun historien n'a essayé de combiner ces parties distinctes en un tout complet, et de constater de quelle manière elles se relient entre elles. On admet généralement la nécessité de la généralisation dans tous les autres champs importants d'étude, et on fait actuellement de nobles efforts pour sortir des faits particuliers, dans le but de découvrir les lois qui gouvernent ces faits. Mais les historiens sont si loin de suivre cet exemple, qu'une idée étrange semble prévaloir parmi eux, l'idée que tout ce qu'ils ont à faire est de raconter les événements, et qu'ils peuvent à l'occasion les vivifier par des réflexions morales ou politiques de nature à être utiles. D'après ce système, un auteur qui, par indolence d'esprit, ou par incapacité naturelle, est impuis-

sant à traiter les branches les plus élevées de la science, n'a qu'à passer quelques années à lire un certain nombre de livres, et il est alors apte à devenir un historien : il est capable d'écrire l'histoire d'un grand peuple, et son ouvrage fait autorité pour le sujet qu'il a la prétention de traiter.

L'acceptation de ce type rétréci pour l'historien a eu des résultats très nuisibles au progrès de nos connaissances. En effet, les historiens, pris dans leur ensemble, n'ont jamais reconnu la nécessité de s'adonner à des études préliminaires assez vastes pour leur permettre de saisir leur sujet dans tous ses rapports naturels. C'est ainsi que nous voyons avec étonnement un historien ignorant l'économie politique, un autre qui ne connaît pas les lois, un autre qui ne sait pas le premier mot des affaires ecclésiastiques ou des revirements de l'opinion publique, un autre qui néglige la philosophie de la statistique, et un autre la science physique; bien que ces matières soient les plus importantes de toutes, en ce sens qu'elles renferment les circonstances principales par lesquelles le tempérament et la nature de l'espèce humaine ont été affectés, et par lesquelles ils se manifestent. Ces importants travaux ayant été, au contraire, poursuivis, les uns par un homme, les autres par un autre, ont été isolés plutôt que réunis; le secours qu'on aurait pu obtenir de l'analogie et de la comparaison a été perdu, et l'on n'a pas essayé de concentrer ces travaux sur l'histoire, dont ils sont en réalité les parties constituantes indispensables.

Depuis le commencement du dix-huitième siècle, quelques grands penseurs ont, il est vrai, surgi, qui ont déploré le peu de progrès fait par l'histoire, et qui se sont entièrement dévoués à la tâche d'y porter remède. Mais ces exemples ont

été extrêmement rares, si rares que dans toute la littérature de l'Europe il n'y a pas plus de trois ou quatre œuvres vraiment originales, dans lesquelles on ait essayé d'une manière systématique d'étudier l'histoire de l'homme d'après ces méthodes qui vont au fond du sujet, qui ont rendu de si grands services dans les autres branches de la science, et qui seules peuvent élever les observations empiriques au rang de vérités scientifiques.

Si nous prenons l'ensemble des historiens, nous trouvons, après le seizième siècle, et surtout pendant les cent dernières années, les indications d'une plus grande compréhensivité d'idées, et d'un désir d'incorporer dans leurs ouvrages des sujets qu'ils en eussent certainement exclus à une époque moins avancée. De cette manière, les matières traitées par eux sont devenues plus variées, et la simple réunion de faits parallèles et leur position relative ont quelquefois suggéré des généralisations dont on ne trouve aucune trace dans l'ancienne littérature de l'Europe. C'est là un immense progrès, en ce sens qu'il a familiarisé les historiens avec un essor plus large de la pensée, et a encouragé cette habitude de méditation qui, quoique sujette aux abus, est la condition essentielle de tout savoir réel, parce que sans elle on ne peut construire aucune science.

Cependant, quoique la littérature historique ait aujourd'hui une perspective meilleure que dans les siècles précédents, il faut avouer qu'à très peu d'exceptions près, ce n'est encore qu'une perspective, et que jusqu'à présent c'est à peine si l'on a fait un pas en avant pour arriver à la découverte des principes qui gouvernent le caractère et la destinée des nations. J'essaierai, dans une autre partie de cette introduction, d'apprécier ce qui a été véritablement accompli;

pour le moment je dirai seulement que l'histoire est encore entièrement défectueuse en ce qui concerne les vues élevées de l'esprit humain, et qu'elle présente cet aspect de confusion et d'anarchie naturel à un sujet dont les lois sont inconnues, et dont la base n'est même pas établie (1).

Nos connaissances historiques étant si imparfaites, lorsque nos matériaux sont si nombreux, n'est-il pas à désirer qu'on fasse une tentative sur une plus grande échelle que les essais faits jusqu'à ce jour, et qu'on s'efforce avec zèle d'élever cette importante branche des recherches humaines au même niveau que les autres, afin de maintenir la balance et l'harmonie dans nos connaissances? C'est cette idée qui a fait concevoir le présent ouvrage. En rendre l'exécution complétement égale à la conception est chose impossible : j'espère cependant accomplir pour l'histoire de l'homme quelque chose d'équivalent, ou au moins d'analogue, à ce qui a été accompli par d'autres investigateurs pour les différentes branches de la science naturelle. En ce qui regarde la nature, on a expliqué les événements les plus irréguliers, les plus capricieux en apparence, et l'on a démontré qu'ils étaient d'accord avec certaines lois fixes et universelles. Ceci a été fait parce que des hommes habiles, et, avant tout, des penseurs patients et infatigables ont étudié les événements naturels dans le but de découvrir leur régularité : et si les événements humains étaient soumis à un traitement semblable, nous aurions le droit de nous attendre aux mêmes résultats. Il est évident, en effet, que ceux

(1) Un auteur contemporain, qui a fait plus que tout autre pour relever l'importance de l'histoire, remarque avec dédain « l'incohérente compilation de faits déjà improprement qualifiée d'*histoire.* » Comte, *Philosophie positive*, t. V, pag. 18. Il y a beaucoup de choses dans la méthode et dans les conclusions de ce grand ouvrage que je ne puis admettre, mais il serait injuste de nier son mérite extraordinaire.

qui affirment que les faits historiques ne sont pas susceptibles de généralisation, considèrent comme jugée d'avance la question qui se trouve précisément en litige. Dans le fait, ils font plus encore. Ils admettent non seulement ce qu'ils ne peuvent prouver, mais même ce qui est grandement improbable dans l'état actuel de la science. Quiconque est un peu au courant de ce qui s'est passé dans les deux derniers siècles doit savoir que chaque génération démontre le retour régulier de certains événements faciles à prédire et que la génération précédente avait déclarés irréguliers et en dehors de toute prédiction : de sorte que la tendance évidente de la civilisation en progrès est de fortifier notre croyance à l'universalité de l'ordre, de la méthode et de la loi. Ceci une fois admis, il s'ensuit que si quelques faits, ou quelque classe de faits, n'ont pas encore été ramenés à l'ordre, nous devrions, bien loin de les déclarer irréductibles, être guidés par notre expérience du passé, et admettre la probabilité que ce que nous appelons inexplicable aujourd'hui sera expliqué dans l'avenir. Cette espérance de découvrir la régularité au milieu de la confusion est si familière aux hommes scientifiques, qu'elle est devenue un article de foi pour les savants les plus éminents : et si cette espérance ne se trouve pas généralement parmi les historiens, il faut l'attribuer en partie à ce qu'ils sont inférieurs en talent aux investigateurs de la nature, et en partie à la complexité plus grande de ces phénomènes sociaux dont s'occupent leurs études.

Ces deux causes ont retardé la création de la science historique. Les plus célèbres historiens sont évidemment inférieurs aux explorateurs les plus remarquables de la science physique; parmi les hommes qui se sont adonnés

à l'histoire, aucun ne peut se comparer comme intelligence à Kepler, à Newton, ou à beaucoup d'autres qu'on pourrait citer (1). Quant à la complexité plus grande des phénomènes, l'historien philosophique est arrêté par des difficultés bien plus formidables que celles que rencontre celui qui étudie la nature; car, pendant que d'un côté ses observations sont plus sujettes à ces causes d'erreur qui proviennent du préjugé et de la passion, il ne peut, de l'autre côté, se servir de la grande ressource physique des expériences, par lesquelles on peut souvent simplifier les problèmes même les plns compliqués du monde extérieur.

Il n'est donc pas étonnant que l'étude des mouvements de l'homme soit encore dans son enfance, en comparaison de l'avance immense prise par l'étude des mouvements de la nature. Dans le fait, la différence dans les progrès accomplis par ces deux études est si grande, que la régularité des événements physiques et la possibilité de les prédire sont souvent admises comme certaines, même dans des cas pour lesquels il n'y a encore aucune preuve, tandis que pour l'histoire, cette même régularité, loin d'être admise, est complétement niée. C'est pour cela que quiconque désire élever l'histoire au niveau des autres branches des connaissances humaines rencontre tout d'abord un obstacle : en effet, on lui dit que, dans les affaires humaines, il y a quelque chose de mystérieux et de providentiel qui les rend impénétrables à nos investigations, et qui nous empêchera toujours de découvrir leur carrière future. On pourrait simplement répondre que cette assertion est gratuite; que, par

(1) Je ne fais allusion qu'à ceux qui se sont occupés spécialement d'histoire. Bacon s'en est occupé, mais seulement comme d'un sujet secondaire, et il est évident que l'histoire ne lui a jamais coûté autant de travail que ses autres sujets d'étude.

sa nature même, elle n'est pas susceptible d'être prouvée, et qu'elle est de plus combattue par le fait notoire que, partout ailleurs, l'accroissement du savoir est accompagné par une confiance croissante dans l'uniformité avec laquelle, dans les mêmes circonstances, les mêmes événements doivent se succéder. Mais il est plus satisfaisant de sonder la difficulté plus profondément, et de rechercher immédiatement quelle est la base de cette opinion générale d'après laquelle on croit que l'histoire doit toujours rester dans le même état empirique et ne peut jamais prendre son rang parmi les sciences. Ceci nous amènera à cette qnestion importante qni, en réalité, est le fond même du sujet : les actions des hommes, et par conséquent des sociétés, sont-elles gouvernées par des lois fixes, ou sont-elles le résultat du hasard ou d'une intervention surnaturelle? La discussion de cette alternative suggère quelques réflexions d'nn intérêt considérable. En effet, il y a à ce sujet deux doctrines qui semblent représenter des phases différentes de la civilisation. D'après la première doctrine, chaque événement est unique et isolé, et est simpliment considéré comme le résultat d'un hasard aveugle. Cette opinion, très naturelle à un peuple complétement ignorant, serait bientôt modifiée par les leçons de l'expérience qui donne la connaissance de ces uniformités de succession et de coexistence que la nature présente continuellement.

Prenons, par exemple, des tribus errantes, sans la plus légère teinte de civilisation, et vivant entièrement de la chasse et de la pêche; il est certain qu'elles pourront fort bien supposer que l'apparition de la nourriture nécessaire à leur existence est le résultat de quelque accident impossible à expliquer. L'irrégularité de l'approvisionnement, et le

caprice apparent avec lequel cet approvisionnement serait quelquefois abondant et quelquefois insuffisant, pourront les empêcher de soupçonner la moindre méthode dans les arrangements de la nature; elles ne pourront même pas concevoir l'existence de ces principes généraux qui règlent l'ordre des événements, principes dont la connaissance nous permet souvent de prédire la marche future de ces événements. Mais lorsque ces mêmes tribus, avançant en civilisation, arrivent à s'occuper d'agriculture, elles emploient, pour la première fois, une nourriture dont non seulement l'apparition, mais même l'existence, semblent être le résultat de leurs propres efforts. Ce qu'elles sèment, elles le récoltent également. La provision nécessaire à leurs besoins se trouve alors sous leur propre contrôle, et est d'une manière plus palpable la conséquence de leur travail. Elles découvrent un plan distinct et une uniformité régulière de résultat dans le rapport qui existe entre la semence placée dans la terre et le blé arrivé à maturité. Elles sont alors capables de s'occuper de l'avenir, non pas avec certitude, mais avec une confiance infiniment plus grande que celle qu'elles auraient pu éprouver dans leurs occupations antérieures et plus précaires (1). De là naît une idée obscure encore de la stabilité des événements; et pour la première fois l'esprit commence à concevoir faiblement ce qui plus tard devient les lois de la nature. Chaque pas nouveau dans la voie du progrès rend cette idée plus claire; à mesure que les observations s'accumulent, à mesure que l'expérience s'étend sur une surface

(1) Dans son *Traité de législation*, t. V, pag. 273-275, M. Charles Comte remarque quelques-unes des conséquences morales qui résultent de cette diminution dans l'incertitude des aliments. Comparez Mill, *Histoire de l'Inde*, t. I, pag. 180, 181. Mais ces deux habiles écrivains ont oublié de remarquer que le changement facilite la perception de la régularité des phénomènes.

intelligence (1) ; et ce sont eux qui, lorsqu'ils possèdent des talents supérieurs, deviennent les fondateurs de philosophies et de religions nouvelles qui souvent exercent une influence immense sur le peuple qui les reçoit. Mais les auteurs de ces systèmes sont eux-mêmes affectés par le caractère du siècle dans lequel ils vivent. Aucun homme ne peut échapper à l'influence des opinions qui l'entourent, et ce qu'on appelle une philosophie ou une religion nouvelle n'est pas généralement une création de nouvelles idées, mais plutôt une nouvelle direction donnée à des idées ayant déjà cours parmi les penseurs contemporains (2). Ainsi, dans le cas qui

(1) Pour le rapport entre cette étude et la création antérieure de la richesse, voyez Tennemann, *Geschichte der Philosophie*, t. I, pag. 30 : « Ein gewisser Grad von Cultur und Wohlstand ist eine nothwendige æussere Bedingung der Entwickelung des philosophischen Geistes. So lange der Mensch noch mit den Mitteln seiner Existenz und der Befriedigung seiner thierischen Bedürfnisse beschæftiget ist, so lange gehet die Entwickelung und Bildung seiner Geisteskræfte nur langsam von statten, und er næhert sich nur Schritt vor Schritt einer freiern Vernunftthætigkeit. » . . . « Daher finden wirr, dass man nur in denen Nationen anfing zu philosophiren, welche sich zu einer betræchtlichen Stufe des Wohlstandes und der Cultur empor gehoben hatten. » Aussi essaierai-je de prouver dans le chapitre suivant l'importance immense des phénomènes physiques qui précèdent et contrôlent souvent les phénomènes métaphysiques. Dans l'histoire morale de la Grèce on peut suivre distinctement le passage des recherches physiques aux recherches métaphysiques. Voyez Grote, *History of Greece*, t. IV, pag. 519, édit. 1847. Broussais, dans son *Examen des doctrines médicales*, t. 1, pag. 53, 54, un ouvrage remarquable, mais qui ne prend qu'un seul côté de la question, remarque que la doctrine atomique, dans son rapport avec le hasard, était le précurseur naturel de la doctrine de Platon. Comparez, relativement au hasard des atomistes, Ritter, *History of Ancient Philosophy*, t. I, pag. 553 ; une hypothèse, comme dit Ritter, *destructive of all inner energy ;* par conséquent en opposition directe avec l'hypothèse psychologique qui plus tard la remplaça complétement. Diogenes Laertius atteste d'ailleurs que les recherches physiques ont existé les premières : *Μέρη δὲ φιλοσοφίας τρία, φυσικόν, ἠθικόν, διαλεκτικόν· φυσικὸν μέν, τὸ περὶ κόσμου, καὶ τῶν ἐν αὐτῷ· ἠθικὸν δέ, τὸ περὶ βίου καὶ τῶν πρὸς ἡμᾶς· διαλεκτικὸν δέ, τὸ ἀμφοτέρων τοὺς λόγους πρεσβεῦον· καὶ μέχρι μὲν Ἀρχελάου τὸ φυσικὸν εἶδος ἦν· ἀπὸ δὲ Σωκράτους, ὡς προείρηται, τὸ ἠθικόν· ἀπὸ δὲ Ζήνωνος τοῦ Ἐλεάτου, τὸ διαλεκτικόν.* *De Vitis Philosophorum Proem.*, segm. 18, t. 1, pag. 12. Comparez lib. II, segm. 16, t. 1, pag. 89.

(2) Beausobre fait quelques remarques excellentes à ce sujet dans son savant ouvrage : *Histoire critique de Manichée*, t. 1, pag. 179, dans lequel il dit que les grandes hérésies religieuses ont été fondées sur des philosophies antérieures. Il est certain que ceux qu

nous occupe, la doctrine du hasard dans le monde extérieur correspond à celle du libre arbitre dans le monde intérieur, de même que l'autre doctrine du rapport obligé est analogue à celle de la prédestination ; la seule différence étant que la première est le développement du métaphysicien, et la seconde celui du théologien. Dans le premier cas, le métaphysicien, prenant pour point de départ la doctrine du hasard, apporte dans l'étude de l'esprit ce principe arbitraire et irresponsable, qui, transporté sur un nouveau terrain, devient le libre arbitre, expression qui semble écarter toute difficulté, puisque la liberté parfaite, elle-même la cause de toutes les actions, n'est causée par aucune, mais est, comme la doctrine du hasard, un fait définitif qui n'admet aucune autre explication (1). Dans le second cas, le théologien, prenant la doctrine du rapport obligé, la refond dans un moule religieux, et son esprit étant déjà rempli d'idées d'ordre et d'uniformité, il attribue naturellement cette régularité constante à la prescience de la puissance suprême ; et, de cette façon, à la notion magnifique d'un seul Dieu, vient s'ajouter le dogme que par ce Dieu toutes choses ont été dès le commencement prédéterminées et réglées d'avance.

Ces doctrines opposées du libre arbitre et de la prédestination (2) fournissent, sans aucun doute, une solution

connaissent l'histoire des opinions n'admettront jamais l'assertion audacieuse de M. Stahl, que « la philosophie d'un peuple a sa racine dans sa théologie. » Klimrath, *Travaux*, t. II, pag. 454. Paris, 1843.

(1) « Also ist ein Wille, dem die blose gesetzgebende Form der Maxime allein zum Gesetze dienen kann, ein freier Wille. » *Kritik der praktischen Vernunft*, dans Kant, *Werke*, t. IV, pag. 128. « Hat selber für sich eigentlich keinen Bestimmungsgrund. » *Metaphysik der Sitten*, dans *Werke*, t. V, pag. 12. « Die unbedingte Causalitæt der Ursache. » *Kritik der reinen Vernunft*, dans *Werke*, t. II, pag. 339. Voyez aussi *Prolegomena zu jeder kunftigen Metaphysik*, t. III, pag. 268.

(2) On admettrait universellement que ces doctrines, lorsqu'elles sont traitées de la même manière que les méthodes ordinaires de raisonnement, non seulement sont opposées l'une

simple et sans danger quant aux mystères de notre être ; et comme elles sont facilement comprises, ces doctrines conviennent si bien à la capacité moyenne de l'intelligence humaine, que même aujourd'hui une immense majorité des hommes sont divisés entre elles ; et elles ont non seulement corrompu les sources de nos connaissances, mais elles ont aussi donné naissance à des sectes religieuses dont les animosités mutuelles ont jeté le trouble dans la société, et trop souvent l'amertume dans les relations de la vie privée. Parmi les penseurs européens les plus avancés il y a pourtant une opinion croissante que ces deux doctrines sont fausses, ou, en tout cas, que nous n'avons pas de preuves suffisantes de leur vérité. Et comme c'est là une question de la plus haute importance, il est nécessaire, avant d'aller plus loin, de l'éclairer autant que nous le permettront les difficultés inhérentes à de pareils sujets.

Quelques doutes qu'on puisse jeter sur l'exposé que j'ai donné de l'origine probable des idées de libre arbitre et de prédestination, il est impossible de contester la base sur laquelle ces idées reposent aujourd'hui. La théorie de la pré-

à l'autre, mais s'excluent mutuellement, si ce n'était pour un désir qui est généralement senti de conserver certaines parties de chacune de ces doctrines. On pense, en effet, qu'il serait dangereux de rejeter le libre arbitre dans la crainte d'affaiblir la responsabilité morale, et également dangereux de rejeter la prédestination dans la crainte d'attaquer la puissance de Dieu. On a par conséquent fait diverses tentatives pour réconcilier la liberté avec l'obligation, et pour faire accorder la liberté de l'homme avec la prescience de la divinité. Comparez sur ce point une lettre remarquable de Locke à Molyneux (Locke, *Works*, t. VIII, pag. 305) avec l'argument soutenu dans un des sermons de Bentley (Monk, *Life of Bentley*, t. II, pag. 7, 8) ; aussi Ritter, *Hist. of Ancient Philosophy*, t. IV, pag. 143, 144 ; Tennemann, *Gesch. der Philosophie*, t. IV, pag. 301-304 ; Copleston, *Inquiry into the Doctrines of Necessity and Predestination*, pag. 6, 7, 46, 69, 70, 85, 92, 108, 136 ; Mosheim, *Ecclesiastical Hist.*, t. I, pag. 207 ; t. II, pag. 96. Neander, *Hist. of the Church*, t. IV, pag. 294, 389-391 ; *Bishop of Lincoln on Tertullian*, 1845, pag. 323 ; *Hodgson on Buddism, in Transac. of Asiatic Society*, t. II, pag. 232.

destination est fondée sur une hypothèse théologique; la théorie du libre arbitre sur une hypothèse métaphysique. Les avocats de la première procèdent d'après une supposition en faveur de laquelle, pour ne pas dire plus, ils n'ont encore avancé aucune preuve sérieuse. Ils nous demandent de croire que l'auteur de la création, dont ils admettent d'ailleurs volontiers la bienveillance, a établi, en dépit de sa suprême bonté, une distinction arbitraire entre les élus et les non élus; qu'il a de toute éternité condamné à la perdition des millions de créatures avant leur naissance, créatures que sa volonté seule peut faire naître; enfin qu'il a fait cela, non pas en vertu d'un principe quelconque de justice, mais par un simple trait de pouvoir despotique (1). Cette doctrine doit son importance parmi les protestants à l'esprit sombre mais puissant de Calvin : pourtant dans l'Église primitive elle avait été érigée en système par Augustin, qui paraît l'avoir empruntée des Manichéens (2). Quoi qu'il en soit, et mettant de côté son incompatibilité avec d'autres notions qui sont regardées comme fondamentales (3), elle doit être,

(1) Ambroise lui-même, qui n'a jamais été aussi loin qu'Augustin, établit ce principe dans toute sa nudité répulsive : « Deus quos dignat vocat, quos vult religiosos facit. » Neander, t. IV, pag. 287. Calvin déclare « that God, in predestinating from all eternity one part of mankind to everlasting happiness and another to endless misery, was led to make this distinction by no other motive than His own good pleasure and free will. » Mosheim, *Eccles. Hist.*, t. II, pag. 103, voyez aussi pag. 100; et Carwithen, *Hist. of the Church of England*, t. I, pag. 552.

(2) Pour l'origine manichéenne des opinions d'Augustin, comparez De Potter, *Esprit de l'Église*, t. II, pag. 171. Paris, 1821; Tomline, *Refutation of Calvinism*, 1817, pag. 571-576; Southey, *Book of the Church*, 1824, t. I, pag. 301, 302; Matter, *Hist. du Gnosticisme*, 1828, t. I, pag. 325. Cependant Beausobre (*Histoire de Manichée*, t. II, pag. 33-44) semble avoir prouvé une différence entre le choix d'Augustin et celui de Basilides.

(3) Relativement à l'absurdité d'une « Déité toute-puissante et arbitraire, » et à l'incongruité d'une pareille combinaison avec φύσει καλὸν καὶ δίκαιον, voyez Cudworth, *Intellect. Syst.*, t. I, pag. 45, 419; t. III, pag. 241; t. IV, pag. 160. Voyez également *Theodicee*, dans Kant, *Werke*, t. VI, pag. 141, 142, et *Metaphysik der Sitten*, t. V, pag. 332, sur « den gœttlichen Zweck in Ansehung des menschlichen Geschlechts. »

dans une investigation scientifique, considérée comme une hypothèse stérile, parce que, étant en dehors du ressort de nos connaissances, nous n'avons aucun moyen de déterminer si elle repose sur la vérité ou sur l'erreur.

L'autre doctrine, qui a été longtemps célèbre sous le nom de libre arbitre, se rattache à l'arminianisme, mais elle repose en réalité sur le dogme métaphysique de la suprématie de la conscience humaine. Tout homme, dit cette doctrine, sent et sait qu'il est un agent libre, et aucune subtilité d'argument ne peut détruire la conscience que nous avons de posséder un libre arbitre (1). Maintenant, l'existence de cette juridiction suprême, qui doit ainsi mettre au défi toutes les méthodes ordinaires de raisonnement, embrasse deux suppositions : la première, quoique peut-être vraie, n'a jamais été prouvée; et la seconde est incontestablement fausse. Ces suppositions sont, qu'il y a une faculté indépendante appelée conscience, et que les inspirations de cette faculté sont infaillibles. Mais, pour commencer, nous n'avons aucune certitude que la conscience soit une faculté; et plusieurs penseurs du plus grand mérite ont été de l'opinion que la conscience est simplement un état ou une condition

(1) Johnson dit à Boswell : « Sir, we *know* our will is free, and there is an end on't. » Boswell, *Life of Johnson*, édit. Croker, 1848, pag. 203 « La question : Sommes-nous libres ? me paraît au dessous de la discussion. Elle est résolue par le témoignage de la conscience, attestant que, dans certains cas, nous pourrions faire le contraire de ce que nous faisons. » Cousin, *Histoire de la philosophie*, 1re sér., t. 1, pag. 190, 191. — « Die Freiheit des Menschen, als moralischen Wesens, gründet sich auf das sittliche Bewusstseyn. » Tennemann, *Gesch. der Philosophie*, t. V, pag. 161. Il est si évident que ceci est la seule raison pour croire à la liberté de la volonté, qu'il est inutile de faire attention à la preuve mystique de Philo (Ritter, *Ancient Philosophy*, t. IV, pag. 447), ou à la preuve physique des menades Basilidiens (Beausobre, *Histoire de Manichée*, t. II, pag. 23), et encore moins à l'argument de Bardesanes, qui pensait démontrer la liberté par la variété des coutumes humaines. Matter, *Histoire du gnosticisme*, t. 1, pag. 323, qui pourrait se comparer à la *Physiologie comme science d'observation* de Burdach, t. V, pag. 50. Paris, 1839.

de l'esprit (1). Si l'on peut prouver la vérité de cette opinion, l'argument n'est plus possible, car même si nous admettons que toutes les facultés de l'esprit, lorsqu'on les exerce complétement, sont également correctes, personne n'émettra la même prétention en faveur de chaque état ou condition dans lesquels l'esprit lui-même peut être jeté par accident. Cependant, laissant de côté cette objection, nous pouvons encore répondre que, même si la conscience est une faculté, nous avons le témoignage de toute l'histoire pour prouver son extrême faillibilité (2). Toutes les grandes phases à tra-

(1) M. James Mill (*Analysis of the Mind*, t. I, pag. 171, 172) prétend que la conscience et l'esprit ne font qu'une seule et même chose, et qu'une grave erreur a été causée par ceux qui appellent « consciousness a feeling distinct from all others. » D'après Locke (*Essay concerning Human Understanding*, livre II, chap. I, t. I, pag. 89, *Works*), « consciousness is the perception of what passes in a man's own mind. » Brown (*Philosophy of the Mind*, pag. 67, 68) nie que la conscience soit une faculté, et Sir William Hamilton se plaint « of Reid's degradation of consciousness into a special faculty. » (*Notes to Reid's Works*, pag. 223, 297, 373.) M. Cousin (*Histoire de la philosophie*, 2e série, t. I, pag. 134) appelle la conscience « le phénomène complexe, « et, à la page 94, il dit que « la condition nécessaire de l'intelligence, c'est la conscience. » — Un écrivain encore plus récent (Jobert, *New System of Philosophy*, t. I, pag. 25) déclare que « we have the consciousness of our consciousness — that is certain. » Ce qui est énoncé dans Alciphron, dialogue VII (Berkeley, *Works*, t. I, pag. 505, 506) n'est pas plus satisfaisant, et la question est encore plus compliquée par l'existence de ce qui est aujourd'hui reconnu comme « la double conscience. » Voyez, pour ce phénomène extraordinaire, Elliotson, *Physiology*, pag 367 369, 1165; Mayo, *Physiology*, pag. 195, 196; Prichard, *Treatise on Insanity*, pag. 450, 451; Carpenter, *Human Physiology*, pag. 379.

(2) Ceci demande explication. La conscience est infaillible quant au *fait* de son témoignage, mais faillible quant à la *vérité*. Le fait que nous avons conscience de certains phénomènes est la preuve que ces phénomènes existent dans l'esprit ou lui sont présentés. mais dire que ce fait démontre la vérité des phénomènes, c'est aller plus loin, c'est non seulement offrir un témoignage, mais aussi prononcer un jugement. Du moment que nous faisons ceci, nous introduisons l'élément de faillibilité, parce que la conscience et le jugement réunis ensemble ne peuvent pas être toujours justes, par la raison que le jugement est souvent faux. M. Blanco White, un penseur extrêmement subtil, dit : « The important distinction between *libertas a necessitate* and *libertas a coactione*, is seldom attended to. Nothing whatever can force my will : every man is more or less conscious of that fact : but at the same, time we are, or may be, equally conscious that we are never decided without a motive. « (*Life of B. White*, by Himself. 1845, t. III, pag. 90.) Mais comment un homme peut-il avoir la conscience que « rien au monde ne *peut* forcer sa volonté ? « Ceci n'est pas la conscience, c'est le jugement, c'est un jugement de ce qui peut être, non la

vers lesquelles, dans le progrès de la civilisation, la race humaine a passé successivement, ont été caractérisées par certaines singularités ou convictions mentales, qui ont laissé leur empreinte sur la religion, la philosophie et la morale de cette période. Chacune de ces convictions a été, à une époque, une affaire de foi; à une autre, un sujet de dérision (1); et chacune d'elles a été, à son époque particulière, aussi intimement incorporée dans les esprits des hommes, et est devenne aussi complétement une partie de leur conscience, que cette opinion que nous appelons aujourd'hui libre arbitre. Cependant il est impossible que tous ces produits de la conscience soient vrais, parce que beaucoup d'entre eux se contredisent mutuellement. A moins, par conséquent, que le type de la vérité ne diffère à différentes époques, il est évident que le témoignage de la conscience d'un homme ne prouve en aucune facon la vérité d'une opinion; car, s'il en était ainsi, deux propositions diamétralement opposées l'une à l'autre pourraient être toutes les deux également correctes. En outre, on peut tirer une autre conséquence des opérations communes de la vie ordinaire. N'avons-nous pas conscience, dans certaines circonstances, de l'existence des spectres et de fantômes; et pourtant la non-existence de ces êtres n'est-elle pas généralement admise? Si l'on essaie de réfuter cet argument en disant que cette conscience est apparente et non réelle, alors je demande : quel moyen avons-nous de juger entre la conscience réelle

conscience de ce qui est. S'il y a la moindre signification dans le mot *conscience*, elle doit se rapporter uniquement au présent, et ne peut jamais renfermer des éventualités futures quant à ce qui peut et pourrait être.

(1) Comme dit Herder : « Was diese Nation ihrem Gedankenkreise unentbehrlicht hælt, daran hat jene nie gedacht oder hælt es gar für schædlich. » *Ideen zur Geschichte der Menschheit*, t. II, pag. 130.

et la conscience qui ne l'est pas (1). Si cette faculté tant vantée nous trompe en certaines choses, quelle garantie avons-nous qu'elle ne nous trompera pas dans d'autres? Si nous n'avons aucune garantie, la faculté ne mérite aucune confiance. S'il y a une garantie, alors, quelle qu'elle soit, son existence démontre la nécessité d'une autorité quelconque à laquelle la conscience est subordonnée, et par conséquent anéantit cette doctrine de la suprématie de la conscience, sur laquelle les avocats du libre arbitre sont forcés de bâtir toute leur théorie. Dans le fait, l'incertitude quant à l'existence de la conscience comme faculté indépen-

(1) Platon était frappé de la difficulté extrême qu'il y a à trouver dans l'esprit humain un type par lequel on puisse éprouver la vérité ou le mensonge des rêves et du phénomène spectral. La seule conclusion à laquelle pouvait arriver ce profond penseur était que tout ce qui semble vrai à l'esprit de l'individu est vrai pour lui : ce qui, après tout, n'est qu'un faux fuyant pour éviter le problème, au lieu de le résoudre. Voyez le *Theætetus*, dans lequel Platon, selon son habitude, place ses propres pensées dans la bouche de Socrate. Il ouvre la question au commencement de la sect. 39 (*Platonis opera*, t. III, pag. 426, édit. Bekker, London, 1826). Μὴ τοίνυν ἀπολίπωμεν ὅσον ἐλλεῖπον αὐτοῦ. Λείπεται δὲ ἐνυπνίων τε πέρι καὶ νόσων τῶν τε ἄλλων καὶ μανίας, etc. Ce sont les sources supposées de l'erreur : mais Socrate, après les avoir discutées, et après avoir jeté *Theætetus* dans un véritable labyrinthe, conclut à la fin de la sect. 45, pag. 434 : ἀληθὴς ἄρα ἐμοὶ ἡ ἐμὴ αἴσθησις. Voyez plus loin, page 515, sur la formation des jugements erronés ; et concernant les assertions avancées par un grand nombre de Grecs que πᾶσα φαντασία ἀληθὴς et πᾶσα δόξα ἀληθής, comparez *Cudworth*, t. III, pag 379 ; t. IV, pag. 118. Pour les considérations physiologiques qui se rapportent à la conservation de la conscience dans les rêves et dans la folie, voyez Broussais, *Examen des doctrines médicales*, t. I, pag 406 ; son *Cours de phrénologie*, pag. 49 ; Esquirol, *Maladies mentales*, t. I, pag. 97 ; t. II, pag 790 : Simon, *Pathology*, pag. 204, Holland, *Medical notes*, pag. 434 ; Henle, *Anatomie générale*, t. II, pag. 287 ; Burdach, *Traité de physiologie*, t. V, pag. 223. Voyez aussi les passages dans Tennemann qui réunissent cette difficulté à la théorie de représentation (*Geschichte der philosophie*, t. I, pag. 357, t. II, pag. 119, 159 ; t. III, pag 406 ; t. IV, pag. 418) ; et la tentative faite par Berkeley (*Works*, t. I, pag. 93, 101, 176) pour la faire servir à la défense de son propre système, en prenant pour base que notre croyance par rapport au monde extérieur peut être aussi fausse lorsque nous nous éveillons que lorsque nous rêvons. La solution donnée par les stoïques n'est qu'une distinction verbale et sans fondement : Διαφέρει δὲ φαντασία καὶ φάντασμα. Φάντασμα μὲν γάρ ἐστι δόκησις διανοίας οἵα γίνεται κατὰ τοὺς ὕπνους. Φαντασία δέ ἐστι τύπωσις ἐν ψυχῇ τουτέστιν ἀλλοίωσις, ὡς ὁ Χρύσιππος ἐν τῇ δωδεκάτῃ περὶ ψυχῆς ὑφίσταται. Diog. Laert *de Vitis philos.*, t. VII, segm. 50, t. I, pag. 395.

dante, et la manière dont cette faculté, si elle existe, contredit ses propres suggestions, sont deux des nombreuses raisons qui m'ont depuis longtemps convaincu que la métaphysique ne sera jamais élevée au rang de science par la méthode ordinaire d'observer les esprits individuels, mais qu'on ne peut en poursuivre l'étude avec succès que par l'application déductive de lois qui doivent être découvertes historiquement, c'est à dire qui doivent être développées par un examen de la totalité de ces vastes phénomènes qui se présentent à notre vue dans le long cours des affaires humaines. Fort heureusement du reste, pour le but de cet ouvrage, il n'est pas nécessaire que ceux qui croient à la possibilité d'une science historique acceptent soit la doctrine de la prédestination, soit celle du libre arbitre (1); et les seules concessions que, dans l'état actuel de notre enquête, je leur demanderai, sont celles-ci : que lorsque nous accomplissons une action, nous l'accomplissons en conséquence de certains motifs; que ces motifs sont les résultats d'antécédents, et que par conséquent si nous connaissions tous les antécédents et toutes les lois de leur mouvement, nous pourrions prédire avec une certitude infaillible tous leurs résultats immédiats. Si je ne me trompe beaucoup, c'est l'opinion que doit avoir tout homme dont l'esprit est exempt de préjugés systématiques, et qui forme ses opinions d'après l'évidence qu'il a devant lui (2). Si, par exemple,

(1) Voulant dire, par volonté libre, une cause d'action ayant son siége dans l'esprit et s'exerçant indépendamment de tout motif. Si quelqu'un prétend que nous avons ce pouvoir d'agir sans motif, mais que dans l'exercice pratique de ce pouvoir nous sommes toujours guidés par des motifs soit de conscience, soit d'inconscience, il affirme une proposition stérile qui n'est nullement en conflit avec mes idées, et qui peut être ou ne pas être vraie, mais que certainement personne n'a encore réussi à prouver.

(2) C'est à dire d'après l'évidence phénoménale présentée à l'intelligence, estimée par la logique ordinaire avec laquelle l'intelligence est familière. Mais Kant a fait une très remar-

je connais intimement le caractère d'une personne, je puis souvent dire comment cette personne agira dans une circonstance donnée. Si je me trompe dans cette prédiction, je ne dois attribuer mon erreur, ni à la liberté arbitraire et capricieuse de sa volonté, ni à un arrangement préalable et surnaturel, car nous n'avons pas la moindre preuve de l'une ou de l'autre de ces deux choses; mais je dois me contenter de supposer, ou bien que j'avais été mal informé relativement à quelques-unes des circonstances dans lesquelles cette personne était placée, ou que je n'avais pas étudié d'une manière suffisante les opérations ordinaires de son esprit. Si cependant j'étais capable de raisonnement correct, et si, en même temps, j'avais une connaissance complète et de sa nature et de tous les événements par lesquels elle est entourée, j'aurais le pouvoir de prédire la ligne de conduite qu'elle adopterait en conséquence de ces événements (1).

Ainsi, rejetant le dogme métaphysique du libre arbitre et le dogme théologique de la prédestination (2), nous sommes

quable tentative pour en éviter les conséquences pratiques, en déclarant que la liberté, étant une idée produite par la raison, doit être renvoyée aux lois transcendantes de la raison : en d'autres termes, aux lois qui ne sont pas du domaine de l'expérience et ne sont pas susceptibles d'être constatées par l'observation. Cependant, à l'égard des conceptions scientifiques de l'intelligence (comme distincte de la raison), il admet complètement l'existence d'une Nécessité destructive de la liberté. Dans la note A, à la fin de ce chapitre, je réunirai les passages les plus importants dans lesquels Kant développe cette idée.

(1) Ceci est nécessairement une simple hypothèse que je donne seulement comme exemple. Nous ne pouvons jamais connaître tous les antécédents d'un homme, ni même tous les nôtres; mais il est certain que, plus nous approcherons de la connaissance complète de l'antécédent, mieux nous serons à même de prédire le conséquent.

(2) La doctrine de l'intervention providentielle est liée étroitement à celle de la prédestination, parce que la divinité, ayant la prescience de toutes choses, doit avoir prévu sa propre intention d'intervention. Nier cette prescience, c'est limiter l'omniscience de Dieu. Par conséquent, ceux qui soutiennent que, dans certains cas, une providence spéciale interrompt le cours extraordinaire des événements, doivent également soutenir que dans chaque cas l'interruption a été prédestinée; autrement ils attaquent un des attributs divins; car, comme l'avance Thomas Aquinas (Neander, *History of the Church*, t. VIII, pag. 176), « knowledge, as knowledge, does not imply, indeed, causality: but in so far as it is a

forcément amenés à conclure que les actions des hommes, étant déterminées uniquement par leurs antécédents, doivent avoir un caractère d'uniformité, c'est à dire doivent, dans des circonstances précisément identiques, résulter toujours précisément de la même manière. Et comme tous les antécédents sont soit dans l'esprit, soit en dehors de l'esprit, il est évident que toutes les variations dans les résultats, ou en d'autres termes, que tous les changements dont l'histoire est remplie, toutes les vicissitudes de la race humaine, ses progrès ou sa décadence, son bonheur ou sa misère, doivent être le fruit d'une double action : une action de phénomènes extérieurs sur l'esprit, et une autre action de l'esprit sur les phénomènes. Ce sont là les seuls matériaux avec lesquels peut être construite une histoire philosophique. D'un côté, nous avons l'esprit humain obéissant aux lois de sa propre existence, et se développant, lorsqu'il n'est pas contrôlé par des agents extérieurs, conformément aux conditions de son organisation. De l'autre côté, nous avons ce qui s'appelle la nature, obéissant également à ses lois, mais venant constamment en contact avec l'esprit de l'homme, excitant ses passions, stimulant son intellect, et donnant par conséquent à ses actions une direction qu'elles n'auraient pas prise sans

knowledge belonging to the artist who forms, it stands in the relation of causality to that which is produced by his art. » Le même argument est établi par Alciphron, quoique d'une manière moins conclusive : Dialogue VII, sec. 20, dans Berkeley, *Works*, t. I, pag. 515 : et, quant à l'impossibilité de l'omniscience ayant une connaissance nouvelle ou une pensée ultérieure, voyez Hitchcock, *Religion of Geology*, 1851, pag. 267, 368 ; un ouvrage ingénieux, mais qui ne touche à aucune des difficultés réelles. Comparez Ritter, *History of Ancient Philos.*, t. IV, pag. 326, 327, avec Tennemann, *Gesch. der Philos.*, t. VI, pag. 131, 342-345 ; t. IX, pag. 81-94 ; t. XI, pag. 178, et particulièrement la question soulevée (t. VIII, pag. 212) : « Ob das Vorherwissen Gottes die Ursache der künftigen Dinge sey, oder nicht. » C'était pour y faire face que les uns soutenaient l'éternité de la matière et les autres l'existence de deux principes originels, un principe du bien et un principe du mal. Beausobre, *Histoire de Manichée*, t. II, pag. 145, 146, 252, 336.

cette intervention. Ainsi, nous avons l'homme qui modifie la nature, et la nature qui modifie l'homme; et de cette modification réciproque doivent nécessairement sortir tous les événements. Le problème que nous avons à examiner est de déterminer la méthode qui peut nous amener à découvrir les lois de cette double modification : et ceci nous conduit, ainsi que nous allons le voir, à une enquête préliminaire pour préciser celle de ces deux modifications qui est la plus importante; c'est à dire si les pensées et les désirs de l'homme sont plus influencés par les phénomènes physiques, ou si les phénomènes physiques sont plus influencés par l'homme. En effet, il est évident que la classe qui a le plus d'activité devrait être, si c'est possible, étudiée avant l'autre; parce que, d'un côté, ses résultats seront plus prononcés et par conséquent plus faciles à observer; et de l'autre, parce qu'en généralisant d'abord les lois de la force la plus importante, nous laisserons de côté une moindre somme de faits inexpliqués que si nous avions commencé par généraliser les lois de la force la moins importante. Mais avant d'entreprendre cet examen, il sera nécessaire d'établir quelques-unes des preuves les plus décisives, actuellement en notre possession, de la régularité avec laquelle les phénomènes de l'esprit se succèdent. De cette façon, les vues qui précèdent seront considérablement fortifiées; et nous serons en même temps en mesure de voir ce que sont ces ressources qui ont déjà été employées pour élucider cet important sujet.

La grande valeur des résultats réellement acquis est évidente, non seulement par la surface étendue qu'embrassent les généralisations, mais aussi par les précautions extraordinaires avec lesquelles elles ont été faites. En effet,

tant que la plupart des recherches morales étaient subordonnées à quelque hypothèse théologique ou métaphysique, les investigations auxquelles je fais allusion provenaient exclusivement de l'induction; puis elles furent basées sur des collections de faits innombrables qui englobent un grand nombre de pays, et prirent la forme la plus claire, celle de tables arithmétiques; et finalement elles ont été réunies par des hommes qui, étant pour la plupart de simples fonctionnaires publics (1), n'avaient aucune théorie particulière à soutenir et aucun intérêt à fausser la vérité des rapports qu'on leur avait donné l'ordre de faire.

Les déductions les plus compréhensives quant aux actions de l'homme, admises par tout le monde comme des vérités incontestables, sont dérivées de cette source ou de sources analogues; elles reposent sur l'évidence statistique, et sont exprimées en langage mathématique. Quiconque sait combien de découvertes ont été faites par cette seule méthode, doit non seulement reconnaître l'uniformité avec laquelle les phénomènes de l'esprit se succèdent, mais encore, selon moi, avoir la certitude que des découvertes plus importantes encore seront faites aussitôt qu'on mettra en jeu ces autres ressources puissantes que même l'état actuel des lumières fournira abondamment. Sans cependant anticiper sur les recherches futures, nous n'avons pour le moment à nous occuper que de ces preuves de l'existence d'une uniformité dans les affaires humaines que les statisticiens ont été les premiers à révéler.

Les actions des hommes sont, par une division facile et évidente, séparées en deux classes : les actions vertueuses

(1) Dufau, *Traité de statistique*, pag. 75, 148.

et les actions vicieuses; et comme ces classes sont corrélatives, et forment ensemble le total de notre conduite morale, il s'ensuit que tout ce qui augmente l'une devra, à un point de vue relatif, diminuer l'autre; de sorte que si nous pouvons, à une période quelconque, découvrir une uniformité et une méthode dans les vices d'un peuple, il doit y avoir une régularité correspondante dans ses vertus; ou bien, si nous pouvions prouver une régularité dans ses vertus, nous devrions nécessairement en déduire une régularité égale dans ses vices; les deux séries d'actions étant, d'après les termes mêmes de la division, simplement supplémentaires l'une à l'autre (1). Ou, pour exprimer cette proposition d'une autre manière, il est évident que si l'on peut démontrer que les mauvaises actions des hommes varient conformément aux changements de la société qui les entoure, nous serons forcés de conclure que leurs bonnes actions, qui sont, pour ainsi dire, le résidu de leurs actions mauvaises, varient de la même manière; et nous serons, en outre, forcés d'inférer que ces variations sont le résultat de causes considérables et générales, qui, agissant sur la masse de la société, doivent produire certaines conséquences, sans égard pour la volonté des individus dont la société est composée.

(1) Quelques moralistes ont aussi établi une troisième classe d'actions, qu'ils appellent indifférentes, comme n'appartenant ni à la vertu ni au vice, et de là est sortie la célèbre doctrine de la probabilité, établie par plusieurs célèbres casuistes de l'Église de Rome, et vigoureusement attaquée par Pascal. Mais ceci, si nous en mettons de côté le trait le plus mauvais, c'est à dire les relations pratiques, est simplement une question de définition, d'autant plus que chaque action indifférente doit pencher du côté soit du bien, soit du mal, et peut par conséquent être rapportée à la catégorie vers laquelle elle penche, et certainement chaque augmentation de vice diminue la vertu d'une manière relative, mais non pas toujours d'une manière absolue. Il y avait parmi les philosophes grecs un schisme sur ce point : Ἀρέσκει δὲ αὐτοῖς (c'est à dire les stoïques) μηδὲν μέσον εἶναι ἀρετῆς καὶ κακίας, τῶν περιπατητικῶν μεταξὺ ἀρετῆς καὶ κακίας εἶναι λεγόντων τὴν προκοπήν. Diog. Laert., *de Vitis Philosophorum*, t. VII, seg. 127, t. 1, pag. 445.

Telle est la régularité que nous nous attendons à trouver, si les actions des hommes sont gouvernées par la condition de la société dans laquelle elles prennent place ; tandis que, d'un autre côté, si nous ne pouvons trouver cette régularité, nous pouvons croire que leurs actions dépendent de quelques principes capricieux et personnels particuliers à chaque homme, tels que la volonté libre, ou tout autre principe semblable. Il est par conséquent de la plus haute importance de s'assurer s'il existe ou s'il n'existe pas une régularité dans toute la conduite morale d'une société donnée, et c'est là précisément une de ces questions pour la solution desquelles la statistique nous fournit des matériaux d'une grande valeur.

En effet, l'objet principal de la législation étant de protéger l'innocent contre le coupable, il en est naturellement résulté que les gouvernements de l'Europe, aussitôt qu'ils ont réalisé l'importance des statistiques, ont commencé à réunir toute l'évidence possible relative aux crimes qu'ils devaient punir. Cette évidence s'est peu à peu accumulée, et elle forme aujourd'hui par elle-même un immense fond littéraire, contenant, avec les commentaires qui s'y rapportent, une série considérable de faits compilés avec tant de soin, si clairement et si bien classés, qu'il y a plus à apprendre de cette évidence, relativement à la nature morale de l'homme, que de toute l'expérience réunie des siècles précédents (1).

(1) Je dis ceci en connaissance de cause, et quiconque a étudié ces sujets doit savoir la manière dont les écrivains moralistes répètent les notions banales et rebattues de leurs prédécesseurs ; de sorte qu'après avoir lu tout ce qui a été écrit sur la conduite morale et sur la philosophie morale, on se trouve dans une obscurité presque aussi profonde que lorsqu'on a commencé à étudier. Les investigateurs les plus consciencieux de l'esprit humain ont jusqu'ici été les poëtes, et surtout Homère et Shakespeare ; mais ces observateurs remarquables se sont principalement occupés des phénomènes concrets de la vie, et s'ils ont analysé,

On pourrait bien supposer que de tous les crimes le meurtre est un des plus arbitraires et des plus irréguliers, car lorsque nous considérons que ce crime, bien qu'il soit généralement l'acte final d'une longue carrière de vices, est souvent le résultat immédiat de ce qui paraît être une impulsion soudaine; que, lorsqu'il y a préméditation, la perpétration de ce crime, même avec la plus petite chance d'impunité, exige une rare combinaison de circonstances favorables pour lesquelles le coupable devra bien souvent attendre; qu'il lui faut par conséquent guetter le bon moment, et chercher des occasions qu'il ne peut contrôler; que le cœur peut lui manquer lorsque le moment est venu; que la question de décider s'il commettra, oui ou non, le crime, peut dépendre d'un équilibre de motifs en contradiction les uns avec les autres, tels que la crainte de la loi, la terreur des châtiments dont la religion le menace, les cris de sa propre conscience, l'appréhension du remords futur, l'amour du gain, la jalousie, la vengeance, le désespoir, — lorsque nous réunissons toutes ces choses, il s'élève une telle complication de causes, que nous pourrions raisonnablement renoncer à l'espoir de découvrir un ordre ou une méthode quelconques dans le résultat de ces influences subtiles et changeantes qui causent ou empêchent le meurtre. Et pourtant, qu'arrive-t-il en réalité? Le fait est que le meurtre est commis avec autant de régularité et est en rapport aussi uniforme avec certaines circonstances connues que le sont les mouvements des marées et la rotation des saisons.

ce qui est probable, ils ont gardé pour eux-mêmes leur procédé d'analyse, de sorte que maintenant nous ne pouvons vérifier leurs conclusions que d'une manière empirique. Le grand progrès fait par les statisticiens consiste dans l'application à ces recherches de la doctrine des compensations, ce que personne n'avait pensé à faire avant le dix-huitième siècle.

M. Quetelet, qui a passé sa vie à réunir et à mettre en ordre les statistiques de différentes contrées, donne, comme le résultat de ses recherches laborieuses, ceci : « dans tout ce qui se rapporte aux crimes, les mêmes nombres se reproduisent avec une constance telle, qu'il serait impossible de la méconnaître, même pour ceux des crimes qui sembleraient devoir échapper le plus à toute prévision humaine, telles que les meurtres, puis qu'ils se commettent, en général, à la suite de rixes qui naissent sans motif, et dans les circonstances en apparence les plus fortuites. Cependant l'expérience prouve que non seulement les meurtres sont annuellement à peu près en même nombre, mais encore que les instruments qui servent à les commettre sont employés dans les mêmes proportions (1). » C'est ainsi que parlait en 1835 l'homme qui est reconnu comme le premier statisticien en Europe, et toutes les investigations subséquentes ont confirmé l'exactitude de ces paroles. En effet, les enquêtes postérieures ont établi le fait extraordinaire que la reproduction uniforme du crime est plus clairement marquée, et plus susceptible d'être prédite, que ne le sont les lois physiques qui se rattachent à la maladie et à la destruction du corps humain. Ainsi, le nombre de personnes accusées de crime en France entre les années 1826 et 1844 est, par une coïncidence singulière, à peu près égal à celui des décès d'individus mâles qui eurent lieu à Paris durant la même période; la différence étant que les fluctuations dans le total du crime étaient positivement plus petites que les fluctuations dans la mortalité; et en même temps une régularité semblable était observée dans chaque délit séparément, chacun de ces

(1) Quetelet, *Sur l'homme*. Paris, 1835, t. I, pag. 7. Voyez aussi t. II, pag. 164, 247.

délits suivant la même loi de répétition uniforme et périodique (1).

Ceci paraîtra certainement étrange à ceux qui croient que les actions humaines dépendent plus des singularités de chaque individu que de la condition générale de la société. Mais il y a une autre circonstance encore plus frappante. Parmi les crimes patents et enregistrés, il n'y en a aucun qui semble aussi complétement dépendant de l'individu lui-même que le suicide. Les tentatives de meurtre ou de vol peuvent être, et sont constamment, repoussées avec succès; déjouées quelquefois par la personne attaquée, quelquefois par les officiers de justice. Mais une tentative de suicide est bien moins sujette à être interrompue. L'homme qui a la détermination de se tuer n'est pas arrêté au dernier moment par la résistance d'un ennemi; et comme il lui est facile de se mettre en garde contre l'intervention du pouvoir civil (2), son acte devient pour ainsi dire un acte isolé; il

(1) « Thus, in twenty years' observations, the number of persons accused of various crimes in France, and registered under their respective ages, scarcely varies at any age from year to year, comparing the proportion per cent under each age with the totals. The number of persons accused in all France, in the years 1826 to 1844, was about equal to the deaths of males registered in Paris; but singularly enough, the former results are more regular than the latter, notwithstanding the accidental causes which might affect them; — notwithstanding even a revolution in Paris, which convulsed society and brought in a new dynasty. » (*Brown on the Uniform Action of the Human Will, The Assurance Magazine*, n° VIII, July 1852, pag. 349, 350.) — *La Statistique morale*, pag. 13, 34, dans les *Mémoires de l'Académie de Belgique*, t. XXI. Bruxelles, 1848, in-4°, remarque également que les variations dans le crime sont moindres que celles de la mortalité.

(2) La folie des faiseurs de lois, qui s'imaginent pouvoir diminuer les cas de suicide par leurs décrets, est démontrée par M. Comte dans son *Traité de législation*, t. I, pag. 486. Voyez également quelques excellentes remarques de Jefferson, dans ses observations sur la loi criminelle, dans l'*Appendix to Jefferson's Memoirs*, by Randolph, t. I, pag. 126, 127. Heber (*Journey through India*, t. I, pag. 389, 390) trouva que le gouvernement anglais avait vainement essayé de mettre un terme aux suicides commis à Bénarès au moyen de l'eau, et dans notre pays l'intervention des législateurs a pour résultat le parjure des jurés puisque, comme le dit Bentham, les jurés anglais n'hésitent pas à violer leur serment en

n'est pas exposé à des dérangements étrangers, et semble plus clairement le produit de sa propre volition que tout autre délit. On peut également ajouter que, différent des crimes en général, le suicide est rarement le résultat d'instigations extérieures; de sorte que l'homme, n'étant pas danst cette circonstance aiguillonné par ses compagnons, n'est nullement influencé par une vaste classe d'associations qui pourraient embarrasser ce qu'on appelle la liberté de sa volonté. On peut donc penser très naturellement que c'est chose impraticable de ramener le suicide à des principes généraux, ou de découvrir la moindre régularité dans un délit aussi anormal, aussi solitaire, que la législation ne peut contrôler, et que la police la plus vigilante ne peut parvenir à diminuer. Il y a aussi un autre obstacle qui nous arrête : c'est que la certitude, même sur le suicide, doit toujours être très imparfaite. Dans le cas des noyés, par exemple, on est sujet à enregistrer comme suicides des décès qui sont accidentels; de même que, d'un autre côté, quelques décès sont appelés accidentels qui en réalité sont volontaires (1). C'est ainsi que le

déclarant le suicide *non compos*. — *Principles of Penal Law*, dans Bentham, *Works*, édit. Bowring, 1843, t. 1, pag. 479, 480. — Quant à la détermination de l'individu et à l'impossibilite de la déjouer, il y a des cas reconnus de personnes qui, étant privées des moyens ordinaires de destruction, se tuent en retenant leur respiration, et d'autres en sont arrivées à leurs fins en retournant la langue de façon à empêcher l'air de pénétrer dans le larynx. Elliotson, *Human Physiology*, pag. 491, 492.

(1) Ceci s'applique aussi à d'autres cas qu'à ceux de suicide par immersion. Voyez Taylor, *Medical Jurisprudence*, 1846, pag. 587, 597 ; et, pour la difficulté de toujours reconnaître un véritable suicide d'avec un suicide apparent, voyez Esquirol, *Maladies mentales*, t. 1, pag. 575. Une proportion d'un tiers à une moitié des suicides a lieu par immersion. Comparez Dufau, *Traité de statistique*, pag. 304; Winslow, *Anatomy of Suicide*, 1840, pag. 277; Quetelet, *Statistique morale*, pag. 66. Mais, dans le nombre, beaucoup de ces suicides sont sans doute involontaires, et il est certain que l'opinion populaire exagère d'une manière considérable le temps qu'on peut rester sous l'eau. Brodie, *Surgery*, 1846, pag. 89-92.

suicide semble être non seulement capricieux et non susceptible de contrôle, mais très obscur quant aux preuves; de sorte que, par toutes ces raisons, il ne serait pas déraisonnable de renoncer à l'espoir de jamais remonter aux causes générales qui produisent ce crime.

Ayant reconnu les singularités de ce crime extraordinaire, on doit certainement considérer comme un fait étonnant que toute l'évidence que nous possédons sur ce sujet nous amène à une grande conclusion, et prouve que le suicide est simplement le produit de la condition générale de la société, et que le criminel individuel met seulement à exécution ce qui est une conséquence nécessaire de circonstances précédentes (1). Une certaine condition de la société étant donnée, un certain nombre d'individus doivent mettre fin à leur propre existence. Ceci est la loi générale; et la question spéciale quant aux individus qui commettront le crime dépend naturellement de lois spéciales qui doivent cependant, dans leur action complète, obéir à la grande loi sociale à laquelle elles sont subordonnées. Et le pouvoir de cette grande loi est si irrésistible, que l'amour de la vie, ou la crainte d'un autre monde, sont complétement sans puissance, même pour tenir son opération en échec. J'examinerai plus loin les causes de cette régularité remarquable; mais l'existence de la régularité est familière à quiconque est au courant des statistiques morales.. Dans les différents pays pour lesquels nous avons des comptes rendus, nous trouvons tous les ans

(1) « Tout semble dépendre de causes déterminées. Ainsi nous trouvons annuellement à peu près le même nombre de suicides, non seulement en général, mais encore en faisant la distinction des sexes, celle des âges ou même celle des instruments employés pour se détruire. Une année reproduit si fidèlement les chiffres de l'année qui a précédé, qu'on peut prévoir ce qui va arriver dans l'année qui va suivre. » Quetelet, *Statistique morale*, 1848, pag. 35, et aussi pag. 40.

la même proportion de personnes qui se suicident; de sorte que, après avoir fait la part de l'impossibilité de réunir des renseignements complets, nous sommes à même de prédire, dans la limite d'erreurs légères, le nombre de morts volontaires pour chaque période future; en supposant naturellement qu'il n'y ait pas de changement marqué dans les circonstances sociales. Même à Londres, malgré les vicissitudes fortuites, naturelles à la plus vaste et à la plus somptueuse capitale du monde, nous trouvons une régularité plus grande que ne pourrait s'y attendre l'homme le plus confiant dans sa croyance aux lois sociales; puisque l'excitation politique, l'excitation commerciale, et la misère résultant de la cherté des aliments, sont toutes des causes de suicide, et varient constamment (1). Cependant dans cette métropole immense, environ deux cent quarante personnes mettent fin annuellement à leur existence; le nombre annuel de suicides variant, d'après la pression des causes temporaires, de 266, le chiffre le plus élevé, à 213, le chiffre le plus bas. En 1846, une année de grande excitation causée par la panique sur les chemins de fer, les suicides furent à Londres de 266; en 1847, il y eut une légère amélioration, et il n'y eut que 256 morts volontaires; en 1848 ils furent de 247; en 1849, de 213; et en 1850, de 229 (2).

(1) Sur les causes du suicide, voyez Burdach, *Traité de physiologie*, t. V, pag. 476-478, et Forry, *Climate and its Endemic Influences*, pag. 329. Les dernières recherches de M. Casper confirment le fait établi par des statisticiens plus anciens, à savoir que le suicide est plus fréquent parmi les protestants que parmi les catholiques. Casper, *Denkwurdigkeiten zur medicinischen Statistik*. Berlin, 1846, pag. 139.

(2) Voyez les tables dans le *Assurance Magazine*, n° IV, pag. 309, n° V, pag. 34, n° VIII, pag. 350. Ce sont les seuls comptes rendus publiés jusqu'ici des suicides à Londres; ceux que publie la police sont incomplets. *Assurance Magazine*, n° V, pag 53. D'après des recherches faites pour moi au *General Register Office* (bureau général des décès), en janvier 1856, j'ai appris qu'on avait l'intention de compléter les comptes rendus annuels, mais j'ignore si cela a été fait depuis cette époque.

Telle est une partie, et seulement une petite partie, de l'évidence que nous possédons aujourd'hui sur la régularité avec laquelle, dans les mêmes conditions de société, les mêmes crimes se reproduisent nécessairement. Pour apprécier toute la force de cette évidence, il faut se rappeler qu'elle n'est pas un choix arbitraire de faits particuliers, mais qu'elle est généralisée d'après un exposé complet des statistiques criminelles, contenant plusieurs millions d'observations, englobant des pays dans des phases différentes de civilisation, avec des lois, des opinions, une morale et des coutumes différentes. Si nous ajoutons que ces statistiques ont été réunies par des personnes employées spécialement dans ce but, ayant tous les moyens nécessaires pour arriver à la vérité, et n'ayant aucun iutérêt à tromper, on doit certainement admettre que l'existence du crime d'après un plan fixe et uniforme est un fait établi plus clairement que tout autre dans l'histoire morale de l'homme. Nous avons ici une série de faits parallèles recueillis avec un soin extrême, dans les circonstances les plus différentes, et toutes indiquant la même direction ; nous amenant toutes forcément à la conclusion que les délits des bommes sont le résultat bien moins des vices du criminel individuel que de la condition de la société dans laquelle cet individu est jeté (1). Ceci est une induction basée sur des preuves sérieuses et tangibles qui sont accessibles à tout le monde; et ces preuves ne peuvent être renversées, ni même attaquées, par aucune de ces hypothèses avec lesquelles les métaphysiciens et les théologiens ont jusqu'ici embarrassé l'étude des événements passés.

(1) « L'expérience démontre, en effet, avec toute l'évidence possible, cette opinion, qui pourra paraître paradoxale au premier abord, que *c'est la société qui prépare le crime, et que le coupable n'est que l'instrument qui l'exécute.* » Quetelet, *Sur l'homme*, t. II, pag. 325.

Les lecteurs qui connaissent la manière dont, dans le monde physique, les opérations des lois de la nature sont constamment dérangées, s'attendront à rencontrer dans le monde moral des dérangements aussi actifs. Ces aberrations proviennent, dans les deux cas, de lois d'un ordre inférieur, qui à certains points rencontrent celles de l'ordre supérieur, et dérangent ainsi leur action normale. Nous en avons un bon exemple, en science mécanique, dans le cas de cette belle théorie appelée le parallélogramme des forces, d'après laquelle les forces sont l'une à l'autre dans la même proportion que la diagonale de leurs parallélogrammes respectifs (1). Ceci est une loi fertile en grands résultats; elle se relie à ces importantes ressources mécaniques, la composition et la solution des forces; et ceux qui connaissent l'évidence sur laquelle elle repose n'ont jamais pensé à mettre en question la vérité de cette loi. Mais du moment que nous nous en servons dans un but pratique, nous trouvons que son action est faussée par d'autres lois, telles que celles qui se rapportent à la friction de l'air et à la densité différente des corps sur lesquels nous opérons, différence provenant de leur composition chimique, ou, comme le pensent quelques personnes, de leur arrangement atomique. Une fois que des dérangements se sont ainsi introduits, l'action pure et simple de la mécanique disparait. Cependant, et quoique les résultats de la loi soient constamment dérangés, la loi elle-même reste intacte (2). De la même manière exactement, la grande

(1) La diagonale donnant toujours la résultante lorsque chaque côté représente une force; et si nous considérons la résultante comme une force composée, une comparaison de diagonales devient une comparaison de composés.

(2) Une loi de la nature, étant seulement une généralisation de rapports, et n'ayant d'existence que dans l'esprit, est nécessairement intangible, et par conséquent, quel que soit le peu d'importance de la loi, elle ne peut jamais admettre d'exceptions, quoique son opéra-

loi sociale, que les actions morales des hommes sont le produit non de leur volition, mais de leurs antécédents, est elle-même sujette à des dérangements qui troublent son opération, sans affecter sa vérité. Et ceci est bien suffisant pour expliquer ces légères variations que nous trouvons d'année en année dans le chiffre total des crimes donné par la même contrée.

En réalité, si on considère le fait que le monde moral est bien plus abondant en matériaux que le monde physique, le seul motif d'étonnement qu'on puisse avoir est que ces variations ne soient pas plus grandes. Et le peu d'importance de ces divergences peut nous donner quelque idée de l'énergie prodigieuse de ces vastes lois sociales, qui, quoique constamment interrompues, semblent vaincre tous les obstacles, et qui, lorsqu'on les examine dans des proportions considérables, éprouvent à peine un dérangement sensible (1).

tion puisse en admettre d'innombrables. Aussi, comme le dit avec raison Dugald Stewart (*Philosophy of the Mind*, t. II, pag. 211), nous ne pouvons référer aux lois de la nature que « by a sort of figure or metaphor. » Les auteurs même de réputation perdent constamment cela de vue; quelques-uns parlent des lois comme si elles étaient des causes, et susceptibles par conséquent d'interruption de la part de causes plus grandes, tandis que d'autres les déclarent des « agents délégués de la divinité. » Comparez Prout, *Bridgewater treatise*, pag. 318, 435, 495; Sadler, *Law of Population*, t. II, pag. 67; Burdach, *Physiology*, t. I, pag. 160. M. Paget, dans son excellent ouvrage : *Lectures on Pathology*, t. I, pag. 481; t. II, pag. 542, appelle ces cas avec bien plus de vérité des « exceptions apparentes » aux lois; mais il vaudrait encore mieux dire « exceptions aux opérations des lois. » Le contexte prouve que M. Paget comprend distinctement la différence; mais un léger changement de ce genre empêcherait la confusion dans l'esprit des lecteurs ordinaires.

(1) M. Rawson, dans *Inquiry into the Statistics of Crime in England and Wales* (publié dans le *Journal of the Statistical Society*, t. II, pag. 316-344), dit, pag. 327 : « No greater proof can be given of the possibility of arriving at certain constants with regard to crime, than the fact which appears in the following table, that the greatest variation which has taken place during the last three years, in the proportion of any class of criminals at the same period of life, has not exceeded a half per cent. » Voyez aussi *Report of British Association for 1839, Trans. of Sec.*, pag. 118. De fait, tous les écrivains qui ont examiné l'évidence sont forcés d'admettre cette régularité, quel que soit leur désir de l'expli-

Et ce n'est pas seulement dans les crimes des hommes que nous remarquons cette uniformité de série. Le nombre même des mariages contractés annuellement est déterminé, non par le tempérament et les désirs des individus, mais par de vastes faits généraux sur lesquels les individus ne peuvent exercer aucune autorité.

On sait maintenant que les mariages ont un rapport fixe et défini avec le prix du blé (1); et en Angleterre l'expérience d'un siècle a prouvé que les mariages, au lieu d'avoir un rapport quelconque avec les sentiments personnels, sont simplement réglés par la moyenne du gain de la grande masse du peuple (2), de sorte que cette immense institution sociale et religieuse est non seulement influencée, mais complétement contrôlée, par le prix des aliments et par le taux des salaires. Dans d'autres cas on a découvert l'uniformité, bien que les causes de l'uniformité soient encore inconnues. Ainsi, pour en donner un exemple curieux, nous sommes à même de prouver maintenant que même les aberrations de la mémoire sont marquées par ce caractère général d'ordre

quer. M. Dufau (*Traité de statistique*, pag. 144) dit : « Les faits de l'ordre moral sont, aussi bien que ceux de l'ordre naturel, le produit de causes constantes et régulières, » etc.; et à la pag. 367 : « C'est ainsi que le monde moral se présente à nous, de ce point de vue, comme offrant, de même que le monde physique, un ensemble continu d'effets dû à des causes constantes et régulières dont il appartient surtout à la statistique de constater l'action. » Voyez également Moreau-Christophe, *des Prisons en France*. Paris, 1838, pag 53, 189.

(1) « It is curious to observe how intimate a relation exists between the price of food and the number of marriages. » . . . « The relation that subsists between the price of food and the number of marriages is not confined to our own country; and it is not improbable that, had we the means of ascertaining the facts, we should see the like result in every civilized community. We possess the necessary returns from France: and these fully bear out the view that has been given. » Porter, *Progress of the Nation*, t. II, pag. 244, 245. London, 1838.

(2) « The marriage-returns of 1850 and 1851 exhibit the excess which since 1750 has been invariably observed when the substantial earnings of the people are above the average. » *Journal of Statistical Society*, t. XV, pag. 185.

obligé et invariable. Les bureaux de poste de Londres et de Paris ont publié dernièrement le compte rendu du nombre de lettres sur lesquelles, par oubli, on avait omis de mettre l'adresse; et, en faisant la part de la différence des circonstances, ce compte rendu est le même d'année en année. Chaque année la même proportion d'individus oublient cette chose si simple; de sorte que, pour chaque période successive, nous pouvons positivement prédire le nombre de personnes auxquelles la mémoire fera défaut dans cette circonstance insignifiante et qui pourrait paraître accidentelle (1). Pour ceux qui ont une conception sérieuse de la régularité des événements, et qui ont saisi avec fermeté la grande vérité que les actions des hommes, étant guidées par leurs antécédents, ne sont en réalité jamais inconsistantes, mais, quelque capricieuses qu'elles puissent paraître, font seulement partie d'un vaste plan d'ordre universel dont nous pouvons à peine voir l'ébauche dans l'état actuel de nos connaissances, — pour ceux qui comprennent cette vérité, qui est à la fois la clef et la base de l'histoire, les faits que nous venons d'avancer, bien loin d'être étranges, seront précisément ce qu'on pouvait attendre, et ce qui aurait dû être connu depuis longtemps. En réalité, le progrès des recherches devient si rapide et si sérieux, que je n'ai aucun doute qu'avant la fin de notre siècle la chaîne de l'évidence sera complète, et un historien niant la régularité constante du monde moral sera aussi difficile à trouver que, de nos jours, un philosophe niant la régularité du monde matériel.

(1) Voyez Somerville, *Physical Geography*, t. II, pag. 409-411, qui prouve, dit cet excellent écrivain, que « forgetfulness as well as free will is under constant laws. » Mais c'est employer l'expression « volonté libre » dans un sens différent de celui qu'on lui donne ordinairement.

On observera que les preuves précédentes d'une loi qui règle nos actions ont été tirées des statistiques ; une branche de connaissances qui, quoique encore dans son enfance (1), a déjà jeté plus de lumière sur l'étude de la nature humaine que toutes les sciences réunies ensemble. Mais quoique les statisticiens aient été les premiers à faire des recherches sur ce grand sujet, en le traitant d'après ces méthodes de raisonnement qui ont si bien réussi dans d'autres branches, et quoiqu'ils aient, par l'application des nombres, employé, pour découvrir la vérité, une machine bien puissante, — il ne faut pas, à cause de cela, supposer qu'il n'y a pas d'autres ressources dont on puisse se servir ; et il ne faut pas non plus inférer que les sciences physiques sont inapplicables à l'histoire, parce qu'elles ne lui ont jamais été appliquées. En réalité, lorsqu'on considère le contact incessant entre l'homme et le monde extérieur, il est certain qu'il doit y avoir un rapport intime entre les actions humaines et les lois physiques ; de sorte que, si l'on n'a pas employé jusqu'ici la science physique pour l'histoire,

(1) Achenwall, qui vivait vers le milieu du dix-huitième siècle, est généralement considéré comme le premier écrivain systématique sur la statistique, et on dit que c'est lui qui lui a donné son nom actuel. Voyez Lewis, *Methods of Observation and Reasoning in Politics*, 1852, t. I, pag. 72; *Biographie universelle*, t. I, pag. 140: Dufau, *Traité de statistique*, pag. 9, 10. Même aussi tard qu'en 1800, l'évêque de Llandaff écrivait à sir John Sinclair : « I must think the kingdom is highly indebted to you for bringing forward a species of knowledge (statistics) wholly new in this country, though not new in other parts of Europe. » Sinclair, *Correspondence*, t. 1, pag. 230. — Sinclair, malgré sa persévérance, était un homme de moyens ordinaires, et ne comprit nullement la véritable importance de la statistique, dont en réalité il ne s'occupa qu'à un point de vue purement pratique. Depuis cette époque, on a largement appliqué la statistique à la médecine, et plus récemment encore elle a été appliquée, quoique sur une plus petite échelle, à la philologie et à la jurisprudence. Comparez Bouillaud, *Philosophie médicale*, pag. 96, 186; Renouard, *Hist. de la médecine*, t. II, pag. 474, 475: Esquirol, *Maladies mentales*, t. II, pag. 665-667 ; Holland, *Medical Notes*, pag. 5, 472; Vogel, *Pathological Anatomy*, pag. 15-17 : Simon, *Pathology*, pag. 180; *Phillips on Scrofula*, pag. 70, 118, ss : Richard, *Physical Hist. of Mankind*, t. IV, pag. 414: Eschbach, *Étude du droit*, pag. 392-394.

la raison en est que les historiens n'ont pas observé ce rapport, ou bien que, l'ayant observé, ils n'ont pas possédé la connaissance nécessaire pour suivre ses opérations. C'est ce qui a causé une séparation contre nature des deux grandes classes d'investigation, l'étude du monde intérieur et celle du monde extérieur : et quoique, dans l'état actuel de la littérature européenne, il y ait des symptômes évidents d'un désir de renverser cette barrière artificielle, il faut bien admettre que rien n'a encore été fait pour arriver à ce grand résultat. Les moralistes, les théologiens et les métaphysiciens poursuivent encore leurs études sans beaucoup de respect pour ce qu'ils considèrent comme les travaux inférieurs des hommes scientifiques, dont ils attaquent souvent les recherches, sous le prétexte qu'elles sont dangereuses pour les intérêts de la religion, et qu'elles nous inspirent une confiance excessive dans les ressources de l'intelligence humaine. D'un autre côté, les explorateurs de la science physique, certains d'être dans le progrès, sont naturellement fiers de leur propre succès, et, comparant leurs découvertes à la position plus stationnaire de leurs adversaires, sont disposés à mépriser des travaux dont la stérilité est maintenant devenue notoire.

Il appartient à l'historien d'agir en médiateur entre ces deux partis et de réconcilier leurs prétentions hostiles, en faisant voir le point auquel leurs études respectives devraient se confondre. Établir les conditions de cette union, ce sera fixer la base de l'histoire. En effet, puisque l'histoire s'occupe des actions des hommes, et puisque leurs actions sont uniquement le produit d'une collision entre les phénomènes intérieurs et extérieurs, il devient nécessaire d'examiner l'importance relative de ces phénomènes, de rechercher à

quel point leurs lois sont connues, et de constater les ressources que possèdent pour les découvertes futures ces deux grandes classes, les étudiants de l'esprit et les étudiants de la nature. J'essaierai d'accomplir cette tâche dans les deux chapitres suivants, et si je puis la remplir avec quelque succès, cet ouvrage aura au moins le mérite d'apporter un grain de sable pour remplir ce vaste et sombre abîme, qui, au grand détriment de nos connaissances, divise des sujets qui sont intimement alliés et ne devraient jamais être désunis.

Note A.

« Der Begriff der Freiheit ist ein reiner Vernunftbegriff, der eben darum für die theoretische Philosophie transcendent, d. i. ein solcher ist, dem kein angemessenes Beispiel in irgend einer möglichen Erfahrung gegeben werden kann, welcher also keinen Gegenstand einer uns möglichen theoretischen Erkenntniss ausmacht, und schlechterdings nicht für ein constitutives, sondern lediglich als regulatives, und zwar nur blos negatives Princip der speculativen Vernunft gelten kann, im practischen Gebrauche der selben aber seine Realitæt durch praktische Grundsætze beweist, die, als Gesetze, eine Causalitæt der reinen Vernunft, unabhængig von allen empirischen Bedingungen (dem Sinnlichen überhaupt) die Willkühr zu bestimmen, und einen reinen Willen in uns beweisen, in welchem die sittlichen Begriffe und Gesetze ihren Ursprung haben. » *Metaphysik der Sitten*, *Kant*, *Werke*, t. V, pp. 20, 21. « Würden die Gegenstænde der Sinnenwelt für Dinge an sich selbst genommen, und die oben angeführten Naturgesetze für Gesetze der Dinge an sich selbst, so wære der Widerspruch » (*c. à d.* entre la Liberté et la Nécessité) « unvermeidlich. Ebenso, wenn das Subject der Freiheit gleich den übrigen Gegenstænden als blose Erscheinung vorgestellt würde, so könnte ebensowohl der Widerspruch nicht vermieden werden; denn es würde eben-

dasselbe von einerlei Gegenstande in derselben Bedeutung zugleich bejaht und verneint werden. Ist aber Naturnothwendigkeit blos auf Erscheinungen bezogen, und Freiheit blos auf Dinge an sich selbst, so entspringt kein Widerspruch, wenn mann gleich beide Arten von Causalitæt annimmt oder zugiht, so schwer oder unmöglich es auch sein möchte, die von der letzteren Art begreiflich zu machen..... » « Natur also und Freiheit ebendemselben Dinge, aber in verschiedener Beziehung, einmal als Erscheinung, das andremal als einem Dinge an sich selbst ohne Widerspruch beigelegt werden können..... » « Nun kann ich ohne Widerspruch sagen : alle Handlungen vernünftiger Wesen, sofern sie Erscheinungen sind (in irgend einer Erfahrung angetroffen werden), stehen unter der Naturnothwendigkeit; ebendieselben Handlungen aber, blos respective auf das vernünftige Subject und dessen Vermögen, nach bloser Vernunft zu handeln, sind frei. » *Prolegomena zu jeder künftigen Metaphysik*, *Kant*, *Werke*, t. III, pp. 268-270. « Denn ein Geschöpf zu sein und als Naturwesen blos dem Willen seines Urbebers zu folgen; dennoch aber als freihandelndes Wesen, (welches seinen vom æusseren Einfluss unabhængigen Willen hat, der dem ersteren vielfæltig zuwider sein kann), der Zurechnung fæhig zu sein, und seine eigene That doch auch zugleich als die Wirkung eines höheren Wesens anzusehen : ist eine Vereinbarung von Begriffen, die wir zwar in der Idee einer Welt, als des höchsten Gutes, zusammen denken müssen; die aber nur der einsehen kann, welcher bis zur Kenntniss der übersinnlichen (intelligiblen) Welt durchdringt und die Art einsieht, wie sie der Sinnenwelt zum Grunde liegt. » *Theodice*, *Kant*, *Werke*, t. VI, p. 149. « Nun wollen wir annehmen, die durch unsere Kritik nothwendig gemachte Unterscheidung der Dinge, als Gegenstænde der Erfahrung, von eben denselben, als Dingen an sich selbst, wære gar nicht gemacht, so müsste der Grundsatz der Causalitæt und mithin der Naturmechanismus in Bestimmung derselben durchaus von allen Dingen überhaupt als wirkenden Ursachen gelten. Von eben demselben Wesen also, z. B. der menschlichen Seele, würde ich nicht sagen können, ihr Wille sei frei, und er sei doch zugleich der Naturnothwendigkeit unterworfen d. i. nicht frei, ohne in einen offenbaren Widerspruch zu gerathen; weil ich die Seele in beiden Sætzen in eben derselben Bedeutung, næmlich als Ding überhaupt (als Sache an sich selbst) genommen habe und, ohne vorhergehende Kritik,

auch nicht anders nehmen konnte. Wenn aber die Kritik nicht geirrt hat, da sie das Object in zweierlei Bedeutung nehmen lehrt, næmlich als Erscheinung, oder als Ding an sich selbst; wenn die Deduction ihrer Verstandesbegriffe richtig ist, mithin auch der Grundsatz der Causalitæt nur auf Dinge im ersten Sinne genommen, næmlich so fern sie Gegenstænde der Erfahrung sind, geht, eben dieselben aber nach der zweiten Bedeutung ihm nicht unterworfen sind, so wird eben derselbe Wille in der Erscheinung (den sichtbaren Handlungen) als dem Naturgesetze nothwendig gemæss und so fern nicht frei, und doch andererseits, als einem Dinge an sich selbst angehörig, jenem nicht unterworfen, mithin als frei gedacht, ohne das hiebei ein Widerspruch vorgeht. » *Kritik der reinen Vernunft*, *Kant*, *Werke*, t. II, p. 24. » Und hier zeigt die zwar gemeine, aber betrügliche Voraussetzung der absoluten Realitæt der Erscheinungen sogleich ihren nachtheiligen Einfluss, die Vernunft zu verwirren. Denn sind Erscheinungen Dinge an sich selbst, so ist Freiheit nicht zu retten. Alsdenn ist Natur die vollstændige und an sich hinreichend bestimmende Ursache jeder Begebenheit, und die Bedingung derselben ist jederzeit nur in der Reihe der Erscheinungen enthalten, die sammt ihrer Wirkung unter dem Naturgesetze nothwendig sind. Wenn dagegen Erscheinungen für Nichts mehr gelten, als sie in der That sind, næmlich nicht für Dinge an sich, sondern blose Vorstellungen, die nach empirischen Gesetzen zusammenhængen, so müssen sie selbst noch Gründe haben, die nicht Erscheinungen sind. » . . . . . » Hier habe ich nur die Anmerkung machen wollen, dass, da der durchgængige Zusammenhang aller Erscheinungen in einem Context der Natur ein unnachlæssliches Gesetz ist, dieses alle Freiheit nothwendig umstürzen müsste, wenn man der Realitæt der Erscheinungen hartnæckig anhængen wolte. Daher auch diejenigen, welche hierin der gemeinen Meinung folgen. niemals dahin haben gelangen können, Natur und Freiheit mit einander zu vereinigen. » *Kritik*, *Werke*, t. II, pp. 419, 420. Enfin, p. 433, » Man muss wohl bemerken dass wir hiedurch nicht die Wirklichkeit der Freiheit, als eines der Vermögen, welche die Ursache von den Erscheinungen unserer Sinnenwelt enthalten, haben darthun wollen. Denn ausser dass dieses gar keine transcendentale Betrachtung, die blos mit Begriffen zu thun hat, gewesen sein würde, so könnte es auch nicht gelingen, indem wir aus der Erfahrung niemals auf Etwas, was gar nicht nach Erfahrungsge-

setzen gedacht werden muss, schliessen können. Ferner haben wir auch gar nicht einmal die Möglichkeit der Freiheit beweisen wollen; denn dieses wære auch nicht gelungen. weil wir überhaupt von keinem Realgrunde und keiner Causalitæt aus blosen Begriffen *a priori* die Möglichkeit erkennen können. Die Freiheit wird hier nur als transcendentale Idee behandelt, wodurch die Vernunft die Reihe der Bedingungen in der Erscheinung durch das sinnlich Unbedingte schlechthin anzuheben denkt, dabei sich aber in eine Antinomie mit ihren eigenen Gesetzen, welche sie dem empirischen Gebrauche des Verstandes vorschreibt, verwickelt. Dass nun diese Antinomie auf einem blosen Scheine beruhe, und dass Natur der Causalitæt aus Freiheit wenigstens nicht widerstreite, das war das Einzige, was wir leisten konnten und woran es uns auch einzig und allein gelegen war. »

Ces passages prouvent que Kant croyait bien que la réalité phénoménale du libre arbitre est une doctrine impossible à défendre, et comme cet ouvrage-ci est une investigation des lois des phénomènes, sa philosophie transcendante n'affecte pas mes conclusions. D'après le point de vue de Kant (auquel je suis disposé à me réunir) le traitement ordinaire métaphysique et théologique de cet obscur problème est purement empirique, et n'a par conséquent aucune valeur. La dénégation de la suprématie de la conscience est une conséquence naturelle, et est le résultat de la philosophie de Kant, et non, comme on l'a dit souvent, la base de cette philosophie.

CHAPITRE II

Influences exercées par les lois physiques sur l'organisation de la société et sur le caractère des individus.

Si nous recherchons quels sont les agents physiques qui exercent l'influence la plus puissante sur la race humaine, nous trouverons qu'ils peuvent être divisés en quatre classes : le climat, la nourriture, le sol, et l'aspect général de la nature ; par cette dernière classe, j'entends ces aspects qui, quoique affectant principalement la vue, ont, par l'intermédiaire de l'un des autres sens, dirigé l'association des idées, et, par cette raison, donné lieu dans différents pays à des habitudes différentes de pensée nationale. A l'une de ces quatre classes peuvent être rapportés tous les phénomènes extérieurs par lesquels l'homme a été constamment affecté. La dernière de ces classes, celle que j'appelle l'aspect général de la nature, produit ses principaux résultats en excitant l'imagination, et en suggérant ces innombrables superstitions qui forment le grand obstacle au progrès des connaissances humaines. Et comme c'est dans l'enfance d'un peuple, que ces superstitions exercent la plus puissante influence,

il est arrivé que les divers aspects de la nature ont causé des variétés correspondantes dans le caractère du peuple, et ont donné à la religion nationale des singularités qu'il est, dans certaines circonstances, impossible d'effacer. Les autres trois agents, le climat, la nourriture et le sol, n'ont pas eu, du moins à notre connaissance, d'influences directes de ce genre; mais je vais prouver qu'ils ont exercé de puissantes influences sur l'organisation générale de la société, et ont produit nn grand nombre de divergences immenses et évidentes entre les nations, qui sont souvent attribuées à quelques différences fondamentales dans les races diverses qui constituent les divisions de l'humanité. Mais tandis que ces distinctions originelles de race sont entièrement hypothétiques (1), les divergences causées par la différence de climat, de nourriture et de sol, sont susceptibles d'une explication satisfaisante; et, si on les comprend, on trouve qu'elles éclaircissent bien des difficultés qui jettent encore une grande obscurité sur l'étude de l'histoire. Je me propose donc d'examiner d'abord les lois de ces trois agents importants, en tant qu'ils se rapportent à l'homme dans sa condition sociale; puis, ayant suivi la trace de l'opération de ces lois, avec autant de pré-

(1) Je souscris cordialement à la remarque d'un des plus grands penseurs de notre époque, qui dit en parlant des différences supposées de race : « Of all vulgar modes of escaping from the consideration of the effect of social and moral influences on the human mind, the most vulgar is that of attributing the diversities of conduct and character to inherent natural differences. » Mill, *Principles of Political Economy*, t. I, pag. 390. Les écrivains ordinaires tombent constamment dans l'erreur d'admettre l'existence de cette différence, qui peut exister ou ne pas exister, mais qui certainement n'a jamais été prouvée. On en trouvera de singuliers exemples dans Alison, *History of Europe*, t. II, pag. 330; t. VI, pag. 136; t. VIII, pag. 525, 526; t. XIII, pag. 347, dans laquelle l'historien pense qu'il peut résoudre avec quelques traits de plume une question de la plus grande difficulté, liée à quelques-uns des problèmes physiologiques les plus compliqués. Quant au rapport supposé entre les races et les tempéraments, voyez Comte, *Physiologie positive*, t. III, pag. 355.

cision que le permet l'état actuel des connaissances physiques, j'examinerai le dernier agent, c'est à dire l'aspect général de la nature, et j'essaierai de signaler les divergencs auxquelles ses variations ont naturellement donné lieu en différents pays.

Commençons donç par le climat, la nourriture, et le sol. Il est évident que ces trois agents physiques sont à un haut degré dépendants les uns des autres : c'est à dire qu'il y a un rapport très intime entre le climat d'un pays et la nourriture qui croît généralement dans ce pays; et le sol influe également sur la nourriture qu'il produit : il y a aussi l'influence de l'élévation on de la dépression du terrain, des conditions atmosphériques, et, en un mot, de toutes ces causes à l'assemblage desquelles on donne communément, dans le sens le plus large, le nom de géographie physique (1).

Cette union entre ces agents physiques étant intime, il semble judicieux de les considérer, non comme classes séparées, mais plutôt d'après les divisions des effets produits par leur action réunie. De cette façon nous arriverons de suite à une vue plus compréhensive de toute la question ; nous éviterons la confusion que nous causerions en séparant artificiellement des phénomènes qui sont en eux-mêmes inséparables; et nous serons à même de voir plus clairement l'étendue de cette influence remarquable que les puissances de la nature exercent sur les intérêts humains dans les périodes primitives de la société.

(1) Pour les véritables limites de la géographie physique, voyez Prichard, *On Ethnology*, dans le *report of the British Association* pour 1847, pag. 235. J'emploie toojours le mot *climat* dans sa signification étroite et populaire. Le docteur Forry et plosieurs écrivains antérieurs le font presque coïncider avec *géographie physique :* « Climate coostitutes the aggregate of all the external physical circumstances appertaining to each locality, in its relation to organic nature. » Forry, *Climate of the United States and its Endemic Influences*. New-York, 1842, pag. 127.

De tous les résultats qui sont produits chez un peuple par son climat, sa nourriture, et son sol, l'accumulation de la richesse est le premier, et, sous beaucoup de rapports, le plus important. Car, quoique le progrès des connaissances accélère éventuellement l'accroissement de la richesse, il est néanmoins certain que, dans la première formation de la société, la richesse doit s'accumuler avant que le savoir commence. Tant que chaque homme est occupé à réunir les matières nécessaires à sa propre subsistance, il ne reste ni loisir, ni goût pour des travaux plus élevés; aucune science ne peut être créée, et tout ce qui peut être accompli, c'est d'essayer d'économiser le travail par la combinaison de ces instruments imparfaits et grossiers que le peuple même le plus barbare trouve moyen d'inventer.

Dans un pareil état de société, l'accumulation de la richesse est le premier grand pas à faire, parce que, sans richesse, il ne peut y avoir de loisirs, et sans loisirs il ne peut y avoir de savoir. Si ce qu'un peuple consomme est toujours exactement en proportion égale de ce qu'il possède, il n'y a aura pas de résidu, et par conséquent aucun capital ne s'accumulant, il n'y aura aucun moyen de supporter les classes inoccupées (1). Mais si le produit est plus grand que la consommation, il y a un surplus, qui, en vertu de principes bien connus, augmente continuellement, et devient éventuellement un fonds qui sert, tôt ou tard, à supporter tous ceux qui ne créent pas la richesse sur laquelle ils vivent. C'est alors que l'existence d'une classe intellectuelle devient pour la première fois possible, parce que pour la

(1) Par classes inoccupées, j'entends ce qu'Adam Smith appelle les classes improductives, et quoique ces deux expressions soient, à strictement parler, inexactes, le mot *inoccupé* semble exprimer plus clairement que tout autre l'idée du texte.

première fois il existe une accumulation antérieure, au moyen de laquelle les hommes peuvent se servir de ce qu'ils n'ont pas produit, et sont ainsi à même de s'adonner à des sujets pour lesquels, à une époque antérieure, la pression de leurs besoins journaliers ne leur laissait aucun loisir.

C'est donc pour cela que, de toutes les grandes améliorations sociales, l'accumulation de la richesse doit être la première, car sans elle il ne peut y avoir ni goût, ni loisir pour acquérir le savoir sur lequel repose, comme je le prouverai ci-après, le progrès de la civilisation. Maintenant, il est évident que chez un peuple complétement ignorant, la rapidité avec laquelle la richesse est créée sera réglée uniquement par les singularités physiques de son pays. A une période plus avancée, lorsque la richesse a été capitalisée, d'autres causes ont été mises en jeu ; mais jusqu'à ce que ce résultat ait été obtenu, le progrès ne peut dépendre que de deux circonstances : d'abord de l'énergie et de la régularité du travail, et ensuite du rendement que ce travail obtient de la libéralité de la nature. Ces deux causes sont elles-mêmes le résultat d'antécédents physiques. La récompense obtenue par le travail est réglée par la fertilité du sol, fertilité qui est elle-même réglée en partie par le mélange des éléments chimiques qui la constituent, en partie par l'étendue de l'irrigation du sol au moyen des rivières ou par d'autres causes naturelles, et en partie par la chaleur et l'humidité de l'atmosphère. En outre, l'énergie et la régularité du travail dépendent entièrement de l'influence du climat. Cette influence se manifeste de deux manières différentes. La première, qui est d'une évidence incontestée, est que si chaleur est intense, les hommes sont peu disposés, et, dans une certaine mesure, inaptes à ce travail actif qu'ils accepteraient volontiers dans un climat plus modéré. L'autre

considération, qui a été moins remarquée, mais qui est tout aussi importante, est que le climat influence le travail, non seulement en énervant ou en fortifiant le travailleur, mais aussi par l'effet qu'il produit sur la régularité de ses habitudes (1). Ainsi, nous trouvons qu'un peuple vivant sous une latitude extrême nord n'a jamais possédé cette persévérance régulière et ferme qui rend si remarquables les habitants des régions tempérées. La raison en devient claire lorsqu'on se rappelle que, dans ces contrées situées plus au nord, la rigueur du temps et, dans certaines saisons, le manque de lumière, empêchent complétement le peuple de continuer ses travaux habituels en plein air. Il en résulte que les classes ouvrières, étant forcées de cesser leurs travaux ordinaires, prennent plus facilement des habitudes irrégulières; la chaine de leur persévérance est, si l'on peut s'exprimer ainsi, brisée, et elles perdent cette force impulsive qu'une pratique longtemps continuée sans interruption ne manque jamais de donner. De là se forme un caractère national plus incertain et plus capricieux qu'on ne le trouve chez un peuple dont le climat permet l'exercice régulier de ses travaux ordinaires. Dans le fait, ce principe est si puissant, que nous pouvons en suivre l'opération même dans les circonstances les plus opposées. Il serait difficile de concevoir une plus grande différence dans le gouvernement, les lois, la religion, et les manières, que celle qui existe entre la Suède et la Norwége d'un côté, l'Espagne et le Portugal de l'autre. Pourtant ces quatre contrées ont un point de contact important.

(1) Ceci a été complétement négligé par les trois écrivains les plus philosophiques sur la question du climat : Montesquieu, Hume et M. Charles Comte dans son *Traité de législation*. M. Guizot n'en parle pas non plus dans sa *Civilisation en Europe*, pag. 97, où il traite de l'influence du climat.

Dans chacun de ces pays le travail contiuu de l'agriculture est impraticable. Dans les deux contrées du Sud, les travaux sont interrompus par la chaleur, par la sécheresse du temps, et par la condition du sol qui en résulte. Dans les deux contrées du Nord, le même effet est produit par la rigueur de l'hiver et les journées trop courtes. Aussi ces quatre nations, quoique si différentes sous d'autres rapports, sont remarquables par une certaine instabilité et par une certaine inconstance dans le caractère de leurs habitants; ce qui présente un contraste frappant avec les habitudes plus régulières et plus calmes des contrées dont le climat soumet les classes ouvrières à moins d'interruptions, et leur impose la nécessité d'un travail plus constant et plus régulier (1).

Telles sont les grandes causes physiques qui gouvernent la création de la richesse. Il y a sans doute d'autres circonstauces qui opèrent avec une force cousidérable, et qui, dans une condition plus avancée de la société, possèdent une influence égale, et quelquefois supérieure. Mais c'est à une époque postérieure; et si on examine l'histoire de la richesse à uue période plus reculée, on trouvera qu'elle dépend entièrement du sol et du climat : le sol réglant le profit obtenu par une quantité donnée de travail; le climat réglant l'énergie et la constance dans le travail lui-même. Il ne faut jeter qu'un rapide coup d'œil sur les événements passés pour prouver l'immense puissance de ces deux grandes conditions

(1) Voyez les admirables remarqnes dans Laing, *Denmark*, 1852, pag. 204, 366, 367; quoique la Norwége semble offrir une preuve plus frappante de ce fait que le Danemark. Dans la *Science sociale* de Rey, t. I, pag. 195, 196, se trouvent quelques calculs sur les pertes moyennes causées aux travaux d'agriculture par les changements de température; mais aucune remarque n'y est faite sur le rapport qui existe entre ces changements, lorsqu'ils sont soudains, et le ton du caratècre national.

physiques. Car il n'y a dans l'histoire aucun exemple d'une contrée se civilisant par ses propres efforts, à moins qu'elle n'ait possédé une de ces conditions sous une forme très favorable. En Asie, la civilisation a toujours été confinée à cette vaste région où un sol riche et alluvial a assuré à l'homme cette richesse sans laquelle aucun progrès intellectuel ne peut commencer. Cette grande région s'étend, avec peu d'interruptions, de l'est de la Chine méridionale jusqu'aux côtes ouest de l'Asie Mineure, de la Phénicie, et de la Palestine. Au nord de cette vaste ceinture, il y a une longue ligne de pays stériles qui a été invariablement peuplée par des tribus errantes et grossières, qui restent dans la pauvreté à cause de la nature inféconde du sol, et qui, tant qu'elles sont restées attachées à ce sol, ne sont jamais sorties de leur condition barbare. La preuve que cela dépend entièrement de causes physiques, c'est le fait que ces mêmes hordes mongoles et tartares ont, à différentes époques, fondé de grandes monarchies en Chine, dans l'Inde, et en Perse, et qu'elles sont, dans toutes ces occasions, arrivées à un degré de civilisation qui n'est nullement inférieur à la civilisation des royaumes les plus florissants de l'antiquité. En effet, dans les plaines fertiles de l'Asie méridionale (1), la nature a fourni tous les matériaux de la richesse; et c'est là que ces tribus barbares acquirent pour la première fois un certain degré de raffinement, produisirent une littérature nationale, et organisèrent un gouvernement national; toutes choses qu'il leur avait été

(1) Cette expression a été employée dans un sens différent par différents géographes; mais je la comprends dans sa signification commune, sans égard à l'opinion plus strictement physique de Ritter et de ses partisans par rapport à l'Asie centrale. Voyez Richard, *Physical History of Mankind*, t. IV, pag. 278, édit. 1844. A la page 92, Prichard fait de l'Himalaya la limite méridionale de l'Asie centrale.

impossible d'accomplir dans leurs contrées natales (1). Il en est de même pour les Arabes qui dans leurs propres contrées, à cause de l'aridité extrême du sol (2), ont toujours été un peuple grossier et inculte; car dans leur cas, comme dans tous les autres, le grande ignorance est le fruit de la grande pauvreté. Mais au septième siècle, ils firent la conquête de la Perse (3); dans le huitième siècle ils conquirent la plus grande partie de l'Espagne (4); dans le neuvième siècle le royaume de Lahore, et éventuellement l'Inde presque tout entière (5). A peine furent-ils établis dans leurs nouvelles conquêtes, que leur caractère sembla éprouver un changement remarquable. Ces hommes qui dans leur pays natal n'étaient guère que des sauvages errants, furent alors pour la première fois capables d'accumuler des richesses, et, par conséquent, pour la première fois, ils firent quelques progrès dans les arts de la civilisation. En Arabie, ils avaient été une

(1) Il y avait quelque raison de croire que les Tartares du Tibet reçurent même leur alphabet de l'Inde. Voyez un Essai intéressant sur les monnaies tartares dans le *Journal of Asiatic Society*, t. IV, pag. 276, 277, et, sur l'alphabet scythien, voyez t. XII, pag. 336.

(2) Dans Somerville, *Physical Geography*, t. I, pag. 132, il est dit qu'il n'y a pas de rivieres en Arabie; mais M. Wellsted (*Travels in Arabia*, t. II, pag. 409) parle d'une rivière qui se jette dans la mer à cinq milles à l'ouest de l'Aden. Sur les cours d'eau en Arabie, voyez Meiners, *Uber die Fruchtbarkeit der Lænder*, t. I, pag. 149, 150. Burckhardt démontre que l'irrigation est tout ce qui manque à ce pays; il dit (*Travels in Arabia*, t. I, pag. 240) : « In Arabia, when ever the ground can be irrigated by wells, the sands are soon productive. » Pour une description frappante d'une des oasis d'Oman, prouvant ce que l'Arabie aurait pu être avec un bon système de rivières, voyez *Journal of Geographical Society*, t. VII, pag. 106, 107.

(3) M. Morier (*Journal of Geographical Society*, t. VII, pag. 230) dit : « The conquest of Persia by the Saracens. A. D. 651. » Cependant le sort de la Perse fut décidé par les batailles de Kudseah et de Nahavund, qui furent livrées en 638 et 641. Voyez Malcolm, *History of Persia*, t. I, pag. XVI, 139, 142.

(4) En 712. Allam, *Middle Ages*, t. I, pag. 369.

(5) Ils étaient établis dans le royaume de Lahore au commencement du IX[e] siècle, mais ils ne firent la conquête de Guzerat et de Malwa que 308 ans plus tard. Comparez la note de Wilson, dans le *Vishnu Purana*, pag. 481, 482, avec *Asiatic Researches*, t. IX, pag. 187, 188, 203. Quant à leurs progrès dans la partie plus méridionale de la Peninsule, voyez *Journal of Asiatic Society*, t. III, pag. 222, 223; t. IV, pag. 28-30.

misérable race de bergers vagabonds (1); dans leurs nouvelles contrées, ils devinrent les fondateurs de puissants empires; ils bâtirent des cités, favorisèrent les écoles, établirent des bibliothèques, et les traces de leur puissance se retrouvent encore à Cordoue, à Bagdad, et à Delhi (2). Un autre exemple encore : touchant au nord à l'Arabie, et séparée

(1) « A race of pastoral barbarians. » Dickinson, *On the Arabic Language*, dans le *Journal of Asiatic Society*, t. V, pag. 323. Comparez Reynier, *Economie des Arabes*, pag. 27, 28, ouvrage dans lequel une simple question est inutilement compliquée. Les anciens écrivains de la Perse leur donnaient le surnom courtois de « a band of naked lizard-eaters. » Malcolm, *Hist. of Persia*, t. 1, pag. 133. Dans le fait, il n'y a rien dans l'histoire qui soit mieux prouvé que la barbarie de ce peuple, que quelques écrivains s'acharnent à revêtir d'un intérêt romantique. Les éloges que leur prodigue Meiners sont assez équivoques, car il termine par ces mots : « Die Eroberungen der Araber waren hœchst selten so blutig und Zerstœrend, als die Eroberungen der Tataren, Persen, Türken, U. S. W. in ælteren und neuern Zeiten waren. » *Fruchtbarkeit der Lænder*, t. 1, pag. 153. Si c'est là ce qu'il peut dire de mieux, la comparaison avec les Tartares et les Turcs ne prouve pas beaucoup en leur faveur; mais il est étrange que ce savant écrivain ait oublié un passage de Diodore de Sicile, qui donne une description curieuse de ce peuple il y a dix-neuf siècles : *Bibliothec. Hist.*, lib. II, t. II, p. 137. Ἔχουσι δὲ βίον ληστρικὸν, καὶ πολλὴν τῆς ὁμόρου χώρας κατατρέχοντες λῃστεύουσιν, etc.

(2) La seule branche que les Arabes aient jamais élevée au rang d'une science était l'astronomie, qu'ils commencèrent à cultiver sous les califes vers le milieu du huitième siècle, et ils continuèrent à y faire des progrès jusqu'à ce que « la ville de Bagdad fût, pendant le dixième siècle, le théâtre principal de l'astronomie chez les Orientaux. » Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. 1, pag. 355, 364. Les anciens Arabes païens, comme presque tous les peuples barbares vivant sous un ciel pur, avaient une certaine connaissance empirique des phénomènes célestes qui, en pratique, leur était utile, mais il n'y a aucune évidence pour justifier l'opinion générale qu'ils avaient étudié ce sujet comme une science. Le docteur Dorn (*Transactions of the Asiatic Society*, t. II, pag. 371) dit : « Of a scientific knowledge of astronomy among them no traces can be discovered. » Beausobre (*Histoire de Manichée*, t. 1, pag. 20) est plein d'enthousiasme pour la philosophie des Arabes au temps de Pythagore, et il nous dit que « ces peuples ont toujours cultivé les sciences! » Afin d'établir ce fait, il cite un long passage de la vie de Mohammed, écrite au commencement du dix-huitième siècle par Boulainvilliers, qu'il appelle « un des plus beaux génies de France. « Si c'est là une opinion correcte, ceux qui ont lu les ouvrages de Boulainvilliers seront d'avis que la France était bien pauvre en hommes de genie, et, quant à sa vie de Mohammed, c'est une espèce de roman; l'auteur ne savait pas l'arabe, et ne connaissait que ce qui avait déjà été raconté par Maracci et Pococke. Voyez *Biographie universelle*, t. V, pag. 321. Quant aux astronomes arabes d'une époque plus avancée, un de leurs grands mérites était de se rapprocher de la signification de la précession annuelle beaucoup plus que ne l'avait fait Ptolémée. Voyez Grant, *History of Physical Astronomy*, 1852, pag. 349.

d'elle seulement d'un autre côté par les eaux étroites de la mer Rouge, il y a une immense plaine de sable qui, couvrant toute l'Afrique dans la même latitude, s'étend à l'ouest jusqu'à ce qu'elle touche les rives de l'Atlantique (1). Cette région énorme est, comme l'Arabie, un désert stérile (2); et par conséquent, comme dans l'Arabie, les habitants ont toujours été sans la moindre civilisation et sans aucunes connaissances, toût simplement parce qu'ils n'ont jamais accumulé de richesses (3). Mais ce grand désert est, à l'est, arrosé par les eaux du Nil, dont les inondations couvrent le sable d'un riche dépôt alluvial qui récompense le travail de

(1) Dans le fait, elle s'étend plus loin : « The trackless sands of the Sahara desert, which is even prolonged for miles into the Atlantic Ocean in the form of sandbanks. » Somerville, *Physical Geography*, t. I, pag. 149. Relativement à un singulier exemple d'un de ces bancs de sable devenant une île, voyez *Journal of Geographical Society*, t. II, pag. 284. Le désert de Sahara, à l'exclusion de Bornou et de Darfour, couvre une étendue de 194,000 lieues carrées, c'est à dire prés de trois fois la grandeur de la France ou deux fois la surface de la Méditerranée. Comparez Syell, *Geology*, pag. 694, avec Somerville, *Connexion of the Sciences*, pag. 294. Quant aux limites méridionales probables du plateau du Sahara, voyez Richardson, *Mission to Central Africa*, 1853, t. II, pag. 146, 156, et pour la partie du Sahara qui touche au pays Mandingo, voyez Mungo Park, *Travels*, t. I, pag. 237, 238. Relativement à la contrée au sud de Mandara, Denham a recueilli quelques informations insuffisantes dans le voisinage du lac Tchad. Denham, *Northern and Central Africa*, pag. 121, 122, 144-146.

(2) Richardson, qui l'a traversé au sud de Tripoli, remarque « ses traits caractéristiques de stérilité, de dénûment insurmontables. » Richardson, *Sahara*, 1848, t. I, pag. 86. Voyez la peinture saisissante qu'il en fait à la page 409. La longue et triste route de Mourzouk à Yeou, sur le lac Tchad, est décrite par Denham, un des Européens bien peu nombreux qui ont accompli ce dangereux voyage. Denham, *Central Africa*, pag. 2-60. Même sur les rives du Tchad, c'est à peine s'il y a quelques vestiges de végétation, « a coarse grass and a small bell-flower being the only plants that I could discover. » Pag. 90. Comparez ce qu'il dit sur Bornou, pag. 317. L'état d'une partie du désert, au quatorzième siècle, est décrit dans les *Travels of Iber Batuta*, pag. 233, qui pourraient se comparer avec la description donnée par Diodorus Siculus du voyage d'Alexandre au temple d'Ammon. *Biblioth. Historic.*, lib. XVII, t. VII, pag. 348.

(3) Richardson qui, en 1850, fit le voyage depuis Tripoli jusqu'à quelques journées du lac Tchad, fut frappé par le caractère stationnaire du peuple. Il dit : « Neither in the desert nor in the Kingdoms of Central Africa is there any march of civilisation. All goes on according to a certain routine established for ages past. » *Mission to Central Africa*, t. I, pag. 304, 305. Voyez les remarques semblables de Pallma, *Travels in Kordofan*, pag. 108, 109.

la manière la plus abondante, et, en réalité, la plus extraordinaire (1). Il en est résulté que, dans cette partie, la richesse a été rapidement accumulée, la culture des connaissances suivit bientôt, et cette étroite bande de terre (2) devint le siége de la civilisation égyptienne; une civilisation qui, quoique énormément exagérée (3), forme un contraste frappant avec la barbarie des autres nations de l'Afrique, dont aucune n'a pu arriver au progrès par elle même, ou sortir,

(1) Abd-Allatif, qui était en Égypte au commencement du treizième siècle, donne une description intéressante de la crue du Nil à laquelle l'Égypte doit sa fertilité. Abd-Allatif, *Relation de l'Egypte*, pag. 329-340, 374-376, et Appendix, pag. 504. Voyez aussi, sur ces inondations périodiques, Wilkinson, *Ancient Egyptians*, t. IV, pag. 101-104, et sur les notions moitié astronomiques, moitié théologiques qui se rapportent à ces inondations, pag. 372-377; t. V, pag. 291, 292. Comparez, sur l'importance religieuse du Nil, Bunsen, *Egypt*, t. I, pag. 409. Par conséquent l'expression d'Hérodote (livre II, chap. v, t. I, pag. 484): δῶρον τοῦ ποταμοῦ. est vraie dans une étendue bien plus grande qu'il ne le pensait, puisque c'est au Nil que l'Égypte doit toutes les particularités physiques qui la distinguent de l'Arabie et du grand désert africain. Comparez Heeren, *African Nations*, t. II, pag. 58; Reynier, *Économie des Arabes*, pag. 3; *Postans on the Nile and Indus*, dans le *Journal of Asiatic Society*, t. VII, pag. 275, et, sur la différence entre le sol du Nil et celui du désert environnant, voyez Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, t. I, pag. 14.

(2) « The average breadth of the valley from one mountain-range to the other, between Cairo in Lower, and Edfoo in Upper Egypt, is only about seven miles; and that of the cultivable land, whose limits depend on the inundation, scarcely exceeds five and a half. » Wilkinson, *Ancient Egyptians*, t. I, pag. 216. Selon Gerard : « The mean width of the valley between Syene and Cairo is about nine miles. » Note dans Heeren, *African Nations*, t. II, pag. 62.

(3) Je donnerai un exemple de cette exagération de la part d'un écrivain très savant et très intelligent : « As to the physical knowledge of the Egyptians, their contemporaries gave them credit for the astonishing power of their magic; and as we cannot suppose that the instances recorded in Scripture were to be attributed to the exertion of supernatural powers, we must conclude that they were in possession of a more intimate knowledge of the laws and combinations of nature than what is professed by the most learned men of the present age. » Hamilton, *Ægyptiaca*, pag. 64, 62. C'est une honte que des choses aussi absurdes soient écrites au dix-neuvième siècle, et pourtant un écrivain encore plus récent (Vyse, *On the Pyramids*, t. I, pag. 28) nous assure que « the Egyptians, for especial purposes, well endowed with great wisdom and science. » Les Égyptiens n'avaient pas la moindre notion de la science proprement dite; quant à leur sagesse, elle était assez grande pour les distinguer des nations barbares comme les anciens Hébreux, mais elle était inférieure à celle des Grecs, et elle était nécessairement au dessous de celle de l'Europe moderne d'une manière incommensurable.

en aucune façon, de l'ignorance à laquelle ces nations sont condamnées par la pénurie de la nature.

Ces considérations prouvent clairement que, des deux causes premières de civilisation, la fertilité du sol est celle qui a exercé le plus d'influence dans le monde ancien. Mais dans la civilisation européenne, l'autre grande cause, c'est à dire le climat, a agi avec plus de puissance; et nous avons vu que le climat produit un effet, en partie sur la capacité, ou le travail de l'ouvrier, en partie sur la régularité ou l'irrégularité de ses habitudes. La différence dans le résultat a correspondu d'une manière curieuse avec la différence dans la cause. Car, bien que toute civilisatiou doive avoir pour antécédent l'accumulation de la richesse, cependant ce qui a lieu subséquemment sera déterminé à un degré important par les conditions dans lesquelles l'accumulation a été accomplie. En Asie et en Afrique, la condition était un sol fertile et abondamment rémunérateur; en Europe, c'était un climat plus favorable et demandant un travail qu'il récompensait plus largement. Dans le premier cas, l'effet dépend du rapport entre le sol et son produit; en d'autres termes, c'est la simple opération d'une partie de la nature extérieure sur une autre. Dans le dernier cas, l'effet dépend du rapport entre le climat et le travailleur; c'est l'opération de la nature extérieure non sur elle-même, mais sur l'homme. De ces deux classes de rapports, la première, étant moins compliquée, est moins susceptible de dérangement, et, par conséquent, a été mise en jeu plus tôt. Aussi, dans la marche de la civilisation, la priorité est incontestablement due aux parties les plus fertiles de l'Asie et de l'Afrique. Mais quoique leur civilisation ait été la première à se former, il s'en faut de beaucoup, assurément, qu'elle ait été la

meilleure ou la plus durable. Par des circonstances que j'exposerai tout à l'heure, le seul progrès qui soit vraiment effectif dépend, non de la libéralité de la nature, mais de l'énergie de l'homme. C'est pour cette raison que la civilisation de l'Europe, qui, dans sa première période, était gouvernée par le climat, a montré une capacité de développement inconnue à ces civilisations qui provenaient du sol. En effet, les puissances de la nature, malgré leur grandeur apparente, sont limitées et stationnaires; en tous cas, nous n'avons pas la moindre preuve qu'elles aient jamais augmenté ou qu'elles puissent augmenter. Mais les forces de l'homme, eu tant que l'expérience et l'analogie nous permettent d'en juger, sont illimitées, et nous ne possédons aucune évidence qui nous autorise à assigner même une limite imaginaire à laquelle l'intellect humain doive nécessairement trouver un point d'arrêt. Et comme cette puissance que possède l'esprit d'augmenter ses propres ressources est une singularité qui n'appartient qu'à l'homme, singularité qui le distingue éminemment de ce qu'on appelle communément la nature extérieure, il devient évident que l'action du climat, qui lui donne la richesse en stimulant son travail, est plus favorable à ses progrès définitifs que l'action du sol, qui lui donne bien la richesse également, mais qui la lui donne, non pas en excitant son énergie, mais en vertu d'un simple rapport physique entre la nature du sol et la quantité ou la valeur du produit qu'il donne d'une manière presque spontanée.

Telles sont les différentes manières par lesquelles le climat et le sol affectent la création de la richesse. Mais il y a encore un autre point d'une importance égale, ou peut-être plus grande. Lorsque la richesse a été créée, s'élève la

question de savoir comment elle doit être distribuée, c'est à dire dans quelle proportion elle doit appartenir aux classes élevées et aux classes inférieures. Dans un état de société avancé, ceci dépend de plusieurs circonstances éminemment complexes qu'il est utile d'examiner ici (1). Mais, dans les premières périodes de la vie des peuples, avant que leurs relations réciproques se fussent étendues et perfectionnées, je crois qu'on peut prouver que la distribution de la richesse a été, comme sa création, entièrement gouvernée par les lois physiques, et que ces lois sont d'ailleurs si actives, qu'elles ont invariablement maintenu une grande majorité des habitants de la plus belle partie du globe dans une condition de pauvreté constante et inextricable. Si l'on parvient à démontrer ce fait, l'éminente importance de ces lois est manifeste. En effet, puisque la richesse est une source indubitable de puissance, il est évident que, en supposant toutes choses égales, une enquête sur la distribution de la richesse est, en réalité, une enquête sur la distribution de la puissance, et, par conséquent, elle jettera une grande lumière sur l'origine de ces inégalités sociales et politiques dont l'opération et la résistance forment une partie considérable de l'histoire de toute contrée civilisée.

(1) Dans le fait, plusieurs de ces circonstances sont inconnues; car, comme le dit M. Rey, la plupart des écrivains s'occupent trop exclusivement de la production de la richesse et négligent les lois de sa distribution. Rey, *Science sociale*, t. III, pag. 271. Comme preuve de ceci, je puis faire mention de la théorie du loyer, qui n'a été découverte que depuis un demi-siècle et qui est liée à tant d'arguments subtils, qu'elle n'est pas généralement adoptée, ses avocats eux-mêmes ont souvent été incapables de la défendre. La grande loi de la proportion entre le prix du travail et les profits du matériel est la généralisation la plus élevée qui ait encore été obtenue concernant la distribution de la richesse; mais elle ne peut être admise d'une manière conséquente par ceux qui soutiennent que le loyer entre dans le prix.

Si nous examinons ce sujet à un point de vue général, nous pouvons dire que, une fois que la création et l'accumulation de la richesse ont véritablement commencé, cette richesse sera distribuée entre deux classes, celle des gens qui travaillent et celle des gens qui ne travaillent pas. La dernière est la plus capable, la première, la plus nombeurse. Le fonds qui les supporte l'une et l'autre est créé directement par la basse classe dont les énergies physiques sont dirigées, combinées, on pourrait dire économisées, par l'habileté supérieure de la haute classe. La récompense des ouvriers s'appelle leur salaire; la récompense des combinateurs s'appelle leurs profits. A une période plus avancée, on aura ce qu'on appelle la classe qui épargne; c'est à dire une classe d'hommes qui, sans combiner et sans travailler, prêtent ce qu'ils ont accumulé à ceux qui combinent, et en retour de leur prêt, reçoivent une part de la récompense qui appartient à ceux qui combinent. Dans ce cas, les membres de la classe qui épargne sont récompensés des privations qu'ils s'imposent, et cette récompense est appelée l'intérêt de leur argent; de sorte qu'il se forme une division en trois parties: l'intérêt, le profit et le salaire. Mais ceci est un arrangement subséquent qui ne peut avoir lieu avec quelque étendue que lorsque la richesse a été déjà accumulée d'une manière considérable; et dans la condition sociale que nous examinons maintenant, cette troisième classe, la classe qui épargne, peut à peine être considérée comme ayant une existence à part (1). Par conséquent, il suffit, pour le but que nous

(1) A une période encore plus avancée, il y a une quatrième division de la richesse et une partie du produit du travail est absorbée par le loyer Ceci n'est pas pourtant un élément de prix, mais en est la conséquence; et, dans la marche ordinaire des choses, cette division ne peut exister qu'après un laps de temps considérable. Le loyer ou fermage, dans le sens véritable du mot, est le prix payé pour se servir des forces naturelles et indestructibles du

poursuivons actuellement de constater ce que sont ces lois naturelles qui, aussitôt que la richesse s'est accumulée, règlent la proportion dans laquelle elle est distribuée aux deux classes des employés et de ceux qui emploient.

Or il est évident que le salaire étant le prix payé pour le travail, le taux du salaire, comme le prix de toutes les autres denrées, doit varier selon les changements dans le débit possible. Si le nombre des travailleurs l'emporte sur le besoin, le salaire tombera; si le besoin excède les offres du travail, le salaire montera. En supposant par conséquent qu'il y ait dans un pays un total donné de richesses à diviser entre les maîtres et les ouvriers, chaque augmentation dans le nombre des travailleurs tendra nécessairement à diminuer la moyenne de salaire que chacun d'eux peut recevoir; et si nous mettons de côté ces causes de confusion qui affectent toutes les vues générales, nous trouverons qu'en fin de compte, la question du salaire est une question de population; car bien que la somme totale réellement payée en salaires dépende de l'importance du fonds qui sert à la payer, pourtant le chiffre du salaire reçu par chaque homme doit diminuer à mesure que les prétendants au salaire augmentent, à moins que, grâce à d'autres circonstances, le fonds lui-même augmente assez rapidement pour suivre l'augmentation qui survient dans la demande des salaires (1).

sol, et ne doit pas être confondu avec ce qu'on nomme communément loyer; car, dans ce dernier cas, il comprend également les profits du bétail. Je fais cette remarque, parce que plusieurs des adversaires de Ricardo ont placé le commencement du loyer trop tôt, en négligeant le fait important que le loyer apparent n'est très souvent que le profit déguisé.

(1) Wages depend, then, on the proportion between the number of the labouring population, and the capital or other funds devoted to the purchase of labour; we will say, for shortness, the capital. If wages are higher at one time or place than at another, if the sub-subsistence and comfort of the class of hired labourers are more ample, it is, and can be, for no other reason than because capital bears a greater proportion to population. It is

C'est une chose de la plus haute importance, mais qui ne peut nous occuper daus ce moment, que de connaître les circonstances les plus favorables à l'augmentation de ce qu'on pourrait appeler le fonds des salaires. La question que nous avons maintenant devant nous a trait, non à l'accumulation de la richesse, mais à sa distribution; et notre but est d'établir quelles sont les conditions physiques qui, en encourageant un rapide accroissement de la population, fournissent trop le marché du travail, et maintiennent ainsi la moyenne du salaire à un chiffre très bas.

De tous les agents physiques qui affectent l'accroissement des classes ouvrières, la nourriture est le plus actif et le plus universel. Si deux contrées, égales sous tous les autres rapports, diffèrent en ce seul point, que dans l'une la nourriture nationale soit abondante et à bon marché, et que dans l'autre elle soit rare et chère, la population de la première augmentera inévitablement avec plus de rapidité que la population de la dernière (1). Et, par un raisonnement semblable, la moyenne des salaires sera plus basse dans la

not the absolute amount of accumnlation or of prodnction that is of importance to the labonring class; it is not the amonnt even of the fnnds destined for distribntion among the lae labourers; it is the proportion between those fnods and the nnmbers among whom the are shared. The conditioo of the class can be bettered in no other way than by altering that proportion to their advantage: ad every scheme for their benefit which does not proceed on this as its fonndation, is, for all permanent purposes, a delnsion. » *Mill's Principles of Political Economy*, 1849, t. 1, p. 425. Voyez aussi t. II, pp. 264, 265, and *M'Culloch's Political Economy*, pp. 379, 380. Ricardo, dans son *Essay on the Influence of a Low Price of Corn*, dit: « The rise or fall of wages is common to all states of society, whether it be the statioonary, the advancing, or the retrograde state. In the stationary state, it is regnlated wholly by the increase or falling-off of the popnlation. In the adlated wholly by the increase or falling-off of the popnlation. In the advancing state, it depends oo whether the capital or the population advauce at the more rapid conrse. In the retrograde state, it depends on whether popnlation or capital de crease with the greater rapidity. » Ricardo Works, p. 379.

(1) En supposant oatnrellement qne le type de l'aisance soit le même.

première que dans la dernière, simplement parce que le nombre des travailleurs sera plus grand (1). Par conséquent une enquête sur les lois physiques dont dépend la nourriture de différentes contrées est, pour notre but actuel, de la plus grande importance; et fort heureusement c'est une enquête dans laquelle nous pouvons, dans la condition présente de la chimie et de la physiologie, arriver à des conclusions précises et définies.

La nourriture consommée par l'homme produit deux effets, et seulement deux, nécessaires à son existence. Le premier est de lui fournir cette chaleur animale sans laquelle les fonctions vitales s'arrêteraient; le second est de réparer la perte qui a constamment lieu dans ses tissus, c'est à dire dans le mécanisme de sa charpente. Pour chacun de ces buts différents il y a une nourriture différente. La température de notre corps est entretenue par les substances qui ne contiennent pas de nitrogène, et sont appelées non azotées; le dépérissement constant dans notre organisme est réparé par les substances qu'on appelle azotées, dans lesquelles le nitrogène se trouve toujours (2). Dans le premier cas, le carbone de la nourriture sans azote se combine

(1) « No point is better established than that the supply of labourers will alway ultimately be in proportion to the means of supporting them. » *Principles of political economy*, chap. XXI, dans *Ricardo's works*, p. 176.

(2) La division de la nourriture en aliments azotés et non azotés a été, dit-on, indiquée d'abord par Magendie. Voyez Müller, *Physiology*, t. 1, pag. 525. Elle est maintenant acceptée par les meilleures autorités. Voyez, comme exemples, Liebig, *Animal Chemistry*, pag. 134; Carpenter, *Human Physiology*, pag. 685; Brande, *Chemistry*, t. II, pag. 1218, 1879. Les premières tables statistiques de la nourriture, construites d'après cette division, le furent par Boussingault. Voyez un essai complet par MM. Lawes et Gilbert sur *the Composition of Foods*, dans le *Report of British Association* pour 1852, pag. 323. Mais les expériences faites par ces messieurs ne sont ni assez nombreuses ni assez variées pour établir une loi générale; nous pouvons encore moins accepter leur étrange assertion, pag. 346, que les prix comparés de différents aliments sont une preuve du principe nutritif qu'elles contiennent comparativement.

avec l'oxygène que nous aspirons, et donne lieu à cette combustion intérieure qui renouvelle notre chaleur animale. Dans le second cas, le nitrogène ayant peu d'affinité pour l'oxygène (1), la nourriture nitrogéneuse ou azotée est, si on peut s'exprimer ainsi, préservée de la combustion (2); et se trouvant ainsi préservée, peut remplir sa mission qui est de rétablir les tissus, et de réparer les pertes que l'organisme humain éprouve constamment dans l'usure de la vie journalière.

Ce sont là les deux grandes divisions de la nourriture (3), et si nous examinons les lois qui règlent le rapport qu'elles ont avec l'homme, nous trouverons que dans chaque division le climat est l'agent le plus important. Lorsque l'homme vit dans un pays chaud, sa chaleur animale est maintenue plus facilement que lorsqu'il habite une contrée froide; par conséquent, il lui faut une plus petite quantité de cette nourriture sans azote, qui ne sert qu'à maintenir à un certain

(1) « Of all the elements of the animal body, nitrogen has the feeblest attraction for oxygen; and, what is still more remarkable, it deprives all combustible elements with which it combines, to a greater or less extent, of the power of combining with oxygen, that is, of undergoing combustion. » Liebig, *Letters on Chemistry*, pag. 372.

(2) La doctrine de ce qu'on peut appeler la puissance protectrice de quelques substances est encore imparfaitement comprise, et jusque vers la fin du dix-huitième siècle on soupçonnait à peine son existence. On sait maintenant qu'elle se relie à la théorie générale des poisons. Voyez Turner, *Chemistry*, t. 1, pag. 516. C'est probablement à cela que nous devons attribuer le fait que plusieurs poisons, qui ont un effet fatal lorsqu'on les applique à la surface d'une blessure, peuvent être pris impunément dans l'estomac. Brodie, *Physiological Researches*, 1851, pag. 137, 138. Il semble plus raisonnable de rapporter ce fait aux lois chimiques que de soutenir, comme sir Benjamin Brodie, que quelques poisons « destroy life by paralysing the muscles of respiration without affecting immediately the action o heart. »

(3) La division bien connue de Prout en aliments saccharins, oléagineux et albumineux me paraît d'une valeur bien inférieure, quoiqu'elle ait été adoptée dans la dernière édition d'Elliotson, *Human Physiology*, pag. 65, 160. La division de M. Lepelletier en « aliments solides et boissons » est purement empirique. Lepelletier, *Physiologie médicale*, t. II, pag. 100. Paris, 1832. Relativement à la classification de Prout, comparez le *Traité de physiologie* de Burdach, t. IX, pag. 240, avec Wagner, *Physiology*, pag. 452.

point la température du corps. De la même manière, dans un pays chaud, il lui faut une plus petite quantité de nourriture azotée, parce que son corps ayant des efforts moins fréquents à faire, le dépérissement de ses tissus est moins rapide (1).

Par conséquent, puisque les habitants de climats chauds consomment moins de nourriture, dans leur état naturel et ordinaire, que les habitants des climats froids, il s'ensuit nécessairement que, toutes les autres conditions étant égales, l'accroissement de la population sera plus rapide dans les pays chauds que dans les pays froids. Pour un but pratique, il importe peu que la plus grande abondance des substances dont le peuple se nourrit vienne d'un plus grand appauvrissement ou d'une plus petite consommation. Si l'homme mange moins, le résultat sera exactement le même que s'il mange plus, parce que la même quantité d'aliments ira plus loin, et ainsi la population pourra augmenter plus rapidement qu'elle ne pourrait le faire dans une contrée plus froide, dans laquelle, même si les provisions étaient

(1) L'évidence d'un rapport universel, dans la charpente humaine, entre l'exercice et le dépérissement est aujourd'hui presque complète. Pour ce qui regarde le système musculaire, voyez Carpenter, *Human Physiology*, pag. 440, 441, 581, édit. 1846 : « There is strong reason to believe the waste or decomposition of the muscular tissue to be in exact proportion to the degree in which it is exerted. » Ceci serait peut-être généralement prévu, même sans preuves directes; mais ce qui est plus intéressant, c'est que le même principe s'applique parfaitement au système nerveux. La cervelle humaine d'un adulte contient environ un et demi pour cent de phosphore, et il a été prouvé que, lorsque l'esprit a été très exercé, les phosphates sont évacués par excrétion et que, dans le cas d'inflammation du cerveau, leur excrétion (par les reins) est très considérable. Voyez Paget, *Lectures on Surgical Pathology*, 1853, t. I, pag. 6, 7, 434; Carpenter, *Human Physiology*, pag. 192, 193, 222; Simon, *Animal Chemistry*, t. II, pag. 426; Henle, *Anatomie générale*, t. II, pag. 172. Le lecteur peut aussi consulter, relativement au phosphore de la cervelle, le récent ouvrage très remarquable de MM. Robin et Verdeil, *Chimie anatomique*, t. I, pag. 215; t. II, pag. 348. Paris, 1853. D'après ces écrivains (t. III, pag. 445), l'existence du phosphore dans la cervelle fut annoncée d'abord par Hensing en 1779.

aussi abondantes, elles seraient plus vite épuisées à cause du climat.

Ceci est le premier aspect sous lequel les lois climatériques sont, par le moyen de la nourriture, liées aux lois de la population, et, par conséquent, avec les lois qui régissent la distribution de la richesse. Mais il y a aussi un autre aspect, qui suit la même ligne de raisonnement, et qui fortifie l'argument que je viens d'établir. C'est que, dans les contrées froides, non seulement l'homme est forcé de manger plus que dans les pays chauds, mais sa nourriture est aussi plus chère, c'est à dire plus difficile à obtenir, et nécessite une plus grande dépense de travail. J'en donnerai la raison le plus brièvement possible, sans entrer dans aucuns détails, excepté ceux qui seront absolument nécessaires pour bien comprendre cet intéressant sujet.

Nous avons vu qu'il y avait deux buts dans la nourriture, entretenir la chaleur du corps, et réparer les pertes éprouvées par les tissus (1). Le premier de ces deux buts est accompli par l'oxygène de l'air qui entre dans nos poumons, et qui, tout en traversant le système, se combine avec le carbone que nous prenons avec nos aliments (2). Cette

(1) Quoique les deux buts soient également essentiels, le premier est généralement le plus pressant, et l'expérience a prouvé, — ce qui du reste résulterait de la théorie, — que, lorsque les animaux meurent de faim, il y a une diminution progressive dans la température de leur corps, de sorte que la cause réelle de la mort par inanition n'est pas la faiblesse, mais le froid. Voyez William, *Principles of Medecine*, pag. 36. Relativement au rapport entre la perte de la chaleur humaine et l'apparence de *rigor mortis* dans les parties contractiles du corps, voyez Vogel, *Pathological Anatomy of the Human body*, pag. 532. Comparez l'ouvrage important et sérieux de Burdach, *Physiologie comme science d'observation*, t. V, pag. 144, 436; t. IX, pag. 231.

(2) On avait toujours supposé que cette combinaison avait lieu dans les poumons. Ce n'est que depuis vingt-cinq ou trente années que des expériences faites avec plus de soin ont rendu probable cette théorie, que l'oxygène se combine avec le carbone dans la circulation, et que les corpuscules du sang sont les véhicules de l'oxygène. Comparez Liebig, *Ani*

combinaison d'oxygène et de carbone ne peut jamais avoir lieu sans produire une quantité considérable de chaleur, et c'est ainsi que la charpente humaine est maintenue à sa température nécessaire (1). En vertu d'une loi bien connue des chimistes, le carbone et l'oxygène, comme tous les autres éléments, ne s'unissent que dans certaines propor-

mal Chemistry, pag 78; *Letters on Chemistry*, pag. 335, 336; Turner, *Chemistry*, t. II, p. 1319; Müller, *Physiology*, t. I, p. 92, 159. Il est d'ailleurs prouvé que la combinaison n'a pas lieu dans les cellules de l'air par le fait que les poumons n'ont pas une chaleur plus grande que les autres parties du corps. Voyes Müller, t. I, pag. 348. Thomson, *Animal Chemistry*, pag. 633, et Brodie, *Physiological Researches*, pag. 33. Un autre argument en faveur des corpuscules du sang comme véhicules de l'oxygène, c'est qu'ils sont plus nombreux dans cette classe de vertébrés qui entretiennent la température la plus élevée; tandis que le sang des non vertébrés en contient un très petit nombre, et on a mis en doute leur existence dans les articulés inférieurs et dans les mollusques. Voyez Carpenter, *Human Physiology*, pag. 109, 532; Grant, *Comparative Anatomy*, pag. 472; Elliotson, *Human Physiology*, pag. 159. Quant aux dimensions différentes des corpuscules, voyez Henle, *Anatomie générale*, t. I, pag. 457-467, 494, 495; Blainville, *Physiologie comparée*, t. I, pag. 298, 299, 301-304; Milne Edwards, *Zoologie*, part. I, pag. 54-56; Fourth, *Report of British Association*, pag. 117, 118; Simon, *Animal Chemistry*, t. I, pag. 103, 104 et, avant tout, les importantes observations de M. Gulliver (Carpenter, pag. 105, 106). Ces additions à nos connaissances, outre qu'elles sont liées aux lois de la chaleur et de la nutrition humaines, seront d'une grande assistance, lorsqu'elles seront généralisées, pour les esprits qui tendent à élever la pathologie au rang de science. En attendant, je puis faire mention du rapport entre un examen des corpuscules et la théorie de l'inflammation que Hunter et Broussais n'ont pu établir: c'est que la cause prochaine de l'inflammation est l'obstruction des vaisseaux par l'adhésion des corpuscules frêles. Relativement à cette remarquable généralisation, qui est encore à l'état d'essai, comparez William, *Principles of Medecine*, 1848, pag. 258-265, avec Paget, *Surgical Pathology*, 1853, t. I, pag. 313-317; Jones et Sieveking, *Pathological Anatomy*, 1854, pag. 28, 105, 106. Les difficultés qui concernent l'étude scientifique de l'inflammation sont laissées de côté dans Vogel, *Pathological Anatomy*, pag. 418, un ouvrage qui, selon moi, a été estimé beaucoup trop haut.

(1) Relativement à la quantité de chaleur dégagée par l'union du carbone et de l'oxygène, voyez les expériences de Dulong, dans Liebig, *Animal Chemistry*, pag. 44, et celles de Despretz, dans Thomson, *Animal Chemistry*, pag. 634. Nous trouvons de la même manière que la température des plantes est maintenue par la combinaison de l'oxygène avec le carbone. Voyez Balfour, *Botany*, pag. 231, 232, 322, 323. Quant à la quantité de chaleur produite généralement par la combinaison chimique, il y a sur ce sujet un excellent essai du docteur Thomas Andrews dans le *Report of British Association* pour 1849, pag. 63-78. Voyes aussi *Report* pour 1852, *Transac. of Sec.*, pag. 40, et Liebig et Kopp, *Reports on the Progress of Chemistry*, t. I, pag. 34; t. III, pag. 16; t. IV, pag. 20, et Pouillet, *Eléments de physique*. Paris, 1832, t. I, part. I, pag. 411.

tions déterminées (1); de sorte que pour maintenir un équilibre salutaire, il faut que la nourriture qui contient le carbone varie en proportion de la quantité d'oxygène prise, et il faut également que nous augmentions la quantité de ces deux constituants, toutes les fois qu'un froid extérieur plus intense fait baisser la température du corps. Or il est évident que, dans un climat très froid, cette nécessité de fournir une nourriture plus carbonisée se présentera de deux manières distinctes. En premier lieu, l'air étant plus dense, l'homme imbibe à chaque inspiration un volume plus considérable d'oxygène que dans un climat dans lequel l'air est plus raréfié par la chaleur (2). En second lieu, le froid accélère la respiration, et l'homme, étant ainsi obligé de respirer plus souvent que l'habitant des pays chauds, aspire en moyenne une plus grande quantité d'oxygène (3). Par ces

(1) La loi des proportions déterminées qui, depuis les brillantes découvertes de Dalton, est la pierre angulaire des connaissances chimiques, est posée avec une admirable clarté par Turner dans ses *Elements of Chemistry*, t. 1, pag. 146-151. Comparez Brande, *Chemistry*, t. 1, pag. 139-144; Cuvier, *Progrès des sciences*, pag. 120, 121. Mais aucun de ces écrivains n'a considéré la loi à un point aussi philosophique que M. A. Comte, *Philosophie positive*, t. III, pag. 133-176, un des meilleurs chapitres de ce profond ouvrage généralement mal compris.

(2) « Ainsi, dans des temps égaux, la quantité d'oxygène consommée par le même animal est d'autant plus grande que la température ambiante est moins élevée. » Robin et Verdeil, *Chimie anatomique*, t. 1, pag. 44. Comparez Simon, *Lectures on Pathology*, 1850, pag 188, pour la diminution de la respiration dans une température élevée; quoiqu'on puisse mettre en question la conclusion de M. Simon, que *par conséquent* le sang est moins veineux dans les pays chauds que dans les pays froids; car il ne prend pas en ligne de compte la différence de la nourriture, qui corrige la différence de température.

(3) « The consumption of oxygen in a given time may be expressed by the number of aspirations. » Liebig, *Letters on Chemistry*, pag. 314. Voyez aussi Thompson, *Animal Chemistry*, pag. 611. Il est également certain que l'exercice augmente le nombre des aspirations, et les oiseaux, qui sont les plus actifs des animaux, consomment plus d'oxygène que tous les autres. Milne Edwards, *Zoologie*, part. I, pag. 88; part. II, pag. 371; Flourens, *Travaux de Cuvier*, pag. 153, 154, 265, 266. Comparez, pour le rapport entre la respiration et les organes de locomotion, Béclard, *Anatomie générale*, pag. 39, 44; Burdach, *Traité de physiologie*, t. IX, pag. 485, 556-559; Carus, *Comparative Anatomy*, t. I, pag. 99, 164, 358; t. II, pag. 142, 160; Grant, *Comparative Economy*, pag. 455, 495, 522,

deux raisons la consommation de l'oxygène devient plus grande : il est donc nécessaire que la consommation du carbone soit également plus considérable, puisque c'est seulement par l'union de ces deux éléments dans certaines proportions déterminées que la température du corps et l'équilibre de la charpente humaine peuvent être maintenues (1).

329, 537. Rymer Jones, *Animal Kingdom*, pag. 369, 440, 692, 714, 720; Owen, *Invertebrata*, pag. 322, 345, 386, 505. On a également reconnu, par des expériences, que chez les êtres humains l'exercice augmente la quantité du gas carbonique acide. Mayo, *Human Physiology*, pag. 64; Liebig et Kopp, *Reports*, t. III, pag. 359. — Si nous réunissons tous ces faits, leur rapport avec les propositions données dans notre texte deviendra évident, parce que, à tout prendre, on se donne plus d'exercice dans les climats froids que dans les climats chauds, et par conséquent une augmentation de l'action respiratoire devient nécessaire. Pour prouver qu'une plus grande quantité d'exercice est nécessaire, comparez Wrangel, *Polar Expedition*, pag. 79, 102; Richardson, *Arctic Expedition*, t. I, pag. 385; Simpson, *North Coast of America*, pag. 49, 88, dont les détails doivent être examinés comme contraste avec ce qui se passe dans les pays chauds. Dans le fait, tout cela est si indispensable au maintien de la santé dans les régions polaires, que sur le continent américain on ne peut échapper au scorbut qu'en prenant beaucoup d'exercice. Voyez Crantz, *History of Greenland*, t. I, pag. 46, 62, 338.

(1) Comme ces données ont une importance sociale et économique indépendamment de leur valeur physiologique, je m'efforcerai dans cette note de les affermir encore davantage, en montrant qu'un examen plus étendu du règne animal peut jeter un nouveau jour sur le rapport existant entre une nourriture riche en carbone et les organes de la respiration.

La glande que l'on rencontre le plus généralement parmi les différentes classes d'animaux est le foie (*a*) : sa principale fonction est de dégager du système le carbone superflu, ce qui s'opère par la sécrétion de la bile, fluide très riche en carbone (*b*). Or le rapport entre ce procédé et les organes de la respiration est très curieuse ; car, si nous considérons dans son ensemble la vie animale, nous trouverons que le foie et les poumons sont presque toujours compensatoires, c'est à dire que, lorsqu'un organe est mince et inerte, l'autre est développé

(*a*) « The most constant gland in the animal Kingdom is the liver. » Grant, *Comp. Anat.*, pag. 576. Voir aussi Béclard, *Anat. génér.*, pag. 18, et Burdach, *Traité de physiol.*, t. IX, pag. 580. Burdach dit : « Il existe dans presque tout le regne animal, » et les recherches les plus récentes ont constaté l'existence rudimentaire du foie, même chez les Entozoa et les Rotifera. Rymer Jones, *Animal Kingdom*, 1855, pag. 183, et Owen, *Invertebrata*, 1855, pag. 104.

(*b*) Jusqu'à l'analyse faite par Demarçay, l'on connaissait à peine la composition de la bile : mais ce grand chimiste établit d'une manière certaine que ce qui constitue essentiellement la bile, c'est le cholate de soude, et que l'acide choléique contient près de soixante-trois pour cent de carbone. Comparez Thomson, *Animal Chemistry*, pag. 59, 60, 412, 602, avec Simon, *Chemistry*, t. II, pag. 17-21.

Partant de ces principes chimiques et physiologiques, nous

et actif. Ainsi les reptiles ont de faibles poumons, mais un foie considérable (*a*) ; il en est de même des poissons, qui n'ont pas de poumons, dans le sens ordinaire du mot, mais dont le foie est souvent d'une grosseur énorme (*b*). D'un autre côté, les insectes ont un système très étendu et très compliqué de tubes respiratoires; mais leur foie est menu et ses fonctions habituellement lentes (*c*). Si, au lieu de comparer les différentes classes d'animaux, nous comparons les différentes phases par lesquelles passe le même animal, nous trouverons une nouvelle confirmation de ce vaste et éclatant principe; car cette loi régit l'être même avant sa naissance, puisque chez l'enfant qui n'est pas né les poumons ont à peine la moindre activité, tandis qu'il est doué d'un immense foie plein d'énergie qui répand la bile à profusion (*d*). Cette relation est tellement invariable, que chez l'homme le foie est le premier organe qui soit formé; il est prépondérant durant toute la période de la vie du *fœtus*, mais il diminue rapidement lorsque, après la naissance, les poumons commencent à agir et qu'un nouveau plan de compensation est établi dans le système (*e*).

Ces faits, qui intéressent le physiologiste, sont d'une grande importance en ce qui touche

(*a*) « The size of the liver and the quantity of the bile are not proportionate to the quantity of the food and frequency of eating, but inversely to the size and perfection of the lungs... The liver is proportionately larger in reptiles which have lungs with large cells incapable of rapidly decarbonizing the blood. » Good, *Study of Medicine*, 1829, t. I, pag. 32, 33. Voir Cuvier, *Règne animal*, t. II, pag. 2, au sujet de « la petitesse des vaisseaux pulmonaires » des reptiles.

(*b*) Carus, *Comparative Anatomy*, t. II, pag. 230; Grant, *Comp. Anat.*, pag. 385, 596; Rymer Jones, *Animal Kingdom*, pag. 646.

(*c*) M. Garle a été jusqu'à supposer que « les vaisseaux biliaires » n'étaient pas « sécréteurs; » mais cette opinion paraît erronée. Voir Latreille, *Cuvier, Règne animal*, t. IV, pag. 297, 298.

(*d*) « La prédominance du foie avant la naissance » est traitée par Bichat (*Anatomie générale*, t. II, pag. 272) et par beaucoup d'autres physiologistes; mais le docteur Elliotson paraît avoir été l'un des premiers à comprendre un fait dont nous chercherions vainement l'explication dans les écrivains antérieurs : « The hypothesis, that one great use of the liver was, like that of the lungs, to remove carbon from the system, with this difference, that the alteration of the capacity of the air caused a reception of caloric into the blood, in the case of the lungs, while the hepatic excretion takes place without introduction of caloric, was, I recollect, a great favourite with me when a student .. The Heidelberg professors have adduced many arguments to the same effect. In the fœtus, for whose temperature the mother's heat must be sufficient, the lungs perform no function; but the liver is of great, size and bile is secreted abundantly, so that the meconium accumulates considerably during the latter months of pregnancy. » Elliotson, *Human Physiology*, 1840, pag. 102. Dans la *Physiologie médicale* de Lepelletier, t. I, pag. 466; t. II, pag. 14, 546, 550, ce point est traité avec une triste confusion.

(*e*) « The liver is the first formed organ in the embryo. It is developed from the alimentary canal, and at about the third week fills the whole abdomen, and is on half the weight of the entire embryo... At birth, it is of very large size and occupies the whole upper part of the abdomen... The liver diminishes rapidly after birth, probably from obliteration of the umbilical vein. » Wilson, *Human Anatomy*, 1851, pag. 638. Comparez la *Physiologie* de Burdach, t. IV, pag. 447, où il dit en parlant du foie chez les enfants : « Cet organe croît avec lenteur, surtout comparativement aux poumons; le rapport de ceux-ci au foie étant à peu près de 1 : 3 avant la respiration, il était de 1 : 1·86 après l'établissement de cette dernière fonction. » Voir aussi pag. 91, et t. III, pag. 483. Au sujet de la prédominance du foie dans la vie du *fœtus*, voyez les remarques de Serres (Geoffroy Saint-Hilaire, *Anomalies de l'organisation*, t. II, pag. 11), dont la généralisation est peut-être un peu prématurée

arrivons à la conclusion que plus le froid est intense dans

aux doctrines avancées dans ce chapitre. De même que le poumon et le foie sont compensatoires dans le cours de leur organisation, de même il est très probable qu'ils sont aussi compensatoires dans les fonctions qu'ils remplissent, et que ce que l'un laisse inachevé, l'autre doit l'accomplir. Le foie ayant donc mission, ainsi que nous l'apprend la chimie, de décarboniser le système en sécrétant une fluide riche en carbone, nous devrions nous attendre, même en l'absence de toute autre preuve, à ce que les poumons fussent également des agents de décarbonisation ; en d'autres termes, nous devrions espérer que si, par n'importe quelle cause, nous sommes surchargés de carbone, nos poumons aident à remédier au mal. Cette déduction nous amène, par un autre chemin, à cette conclusion qu'une nourriture fortement carbonisée tend à agir sur les poumons, de telle sorte que le rapport existant entre des aliments riches en carbone et les organes respiratoires, au lieu d'être, comme quelques-uns l'affirment, une hypothèse gratuite, est une théorie éminemment scientifique, corroborée non seulement par la chimie, mais encore par les dispositions générales du règne animal et même par l'observation des phénomènes embriologiques. Les opinions de Liebig et de ses partisans s'appuient en effet sur tant d'analogies, elles s'harmonisent si bien avec les autres parties de nos connaissances, que rien, si ce n'est une haine perverse pour la généralisation ou l'incapacité d'embrasser les grandes vérités spéculatives, rien, dis-je, ne saurait expliquer l'hostilité dirigée contre des conclusions que nous avons bien été forcés d'admettre peu à peu depuis que Lavoisier, il y a soixante et dix ans, tenta d'expliquer les fonctions des organes respiratoires en les soumettant aux lois de la synthèse chimique.

Dans cette note-ci, comme dans les précédentes (voir en particulier les notes 1, 2, pag. 70 ; 3, pag. 72) je me suis étendu sur les rapports existant entre la nourriture, la respiration et la chaleur animale avec des longueurs qui paraîtront fatigantes aux lecteurs que les poursuites physiologiques n'intéressent pas ; mais cette investigation est devenue nécessaire par suite des difficultés que soulèvent des personnes qui, dans leurs expériences, n'ayant pas embrassé le sujet d'une manière assez large, font des objections à certaines parties de ces principes. Pour en citer un exemple remarquable, — eu égard au talent et à la réputation de l'auteur, — sir Benjamin Bodie a récemment publié un volume (*Physiological Researches*, 1851), qui contient la description de quelques expériences ingénieusement imaginées sur des chiens et des lapins pour prouver que la chaleur est engendrée plutôt par le système nerveux que par les organes respiratoires. Sans vouloir suivre l'éminent chirurgien dans tous ses détails, qu'on nous permette de faire observer : 1° Que c'est un simple point historique, qu'aucune grande vérité physiologique n'a encore été découverte ni aucune fausseté physiologique détruite, par des expériences aussi limitées, sur une seule classe d'animaux, et cela en partie parce qu'en physiologie une preuve cruciale est impraticable, par le fait même que nous avons à faire à des corps doués de résistance et de vie, et en partie parce que toute expérience occasionne une condition anormale et laisse pénétrer de nouvelles causes dont l'effet est incalculable, à moins que, ainsi qu'il arrive souvent dans le monde inorganique, nous ne puissions contrôler le phénomène dans son entier ; 2° que l'autre section du monde organique, c'est à dire le règne végétal, n'a, autant que nous le sachions, aucun système nerveux, mais n'en possède pas moins la chaleur ; de plus, nous savons que la chaleur est le produit de l'oxygène et du carbone (voir note 32, chapitre II) ; 3° que les témoignages des voyageurs, au sujet des différences dans la nature et dans la quantité de la nourriture dans les pays chauds et dans les pays froids, peuvent s'expliquer par les théories respiratoires et chimiques de l'origine de la chaleur animale, mais ne sauraient s'expliquer par la théorie de la source nerveuse de cette chaleur.

un pays, plus la nourriture de ses habitants doit être carbonisée. Et cette couclusion, qui est purement du domaine scientifique, a été prouvée par l'expérience. Les habitants des régions polaires consomment d'énormes quantités d'huile et de lard de baleine, pendant que près des tropiques une pareille nourriture tuerait rapidement, et que la nourriture ordinaire y consiste presque entièrement en fruits, en riz, et en légumes. Or une analyse scrupuleuse a démontré qu'il y avait un excédant de carbone dans la nourriture polaire, et un excédant d'oxygène dans la nourriture tropicale. Sans entrer dans les détails qui ne conviendraient pas à la majorité des lecteurs, on peut dire d'une manière générale que les huiles contiennent environ six fois plus de carbone que les fruits, et qu'elles contiennent très peu d'oxygène (1); tandis que la fécule, qui est le constituant le plus important dans le monde végétal (2), et le plus important par rapport à la nutrition, contient près de cinquante pour cent d'oxygène (3).

(1) « The fruits used by the inhabitants of southern climes do not contain, in a fresh state, more than 12 per cent of carbon ; while the blubber and train-oil which feed the inhabitants of polar regions contain 66 to 80 per cent of that element. » Liebig, *Letters on Chemistry*, pag. 320. Voyez aussi pag. 375, et Turner, *Chemistry*, t. II, pag. 1315. Selon Prout (Mayo, *Human Physiol.*, pag. 136), « the proportion of carbon in oily bodies varies from about 60 to 80 per cent. » La quantité d'huile et de graisse qu'on consomme habituellement dans les pays froids est remarquable. Wrangel (*Paular Expedition*, pag. 21), dit en parlant des tribus au nord-est de la Sibérie : « Fat is their greatest delicacy. They eat it in every possible shape; raw, melted, fresh, or sproilt. » Voyez aussi Simpson, *Discoveries on the North Coast of America*, pag. 147, 404.

(2) So common, that no plant is destitute of it. » Lindley, *Botany*, t. I, pag. 111. Et à la page 121 : « Starch is the most common of all vegetable productions. » Le docteur Lindley ajoute (t. I, pag. 292) qu'il est difficile de distinguer les grains de fécule, recélés par les plantes des cytoblastes. Voyez aussi sur les granules de fécules, remarquées pour la première fois par M. Link, *Reports on Botany by the Ray Society*, pag. 223, 370 ; et, relativement à sa prédominance dans le règne végétal, comparez Thompson, *Chemistry of Vegetables*, pag. 650-652, 875 ; Brande, *Chemistry*, t. II, pag. 1160 ; Turner, *Chemistry*, t. II, pag. 1236 ; Liebig et Kopp, *Reports*, t. II, pag. 97, 98, 122.

(3) L'oxygène y est pour 49.39 sur 100. Voyez la table dans Liebig, *Letters on Chemistry*,

Le rapport qui existe entre cette circonstance et le sujet qui nous occupe est éminemment curieux : en effet, c'est un fait très remarquable, et vers lequel je voudrais appeler l'attention générale, que, par suite de quelque loi plus générale que nous ne connaissons pas, une nourriture très carbonisée est plus chère que celle dans laquelle le carbone se trouve en quantité comparativement minime. Les fruits de la terre, dont l'oxigène est le principe le plus actif, sont très abondants; on peut les avoir sans danger et presque sans peine. Mais la nourriture très carbonisée, qui dans un climat froid est absolument nécessaire à la vie, n'est pas produite d'une manière aussi facile et aussi spontanée. Elle n'est pas donnée par le sol, comme les végétaux; mais elle se compose de la graisse, du lard, et de l'huile (1) d'animaux puissants et féroces. Pour se la procurer, l'homme doit courir de grands dangers et se livrer à un travail considérable; et quoique ceci soit sans doute un contraste de cas extrêmes, il est évident pourtant que plus un peuple se rapproche de l'une ou de l'autre extrémité, plus il sera sujet aux conditions qui régissent cette extrémité. Il est évident qu'en règle générale plus un pays est froid, plus sa nourriture sera carbonisée; que plus il est chaud, plus sa nourriture sera oxydée (2). En même temps, la nourriture carbonisée, étant

pag. 379. L'amidine, qui est la partie soluble de la fécule, contient 53,33 pour cent d'oxygène. Voyez Thomson, *Chemistry of Vegetables*, pag. 654, sur l'autorité de Prout, qui a la réputation d'être un expérimentateur correct.

(1) Une seule baleine donne « cent vingt tonneaux d'huile. » Cuvier, *Règne animal*, t. 1, pag. 297. Relativement à la nourriture solide, sir J. Richardson (*Arctic Expedition*, 1851, t. 1, pag. 243) dit que les habitants des régions arctiques ne supportent leur existence qu'en faisant la chasse aux baleines, et « consuming blubber. »

(2) On dit que, pour conserver la santé d'une personne, sa nourriture, même dans les pays tempérés de l'Europe, doit contenir « a full eight more carbon in winter than in summer. » Liebig, *Animal Chemistry*, pag. 16.

principalement obtenue du règne animal, est plus difficile à se procurer que la nourriture oxydée, qui s'obtient du règne végétal (1). Il en est résulté que les nations chez lesquelles un climat froid nécessite une nourriture très carbonisée montrent généralement, même dans l'enfance de la société, un caractère plus hardi et plus aventureux qu'on ne le trouve dans les autres nations dont la nourriture ordinaire, étant fortement oxydée, est facilement obtenue, et leur est fournie, en réalité, spontanément et sans un seul effort de leur part, par la générosité de la nature (2). De cette divergence naturelle ressortent un grand nombre d'autres conséquences que je ne m'arrête pas à rechercher en ce moment, l'objet que j'ai actuellement en vue étant de montrer comment cette différence de nourriture affecte la proportion dans laquelle la richesse est distribuée aux différentes classes.

(1) La nourriture animale est certainement celle qui contient le plus de carbone, et la nourriture végétale est la plus oxydée. Dans le règne végétal, il y a cependant tant de carbone que sa prédominance, accompagnée par la rareté du nitrogène, a amené les botanistes chimiques à caractériser les plantes comme carbonisées, et les animaux comme azotés. Mais nous avons ici à examiner une double antithèse. Les végétaux sont carbonisés en ce sens qu'ils ne sont pas azotés; mais ils sont oxydés en opposition à la nourriture animale très fortement carbonisée des pays froids. En outre, il est important de remarquer que le carbone des végétaux est le plus abondant dans la partie ligneuse et sans principe nutritif qui ne se mange pas, tandis que le carbone des animaux se trouve dans les parties grasses et oléagineuses qui non seulement sont mangées, mais même dévorées dans les pays froids.

(2) Sir J. Malcolm (*History of Persia*, t. II, pag. 380), en parlant du bon marché des végétaux en Orient, dit « in some parts of Persia fruit has hardly any value. » Cuvier, dans un passage remarquable (*Règne animal*, t. I, pag. 73, 74), a comparé la nourriture végétale avec la nourriture animale, et il prouve que la première, étant si facilement obtenue, est la plus naturelle. Mais, en réalité, elles sont toutes deux naturelles; néanmoins, à l'époque de Cuvier, c'est à peine si on avait une idée des lois qui gouvernent le climat et la nourriture. Pour l'énergie et l'habileté nécessaires pour se procurer des aliments dans les pays froids, voyez Wrangel, *Polar Expedition*, pag. 70, 71, 191, 192; Simpson, *Discoveries on the North Coast of America*, pag. 249; Crantz, *History of Greenland*, t. I, pag. 22, 2, 105, 131, 154, 155; t. II, pag. 203, 265, 324.

J'espère que l'argument qui précède aura rendu parfaitement claire la manière dont cette proportion est réellement altérée. Mais il est peut-être utile de récapituler les faits sur lesquels se base cet argument. Les faits sont donc simplement ceux-ci. Le taux du salaire varie avec la population ; augmentant, quand il y a peu de bras pour le travail, diminuant, lorsqu'il y en a trop. La population elle-même, quoique affectée par beaucoup d'autres circonstances, varie très certainement avec l'approvisionnement des aliments ; elle s'accroît quand cet approvisionnement est abondant, et elle s'arrête ou recule quand il est insuffisant. La nourriture essentielle à la vie est plus rare dans les pays froids que dans les pays chauds ; et non-seulement elle est plus rare, mais une plus grande quantité est nécessaire (1) ; de sorte que, par ces deux raisons, il y a moins d'encouragement pour l'accroissement de cette population dans les rangs de laquelle se recrutent les travailleurs. Par conséquent, pour exprimer la conclusion dans sa forme la plus simple, nous pouvons dire que la tendance générale et réelle dans les pays chauds est de diminuer le salaire, et dans les pays froids de l'élever.

(1) Cabanis (*Rapports du physique et du moral*, pag. 313) dit : « Dans les temps et dans les pays froids, on mange et l'on agit davantage. » Un grand nombre de voyageurs observent qu'on mange beaucoup dans les climats froids et peu dans les pays chauds, mais aucun d'eux n'en connaît la cause. Voyez Simpson, *Disc. on North Coast of America*, pag. 218 ; Custine, *la Russie*, t. IV, pag. 66 ; Wrangel, *Expedition*, pag. 21, 327 ; Crantz, *Hist. of Greenland*, t. I, pag. 145, 360 ; Richardson, *Central Africa*, t. II, pag. 46 ; Richardson, *Sahara*, t. I, pag. 137 ; Denham, *Africa*, pag. 37 ; *Journal of Asiatic Society*, t. II, pag. 156 ; t. VIII, pag. 138 ; Burckhardt, *Travels in Arabia*, t. II, pag. 265 ; Niebuhr, *Description de l'Arabie*, pag. 45. Ulloa, *Voyage to South America*, t. I, pag. 403, 408 ; *Journal of Geog. Society*, t. III, pag. 282 ; t. VI, pag. 85 ; t. XIX, pag. 121 ; Spix et Martin, *Travels in Brazils*, t. I, pag. 164 ; Southey, *History of Brazil*, t. III, pag. 348 ; Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, t. I, pag. 379, 380, 460 ; Law, *Sarawak*, pag. 140.

Dans l'application de ce grand principe à la marche générale de l'histoire, nous trouverons de tous côtés des preuves de son exactitude. Dans le fait, il n'existe pas un seul exemple du contraire. En Asie, en Afrique et en Amérique toutes les anciennes civilisations étaient établies dans des climats chauds; et dans toutes ces contrées le taux du salaire était très bras, et par conséquent la condition des classes ouvrières mauvaise. En Europe, pour la première fois, la civilisation s'éleva dans un climat plus froid. Aussi la récompense du travail fut-elle augmentée, et la distribution de la richesse rendue plus égale que cela n'était possible dans les contrées où une abondance excessive de nourriture stimulait l'accroissement de la population. Cette différence produisit, comme nous le verrons bientôt, de nombreuses conséquences sociales et politiques d'une importance immense. Mais avant de les discuter, on peut remarquer que la seule exception apparente à ce qui a été établi, est une exception qui prouve d'une manière frappante la loi générale. Il y a un exemple, mais un seul, d'un grand peuple européen possédant une nourriture nationale à très bon marché. J'ai à peine besoin d'ajouter que ce sont les Irlandais. En Irlande, les classes ouvrières ont été depuis plus de deux cents ans principalement nourries avec des pommes de terre, qui furent introduites dans leur pays à la fin du seizième siècle, ou au commencement du dix-septième (1). Or, ce qu'il y a de particulier dans la pomme de terre, c'est que, jusqu'à l'appa-

(1) Meyen (*Geography of Plants*, 1846, pag. 313) dit que la pomme de terre fut introduite en Irlande en 1586; mais, suivant M'Colloch (*Dictionary of Commerce*, 1849, pag. 1068), « potatoes, it is commonly thought, were not introduced into Ireland till 1610, when a small quantity was sent by Sir Walter Raleigh to be planted in a garden on his estate in the vicinity of Youghal. » Comparez London, *Encyclop. of Agriculture*, pag. 845 : « First planted by Sir Walter Raleigh on his estate of Youghall, near Cork. »

rition de la maladie qui est survenue depuis peu de temps, elle était, et est peut-être encore, meilleur marché que n'importe quel autre aliment également sain. Si nous comparons sa puissance reproductive avec l'importance du principe nutritif que contient la pomme de terre, nous trouverons qu'un arpent de terre semé avec des pommes de terre peut nourrir deux fois autant de personnes que la même étendue de terre dans laquelle on sème du blé (1). La conséquence est, que dans un pays dont les habitants vivent de pommes de terre la population augmentera, toutes les autres conditions étant à peu près égales, deux fois aussi vite que dans un pays où ils vivent de blé : et c'est effectivement ce qui est arrivé. Jusque dans les dernières années, époque à laquelle l'épidémie et l'émigration changèrent entièrement la face des choses, la population de l'Irlande augmentait chaque année de 3 p. c.; à la même époque la population de l'Angleterre n'augmentait que de 1 1/2 p. c. (2). Il en est résulté que dans ces deux pays la richesse fut distribuée d'une manière complétement différente. Même en Angleterre, l'accroissement de la population est un peu trop rapide; et le nombre des travailleurs étant trop grand, les classes ouvrières ne sont pas suffisamment payées pour leur

(1) Adam Smith (*Wealth of Notions*, liv. 1, ch. xi, pag. 67) suppose qu'un arpent peut nourrir autant de personnes; mais c'est par la statistique que pèchent les ouvrages de cet éminent écrivain, et les calculs qui ont été faits depuis sont en faveur du texte : « It admits of demonstration that an acre of potatoes will feed double the number of people that can be fed from an acre of wheat. » Loudon, *Encyclop. of Agriculture*, 5e édit., 1844, pag. 845. Et dans M'Culloch, *Dict.*, pag. 1048 : « An acre of potatoes will feed double the number of individuals that can be fed from an acre of wheat. » La consommation moyenne par jour d'un ouvrier en Irlande est estimée à neuf livres et demie et à sept livres et demie pour les femmes. Voyez Phillips, *On Scrofula*, 1846, pag. 177.

(2) Malthus, *Essay on Population*, t. 1, pag. 424, 425, 431, 435, 441, 442; M'Culloch *Political Economy*, pag. 381, 382.

labeur (1). Mais leur condition est un véritable état de splendeur en comparaison de celle dans laquelle, il y a seulement quelques années, les Irlandais étaient forcés de vivre. La misère dans laquelle ils étaient plongés a été sans aucun doute toujours aggravée par l'ignorance de leurs maîtres, et par ce scandaleux mauvais gouvernement qui, jusqu'à une époque toute récente, a été une des taches les plus noires sur la gloire de l'Angleterre. Mais la cause la plus active était que le salaire payé en Irlande était si bas, que les habitants étaient privés non-seulement du bien-être, mais même des nécessités les plus communes de la vie civilisée; et cette mauvaise condition était le résultat naturel de cette nourriture abondante et peu coûteuse, qui encourageait le peuple à une augmentation si rapide de population que le pays regorgeait continuellement de travailleurs (2). Cela alla si loin, qu'un observateur intelligent, qui voyageait en Irlande il y a vingt ans, remarque qu'à cette époque la moyenne du salaire était de quatre pence (40 centimes) par jour; et que même cette misérable pitance ne pouvait pas être toujours obtenue régulièrement (3).

(1) Le salaire le plus bas pour les laboureurs de nos jours a été, en Angleterre, de 1 franc 25 centimes par jour, et, d'après l'évidence réunie par M. Jhornton en 1845, le salaire le plus élevé était payé à cette époque dans le Lincolnshire, et dépassait 13 schellings (17 francs 50 centimes) par semaine, le salaire étant presque au même taux dans les comtés de Yorkshire et de Northumberland. Jhornton, *On Over-Population*, pag. 12-15, 24, 25. Godwin, en 1820, évaluait la moyenne à 1 schell. 6 den. par jour (1 franc 80 centimes). Godwin, *On Population*, pag. 574. M. Phillips, dans son ouvrage *On Scrofula*, 1846, pag. 345, dit : « At present the ratio of wages is from 9 shill. to 10 shill. »

(2) La partie la plus misérable de l'Irlande, c'est à dire Connaught, contenait, en 1733, 242,160 habitants, et en 1821 1,110,229. Voyez Sadler, *Law on Population*, t. II, pag. 490.

(3) M. Inglis qui, en 1834, voyageait en Irlande dans le but exprès d'étudier son état économique, donne ce qui suit comme le résultat d'une enquête faite avec le plus grand soin : « I am quite confident, that if the whole yearly earnings of the labourers of Ireland were divided by the whole number of labourers, the result would be under this sum — *Fourpence* aday for the labourers of Ireland. » Inglis, *Journey throughout Ireland*

Telles ont été les conséquences d'une nourriture à bon marché dans un pays qui, pris dans son ensemble, possède des ressources naturelles plus grandes qu'aucune autre contrée en Europe (1). Et, si nous faisons sur une grande échelle des investigations sur la condition sociale et économique des nations, nous trouverons partout le même principe en opération. Nous trouvons que, toutes choses restant égales, la nourriture d'un peuple détermine l'accroissement dans sa population, et que l'accroissement de la population détermine le taux du salaire. Nous trouverons, en outre, que, lorsque le salaire est invariablement bas (2),

in 1834. Lond., 1835, 2ᵉ édit., t. II, pag. 300. A Balinaslee, dans le comté de Galway « A gentleman with whom I was accidentally in company offered to procure, on an hour's warning, a couple of hundred labourers at fourpence even for temporary employment. » Inglis, t. II, pag. 17. Le même écrivain dit (t. I, pag. 263) qu'à Tralee « it often happens that the labourers, after working in the canal from five in the morning until eleven in the forenoon, are discharged for the day with the pittance of twopence. » Comparez dans Cloncurry, *Recollections*. Dublin, 1849, pag. 310, une lettre du docteur Doyle, écrite en 1829, dans laquelle il parle de l'Irlande comme d'un pays « where the market is always overstocked with labour, and in which a man's labour is not worth, at an average, more than threepence a-day. »

(1) Il est étrange qu'un penseur aussi fin que M. Kay ait entièrement oublié de parler, dans ses remarques d'ailleurs très justes sur les Irlandais, de l'effet produit sur leurs salaires par l'accroissement de la population. Kay, *Social Condition of the People*, t. I, pag. 8, 9, 92, 223, 306-324. Ceci est d'autant plus remarquable que les désavantages d'une nourriture à bon marché ont été observés non seulement par plusieurs écrivains ordinaires, mais aussi par M. Malthus, l'homme le plus compétent en matière de population. Voyez la 6ᵉ édition de son *Essay on Population*, t. I, pag. 469; t. II, pag. 123, 124, 383, 384. Si ces choses étaient mieux observées, on entendrait moins de diatribes sur la paresse et l'inconstance de la race celtique ; la vérité est que les Irlandais ne veulent pas travailler non pas parce qu'ils sont Celtes, mais parce que leur travail est mal payé. Lorsqu'ils vont à l'étranger, ils obtiennent de bons gages et ils deviennent aussi bons travailleurs que tous les autres peuples. Comparez *Journal of Statistical Society*, t. VII, pag. 24, avec Thornton, *On Over-Population*, pag. 425, un excellent ouvrage. Même en 1799, on avait remarqué que les Irlandais devenaient persévérants et énergiques aussitôt qu'ils avaient quitté leur pays Voyez *Parliamentary History*, t. XXXIV, pag. 222. De même dans l'Amerique du nord, « ils ne demandent pas mieux que de travailler. » Lyell, *Second visit to the United States*. 1849, t. I, pag. 187.

(2) J'entends par bas salaire une récompense peu élevée du travail, ce qui est naturellement indépendant et du coût du travail et du taux du salaire.

la distribution de la richesse étant alors très inégale, la distribution du pouvoir politique et de l'influence sociale sera également très inégale; en d'autres termes, il sera démontré que le rapport normal et moyen entre la haute classe et la basse classe dépendra, dans son origine, de ces singularités de la nature, dont j'ai essayé d'indiquer les opérations (1); après avoir réuni toutes ces choses, nous serons à même, j'espère, de discerner, avec une clarté inconnue jusqu'ici, le rapport intime entre le monde moral et le monde physique, les lois qui gouvernent ce rapport, et les raisons pour lesquelles tant de civilisations anciennes ont atteint un certain degré de développement, puis sont tombées, sans pouvoir résister à la pression de la nature,

(1) Dans un ouvrage très ingénieux, récemment publié (Doubleday, *True Law of Population*, 1847, pag. 25-29, 69, 78, 123, 124, etc.), il est mentionné que les contrées sont plus populeuses lorsque la nourriture ordinaire est végétale que lorsqu'elle est animale, et l'auteur essaie de le prouver par la raison qu'une nourriture pauvre est plus favorable à la fécondité qu'une nourriture succulente. Mais, quoiqu'il soit impossible de nier le fait de l'accroissement plus grand de la population, il y a plusieurs raisons pour ne pas accepter l'explication de M. Doubleday : 1° Que le pouvoir de reproduction soit augmenté par un régime pauvre; c'est là une proposition qui n'a jamais été établie d'une manière physiologique, et les observations des gouverneurs et des gouvernements ne sont pas assez nombreuses pour l'établir par la statistique; 2° le régime végétal est aussi généreux dans un pays chaud que la nourriture animale l'est pour un pays froid, et, comme nous savons que, malgré la différence de nourriture et de climat, la température du corps varie très peu entre l'équateur et les pôles (comparez Liebig, *Animal Chemistry*, pag. 19; Holland, *Medical Notes*, pag. 473; Pouillet, *Éléments de physique*, t. 1, part. 1, pag. 314; Burdach, *Traité de physiologie*, t. IX, pag. 663), nous n'avons aucune raison de croire qu'il y a une autre variation normale, mais nous supposerions plutôt que, pour toutes les fonctions essentielles, un régime végétal et la chaleur extérieure sont équivalents à un régime animal et au froid extérieur. 3° Même en concédant, par égard pour l'argument, que la nourriture végétale augmente la puissance procréative, cela affecterait seulement le nombre des naissances et nullement la densité de la population; car un plus grand nombre de naissances peut être et est très souvent remédié par une plus grande mortalité, question sur laquelle Godwin, en essayant de réfuter Malthus, fait une grave erreur. Godwin, *On Population*, pag. 317. — Depuis que les lignes précédentes ont été écrites, j'ai remarqué que les idées de M. Doubleday ont été en grande mesure anticipées par Fourier. Voyez Rey, *Science sociale*, t. I, pag. 181.



ou tenir tête à ces obstacles extérieurs par lesquels leur progrès était efficacement retardé.

Si, pour commencer, nous nous tournons vers l'Asie, nous y verrons une admirable démonstration de ce qu'on peut appeler la collision entre les phénomènes intérieurs et extérieurs. Par suite des circonstances déjà expliquées, la civilisation asiatique a toujours été limitée à cette riche région dans laquelle seulement la richesse pouvait être obtenue avec facilité. Cette zone immense comprend quelques-unes des parties les plus fertiles du globe ; et, de toutes ses provinces, l'Hindoustan est certainement celle qui a possédé le plus longtemps la plus grande civilisation (1). Et comme nous avons, pour former des opinions sur l'Inde, des matériaux plus nombreux que pour toute autre partie de l'Asie (2), je me propose de choisir l'Inde comme un exemple, et de m'en servir pour illustrer ces lois qui, quoique généralisées, de l'économie politique, de la chimie et de la physiologie, peuvent être confirmées par cet examen plus étendu, pour lequel l'histoire peut seule nous fournir les moyens nécessaires.

Dans l'Inde, la chaleur intense du climat met en jeu cette

(1) J'emploie le mot *Hindostan* dans le sens populaire, comme se prolongeant au sud jusqu'au cap Comorin, quoique, à proprement parler, il ne comprenne que la contrée au nord du Nerbuda. Comparez Mill, *History of India*, t. II, pag. 178 ; Bohlen, *Das Alte Indien*, t. I, pag. 11 ; Meiners, *Über die Länder in Asien*, t. I, pag. 224. Le mot lui-même ne se trouve pas dans le vieux sanscrit, et il est d'origine persane. Halhed, *Preface to the Gentoo Laws*, pag. xx, xxi ; *Asiatic Researches*, t. III, pag. 368, 369.

(2) De sorte que, outre les ouvrages publiés sur leur philosophie, leurs religions et leur jurisprudence, un savant géographe disait, il y a quelques années, que *kein anderes Asiatisches Reich ist in den letzten drey Jahrhunderten von so vielen und so einsichtsvollen Europæern durchreist und beschrieben worden, als Hindostan*. Meiners, *Länder in Asien*, t. I, pag. 225. Depuis l'époque de Meiners, cette évidence est devenue encore plus précise et plus étendue, et elle est, selon moi, trop négligée par M. Rhode dans son excellent ouvrage.

loi à laquelle nous avons déjà fait allusion, en vertu de laquelle la nourriture ordinaire contient de l'oxygène plutôt que du carbone. Ceci, conformément à une autre loi, force le peuple à chercher ses aliments habituels non dans le règne animal, mais dans le règne végétal, dont la fécule est le constituant le plus important. En même temps, la haute température, qui rend l'homme incapable d'un travail rude, nécessite une nourriture dont le rendement sera abondant, et qui contiendra de grands principes nutritifs dans un espace comparativement petit. Nous avons donc ici quelques traits caractéristiques qui, si les vues qui précédent sont exactes, devraient se trouver dans la nourriture ordinaire des nations indiennes. En effet, ils s'y trouvent tous. Depuis l'époque la plus reculée, la nourriture la plus générale dans l'Inde a été le riz (1), qui est la plus nutritive de toutes les céréales (2); qui contient une proportion énorme de fécule (3) et qui donne au laboureur un rendement moyen d'au moins soixante pour un (4).

(1) Ceci est évident d'après la mention fréquente et familière qui en est faite dans cette relique remarquable de l'antiquité, les *Institutes de Menu*. Voyez les *Institutes*, dans *Works of Sir W. Jones*, t. III, pag. 87, 132, 156, 200, 215, 366, 400, 403, 434. Le riz est également en tête de la liste dans l'énumération d'aliments dans *Vishnu Purana*, pag. 46, 47. Pour plus de renseignements, voyez Bohlen, *Das alte Indien*, t. I, pag. 22 t. II, pag. 159, 160; Wilson, *Theatre of the Hindus*, t. I, part. II, pag. 15, 16, 37, 92, 95. t. II, part. II, pag. 35; part. III, pag. 84; *Notes on the Mahabharata*, dans *Journal of Asiatic Society*, t. VII, pag. 141; *Travels of Ibn Batuta in Fourteenth century*. pag. 164 Colebrooke, *Digest of Hindu law*, t. I, pag. 499 t. II, pag. 44, 48, 436, 369; t. III. pag. 11, 148, 205, 206, 207, 266, 364, 530; *Asiatic Researches*, t. VII, pag. 299.

(2) « It contains a greater proportion of nutritions matter than any of the cerealia. » Somerville. *Physical Geography*, t. II, pag. 220.

(3) Il contient de 38.8 à 85,7 pour cent de fécule. Brande, *Chemistry*, t. II, pag. 1624. Thomson, *Chemistry of Organic Bodies*, pag. 883.

(4) Il est difficile de réunir une évidence suffisante pour établir une moyenne, mais en Égypte, d'après Savary, le riz « produces 80 bushels for one. » Loudon, *Encyclop. of Agriculture*, pag. 173. Dans le Tennasserim, le produit va de 80 à 100. Low, *History of Tennasserim*, dans le *Journal of Asiatic Society*, t. III, pag. 29. Dans l'Amérique méri-

C'est ainsi qu'il est possible, par l'application de quelques lois physiques, de pressentir ce que sera la nourriture nationale d'une contrée, et par conséquent de prévoir une longue suite de conséquences ultérieures. Ce qui n'est pas moins remarquable, dans ce cas qui se rapporte à l'Inde, c'est que, quoique le riz ne soit plus employé autant qu'autrefois dans le sud de la péninsule, il a été remplacé, non par une nourriture animale, mais par un autre grain appelé *ragi* (1). Le riz originaire, cependant, convient si bien aux circonstances que j'ai décrites, qu'il est encore l'aliment le plus général dans presque toutes les contrées les plus chaudes de l'Asie (2), d'où il a été, à différentes époques, transplanté dans les autres parties du monde (3).

dinale, le rendement est de 250 pour un, selon Spix et Martius (*Travels in Brazil*, t. II, pag. 79), ou de 200 à 300, d'après Southey (*History of Brazil*, t. III, pag. 658, 806). L'évaluation la plus basse donnée par M. Meyen est de 40 pour un ; la plus élevée, qui se rapporte au ris de marais aux Iles Philippines, est de 400 pour un. Meyen, *Geography of Plants*, 1846, pag. 301.

(1) Elphinsone, *History of India*, pag. 7. Ragi est le Cynosorus Cerocanus de Linné, et, considérant son importance, il a été singulièrement négligé par les botanistes. La meilleure description que j'en connaisse est dans Buchanan, *Journey through the countries of Mysore, Canara and Malabar*, t. I, pag. 100-104, 285, 286, 375, 376, 403 ; t. II, pag. 103, 104 ; t. III, pag. 239, 240, 296, 297. Dans les grandes cités, le millet est généralement employé, et on peut en acheter une quantité suffisante pour deux repas pour environ cinq centimes. Gibson, *On Indian Agriculture, Journal of Asiatic Society*, t. VIII, pag. 100.

(2) Marsden, *History of Sumatra*, pag. 56, 59 ; Raffles, *History of Java*, t. I, pag. 39, 106, 119, 129, 240. Percival, *Ceylon*, pag. 337, 364 ; *Transac. of Society of Bombay*, t. II, pag. 155 ; *Transac. of Asiatic Society*, t. I, pag. 540 ; *Journal of Asiatic Society*, t. I, pag. 228, 247 ; t. II, pag. 44, 64, 251, 257, 262, 336, 344 ; t. III, pag. 8, 25, 300, 340 ; t. IV, pag. 82, 83, 104 ; t. V, pag. 241, 246 ; *Asiatic Researches*, t. V, pag. 124, 229 ; t. XII, pag. 148. t. XVI, pag. 171, 172 ; *Journal of Geograph. Society*, t. II, pag. 86 ; t. III, pag. 124, 295, 300 ; t. V, pag. 263 ; t. VIII, pag. 341, 359 ; t. XIX, pag. 132, 137.

(3) Le riz, en tant que j'ai pu suivre ses traces, a voyagé vers l'Ouest. Outre l'évidence historique, il y a des probabilités philologiques qui sembleraient prouver qu'il est indigène de l'Asie, et son nom dans le sanscrit a été très répandu. Comparez Humboldt, *Cosmos*, t. II, pag. 472, avec Craufurd, *History of the Indian Archipelago*, t. I, pag. 358. Dans le quatorzième siècle, c'était la nourriture ordinaire sur la côte de Zangnebar, et il est aujourd'hui universel à Madagascar. *Travels of Ibn Batuta in Fourteenth Century*, pag. 56 ; Ellis, *History of Madagascar*, t. I, pag. 39, 297-304 ; t. II, pag. 292. *Journal of*

La conséquence de ces singularités de climat et de nourriture a été d'établir dans l'Inde cette distribution inégale de la richesse, que nous devons nous attendre à trouver dans les pays qui regorgent de travailleurs (1). Si nous examinons les annales les plus anciennes de l'Inde qui soient arrivées jusqu'à nous, —annales qui datent de deux ou trois mille ans, — nous trouvons l'évidence d'un état de choses semblable à celui qui existe aujourd'hui, et qui, nous pouvons en être certain, a toujours existé dans cette contrée depuis l'époque où le capital a réellement commencé à s'accumuler. Nous trouvons les classes élevées prodigieusement riches, et les classes inférieures complétement misérables. Nous trouvons que ceux dont le labeur crée la richesse en reçoivent la plus petite part possible; le reste étant absorbé par les classes supérieures sous la forme de loyers ou de profits. Et comme la richesse est, après l'intellect, la source la plus constante de puissance, il est naturellement arrivé qu'une grande inégalité de richesse a été accompagnée d'une inégalité correspondante dans le pouvoir social et politique. Il n'est donc pas surprenant que, depuis la période la plus reculée à laquelle s'étend notre

Geographical Society, t. III, pag. 212. D'après M'Culloch, *Dictionary of Commerce*, pag. 1105, les semences du riz furent portées de Madagascar dans la Caroline vers la fin du dix-septième siècle. On le cultive maintenant au Nicaragua (Squier, *Central America*, t. I, pag. 38) et dans l'Amérique du sud (Henderson, *Hist of Brazil*, pag. 292, 307, 395, 440, 488), où, dit-on, il pousse à l'état sauvage. Comparez Meyen, *Geography of Plants*, pag. 291, 297, avec Azara, *Voyages dans l'Amérique méridionale*, t. 1, pag. 100; t. II, pag. 80. Les anciens Grecs, bien qu'ils connussent le riz, ne le cultivaient pas, et ce sont les Arabes qui les premiers en apportèrent la culture en Europe. Voyez Humboldt, *Nouvelle Espagne*, t. II, pag. 409, 410.

(1) Pour ce qui concerne la nourriture, Diodore de Sicile fait mention de la fertilité remarquable de l'Inde et de l'accumulation de richesses qui en résulte. Voyez deux passages très intéressants dans *Bibliothec. Hist.*, lib. II, t. II, pag. 49, 50, 108, 109. Mais, comme tous les anciens auteurs, il ignore complétement les lois économiques de distribution.

connaissance de l'Inde, une immense majorité du peuple, souffrant de la plus terrible pauvreté, et vivant au jour le jour, soit toujours restée dans un état d'avilissement stupide, brisée par une misère incessante, prosternée avec une soumission abjecte devant ses maîtres, et bonne seulement à faire des esclaves ou à être conduite au combat pour réduire les autres à l'esclavage (1). Il est impossible de constater la valeur précise du taux moyen du salaire dans l'Inde pour une longue période; parce que, quoique le chiffre puisse être exprimé en argent, la valeur de l'argent, c'est à dire sa puissance d'achat, est sujette à des fluctuations incalculables qui proviennent de changements dans le coût de la production (2). Mais, pour le but que nous avons maintenant en vue, il y a une méthode d'investigation qui conduira à des résultats bien plus exacts que ne pourrait l'être une affirmation s'appuyant seulement sur une collection de faits relatifs au salaire lui-même. Voici cette simple méthode : comme la richesse d'un pays peut être divisée seulement en salaire, loyer, profit et intérêt, et comme l'intérêt est en moyenne une exacte mesure des profits (3), il

(1) Un savant apologiste de ce misérable peuple dit : « The servility so generally ascribed to the Hindu is never more conspicuous than when he is examined as an evidence. But if it be admitted that he acts as a slave, why blame him for not possessing the virtues of a free man? *The oppression of ages has taught him implicit submission.* » Vans Kennedy, *Transactions of Society of Bombay*, t. III, pag. 144. Comparez les observations de Charles Hamilton dans *Asiatic Researches*, t. 1, pag 305.

(2) L'impossibilité d'obtenir un type de valeur est clairement démontrée dans les œuvres de Turgot, *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, t. V, pag 51, 52. Comparez Ricardo, *Works*, pag. 11, 28-30, 46, 166, 253, 270, 401, avec M'Culloch, *Principles of Political Economy*, pag. 298, 299, 307.

(3) Smith, *Wealth of Nations*, liv. 1, ch. IX, pag. 37, dans lequel cependant la proposition est établie d'une manière un peu trop absolue, car il faut prendre en considération les risques provenant d'une situation incertaine de la société. Mais il est évident qu'il y a une moyenne entre l'intérêt et le profit, et elle est distinctement reconnue par les juristes sanscrits. Voyez Colebrooke, *Digest of Hindu Laws*, t. 1, pag. 72, 81.

s'ensuit que si le loyer et l'intérêt sont tous deux élevés dans un pays, le salaire doit être bas (1). Par conséquent, si nous pouvons nous assurer de l'intérêt courant de l'argent et de la proportion du produit du sol qui est absorbée par le loyer, nous obtiendrons une idée parfaitement juste du salaire, parce que le salaire est un résidu, c'est à dire qu'il est ce qui reste pour les travailleurs après que le loyer, le profit et l'intérêt ont été payés.

Or il est digne de remarque que, dans l'Inde, l'intérêt et le loyer ont toujours été très élevés : dans les *Institutes de Menu*, qui ont été composées vers l'an 900 A. C. (2), l'intérêt légal le plus bas est fixé à 15 p. c., le plus élevé à 60 p. c. (3), et il ne faut pas considérer ceci comme une ancienne loi qui n'est plus en usage. Bien loin de là, car les *Institutes de Menu* sont encore la base de la jurisprudence

(3) Ricardo (*Principles of Political Economy*, ch. vi, œuvres, pag. 65) dit : « Whatever increases wages necessarily reduces profits. » Et au ch. xv, pag. 122 : « Whatever raises the wages of labour, lowers the profits of stock. » Il fait la même assertion dans plusieurs autres passages, au grand déplaisir du lecteur ordinaire, qui sait qu'aux États-Unis, par exemple, le salaire et le profit sont tous deux élevés. Mais l'ambiguïté est dans le langage et non dans la pensée, et dans tous ces passages Ricardo entendait par salaire le coût du travail, signification qui rend la proposition parfaitement correcte. Si par salaire nous entendons la récompense du travail, alors il n'y a pas de rapport entre le salaire et le profit ; car, lorsque le loyer est bas, tous les deux peuvent être élevés, comme cela arrive aux États-Unis. Ce qui prouve que c'était là la pensée de Ricardo, c'est le passage suivant : « Profits, it cannot be too often repeated, depend on wages ; not on nominal but real wages : not on the number of pounds that may be annually paid to the labourer, but on the number of days' work necessary to obtain those pounds. » *Political Economy*, ch. vii. Ricardo, *Works*, pag. 82. Compares Mill, *Principles of Political Economy*, t. I, pag. 509 ; t. II, pag. 225.

(1) Je prends l'évaluation de M. Elphinstone (*History of India*, pag. 225-228) comme terme moyen entre sir William Jones (*OEuvres*, t. III, pag. 56) et M. Wilson (*Rig Veda Sanhita*, t. I, pag. xlvii).

(2) *Institutes of Menu*, ch. viii, sect. 140-142, dans *Works of sir W. Jones*, t. III, pag. 295. Les commentateurs sanscrits postérieurs reconnaissent à peu près le même taux d'intérêt, le minimum étant de 15 pour cent. Voyez Colebrooke, *Digest of Hindu Laws*, t. I, pag. 29, 36, 43, 98, 99, 237 ; t. II, pag. 70.

indienne (1), et nous savons, par des autorités compétentes, qu'en 1810, l'intérêt de l'argent variait de 36 à 60 p. c. (2).

Voilà pour un des éléments de notre calcul. Quant à l'autre élément, c'est à dire le loyer, nous avons des renseignements tout aussi précis et véridiques. En Angleterre et en Écosse, le fermage payé par le cultivateur pour le droit de travailler la terre est estimé en chiffres ronds, prenant la moyenne des fermes, à un quart du produit brut (3). En France, la proportion moyenne est d'environ un tiers (4); tandis que dans les États-Unis de l'Amérique du nord, il est bien connu que le loyer est beaucoup moins élevé, et, dans le fait, purement nominal dans certaines parties (5). Mais dans l'Inde, le fermage légal, c'est à dire le taux le plus bas reconnu par la loi et par les coutumes du pays, est de la

(1) Dans Colebrooke, *Digest*, t. I, pag. 454, et t. III, pag. 229, Menu est appelé « the highest authority of memorial law, » et « the founder of memorial law. » Le plus récent écrivain sur l'Inde, M. Elphinstone (*History of India*, pag. 83), dit : « The code of Menu is still the basis of the Hindu jurisprudence; and the principal features remain unaltered to this day. » Ce code remarquable est aussi la base des lois des Burmese et même de celles des Laos. *Journal of the Asiatic Society*, t. II, pag. 271; t. III, pag. 28, 296, 332; t. V, pag. 252.

(2) Voyez dans Mill, *History of India*, t. I, pag. 317, le rapport du comité de la chambre des communes en 1810, dans lequel il est dit que les *ryots* payaient « the heavy interest of 3, 4 and 5 per cent per month. » Ward, écrivant vers la même époque, parle de 75 pour cent, sans que le prêteur eût à courir de risque extraordinaire. Ward, *On the Hindoos*, t. II, pag. 190.

(3) Comparez la table dans London, *Encyclopedie of Agriculture*, pag. 778, avec Mavor, *Note in Tusser's Five Hundred points of Husbaudry*, pag. 195. Londres, 1812, et M'Culloch, *Statistical Account of the British Empire*, 1847, t. I, pag. 560.

(4) C'est l'évaluation que m'ont donnée des personnes parfaitement au courant de l'agriculture en France. Le loyer varie naturellement dans chaque *cas* particulier, selon la puissance naturelle du sol, selon les améliorations qui y ont été faites et selon les facilités pour apporter le produit au marché. Mais, malgré ces variations, il doit y avoir dans chaque pays une moyenne de loyer dépendante de l'opération de causes générales.

(5) A cause de la grande quantité de terre, il n'y a pas nécessité de cultiver ces sols inférieurs que dans les contrées plus anciennes qu'on est heureux d'employer à la culture. Dans les États-Unis, le profit et le salaire (c'est à dire la récompense du travailleur et non le coût du labeur) sont élevés, ce qui serait impossible si le loyer était élevé également.

moitié du produit; et cette règle cruelle n'est même pas appliquée dans toute sa rigueur, puisque dans beaucoup de cas les fermages montent à un prix si élevé, que le cultivateur non seulement ne reçoit pas moitié du produit, mais reçoit une portion si minime que c'est à peine s'il a assez pour ensemencer la terre pour la récolte suivante (1).

La conclusion à tirer de ces faits est manifeste. Le loyer et l'intérêt étant toujours très élevés, et l'intérêt variant, comme il le doit, d'après le taux des profits, il est évident que le salaire a dû être très bas; car puisqu'il y avait dans l'Inde une quantité spécifique de richesse à diviser entre le loyer, l'intérêt, le profit et le salaire, il est clair que les trois premiers ne pouvaient s'accroître qu'aux dépens du quatrième; ce qui, en d'autres termes, veut dire que la récompense des travailleurs était très petite en comparaison de la récompense reçue par les classes élevées. Et quoique cette vérité, qui est une déduction inévitable, n'ait pas besoin de preuves étrangères, on peut remarquer que dans les temps modernes, les seuls pour lesquels nous ayons une évidence directe, le salaire a toujours été extrêmement bas dans l'Inde, et que le peuple a été, et est encore obligé de travailler pour une somme qui lui permet à peine de se procurer les nécessités de la vie (2).

(1) Voyez Rammohun Roy, *On the Judicial and Revenue Systems of India*, 1832, pag. 59, 61, 63, 69, 92, 94. Page 69, cette autorité compétente dit, en parlant du Bengale, que dans les saisons abondantes, lorsque le prix du blé est bas, la vente de toute leur récolte est nécessaire pour payer le propriétaire, et il leur reste peu, souvent rien, pour les semences et pour la subsistance de leur famille.

(2) Heber (*Journey through India*, t. I, pag. 209, 356, 357, 359) donne quelques exemples curieux du prix extrêmement bas auquel les habitants sont enchantés de travailler. Quant au taux ordinaire du salaire dans l'Inde à notre époque, voyez *Journal of Asiatic Society*, t. I, pag. 255; t. V, pag. 170; Rammohun Roy, *On the Judicial and Revenue Systems*, pag. 105, 106; Syke, *Statistics of the Deccan*, dans *Reports of the British Association*, t. VI, pag. 324; Ward, *View of the Hindoos*, t. III, pag. 207; Colebrooke, *Digest of*



Telle a été la première grande conséquence produite dans l'Inde par une nourriture nationale abondante et peu coûteuse (1). Mais le mal ne s'arrête là en aucune façon. Dans l'Inde, comme dans tout autre pays, la pauvreté engendre le mépris, et la richesse donne la puissance. Toutes choses étant égales, il doit en être des classes d'hommes ce qu'il en est des individus, c'est à dire que plus elles sont riches, plus grande est l'influence qu'elles possèdent. On devait donc s'attendre à ce que la distribution inégale de la richesse causât une distribution inégale de puissance ; et comme il

hindu law, t. II, pag. 184. Les renseignements les plus complets sur le salaire dans le sud de l'Inde se trouvent dans l'excellent ouvrage de M. Buchanan, *Journey through the Mysore, Canara and Malabar*; t. I, pag. 124, 125, 133, 171, 175, 216, 217, 298, 390, 415; t. II, pag. 12, 19, 22, 37, 90, 108, 132, 217, 218, 315, 481, 523, 525, 562; t. III, pag. 35, 181, 226, 298, 321, 349, 363, 398, 428, 555. Je voudrais que tous les voyageurs fussent aussi minutieux en rendant compte des gages donnés au travail; un sujet d'une importance bien plus grande que ceux qui remplissent généralement leurs ouvrages. — D'un autre côté, les richesses possédées par les classes supérieures ont été, à cause de cette mauvaise distribution, énormes toujours et quelquefois incroyables. Voyez Forbe, *Oriental Memoirs*, t. II, pag. 297; Bohlen, *Das Alte Indien*, t. II, pag. 119; *Travels of Ibn Batuta*, pag. 41; Ward, *Hindoos*, t. III, pag. 178. L'autobiographie de l'empereur Jehan Gueir contient des détails si extraordinaires sur son immense fortune, que l'éditeur, Major Prince, pense que le copiste doit avoir fait quelque erreur; mais le lecteur trouvera dans Grote (*History of Greece*, t. XII, pag. 229, 245) la preuve des trésors que les rois asiatiques pouvaient réunir. Le resultat de cette distribution inégale est ainsi démontré par M. Glyn (*Transac. of Asiatic Society*, t. I, pag. 482) « The nations of Europe have very little idea of the actual condition of the inhabitants of Hindustan; they are more wretchedly poor than we have any notion of. Europeans have hitherto been too apt to draw their opinions of the wealth of Hindustan from the gorgeous pomp of a few emperors, sultans, nawabs, and rajas: whereas a more intimate and accurate view of the real state of society would have shown that these princes and nobles were engrossing all the wealth of the country, whilst the great body of the people were earning but a bare subsistence, groaning under intolerable burdens, and hardly able to supply themselves with the necessaries of life, much less with its luxuries. »

(1) Turner, qui voyageait en 1783 dans le nord-est du Bengale, dit : « Indeed, the extreme poverty and wretchedness of these people will forcibly appear, when we recollect how little is necessary for the subsistence of a peasant in these regions. The value of this can seldom amount to more than one penny per day, even allowing him to make his meal of two pounds of boiled rice, with a due proportion of salt, oil, vegetables, fish, and chili. » Turner, *Ambassy to Tibet*, pag. 11. Ibn Batuta, qui voyageait dans l'Hindostan au quatorsième siècle, dit : « I never saw a country in which provisions were so cheap. » *Travels of Ibn Batuta*, pag. 194.

n'y a aucun exemple dans l'histoire d'une classe quelconque possédant le pouvoir sans en abuser, nous pouvons aisément comprendre comment il s'est fait que le peuple de l'Inde, condamné à la pauvreté par les lois physiques de son pays, soit tombé dans une dégradation à laquelle il n'a jamais pu échapper. On peut donner quelques exemples pour illustrer, plutôt que pour prouver, un principe que les arguments précédents ont placé, j'espère, en dehors de toute objection possible.

On donne à la masse du peuple indien le nom de Sudras (1); et les lois indigènes qui se rapportent à ces Sudras contiennent quelques dispositions minutieuses et très curieuses. Si un membre de cette classe méprisée se permettait d'occuper le même siége que ses maîtres, il devait être exilé ou se soumettre à une punition douloureuse et honteuse (2). S'il parlait de ses maîtres avec mépris, sa bouche était brûlée (3); s'il les insultait, on lui fendait la langue (4); s'il molestait un brahmin, il devait être mis à mort (5); s'il s'asseyait sur le même tapis qu'un brahmin,

(1) Les Sudras sont évalués par Ward (*View of the Hindoos*, t. III, pag. 281) aux trois quarts de la population indienne. En tous cas, ils comprennent toutes les classes ouvrières, les Vaisyas n'étant pas cultivateurs, comme on les appelle souvent, mais propriétaires de terres et de bétail et marchands. Comparez *Institutes of Menu*, ch. IX, sect. 326-333; *Works of Sir W. Jones*, t. III, pag. 380, 381, avec Colebrooke, *Digest*, t. I, pag 15, montrant que les Vaisyas étaient toujours les maîtres, et que le Sudra devait « rely on agriculture for his subsistence. » Par conséquent, la division entre les travailleurs et les esclaves (Elphinstone, *History of India*, pag. 12) est trop large, et nous devons, je crois, prendre la définition de M. Rhode : « Die Kaste der Sudras umfasst die ganze arbeitende oder um Lohn dienende Classe des Volks. » *Relig. Bildung der Hindus*, t. II, pag. 561.

(2) « Either be banished with a mark on his hinder parts, or the king shall cause a gash to be made on his buttock. » *Institutes of Menu*, ch. VIII, sect. 281; *Works of Sir W. Jones*, t. III, pag. 315. Voyez aussi Ward, *View of the Hindoos*, t. III, pag. 67.

(3) *Menu*, ch. VIII, sect. 271. Jones, *Works*, t. III, pag. 314.

(4) *Idem*, ch. VIII, sect. 270.

(5) « If a Sooder gives much and frequent molestation to a Brahmin, the magistrate shall put him to death. » Halhed, *Code of Gentoo Laws*, pag. 262.

il était mutilé pour le reste de ses jours (1) ; si, éprouvant le désir de s'instruire, il se permettait d'écouter la lecture des livres sacrés, on versait de l'huile bouillante dans ses oreilles (2) ; mais s'il les apprenait par cœur, il était condamné à mort (3) ; s'il était coupable d'un crime, il était puni plus sévèrement qu'un membre de la classe supérieure coupable du même crime (4) ; mais s'il était lui-même assassiné, le châtiment pour son meurtrier était le même que s'il avait tué un chien, un chat ou un corbeau (5). S'il mariait sa fille à un brahmin, il n'y avait pas dans ce monde de rétribution suffisante ; aussi annonçait-on que le brahmin devait aller en enfer, pour s'être souillé avec une femme si honteusement son inférieure (6). Enfin, il était ordonné que le nom seul d'un travailleur serait l'expression du mépris, afin que sa véritable position sociale pût être immédiate-

(1) Halhed, *Code of Gentoo Laws*, pag. 207. Pour le cas où un Brahmin était frappé voyez Rammohon Roy, *On the Veds*, pag. 227, 2ᵉ édit., 1832.

(2) « And if a Sooder listens to the Beids of the Shaster, then the oil, heated as before, shall be poured into his ears; and arseez and wax shall be melted together, and the orifice of his ears shall be stopped up therewith. » *Halhed*, pag. 262. Compares la défense dans *Menu*, ch. IV, sect. 99 ; ch. X, sect. 109-111 ; Jones, *Works*, t. III, pag. 174, 398.

(3) Halhed, pag. 262 : « The magistrate shall put him to death » A Mrichchakati, un juge dit à un Sodra : « If you expound the Vedas, will not your tongue be cut out? » Wilson, *Theatre of the Hindus*, t. I, part. II, pag. 170.

(4) Ward, *View of the Hindoos*, t. IV, pag. 308. Escepté pour vol. Mill, *History of India*, t. I, pag. 193, 260. Un Brahmin ne pouvait » on no account be capitally punished. » *Asiatic Researches*, t. XV, pag. 44.

(5) *Menu*, ch. XI, sect. 112 ; *Works of Sir W. Jones*, t. III, pag. 422.

(6) « A Brahmin, it be take a Sudra to his bed as his first wife, sinks to the region of torment. » *Institutes of Menu*, ch. III, sect. 17, dans Jones, t. III, pag. 121. Comparez le refus des cérémonies religieuses dans Colebrooke, *Digest*, t. III, pag. 328. Relativement aux enfers nombreux inventés par le clergé indien, voyez *Vishnu Purana*, pag. 207, Ward, *View of the Hindoos*, t. II, pag. 182, 183 ; Coleman, *Mythology of the Hindus*, pag. 113. Les détails curieux dans Rhode, *Die Religiöse Bildung der Hindus*, t. I, pag. 392, 393, se rapportent plutôt au Buddhism et devraient être comparés avec le *Journal asiatique*, 1ʳᵉ série, t. VIII, pag. 80, 81. Paris, 1826.

ment connue (1). Et dans la crainte que tout cela ne fût pas suffisant pour assurer la subordination de la société, il y avait une loi qui défendait à tout travailleur d'accumuler de la richesse (2); et une autre clause déclarait que, même si son maître lui donnait la liberté, il resterait encore esclave en réalité; « car, » dit le faiseur des lois, « qui peut le libérer d'une condition qui lui est naturelle (3)? »

Qui donc en effet peut le libérer. « Je ne puis m'imaginer d'où pourrait venir la puissance capable de faire un pareil miracle. Car dans l'Inde, l'esclavage, l'objet et éternel esclavage, était la condition naturelle de la masse du peuple, c'était la condition à laquelle le peuple était condamné par des lois physiques contre lesquelles toute résistance venait se briser. La force de ces lois était en réalité si invincible, que partout où elles ont été en jeu, elles ont maintenu les classes productives dans un esclavage perpétuel. L'histoire ne cite aucun exemple d'une contrée tropicale dans laquelle, avec une énorme accumulation de richesse, le peuple ait échappé à sa destinée; aucun exemple dans lequel la chaleur du climat n'ait pas causé une abondance de nourriture, et l'abondance de la nourriture une distribution inégale, d'abord de la richesse, et ensuite du pouvoir politique et

(1) *Menu*, ch. II, sect. 31, dans Jones, t. III, pag 87; Rhode, *Relig. Bildung*, t. II pag. 561 : « Sein Name sall schon Verachtung aus drücken, » et aussi M. Elphinstone (*History of India*, pag. 17) : « The proper name of a Sudra is directed to be expression of contempt. » Comparez *Origine du droit*, dans les œuvres de Michelet, t. II, pag. 387. Bruxelles, 1840.

(2) *Menu*, ch. x, sect. 129, dans Jones, t. III, pag. 401. Mill fait mention de cette loi (*History of India*, t. I, pag. 195) comme d'une preuve de la misérable condition du peuple, que M. Wilson (note page 194) essaie en vain d'évader.

(3) « A Sudra, though emancipated by his master, is not released from a state of a servitude: for of a state which is natural to him, by whom can he be divested? » *Institutes of Menu*, ch. VIII, sect. 44.

social; parmi les nations soumises à ces conditions, le peuple n'a compté pour rien; il n'a eu aucune voix dans le gouvernement du pays, aucun contrôle sur la richesse créée par son travail. Le labeur était sa seule affaire, l'obéissance son seul devoir. C'est ainsi qu'ont pris naissance ces habitudes de soumission docile et servile qui ont toujours caractérisé ces nations, comme l'histoire nous le prouve. Car il est certain que leurs annales ne fournissent aucun exemple de révolte contre les maîtres, de guerre entre classes de la société, d'insurrection populaire, pas même de quelque grande conspiration du peuple. Dans ces contrées riches et fertiles, il y a eu de nombreux changements, mais tous sont venus d'en haut, aucun d'en bas. L'élément démocratique a complétement fait défaut. Il y a eu, et en grand nombre, des guerres de rois, des guerres de dynastie. Il y a eu des révolutions dans le gouvernement, des révolutions dans le palais, des révolutions sur le trône, mais aucune révolution parmi les peuples (1), aucun adoucissement de cette dure condition à laquelle le peuple était condamné par la nature, plutôt que par l'homme. Et ce n'est que lorsque la civilisation s'éleva en Europe, que d'autres lois physiques vinrent en opération, et que d'autres résultats furent produits. En Europe il y eut, pour la première fois, quelque chose qui approchait de l'égalité, une tendance à remédier à cette disproportion énorme de la richesse et du pouvoir, qui causait la faiblesse essentielle des plus grandes parmi les contrées

(1) Un observateur intelligent dit : « It is also remarkable how little the people of Asiatic countries have to do in the revolutions of their governments. They are never guided by any great and common impulse of feeling, and take no part in events the most interesting and important the their country and their own prosperity. » M'Murdo, *On the Country of Sindh*, dans *Journal of Asiatic Society*, t. I, pag. 250. Comparez Herder, *Ideen zur Geschichte*, t. III, pag. 114, et même Alison, *History of Europe*, t. X, pag. 419, 420.

anciennes. Comme conséquence naturelle, c'est en Europe, que tout ce qui mérite le nom de civilisation a pris son origine, parce que c'est là seulement qu'on a tenté de conserver a balance entre les parties relatives de la civilisation. C'est là seulement que la société a été organisée sur un plan, qui certainement n'est pas assez large, mais qui pourtant est assez vaste pour englober les différentes classes dont elle est composée, et assurer ainsi, en laissant une marge pour les progrès de chacune, la permanence et la marche progressive de toutes.

La manière dont certaines autres singularités particulières à l'Europe ont également accéléré le progrès de l'homme en diminuant sa superstition, sera indiquée à la fin de ce chapitre, mais comme cela entrainera l'examen de quelques lois qui n'ont pas encore été observées, il semble judicieux de compléter d'abord l'enquête qui nous occupe en ce moment; et je me propose par conséquent de prouver que l'argument que nous venons d'appliquer à l'Inde est également applicable à l'Égypte, au Mexique et au Pérou. En effet, en comprenant ainsi dans une seule enquête les civilisations les plus remarquables de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, nous serons à même de voir comment les principes précédents s'appliquent à des contrées différentes et éloignées; et nous serons en possession d'une évidence assez complète pour mettre à l'épreuve l'exactitude de ces grandes lois que, sans cette précaution, on pourrait me soupçonner d'avoir généralisé d'après des matériaux insuffisants et imparfaits.

J'ai déjà expliqué les raisons pour lesquelles, parmi toutes les nations africaines, les Égyptiens seuls ont été civilisés, et j'ai démontré que cela dépendait des singularités phy-

siques qui les distinguent des contrées environnantes, et qui, en facilitant l'acquisition de la richesse, non seulement leur fournissaient les ressources matérielles qu'ils n'auraient jamais pu obtenir autrement, mais encore assuraient à leurs classes intellectuelles le loisir et l'occasion d'étendre les limites de leurs connaissances. Il est vrai qu'en dépit de ces avantages, ils n'ont rien accompli de grand ; mais c'était la faute de circonstances que nous expliquerons plus loin ; et il faut, en tout cas, admettre qu'ils se sont élevés bien au dessus de toutes les autres nations de l'Afrique.

La civilisation en Égypte étant, comme celle de l'Inde, causée par la fertilité du sol, et son climat étant également très chaud (1), les mêmes lois opérèrent dans les deux contrées ; et naturellement les mêmes résultats s'ensuivirent. Nous trouvons dans les deux contrées la nourriture nationale abondante et à bon marché : de là trop de bras pour le travail ; de là une division très inégale de la richesse et du pouvoir ; de là toutes les conséquences qu'une pareille inégalité doit inévitablement produire. Je viens d'essayer d'examiner comment ce système avait opéré dans l'Inde ; et quoique les matériaux soient beaucoup moins nombreux pour étudier l'ancienne condition de l'Égypte, ils sont suffisants pour prouver l'analogie frappante entre les deux civilisations, et l'identité de ces grands principes qui ont réglé la marche de leur développement social et politique.

Si nous nous enquérons des circonstances les plus importantes qui concernent le peuple de l'ancienne Égypte, nous verrons qu'elles sont exactement la contre-partie de celles

(1) Volney (*Voyage en Égypte*, t. I, pag. 58-63) a un excellent chapitre sur le climat de l'Égypte.

que nous avons remarquées dans l'Inde. En effet, relativement d'abord à leur nourriture ordinaire, les dattes sont pour l'Afrique ce que le riz est pour les parties les plus fertiles de l'Asie. Le palmier se trouve partout depuis le Tigre jusqu'à l'Atlantique (1); et il fournit à des millions d'êtres humains leur nourriture journalière en Arabie (2), et dans presque toute l'Afrique au nord de l'équateur (3). Dans beaucoup de parties du grand désert africain, le palmier ne peut, il est vrai, donner de fruits, mais il est naturellement très vigoureux et produit les dattes en telle profusion, que vers le nord du Sahara, elles forment la nourriture non seulement de l'homme, mais aussi des animaux domestiques (4).

(1) Cependant il est inconnu dans l'Afrique du sud. Voyez la description des Palmacées dans Lindley, *Vegetable Kingdom*, 1847, pag. 136, et Meyen, *Geography of Plants*, pag. 337.

(2) « Of all eatables used by the Arabs, dates are the most favourite. » Burckhart, *Travels in Arabia*, t. I, pag. 56. Voyez aussi, comme preuve de leur abondance dans l'ouest de l'Arabie, t. I, pag. 103, 157, 238; t. II, pag. 91, 100, 105, 118, 209, 210, 214, 253, 300, 331. Comparez Niebuhr, *Description de l'Arabie*, pag. 142, 296. Les Arabes ont différents noms pour les dattes à différentes époques de leur croissance. Djewhari dit : « La dénomination *Balah* précède le nom *Bosr*, car la datte se nomme d'abord *tala*, ensuite *cahabal*, puis *balah*, puis *bosr*, puis *rotab* et enfin *tamr*. » De Sacy, *Note à Abd-Allatif*, *Relation de l'Égypte*, pag. 74, 118. On trouvera d'autres remarques sur les dattes de l'Arabie dans *Travels of Ibn Batuta in Fourteenth Century*, pag. 66; *Journal of Asiatic Society*, t. VIII, pag. 286; *Journal of Geographical Society*, t. IV, pag. 201; t. VI, pag. 53, 55, 58, 66, 68, 74; t. VII, pag. 32; t. IX, pag. 147, 151.

(3) Heeren (*Trade of the African Nations*, t. I, pag. 102) suppose qu'en Afrique les dattes sont comparativement peu connues au sud du 26° de latitude nord. Mais ce savant écrivain se trompe évidemment, et, en se référant aux passages suivants, on verra qu'elles sont communes jusqu'au parallèle du lac Tchad, qui est presque la limite méridionale des parties connues de l'Afrique centrale. Denham, *Central Africa*, pag. 295; Clapperton, *Journal, Appendix to Denham*, pag. 34, 59; Clapperton, *Second Expedition*, pag. 159. Plus à l'est elles deviennent rares, mais elles se trouvent dans le sud beaucoup plus que ne le suppose M. Heeren. Voyez Pallme, *Kordofan*, pag. 231.

(4) « Dates are not only the principal growth of the Fezzan oases, but the main subsistence of their inhabitants. All live on dates; men, women, and children, horses, asses, and camels, and sheep, fowls, and dogs. » Richardson, *Travels in the Sahara*, t. II, pag. 323. Pour les parties du désert dans lesquelles le palmier ne croît pas, voyez t. I, pag. 387, 403; t. II, pag. 291, 363. Pour les dattes de l'Afrique occidentale, voyez *Journal of Geographical Society*, t. XII, pag. 204.

Et en Égypte, où le palmier croît, dit-on, spontanément (1), les dattes, outre qu'elles sont la principale nourriture du peuple, sont si abondantes que depuis une époque très éloignée, elles ont été généralement données aux chameaux, les seules bêtes de somme dont on se serve dans cette contrée (2).

Il résulte évidemment de tous ces faits que, prenant l'Égypte comme le type le plus élevé de la civilisation africaine, et l'Inde comme le type le plus élevé de la civilisation asiatique, on peut dire que les dattes sont à la première civilisation ce que le riz est à la seconde. Or il est digne de remarque que toutes les propriétés physiques qu'on trouve dans le riz se trouvent également dans la datte. Relativement à leurs éléments chimiques, il est bien connu que le principe nutritif dominant contenu dans les deux est exactement le même; la fécule du végétal indien devenant seulement la partie saccharine du végétal égyptien. Par rapport aux lois de climat, leur affinité est également évidente; puisque la datte, comme le riz, appartient aux pays chauds et prospère mieux dans les contrées tropicales (3). Quant à leur accroissement, et quant aux lois de leur rapport avec le sol, l'analogie est

(1) « It flourished spontaneously in the valley of the Nile. » Wilkinson, *Ancient Egyptians*, t. II, pag. 372. Pour prouver l'importance de cette plante magnifique, disons qu'elle sert à préparer un breuvage que l'on emploie beaucoup dans certaines parties et qu'on appelle vin de palmier. Voyez M'William, *Medical Expedition to the Niger*, pag. 71, 116; Meredith, *Gold Coast of Africa*, 1812, pag. 55, 56; Laird et Oldfield, *Expedition into the Interior of Africa*, 1837, t. II, pag. 170, 213; Bowdich, *Mission to Ashantee*, pag. 69, 100, 152, 293, 386, 392; Tuckey, *Expedition to the Zaire*, pag. 155, 216, 224, 356.

(2) Wilkinson, *Ancient Egyptians*, t. II, pag. 175-178; Quatre-Mère, *Recherches sur l'Égypte*, pag. 220, 221.

(3) Pour leur rapport avec les lois du climat, voyez les remarques sur les limites géographiques sur leur puissance de maturité dans Jussieu, *Botany*, édition Wilson, 1849, pag. 734.

aussi exacte; car la datte, comme le riz, demande peu de travail et donne un rendement abondant, tout en occupant un si petit espace de terrain, en proportion de la quantité de nourriture qu'elle fournit, que l'on trouve quelquefois plus de deux cents palmiers plantés dans un seul arpent (1).

Il y a donc quelque chose de frappant dans les similitudes auxquelles, dans différents pays, les mêmes conditions physiques donnent naturellement naissance. De plus, en Égypte comme dans l'Inde, la naissance de la civilisation fut précédée par la possession d'un sol extrêmement fertile; de sorte que, pendant que l'exubérance de la terre réglait la rapidité avec laquelle la richesse était créée, l'abondance de la nourriture réglait la proportion dans laquelle la richesse était divisée. La partie la plus fertile de l'Égypte est le Saïd (2); et c'est précisément là que nous trouvons le plus grand développement de l'industrie et du savoir, les ruines splendides de Thèbes, Carnac, Luxor, Dendera, et Edfou (3). C'est aussi dans le Saïd, ou la Thébaïde, comme on l'appelle souvent, qu'on se sert d'une nourriture qui se multiplie plus rapidement encore que les dattes ou le riz. Cet aliment est le dhourra, qui jusqu'à une époque récente

(1) « In the valley of the Nile, a *feddan* (1 3/4 acre) is sometimes planted with 400 trees. » Wilkinson, *Ancient Egyptians*, t. II, pag. 178. A Moorzok, un palmier entier vaut environ 1 fr. 25 cent. Richardson, *Central Africa*, t. I, pag. 111.

(2) Pour la fertilité remarquable du Saïd, voyez Abd-Allatif, *Relations de l'Égypte*, pag. 3.

(3) La supériorité des ruines de l'Égypte méridionale sur celles de la partie septentrionale est remarquée par Heeren (*African Nations*, t. II, pag. 69). Dans le Saïd, le copte s'est conservé plus longtemps que dans la Basse Égypte et est connu des philologues sous le nom de *Misr*. Voyez Quatre-Mère, *Recherches sur la langue de l'Égypte*, pag. 20, 41, 42. Voyez aussi pag. 134-140, et quelques excellentes remarques par le docteur Prichard (*Physical History*, t. II, pag. 202), qui pourtant adopte l'opinion paradoxale de Georgi sur l'origine de la langue de la Thébaïde.

a été confiné dans la Haute Égypte (1), et dont la puissance de reproduction est si remarquable, qu'il donne un rendement de deux cent cinquante pour un (2). Dans la Basse Égypte, le dhourra était autrefois inconnu, mais, outre les dattes, le peuple faisait une espèce de pain avec le lotus, qui croissait spontanément dans le riche sol du Nil (3). C'était évidemment une nourriture très peu coûteuse et facile à obtenir. Au lotus se joignait une profusion d'autres plantes et herbes, qui formaient la principale subsistance des Égyptiens (4). Dans le fait, l'approvisionnement des aliments était si inépuisable, qu'à l'époque de l'invasion mahométane, il y avait, dans la seule cité d'Alexandrie, quatre mille personnes qui faisaient le métier de vendre au peuple des denrées végétales (5).

(1) Abd-Allatif (*Relations de l'Égypte*, pag. 32) dit que de son temps le *dhourra* n'était cultivé que dans le Saïd. Ce curieux ouvrage fut écrit en 1203. *Relations*, pag. 423. Meiners croit qu'Hérodote et d'autres auteurs anciens font allusion au *dhourra* sans dire son nom. « Diese Durra muss daher im Herodot, wie in andern alten Schriftstellern vorzüglich verstanden werden, wenn von hundert, zwey hundert, und mehrfæltigen Früchten, welche die Erde trage, die Rede ist » Meiners, *Fruchtbarkeit der Lænder*, t. 1, pag. 139. Selon Volney, c'est le *Holcus arundinaceus* de Linné, et ressemble au millet, et, dans le fait, le capitaine Haines, dans un mémoire récent, parle des deux comme étant la même plante. Comparez Haines, dans *Journal of Geographical Society*, t. XV. pag. 118, avec Volney, *Voyage en Égypte*, t. 1, pag. 195.

(2) « The return is in general not less than 240 for one; and the average price is about 3 shill. 9 den. the ardeb, which is scarcely 3 den. per bushel. » Hamilton, *Ægyptiaca*, pag. 420. Dans la Haute Égypte, « the doura constitutes almost the whole subsistence of the peasantry. » Pag. 419. A la pag. 96 Hamilton : « I have frequently counted 3,000 grains in one ear of doura, and each stalk has in general four of five ears. » Pour une description du pain de *dhourra*, voyez Volney, *Voyage en Egypte*, t. 1, pag. 161.

(3) *Ἐπεὰν πλήρης γένηται ὁ ποταμὸς, καὶ τὰ πεδία πελαγίσῃ, φύεται ἐν τῷ ὕδατι κρίνεα πολλὰ, τὰ Αἰγύπτιοι καλέουσι λωτόν· ταῦτα ἐπεὰν δρέψωσι, αὐαίνουσι πρὸς ἥλιον· καὶ ἔπειτα τὸ ἐκ τοῦ μέσου τοῦ λωτοῦ τῇ μήκωνι ἐὸν ἐμφερὲς, πτίσαντες ποιεῦνται ἐξ αὐτοῦ ἄρτους πυρί.* Herodot. II, 92, t. 1, pag. 688.

(4) Wilkinson, *Ancient Egyptians*, t. II, pag. 370-372, 400; t. IV, pag. 59.

(5) « When Alexandrie was taken by Amer, the lieutenant of the Caliph Omer, no less than 4,000 persons were engaged in selling vegetables in that city. » Wilkinson, *Ancient Egyptians*, t. II, pag. 372, et t. 1, pag. 277; t. IV, pag. 60. Niebuhr (*Description de*

De cette abondance de la nourriture nationale, résulta un enchaînement d'événements analogues à ceux qui prirent place dans l'Inde. En Afrique, généralement, l'accroissement de la population, quoique stimulé d'un côté par la chaleur du climat, était, d'un autre côté, arrêté par la pauvreté du sol. Mais sur les rives du Nil, cette entrave n'existait pas (1), et par conséquent les lois dont nous avons déjà fait mention opéraient sans aucun frein. En vertu de ces lois, les Égyptiens non seulement se contentaient d'une nourriture à bon marché, mais ils n'avaient besoin que d'une petite quantité de cette nourriture, étendant ainsi, par un double procédé, les limites naturelles que pouvait atteindre leur population. De plus, la basse classe pouvait élever ses enfants plus facilement, parce que, grâce à la température élevée, on évitait une autre source importante de dépense; la chaleur étant telle que, même pour les adultes, les vêtements nécessaires étaient très légers, et que les enfants des classes ouvrières allaient complétement nus; contraste frappant, avec ces contrées plus froides dans lesquelles, pour conserver la santé ordinaire, il est essentiel de couvrir le corps de vêtements plus chauds et plus dispendieux. Diodore de Sicile, qui voyageait en Égypte il y a dix-neuf siècles, dit que, pour élever un enfant jusqu'à l'âge d'homme, il n'en coûtait que 20 drachmes, environ 17 francs, circon-

l'Arabie, pag. 136) dit que les alentours d'Alexandrie sont si fertiles, que « le froment y rend le centuple. » Voyez aussi Matter, *Histoire de l'école d'Alexandrie*, t. 1, pag. 52.

(1) L'encouragement donné à l'accroissement de la population par la fertilité causée par l'inondation du Nil est observé par plusieurs écrivains, mais par aucun avec autant de justesse que par Malthus, *Essay on population*, t. 1, pag. 161-163. Ce grand ouvrage, dont les principes ont été grossièrement dénaturés, est encore le meilleur qui ait été écrit sur la question si importante de la population, quoique l'auteur se trompe souvent dans ses démonstrations et ne soit pas malheureusement assez versé dans ces branches de connaissances physiques qui sont intimement liées avec les recherches économiques.

stance à laquelle il attribue avec beaucoup de justesse la richesse de population du pays (1).

Pour embrasser toutes les remarques précédentes en une seule phrase, on peut dire qu'en Égypte le peuple multipliait rapidement, parce que, pendant que le sol augmentait ses approvisionnements, le climat diminuait ses besoins. Il en résultait que l'Égypte était non seulement beaucoup plus peuplée que toute autre contrée de l'Afrique, mais probablement plus peuplée que n'importe quel pays dans l'ancien monde. Nos renseignements sur ce point sont certainement insuffisants, mais ils nous viennent de sources dont la véracité ne peut être mise en doute. Hérodote, qui, à mesure qu'on le comprend mieux, paraît plus correct dans ses assertions (2), mentionne que sous le règne d'Amasis il y avait, en Égypte, vingt mille cités habitées (3). Ceci peut paraître une exagération, mais il est digne de remarque que ce chiffre est confirmé par Diodore de Sicile, qui voyageait en Égypte, quatre siècles après Hérodote, et qui, par jalousie pour la réputation de son célèbre prédécesseur,

(1) *Τρέφουσι δὲ τὰ παιδία μετά τινος εὐχερείας ἀδαπάνου, καὶ παντελῶς ἀπίστου. . . . . . ἀνυποδέτων δὲ τῶν πλείστων καὶ γυμνῶν τρεφομένων διὰ τὴν εὐκρασίαν τῶν τόπων, τὴν πᾶσαν δαπάνην οἱ γονεῖς, ἄχρις ἂν εἰς ἡλικίαν ἔλθῃ τὸ τέκνον, οὐ πλείω ποιοῦσι δραχμῶν εἴκοσι. Δι' ἃς αἰτίας μάλιστα τὴν Αἴγυπτον συμβαίνει πολυανθρωπίᾳ διαφέρειν, καὶ διὰ τοῦτο πλείστας ἔχειν μεγάλων ἔργων κατασκευάς.* *Bibliothec. Hist.*, liv. I, chap. LXXX, t. I, pag. 238.

(2) Frédéric Schlegel (*Philos. of Hist.*, pag. 247. Londres, 1846) dit avec vérité : « The deeper and more comprehensive the researches of the moderns have been on ancient history, the more have their regard and esteem for Herodotus increased. » Ses renseignements minutieux sur l'Égypte et sur l'Asie Mineure sont aujourd'hui acceptés par les géographes les plus compétents, et je puis ajouter qu'un voyageur très capable a donné des preuves curieuses de ses connaissances même sur la Siberie occidentale. Voyez l'excellent ouvrage de Erman, *Travels in Siberia*, t. I, pag. 211, 297-301.

(3) *Ἐπ' Ἀμάσιος δὲ βασιλέος λέγεται Αἴγυπτος μάλιστα δὴ τότε εὐδαιμονῆσαι, καὶ τὰ ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ τῇ χώρῃ γινόμενα, καὶ τὰ ἀπὸ τῆς χώρης τοῖσι ἀνθρώποισι. Καὶ πόλις ἐν αὐτῇ γενέσθαι τὰς ἁπάσας τότε δισμυρίας τὰς οἰκεομένας.* Hérodote, liv. II, chap. CLXXVII, t. I, pag. 881. 882.

ne demandait pas mieux que de discréditer ses paroles (1). Car Diodore non seulement remarque que l'Égypte, à cette époque, était plus peuplée que toute autre contrée, mais il ajoute, en s'appuyant sur les archives qui existaient alors, qu'elle était autrefois la plus peuplée du monde, ayant possédé, dit-il, plus de dix-huit mille cités (2).

Ce sont les deux seuls auteurs anciens qui étaient personnellement au courant de la situation de l'Égypte (3); et leur témoignage est d'autant plus précieux, qu'il émanait évidemment de sources différentes; les renseignements d'Hérodote ayant été réunis principalement à Memphis, et ceux de Diodore à Thèbes (4). Et quelles que soient les divergences qui se trouvent dans leurs deux exposés, ils

(1) Diodore qui, malgré son honnêteté, était en tout point inférieur à Hérodote, dit asses impertinemment : Ὅσα μὲν οὖν Ἡρόδοτος καὶ τινες τῶν Αἰγυπτίων πράξεις συνταξαμένων ἐσχεδιάκασιν, ἑκουσίως προκρίναντες τῆς ἀληθείας τὸ παραδοξολογεῖν, καὶ μύθους πλάττειν ψυχαγωγίας ἕνεκα, παρήσομεν. *Biblioth. Hist.*, liv. I, chap. LXIX, t. I, p. 207.

(2) Πολυανθρωπίᾳ δὲ τὸ μὲν παλαιὸν πολὺ προέσχε πάντων τῶν γνωριζομένων τόπων κατὰ τὴν οἰκουμένην, καὶ καθ' ἡμᾶς δὲ οὐδενὸς τῶν ἄλλων δοκεῖ λείπεσθαι. Ἐπὶ μὲν γὰρ τῶν ἀρχαίων χρόνων ἔσχε κώμας ἀξιολόγους, καὶ πόλεις πλείους τῶν μυρίων καὶ ὀκτακισχιλίων, ὡς ἐν ταῖς ἀναγραφαῖς ὁρᾶν ἐστι κατακεχωρισμένον. *Diod. Sic. Biblioth. Hist.*, liv. I, chap. XXXI, t. I, pag. 89.

(3) Malgré les assertions positives de M. Matter (*Histoire de l'école d'Alexandrie*, t. II, pag. 285. Comparez *Histoire du gnosticisme*, t. I, pag. 48), il n'y a aucune preuve des voyages en Égypte des premiers Grecs, et il est même douteux que Platon ait jamais visité ce pays. (« Whether he ever was in Egypt is doubtful. » Bunsen, *Egypte*, t. I, pag. 60.) M. Bunsen dit à la page 152 : « With Diodorus all systematic inquiry into the history of Egypt ceases, not only on the part of the Greeks, but of the ancients in general. » M. Lake, dans un essai sur le Quorra, arrive à la conclusion qu'après Ptolémée, les anciens n'ajoutaient rien à ce qu'ils savaient sur la géographie africaine. *Journal of Geografical Society*, t. II, pag. 9.

(4) Voyez à ce sujet quelques bonnes remarques dans Heeren, *African Nations*, t. II, pag. 202-207, et, sur la difference entre les traditions de Thebes et de Memphis, voyez Matter, *Histoire de l'école d'Alexandrie*, t. I, pag. 7. La puissance et l'importance de ces deux cités variaient, chacune étant la capitale à des périodes différentes. Bunsen, *Egypt*, t. II, pag. 54, 55, 244, 445, 446; Vyse, *On the Pyramides*, t. III, pag. 27, 100; Sharpe, *History of Egypt*, t. I, pag. 9, 19, 24, 34, 167, 185.

sont d'accord quant à l'accroissement rapide du peuple, et quant à la condition servile dans laquelle il était tombé. Dans le fait, la seule apparence de ces monuments magnifiques qui sont encore debout sont une preuve évidente de la situation dans laquelle se trouvait la nation qui les a élevés. Pour bâtir des constructions aussi prodigieuses (1), et en même temps si inutiles (2), il devait évidemment y avoir tyrannie de la part de ceux qui étaient au pouvoir, et esclavage pour le peuple. Aucune richesse, quelque grande qu'elle pût être, aucune dépense, quelque prodigue qu'elle fût, n'aurait pu couvrir les frais immenses que ces monuments auraient coûtés, s'ils avaient été l'ouvrage d'hommes libres recevant pour leur travail une récompense juste et honnête (3). Mais en Égypte, comme dans l'Inde, ces considérations étaient écartées, parce que tout tendait à favoriser les rangs élevés de la société, et à opprimer les rangs inférieurs. Il y avait entre les deux classes un abîme immense et infranchissable (4). Si un individu appartenant à la classe ouvrière changeait d'occupation, ou si l'on savait qu'il portait son attention vers la politique, il était sévèrement

(1) Sir John Herschel (*Disc. on natural Philosophy*, pag. 60) calcule que la grande pyramide pèse douze mille sept cent soixante millions de livres. Comparez Lyell, *Principles of Geology*, pag. 459, où l'évaluation plus grande encore de six millions de tonnes (6,196,000,000 kilog.) est donnée. Mais, d'après Perring, la quantité de maçonnerie est de 6,316,000 tonnes (6,417,056,000 kilog.) ou 82,110,000 pieds cubes. Voyez Bunsen, *Egypt*, t. II, pag. 155. Londres, 1854, et Vyse, *On the Pyramids*, 1840, t. II, pag. 113.

(2) On a formé beaucoup d'hypothèses sur le but pour lequel les pyramides ont été construites; mais on admet aujourd'hui qu'elles n'étaient ni plus ni moins que les tombes des rois égyptiens! Voyez Bunsen, *Egypt*, t. II, pag. XVII, 88, 105, 372, 381, et Sharp, *History of Egypt*, t. I, pag. 21.

(3) Pour une évaluation de ce que coûterait de nos jours la construction d'une des pyramides par des ouvriers européens, voyez Vyse, *On the Pyramids*, t. II, pag. 268.

(4) Ceux qui se plaignent qu'en Europe la différence entre les classes est encore trop grande peuvent trouver quelque satisfaction dans l'étude des anciennes civilisations en dehors de l'Europe.

puni (1), et dans aucune circonstance le laboureur ou l'ouvrier ne pouvait posséder la terre; dans le fait, cette défense s'appliquait à tous les individus, excepté au roi, à l'armée et au clergé. La masse du peuple n'était guère que des bêtes de somme; et tout ce qu'on attendait de lui, c'était un travail incessant et non payé. Si ces individus négligeaient leur travail, ils étaient fouettés; et le même châtiment était fréquemment infligé aux domestiques, même femmes (2). Ces règlements, et d'autres semblables, étaient bien conçus; ils convenaient admirablement à ce vaste système social qui, basé sur le despotisme, ne pouvait être maintenu que par la cruauté. De là venait, le travail de la nation entière étant complétement au pouvoir d'une classe peu nombreuse, la possibilité d'élever ces édifices énormes, que des observateurs irréfléchis admirent comme une preuve de civilisation (3), mais qui, en réalité, prouvent jusqu'à l'évidence un état de choses complétement dépravé et malsain; un état de choses dans lequel l'habileté et le raffinement, quoique imparfait, des arts, seraient préjudiciables à ceux mêmes à qui ils auraient dû profiter; de sorte que même les ressources créées par le peuple étaient tournées contre lui.

Il serait absurde de s'attendre à ce que, dans une société pareille, on fît grande attention aux souffrances humai-

(1) Wilkinson, *Ancient Egyptians*, t. II, pag. 8, 9 : « Nor was any one permitted to meddle with political affairs, or to hold any civil office in the state. » . . . « If any artizan meddled with political affairs, or engaged in any other employment than the one to which he had been brought up, a severe punishment was instantly inflicted upon him. » Comparez Diodore de Sicile, *Bibliothec. Hist.*, livre I, chap. LXXIV, t. I, pag. 223.

(2) Wilkinson, *Ancient Egyptians*, t. II, pag. 41, 42; t. III, pag. 69; t. IV, pag. 131. Comparez Ammianus Marcellinus, dans Hamilton, *Ægyptiaca*, pag. 309.

(3) Vyse, On *the Pyramids*, t. I, pag. 61; t. II, pag. 92.

nes (1). Cependant nous sommes effrayés par la prodigalité insouciante avec laquelle, en Égypte, les classes élevées gaspillaient le travail et la vie du peuple. Sous ce rapport, comme le prouvent abondamment les monuments qui existent encore, l'Égypte est sans rivale. On peut se faire quelque idée de cet incroyable gaspillage, quand on pense que deux mille hommes furent employés pendant trois ans à transporter une seule pierre d'Éléphantine à Saïs (2), que le canal de la mer Rouge seul coûta la vie à cent vingt mille Égyptiens (3); et que pour bâtir une seule des pyramides, il a fallu le travail de trois cent soixante mille hommes pendant vingt ans (4).

Si nous passons de l'histoire de l'Asie et de l'Afrique à

(1) « Ein Kœnig ahmte den andern nach, oder suchte ihn zu übertreffen: indess das gutmüthige Volk seine Lebenstage am Baue dieser Monumente verzehren musste. So entstanden wahrscheinlich die Pyramiden und Obelisken Ægyptens. Nur in den ältesten Zeiten wurden sie gebauet : denn die spätere Zeit und jede Nation, die ein nützlicher Gewerbe treiben lernte, bauete keine Pyramiden mehr. Weit gefehlt also, dass Pyramiden ein Kennzeichen von der Glückseligkeit und Aufklærung des alten Ægyptens seyn sollten, sind sie ein unwidersprechliches Denkmal von dem Aberglauben und der Gedankenlosigkeit sowohl der Armen, die da baueten, als der Ehrgeizigen, die den Bau befahlen. » Herder, *Ideen zur Geschichte*, t. III, pag. 103, 104. Voyez aussi page 293 et quelques remarques admirables de Volney, dans *Voyage en Égypte*, t. 1, pag. 240, 241. M. Bunsen lui-même, malgré son admiration, dit d'une des pyramides : « The misery of the people, already grievously oppressed, was aggravated by the construction of this gigantic building. . . . . The bones of the oppressors of the people who for two whole generations harassed hundreds of thousands from day to day, » etc. Bunsen, *Egypt*, t. II, pag. 176, un ouvrage rempli de science et d'enthousiasme.

(2) *Καὶ τοῦτο ἐκόμιζον μὲν ἐπ' ἔτεα τρία, δισχίλιοι δέ οἱ προσετετάχατο ἄνδρες ἀγωγέες* Hérodote, livre II, chap. CLXXV, t. 1, pag. 879. Pour le poids énorme des pierres que les Égyptiens portaient quelquefois, voyez Bunsen, *Egypt*, t. 1, pag. 379, et pour les machines qu'ils employaient, ainsi que pour les plans inclinés pour transit, voyez Vyse, *On the Pyramids*, t. 1, pag. 197 ; t. III, pag. 14, 28.

(3) Wilkinson, *Ancient Egyptians*, t. 1, pag. 70. Mais ce savant écrivain n'est pas disposé à accepter un compte rendu si défavorable à ses amis les Égyptiens. Il est possible qu'il y ait exagération, mais personne ne peut nier le fait d'un gaspillage honteux de la vie humaine.

(4) *Τριάκοντα μὲν γὰρ καὶ ἓξ μυριάδες ἀνδρῶν, ὥς φασι, ταῖς τῶν ἔργων λειτουργίαις προσήδρευσαν, τὸ δὲ πᾶν κατασκεύασμα τέλος ἔσχε μόγις ἐτῶν εἴκοσι διελθόντων.* Diodore de Sicile, *Biblioth. Hist.*, livre I, chap. LXIII, t. 1, pag. 188.

celle du nouveau monde, nous trouverons de nouvelles preuves de la véracité des exposés qui précèdent. Les seules parties de l'Amérique qui eussent atteint quelque degré de civilisation avant l'arrivée des Européens, étaient le Mexique et le Pérou (1); auxquels on peut probablement ajouter cette longue et étroite région qui s'étend du sud du Mexique jusqu'à l'isthme de Panama. Dans cette dernière contrée, qui est maintenant connue sous le nom d'Amérique centrale, les habitants, aidés par la fertilité du sol (2), semblent être parvenus à un certain degré de savoir; car les ruines qui existent encore prouvent la possession d'une habileté en mécanique et en architecture trop considérable pour être acquise par une nation complétement barbare (3). C'est tout ce que l'on sait de leur histoire; mais les descriptions que nous avons de monuments tels que Copan, Palenque, et Uxmal, rendent très probable la supposition que l'Amérique

(1) « When compared with other parts of the new world, Mexico and Peru may be considered as polished states... » *History of America*, livre VII, dans Robertson, *Works*, pag. 904. Voyez aussi *Journal of Geographical Society*, t. V, pag. 355.

(2) Comparez Squier, *Central America*, t. I, pag. 34, 244, 358, 421; t. II, pag. 307, avec *Journal of Geographical Society*, t. III, pag. 59; t. VIII, pag. 319, 323.

(3) M. Squier (*Central America*, t. II, pag. 68), qui a exploré le Nicaragua, dit des statues : « The material, in every case, is a black basalt, of great hardness, which, with the best of modern tools, can only be cut with difficulty. » M. Stephens (*Central America*, t. II, pag. 355) trouva à Palenque « elegant specimens of art and models for study. » Voyez aussi t. III, pag. 276, 389, 406; t. IV, pag. 293. Sur les peintures de Chichen il dit (t. IV, pag. 311) « They exhibit a freedom of touch which could only be the result of discipline and training under masters. » A Copan (t. I, pag. 151) : « It would be impossible, with the best instruments of modern times, to cut stones more perfectly. » Et à Uxmal (t. II, pag. 431) : Throughout, the laying and polishing of the stones are as perfect as under the rules of the best modern masonry. » C'est à ces deux écrivains que nous devons presque tout ce que nous savons de l'Amérique centrale, et, quoique l'ouvrage de M. Stephens donne plus de détails, M. Squier dit (t. II, pag. 306), ce que je crois être exact, que jusqu'à la publication de son livre, en 1853, les monuments du Nicaragua étaient complétement inconnus. On trouvera de courtes descriptions des ruines de Guatemala et de Yucatan dans l'ouvrage de Larenaudière, *Mexique et Guatemala*, pag. 308-327, et dans le *Journal of Geographical Society*, t. III, pag. 60-63.

centrale a été autrefois le siége d'une civilisation semblable dans tous ses points essentiels à celle de l'Inde et de l'Égypte; c'est à dire semblable sous le rapport de la distribution inégale de la richesse et du pouvoir, et de l'état de servitude dans lequel la grande masse du peuple restait nécessairement (1).

Mais si l'évidence sur laquelle nous pourrions nous faire une idée de la condition antérieure de l'Amérique centrale est presque entièrement perdue (2), nous sommes plus heureux quant à l'histoire du Mexique et du Pérou. Il existe encore des matériaux considérables et authentiques, qui peuvent nous permettre de former une opinion sur la situation ancienne de ces deux contrées, et sur la nature et l'éteudue de leur civilisation. Cependant, avant de commencer ce sujet, il sera bon de démontrer quelles sont les lois physiques qui ont déterminé les localités de la civilisation américaine; ou, en d'autres termes, pourquoi seulement dans ces contrées la société a été organisée en un système fixe et régulier, pendant que le reste du nouveau monde était peuplé de barbares sauvages et ignorants. Cette recherche sera très intéressante, en ce sens qu'elle fournira une nouvelle preuve de

(1) Voir les remarques sur Yucatan dans Prichard, *Physical History of Mankind*, t. V, pag. 348 : « A great and industrious, though perhaps, as the writer above cited (Gallatin) observes, and enslaved population. Splendid temples and palaces attest the power of the priests and nobles, while as usual no trace remains of the huts in which dwelt the mass of the nation. »

(2) Le docteur M'Culloch (*Researches concerning the Aboriginal History of America*, pag. 272-340) a tiré des écrivains espagnols quelques maigres renseignements sur la condition primitive de l'Amérique centrale, mais on ne connait en aucune façon l'état social et l'histoire de cette contrée, on n'est même pas certain de la race à laquelle appartenaient les habitants, quoiqu'un écrivain récent prétende que « la civilisation guatemalienne ou mistico-zapotèque et mayaquiche est encore vivante pour nous dans les ruines de Mitla et de Palenque. » Larenandière, *Mexique et Guatemala*, pag. 8. Paris, 1843. Le docteur Prichard rapporte également les ruines de l'Amérique centrale à la « Mayan race. » Prichard, *On Ethnology, Report of British Association for* 1857, pag. 252.

la force extraordinaire, irrésistible, avec laquelle les puissances de la nature ont contrôlé la destinée de l'homme.

La première circonstance qui doit nous frapper est qu'en Amérique, comme en Asie et comme en Afrique, toutes les civilisations primitives étaient établies dans des pays chauds; le Pérou tout entier étant très près du tropique sud, l'Amérique centrale et le Mexique près du tropique nord. J'ai essayé d'examiner comment la chaleur du climat avait influencé les arrangements sociaux et politiques de l'Inde et de l'Égypte; et j'espère avoir prouvé que le résultat avait été amené en diminuant les besoins du peuple, et en produisant ainsi une distribution très inégale de la richesse et du pouvoir. Mais, outre cela, il y a une autre manière pour la température moyenne d'un pays d'affecter sa civilisation, et dont j'ai réservé la discussion jusqu'à ce moment, parce qu'elle peut être démontrée plus clairement en Amérique qu'autre part. En effet, dans le nouveau monde, l'échelle sur laquelle opère la nature étant plus vaste que dans l'ancien monde, et ses forces étant plus puissantes, il est évident que ses opérations sur le genre humain peuvent être étudiées plus avantageusement que dans les contrées où la nature est plus faible, et où, par conséquent, les conséquences de son action sont moins apparentes.

Si le lecteur veut bien se rappeler l'immense influence exercée, ainsi que nous l'avons démontré, par une abondante nourriture nationale, il comprendra facilement comment, à cause de la pression des phénomènes physiques, la civilisation de l'Amérique devait nécessairement être limitée à ces parties où la trouvèrent ceux qui découvrirent le nouveau monde. Car, mettant de côté les variétés chimiques et géographiques du sol, on peut dire que les deux causes qui

règlent la fertilité de chaque contrée sont la chaleur et l'humidité (1). Là où elles sont abondantes, la terre sera exubérante de fertilité; là où elles manquent, la terre sera stérile. Cette règle est nécessairement sujette dans son application à des exceptions qui proviennent des conditions physiques qui en sont indépendantes; mais si les autres choses sont égales, la règle est invariable. Et les additions importantes qui, depuis la construction des lignes isothermales, ont été faites à nos connaissances en géographie botanique, nous permettent d'établir ceci comme une loi de la nature, prouvée non seulement par des arguments tirés de la physiologie végétale, mais aussi par l'étude attentive des proportions dans lesquelles les plantes sont réellement distribuées dans les différentes contrées (2).

Un examen général du continent américain démontrera le rapport qui existe entre cette loi et le sujet qui nous occupe.

(1) On ne connaît pas encore beaucoup le rapport qui existe entre les productions végétales d'une contrée et ses singularités géognostiques; mais le lecteur peut comparer Meyen, *Geography of Plants*, pag. 64, avec *Reports on Botany by the Ray Society*, 1846, pag. 70, 71. Les lois chimiques du sol sont mieux comprises et ont une relation directe et pratique avec l'emploi des engrais. Voir Turner, *Chemistry*, t. II, pag. 1310-1314; Brande, *Chemistry*, t. I, pag. 691; t. II, pag. 1867-1869; Balfour, *Botany*, pag. 116-122; Liebig et Kopp, *Reports*, t. II, pag. 315, 328; t. III, pag. 463; t. IV, pag. 438, 442, 446.

(2) Relativement à l'influence de la chaleur et de l'humidité sur la distribution géographique des plantes, voyez Henslow, *Botany*, pag. 295-300, et Balfour, *Botany*, pag. 560-563. Meyen (*Geography of Plants*, pag. 263) dit : « I therefore, after allowing for local circumstances, bring the vegetation of islands also under that law of nature, according to which the number of species constantly increases with increasing heat and corresponding humidity. » Quant à l'effet de la température seulement, comparez une note dans Erman, *Siberia*, t. I, pag. 64, 65, avec *Reports on Botany by the Ray Society*, pag. 339, 340. Dans ce dernier ouvrage, l'auteur suppose que la chaleur est le plus important de tous les agents simples; cela est probablement vrai, mais l'influence de l'humidité est immense. En effet, il a été prouvé récemment que l'oxygène, employé par les semences pendant la germination, ne vient pas toujours de l'air, mais s'obtient par la décomposition de l'eau. Voir les curieuses expériences de MM. Edwards et Colin, dans Lindley, *Botany*, t. II, pag. 261, 262. Londres, 1848, et, pour l'alimentation directe que l'eau fournit aux végétaux, voyez le grand ouvrage de Burdach, *Traité de physiologie*, t. IX, pag. 254, 398.

D'abord, en ce qui regarde l'humidité, toutes les grandes rivières du nouveau monde se trouvent sur la côte orientale, et il n'y en a aucune sur la côte occidentale. Les causes de ce fait remarquable sont inconnues (1); mais il est certain qu'il n'y a ni dans l'Amérique du nord, ni dans l'Amérique du sud, aucun fleuve considérable qui se jette dans l'océan Pacifique; tandis que de l'autre côté il y a de nombreuses rivières, quelques-unes d'une importance immense, toutes très considérables, telles que les fleuves Négros, La Plata, San-Francisco, Amazone, Orinoco, Mississipi, Alabama, Saint-Jean, Potomac, Susquehannah, Delaware, Hudson, et Saint-Laurence. Grâce à ce vaste réseau de rivières, le sol est constamment arrosé à l'est (2): mais vers l'ouest il n'y a dans l'Amérique du nord qu'une seule rivière importante l'Orégon (3); tandis que dans l'Amérique du Sud, depuis l'isthme de Panama jusqu'au détroit de Magellan, il n'y en a pas une seule. Quant à l'autre cause principale de fertilité, la chaleur,

(1) Il y a une différence entre les chutes d'eau des chaines des montagnes orientales et occidentales, qui expliquent ce fait en partie, mais non complètement, et même si cette explication était plus satisfaisante elle est trop prochaine aux phénomènes pour avoir une grande valeur scientifique, et elle doit elle-même être référée à des considérations géologiques d'un ordre plus élevé.

(2) On peut se faire une idée de cette irrigation d'après l'évaluation faite pour la rivière Amazone, qui draine une surface de deux millions cinq cent mille milles carrés, dont l'embouchure a une largeur de quatre vingt-seize milles et qui est navigable pour une distance de 2,200 milles à partir de son embouchure. Somerville, *Physical Geography*, t. 1, pag. 423. Il est dit dans un *Essay on the Hydrography of South America* (*Journal of Geograph. Society*, t. II, pag. 250) que « with the exception of one short portage of three miles, water flows, and is for the most part navigable, between Buenos Ayres, in 35° south latitude, to the mouth of the Orénoque, in nearly 9° north. Se also on this river-system, » T. V, pag. 93; t. X, pag. 267. Pour l'Amérique du nord, M. Rogers (*Geology of North America*, pag. 8; *Brit. Assoc. for* 1834) dit : « The area drained by the Mississipi and all its tributaries is computed at 1,990,000 square miles. » Comparez Richardson, *Arctic Expedition*, t. II, pag. 164.

(3) L'Orégon ou la Colombie, comme on l'appelle quelquefois, forme une remarquable ligne botanique qui est la limite de la Flore californienne. Voyez *Reports on Botany by the Ray Society*, pag. 113.

nous trouvons dans l'Amérique du nord un état de choses complétement opposé. Nous trouvons que si l'irrigation est à l'est, la chaleur est à l'ouest (1). Cette différence de température entre les deux côtes est probablement liée à quelque grande loi météorologique; car dans tout l'hémisphère du nord, la partie orientale des continents et des îles est plus froide que la partie occidentale (2). Il est impossible de décider, dans l'état actuel de la science, si cela se rattache à quelque cause vaste et compréhensive, ou bien s'il y a pour chaque cas une cause particulière; mais le fait lui-même est incontestable, et son influence sur l'histoire primitive de l'Amérique est extrêmement curieuse. En conséquence de ce fait, les deux grandes conditions de fertilité n'ont été réunies dans aucune partie du continent au nord du Mexique. D'un côté, les contrées ont manqué de chaleur; de l'autre côté, elles ont manqué d'humidité. L'accumulation de la richesse se trouvant ainsi entravée, le progrès de la société a été arrêté; et jusqu'à ce que, dans le seizième siècle les lumières de l'Europe furent apportées en Amérique, il n'y a pas un seul exemple d'un peuple, au nord du vingtième parallèle, qui ait atteint même la civilisation imparfaite à laquelle les

(1) Pour avoir la preuve que la température moyenne de la côte occidentale de l'Amérique du Nord est plus élevée que celle de la côte orientale, voyez *Journal of Geographical Society*, t. IX, pag. 380; t. XI, pag. 168, 216. Humboldt, *la Nouvelle Espagne*, t. I, pag. 42, 336; Richardson, *Arctic Expedition*, t. II, pag. 214, 218, 219, 259, 260. Ceci est bien démontré par le fait botanique que sur la côte occidentale les conifères croissent jusqu'au 68° ou 70° de latitude nord, tandis que sur la côte orientale leur limite au nord est 60°. Voyez un essai sur la morphologie des conifères dans *Reports on Botany by the Ray Society*, pag. 8, que l'on devrait comparer avec Forry, *On the Climate of the United States and its Endemic Influences*. New-York, 1842, pag. 89.

(2) « Writers on climate have remarked that the eastern coasts of continents in the northern hemisphere have a lower mean temperature than the western coasts. » Richardson, on *North-American Zoology*, pag. 129; *British Association for* 1836. Voyez aussi *Report for* 1841, *Sections*, pag. 28; Davis, *China*, t. III, pag. 140, 141; *Journal of Geographical Society*, t. XXII, pag. 176.

habitants de l'Inde et de l'Égypte arrivèrent facilement (1). D'un autre côté, au sud du vingtième parallèle, le continent change tout à coup de forme, et se resserrant rapidement, devient une bande étroite de terre, jusqu'à ce qu'il arrive à l'isthme de Panama. Cette région étroite était le centre de la civilisation mexicaine; et si l'on compare les arguments qui précèdent, on verra facilement pourquoi il en fut ainsi; car la configuration particulière de la terre assurait une vaste ligne de côtes, et donnait ainsi à la partie méridionale de l'Amérique du nord le caractère du Nil. Aussi cette région avait-elle un des traits caractéristiques d'un climat insulaire, c'est à dire une augmentation d'humidité causée par la vapeur d'eau qui s'élève de la mer (2). Par conséquent, pendant que la position du Mexique près de l'équateur lui donnait la chaleur, la forme du pays lui donnait l'humi-

(1) Le peu que nous connaissons quant à l'état primitif des tribus de l'Amérique du nord a été réuni par le docteur M'Culloch dans son savant ouvrage *Researches concerning America*, pag. 119-146. Il dit à la page 121 : « They lived together without laws and civil regulations. » Il est probable que dans cette partie du monde la population n'a jamais été fixe, et nous savons maintenant que les habitants du nord-est de l'Asie sont allés à différentes époques vers le nord-ouest de l'Amérique, comme c'est le cas pour les Tschuktschi que l'on trouve sur les deux continents. En effet, Dobell fut si frappé de la ressemblance entre les deux tribus de l'Amérique du nord et d'autres qu'il rencontra à l'ouest presque aussi loin que Tomsk, qu'il fut d'opinion qu'elles avaient une même origine. Voyez Dobell, *Travels in Kamtschatka and Siberia*, 1830, t. II, pag. 112. Et, sur cette question de rapports entre les deux continents, comparez Crantz, *History of Greenland*, t. I, pag. 259, 260, avec Richardson, *Arctic Expedition*, t. I, pag. 362, 363, et Prichard, *Physical History of Mankind*, t. IV, pag. 458-463; t. V, pag. 371, 378.

(2) Certaines considérations physiques générales nous feraient supposer un rapport entre la quantité de la pluie et l'étendue des côtes, et en Europe la seule partie du monde pour laquelle nous ayons des comptes rendus météorologiques étendus, le rapport a été prouvé par la statistique. « If the quantity of rain which falls in different parts of Europe is measured, it is found to be less, other things being equal, as we recede from the sea-shore. » Kaemtz, *Meteorology*, 1845, pag. 139. Comparez pag. 91, 94. De là vient sans doute la grande rareté des pluies quand on avance du Mexique vers le Nord. « Au nord du 20°, surtout du 22° au 30° de latitude, les pluies, qui ne durent que pendant les mois de juin, de juillet, d'août et de septembre, sont peu fréquentes dans l'intérieur du pays. » Humboldt, *la Nouvelle Espagne*, t. I, pag. 46.

dité ; et cette partie de l'Amérique du nord étant la seule qui réunît ces deux conditions, elle était également la seule qui eût une civilisation. Il n'y a pas le moindre doute que si les plaines sablonneuses de la Californie et de la Colombie du sud, au lieu d'être brûlées jusqu'à la stérilité, avaient été arrosées par les rivières de l'Est, ou si les rivières de l'Est avaient été accompagnées de la chaleur de l'Ouest, le résultat de l'une ou de l'autre combinaison eût été cette exubérance du sol par laquelle, comme l'histoire du monde le prouve décisivement, toute civilisation primitive doit être précédée. Mais comme, des deux éléments de fertilité, l'un faisait défaut dans chaque partie de l'Amérique au nord du vingtième parallèle, la conséquence était que, jusqu'à ce que cette ligne fût passée, la civilisation ne pouvait prendre racine; et et on n'a jamais trouvé, et nous pouvons sans crainte affirmer que jamais on ne trouvera aucune évidence qu'une seule nation ancienne, dans toute l'immensité de cet énorme continent, soit parvenue à faire de grands progrès dans les arts de la vie, ou se soit organisée en société fixe et permanente.

Voilà donc pour les agents physiques qui ont présidé aux destinées primitives de l'Amérique du nord. Mais pour ce qui regarde l'Amérique du sud, une série bien différente de circonstances se présenta; car la loi, en vertu de laquelle les côtes orientales sont plus froides que les côtes occidentales, n'est pas seulement applicable à l'hémisphère du sud, mais est remplacé par une loi entièrement opposée. Au nord de l'équateur, l'orient est plus froid que l'occident; au sud de l'équateur, la chaleur est plus grande à l'orient qu'à l'occident (1). Or, si nous rattachons ce fait à

(1) « The difference between the climates of the east and west coasts of continents and

ce qui a été observé relativement au vaste réseau de rivières qui distingue la partie orientale de la partie occidentale de l'Amérique, il devient évident que dans l'Amérique du sud existe cette coopération de chaleur et d'humidité qui manque à l'Amérique du nord. Il en résulte que le sol dans la partie orientale de l'Amérique du sud est remarquable par sa fertilité, non seulement près du tropique, mais considérablement au delà ; le sud du Brésil et même une partie de l'Uruguay, possédant une fertilité qui ne se trouve dans aucune contrée de l'Amérique du nord, située sous une latitude correspondante.

Un coup d'œil rapide sur les généralisations qui précèdent pourrait donner lieu de supposer que la partie orientale de l'Amérique du sud, étant si richement douée par la nature (1), aurait dû être le siége d'une de ces civilisations qui, dans d'autres parties du monde, ont été produites par des causes semblables. Mais si nous examinons plus attentivement, nous trouvons que ce qui vient d'être indiqué n'épuise en aucune façon les aspects même physiques de notre sujet, et que nous devons prendre en considération un troisième grand agent, qui a suffi pour neutraliser les résultats naturels des deux autres, et pour maintenir dans la

islands, has also been observed in the southern hemisphere; but here the west coasts are than the east, while in the northern hemisphere the east are the colder. » Meyen, *Geography of Plants*, 1846, pag. 24.

(1) M. Darwin, qui a écrit un des ouvrages les plus précieux sur l'Amérique du sud, avait été frappé de cette supériorité de la côte orientale, et il remarque que les fruits qui mûrissent bien et en grande abondance, tels que le raisin et la figue, dans la latitude 41° sur la côte orientale, réussissent très mal dans une latitude plus basse de l'autre côté du continent. Darwin, *Journal of Researches*. Londres, 1840, pag. 268. Comparez Meyen, *Geography of Plants*, pag. 25, 188. La proposition de Daniell (*Meteorological Essays*, pag. 104, section XIV) est donc trop générale et ne devrait s'appliquer qu'aux continents du nord de l'équateur.

barbarie les habitants de pays qui sans cela auraient été les plus florissants de toutes les contrées du nouveau monde.

L'agent auquel je fais allusion est ce qu'on appelle les vents alizés ; un phénomène extraordinaire par lequel, comme nous le verrons bientôt, toutes les civilisations antérieures à celles de l'Europe ont été influencées d'une manière sérieuse et préjudiciable. Ces vents ne couvrent pas moins de 56 degrés de latitude ; 28 au nord de l'équateur, et 28 au sud (1). Dans cette vaste étendue, qui comprend quelques-unes des plus fertiles contrées du monde, les vents alizés soufflent, pendant toute l'année, soit du nord-est, soit du sud-est (2). Les causes de cette régularité sont maintenant bien comprises, et on sait qu'elles proviennent en partie du mouvement de la terre ; car l'air froid venant des pôles s'écoule constamment vers l'équateur, et produit ainsi les vents du snd dans l'hémisphère méridionale. Ces vents dévient toutefois de leur cours naturel à cause du mouvement de la terre, quand elle tourne sur son axe de l'ouest à l'est, et comme la rotation de la terre est naturellement plus rapide à l'équateur que partout ailleurs, il arrive que dans le voisinage de l'équateur la rapidité est si grande qu'elle dépasse les mouvements de l'atmosphère s'éloignant des

(1) Les vents alizés arrivent quelquefois jusqu'au trentième parallèle. Voyez Daniell, *Meteorological Essays*, pag. 469. Le docteur Traill (*Physical Geography*. Édimbourg, 1838, pag. 200) dit : « They extend to about 30° on each side of the equator. » Mais je crois qu'on les trouve rarement aussi loin, quoique Robertson ait certainement tort de supposer qu'ils sont particuliers aux tropiques. *History of America*, livre IV, dans Robertson, *Works*, pag. 781.

(2) « In the northern hemisphere the trade-wind blows from the north-east, and in the southern from the south-east. » Meyen, *Geography of Plants*, pag. 42. Comparez Walsh, *Brazil*, t. I, pag. 112 ; t. II, pag. 494. Et, sur le « tropical east-wind » du golfe du Mexique, voyez Forry, *Climate of the United States*, pag. 206. Le docteur Forry dit que ce vent a donné aux arbres « an inclination from the sea. »

pôles, force ces mouvements à prendre une autre direction, et donne lieu à ces courants vers l'est qu'on appelle les vents alizés (1). Mais ce qui nous importe pour le moment, ce n'est pas tant une explication des vents alizés qu'un exposé du rapport qui existe entre ce grand phénomène physique et l'histoire de l'Amérique du sud.

Les vents alizés, soufflant sur la côte orientale de l'Amérique du sud, et venant de l'est, traversent l'océan Atlantique, et par conséquent atteignent la terre surchargés des vapeurs qui se sont accumulées pendant leur passage. Ces vapeurs, en touchant le rivage, sont, à des intervalles périodiques, condensées en pluies; et comme elles ne peuvent avancer vers l'ouest à cause de la chaîne gigantesque des Andes, au dessus de laquelle elles ne peuvent passer (2), elles précipitent toute leur humidité sur le Brésil, qui, en conséquence, est souvent inondé par les torrents les plus

(1) Relativement aux causes des vents alisès, voyez Somerville, *Connexion of the Physical Sciences*, pag. 136, 137; Leslie, *Natural Philosophy*, pag. 518; Daniell, *Meteorological Essays*, pag. 44, 102, 476-481; Kaemts, *Meteorology*, pag. 37-39; Prout, *Bridgewater Treatise*, pag. 254-256. La découverte de la véritable théorie est souvent attribuée à M. Daniell, mais c'est Adely qui l'a véritablement découverte. *Note in Prout*, pag. 257. Les moussons, que quelques écrivains populaires confondent souvent avec les vents alizés, sont causés, dit-on, par la prédominance de la terre et par la différence entre sa température et celle de la mer Voyes Kaemts, pag. 42, 45. Relativement à ce qu'on peut appeler la conversion des vents alizés en moussons, d'après les lois très récemment promulgnées par M. Dove, voyez *Report of British Association for* 1847 (*Transac. of Sections*, pag. 30) et *Report for* 1848, pag. 94. Les moussons sont mentionnés dans Humboldt, *Cosmos*, t. II, pag. 485; *Asiotic Researches*, t. XVIII, part. I, pag. 261; Thirlwall, *History of Greece*, t. VII, pag. 13, 55; *Journal of Geograph. Society*, t. II, pag. 90. t. IV, pag. 8, 9, 148, 149, 169; t. XI, pag. 162. t. XV, pag. 146-149; t. XVI, pag. 185; t. XVIII, pag. 67, 68; t. XXIII, pag. 112; Low, *Sarawak*, pag. 30.

(2) Lyell, *Principles of Geology*, pag. 201, 714, 715. Voyez aussi Somerville, *Physical Geography*, t. II, pag. 71. Relativement à ce pouvoir que la Cordillère des Andes a d'arrêter les nuages, voyes Azara, *Voyages dans l'Amérique méridionale*, t. I, pag. 33. D'après le docteur Tschudi, la chaîne orientale est proprement les Andes et la chaîne occidentale la Cordillère, mais on fait rarement cette distinction. Tschudi, *Travels in Perse*, pag. 290.

destructifs (1). Cette alimentation abondante, étant assistée par le vaste réseau de rivières particulier à la partie orientale de l'Amérique, et étant aussi accompagnée par la chaleur, a donné au sol une activité qu'aucune autre partie du monde n'a pu égaler (2). Le Brésil, qui est presque aussi grand que l'Europe entière, est couvert d'une végétation dont la profusion est incroyable. Dans le fait, la croissance y est si féconde et si vigoureuse, que la nature semble se livrer à une orgie déréglée de puissance. Une grande partie de cette immense contrée est couverte de forêts épaisses, dont les arbres magnifiques, fleurissant avec une beauté sans rivale et mille nuances admirables, jettent leurs produits avec une prodigalité inépuisable. Sur le haut de ces arbres sont perchés des oiseaux au plumage éclatant, qui font leurs nids dans leurs retraites sombres et élevées. Au dessous, leurs troncs sont surchargés de broussailles, de plantes grimpantes, de parasites innombrables, fourmillant de créatures vivantes. Là aussi, se trouvent des myriades d'insectes de toute espèce ; des reptiles aux formes étranges et singulières ; des serpents et des lézards mouchetés avec une beauté mortelle : tout cela trouve moyen d'exister dans

(1) Pour la pluie au Brésil, voyez Daniell, *Meteorological Essays*, pag. 335 ; Darwin, *Journal*, pag. 11, 33 ; Spix et Martius, *Travels in Brazil*, t. II, pag. 113 ; Gardner, *Travels in Brazil*, pag. 53, 99, 114, 175, 233, 394.

(2) Le docteur Gardner, qui examinait ces faits avec l'œil d'un botaniste, dit que près de Rio-de-Janeiro la chaleur et l'humidité sont suffisantes pour dédommager même du plus mauvais terrain, à ce point que des « rocks, on which scarcely a trace of earth is to be observed, are covered with velloxias, tillandsias, melasto-maceæ, cacti, orchideæ, and fern, and all in the vigour of life. » Gardner, *Travels in Brazil*, pag. 9. Voyez aussi dans Walsh, *Brazil*, t. II, pag. 297, 298, une description curieuse de la saison des pluies : « For eight or nine hours a day, during some weeks, I never had a dry shirt on me ; and the clothes I divested myself of at night, I put on quite wet in the morning. When it did not rain, which was very rare, there shone out in some places a burning sun ; and we went smoking along, the wet exhaling by the heat, as if we were dissolving into vapour. »

ce vaste atelier, dans cet immense dépôt de la nature. Et pour que rien ne manque à cette terre merveilleuse, les forêts sont bordées de prairies énormes, qui, regorgeant de chaleur et d'humidité, fournissent la nourriture à d'innombrables troupeaux de bétail sauvage qui paissent et s'engraissent dans leurs pâturages; pendant que les plaines, riches d'un autre genre de vitalité, sont le séjour favori des animaux les plus féroces et les plus rusés qui se dévorent entre eux, mais si nombreux qu'il semblerait impossible à la puissance humaine de les détruire jamais (1).

Telles sont l'effusion et l'abondance vitales qui distinguent le Brésil parmi toutes les contrées du monde (2). Mais, au milieu de cette pompe, de cette splendeur de la nature, il n'y a pas de place pour l'homme. Il est réduit à l'insignifiance par la majesté qui l'entoure. Les forces qui lui sont opposées sont si formidables, qu'il n'a jamais pu leur tenir tête, qu'il n'a jamais pu résister à leur immense pression. Le Brésil tout entier, malgré les grands avantages qu'il semble avoir, est toujours resté sans la moindre civilisation.

(1) Relativement à l'histoire naturelle du Brésil, j'ai comparé quelques remarques dans Swainson, *Geography of Animals*, pag. 75-87, avec Cuvier, *Règne animal*, t. I, pag. 460; t. II, pag. 28, 65, 66, 89; t. IV, pag. 51, 75, 258, 320, 394, 485, 561; t. V, pag. 40, 195, 272, 334, 553; Azara, *Amerique méridionale*, t. I, pag. 244-388, et la plus grande partie de Wincklor, *Geschichte der Botanik*, pag. 378, 570-578; Southey, *History of Brazil*, t. I, pag. 27; t. III, pag. 345, 823; Gardner, *Brazil*, pag. 18, 32-34, 41-44, 131, 330; Spix et Martius, *Brazil*, t. I, pag. 207 209, 238-248; t. II, pag. 131, 160-163. Et quant aux faits qui sont parmi les merveilles du monde, Somerville, *Physical Geography*, t. II, pag. 204-206; Prichard, *Physical History*, t. V, pag. 497; Darwin, *Journal*, pag. 11, 24; Walsh, *Brazil*, t. I, pag. 145. t. II, pag. 29, 30, 253.

(2) Cette richesse extraordinaire a excité l'admiration de tous ceux qui l'ont vue. M. Walsh, qui a voyagé dans des contrées très fertiles, mentionne « the exceeding fecundity of nature which characterizes Brazil. » Walsh, *Brazil*, t. II, pag. 19. Et un éminent naturaliste, M. Darwin, dit (*Journal*, pag. 29) : « In England, any person fond of natural history enjoys in his walks a great advantage, by always having something to attract his attention; but in these fertile climates, teeming with life, the attractions are so numerous that he is scarcely able to walk at all. »

Ses habitants sont des sauvages errants, incapables de combattre les obstacles que la richesse même de la nature a jetés sur leur chemin. Car les indigènes, comme tous les peuples dans l'enfance de la société, sont opposés à toute espèce d'entreprise; et ne connaissant pas les arts par lesquels les obstacles physiques sont renversés, ils n'ont jamais essayé de lutter contre les difficultés qui arrêtaient leur progrès social. Dans le fait, ces difficultés sont si sérieuses, que, pendant plus de trois cents ans, toutes les ressources des connaissances européennes ont vainement été employées pour essayer de les détruire. Le long de la côte du Brésil, les Européens ont introduit un peu de cette civilisation que les indigènes n'auraient jamais pu atteindre par leurs propres efforts. Mais cette civilisation, très imparfaite en elle-même, n'a jamais pénétré l'intérieur du pays, où l'on trouve encore un état de choses semblable à celui qui y a existé de tout temps. Le peuple, ignorant et par conséquent brutal, ne reconnaissant ni frein ni loi, continue à vivre au sein d'une barbarie invétérée (1).

Dans ce pays, les causes physiques sont si actives, et opèrent sur une échelle si immense, qu'il a été impossible jusqu'ici d'échapper aux effets de leur action combinée. Les progrès de l'agriculture sont arrêtés par des forêts impéné-

(1) Azara (*Amérique méridionale*, t. II, pag. 1, 168) donne une description curieuse, mais quelquefois dégoûtante, des sauvages indigènes dans la partie du Brésil au sud du 16°, à laquelle ses observations sont limitées. Quant aux habitants des autres parties, voyez Henderson, *History of Brazil*, pag. 28, 29, 107, 173, 248, 315, 473; M'Culloch, *Researches concerning America*, pag. 77, et la description plus récente du docteur Martius, dans *Journal of Geographical Society*, t. II, pag. 191-199. Même en 1817, il était rare de voir un indigène à Rio-de-Janeiro (Spix et Martins, *Travels in Brazil*, t. I, pag. 142), et le docteur Gardner (*Travels in Brazil*, pag. 61, 62) dit que « more than one nation of Indians in Brazil, » sont revenues à cette vie sauvage à laquelle il semblait qu'elles eussent été arrachées.

trables, et les moissons sont détruites par des insectes innombrables (1). Les montagnes sont trop élevées pour les escalader, les rivières sont trop larges pour les traverser avec des ponts; tout se réunit pour arrêter l'esprit humain, et réprimer son ambition naissante. C'est ainsi que l'énergie de la nature embarrasse le génie de l'homme. Nulle part on ne trouve un contraste aussi pénible entre la grandeur du monde extérieur et la petitesse du monde intérieur. L'esprit de l'homme, dompté dans cette lutte inégale, non seulement a été incapable d'avancer, mais encore il aurait reculé sans une assistance étrangère. Car même aujourd'hui, avec toutes les améliorations qui sont constamment apportées de l'Europe, il n'y a aucun signe de progrès réel; et malgré le grand nombre de colonies nouvelles, c'est à peine si un cinquième de la terre est cultivé (2). Les habitudes du peuple sont toujours aussi barbares; et quant à la population, c'est une chose bien digne de remarque que le Brésil, le pays dans lequel, plus que dans tout autre, les ressources physiques sont immenses, dans lequel les végétaux et les animaux sont très abondants, dont le sol est arrosé par les plus nobles fleuves, dont les côtes sont garnies de ports excellents, et dont l'immense territoire est douze fois plus grand

(1) Sir C. Lyell (*Principles of Geology*, pag. 682) remarque « the incredible number of insects which lay waste the crops in Brasil, » et M. Swainson, qui a voyagé dans cette contrée, dit : « The red ants of Brazil are so destructive, and at the same time so prolific, that they frequently dispute possession of the ground with the husbandman, defy all his skill to extirpate their colonies, and fairly compel him to leave his fields uncultivated. » Swainson, *On the Geography and Classification of Animals*, pag. 87. Pour plus de renseignements sur ces insectes, voyez Darwin, *Journal*, pag. 37-43; Southey, *History of Brazil*, t. I, pag. 144, 256, 333-335, 343; t. III, pag. 365, 642, 876; Spix et Martius, *Travels in Brazil*, t. I, pag. 259; t. II, pag. 117; Cuvier, *Règne animal*, t. IV, pag. 320.

(2) La terre cultivée est évaluée à 1 1/2 ou 2 pour cent. Voyez M'Culloch, *Geographical Dictionary*, 1849, t. I, pag. 340.

que celui de la France, ne contient qu'une population de six millions d'habitants (1).

Ces considérations expliquent suffisamment comment il se fait que dans tout le Brésil on ne rencontre aucun monument d'une civilisation même très imparfaite; aucune évidence que le peuple ait, à une époque quelconque, réussi à sortir de la condition dans laquelle on l'avait trouvé lors de la découverte du pays. Mais juste en face du Brésil se trouve une autre contrée qui, quoique située sur le même continent et sous la même latitude, est soumise à des conditions physiques différentes, et a été par conséquent la scène de résultats également différents. Cette contrée est le célèbre royaume du Pérou, qui comprenait tout le tropique méridional et qui, grâce aux circonstances que nous venons d'énumérer, a été naturellement la seule partie de l'Amérique du sud où une tentative de civilisation pouvait être faite. Au Brésil, la chaleur du climat était accompagnée d'une double irrigation, provenant d'abord de l'immense réseau des rivières donné par la nature à la côte orientale, et ensuite de l'humidité abondante déposée par les vents alizés. De cette combinaison est résulté cette incomparable fertilité, qui, en ce qui regarde l'homme, a déjoué son propre but, arrêtant ses progrès par une exubérance qui l'aurait aidé, si elle avait été moins excessive. Car, comme

(1) Dans le courant de ce siècle, la population du Brésil a été évaluée d'une manière différente à différentes époques, le chiffre le plus élevé étant de 7,000,000, le plus bas de 4,000,000. Comparez Humboldt, *Nouvelle Espagne*, t. II, pag. 855; Gardner, *Brazil*, pag. 12; M'Culloch, *Geographical Dictionary*, 1849, t. 1, pag. 430, 434. M. Walsh décrit le Brésil comme « abounding in lands of the most exuberant fertility, but nearly destitute of inhabitants. » Walsh, *Brazil*, t. 1, pag. 248. C'était en 1828 ou 1829 et depuis, la population européenne a augmenté ; mais, tout compris, le chiffre de 6,000,000 semble une évaluation juste de ce que nous ne pouvons savoir que d'une manière approximative.

nous l'avons vu, lorsque la puissance de production de la nature est portée au delà d'un certain point, les connaissances incomplètes d'hommes barbares sont incapables de lutter avec elle, ou de la faire servir en quoi que ce soit à leurs intérêts. Mais si cette puissance, tout en étant très active, est cependant renfermée dans des limites maniables, il en résulte une situation semblable à celle que nous avons observée en Asie et en Afrique, contrées dans lesquelles la profusion de la nature, au lieu d'être un obstacle aux progrès de la société, les a au contraire favorisés en encourageant cette accumulation de richesse, sans laquelle le progrès est impossible. Aussi, pour apprécier les conditions physiques qui ont dans l'origine déterminé la civilisation, nous devons faire attention, non seulement à l'exubéranbe de la nature, mais aussi examiner si elle est, qu'on nous permette l'expression, susceptible d'être maniée; c'est à dire que nous devons considérer la facilité avec laquelle les ressources peuvent être employées aussi bien que l'importance de ces ressources. Si nous appliquons cette règle au Mexique et au Pérou, nous trouvons qu'ils étaient les contrées de l'Amérique dans lesquelles cette combinaison se présentait de la manière la plus heureuse. En effet, quoique leurs ressources fussent moins nombreuses que celles du Brésil, elles étaient bien plus faciles à diriger; et, en même temps la chaleur du climat mettait en jeu les autres lois qui, comme j'ai essayé de le démontrer, ont si sérieusement influencé toutes les civilisations primitives. Il y a un fait très remarquable, qui, je crois, n'a jamais été observé; c'est que, même par rapport à la latitude, la limite actuelle du Pérou au sud correspond avec l'ancienne limite du Mexique au nord, et que, par une coïncidence frappante,

mais qui pour moi est parfaitement naturelle, ces deux limites sont atteintes avant de passer la ligne tropicale; la limite du Mexique étant au 21° de latitude nord, celle du Pérou au 21 1/2° de latitude sud (1).

Telle est la régularité prodigieuse que l'histoire, étudiée sur une large échelle, présente à notre vue. Et si nous comparons le Mexique et le Pérou avec ces contrées de l'ancien monde qui ont déjà été observées, nous trouverons, comme dans toutes les civilisations antérieures à celles de l'Europe, que leurs phénomènes étaient subordonnés à leurs lois physiques. D'abord, les principes caractéristiques de leur nourriture nationale étaient précisément ceux que nous trouvons dans les parties les plus florissantes de l'Asie et de l'Afrique. Car bien qu'on ne trouvât dans le nouveau monde que peu des végétaux nutritifs qui appartiennent à l'ancien, ils étaient remplacés par d'autres exactement analogues au riz et aux dattes, c'est à dire marqués par la même abondance, la même facilité de croissance, et la même exubérance de rendement; ils étaient par conséquent suivis par les mêmes résultats sociaux. Au Mexique et au Pérou, un des articles nutritifs les plus importants a toujours été le maïs, qui, nous avons tout lieu de le croire, était une plante particulière au continent américain (2). Le maïs, comme le riz et comme

(1) Vidaca étant le point le plus méridional de la côte actuelle du Pérou, bien que les conquêtes du Pérou, incorporées dans l'empire, s'étendissent loin dans le Chili et seulement à quelques degrés de la Patagonie. En ce qui regarde le Mexique, la limite septentrionale de l'empire était à 21° sur la côte de l'Atlantique et à 19° sur le Pacifique. Prescott, *History of Mexico*, t. I, pag. 2.

(2) Quelques doutes se sont élevés quant à l'origine asiatique du maïs. Reynier, *Économie des Arabes*, pag. 94, 95; mais des recherches plus récentes semblent prouver qu'il était inconnu avant la découverte de l'Amérique. Comparez Meyen, *Geography of Plants*, pag. 44, 303, 304; Walckenaer, note dans Azara, *Amérique méridionale*, t. I, pag. 149; Cuvier, *Progrès des sciences naturelles*, t. II, pag. 354; Cuvier, *Éloges historiques*, t. II, pag. 178; London, *Encyclopædia of Agriculture*, pag. 829; M'Culloch, *Dict. of*

les dattes, est éminemment le produit d'un climat chaud; et bien qu'il croisse, dit-on, sur des plateaux à une élévation même de 7,000 pieds (1), on le trouve rarement au delà du quarantième parallèle (2), et son exubérance décroît rapidement avec la diminution de la température. Ainsi, dans la Nouvelle Californie, son rendement moyen est de 70 à 80 pour un (3); mais au Mexique proprement dit, il rend de trois à quatre cents pour un, et dans les circonstances vraiment favorables jusqu'à huit cents pour un (4).

Un peuple qui tire sa subsistance d'une plante d'une fécondité aussi extraordinaire n'avait pas besoin d'être très énergique; et il avait en même temps toute facilité pour augmenter une population, et produire ainsi un enchaîne-

Commerce, 1849, pag. 831. Les remarques accidentelles sur le maïs faites par Ixtlilxochitl, l'historien mexicain, prouve son emploi général comme aliment avant l'arrivée des Espagnols. Voyez Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques*, t. I, pag. 53, 64, 240; t. II, pag. 19.

(1) « Maize, indeed, grows to the height of 7,200 feet above the level of the sea, but only predominates between 3,000 and 6,000 elevation. » Lindley, *Vegetable Kingdom*, 1847, pag. 112. Ceci a trait aux parties tropicales de l'Amérique du sud, mais on prétend que le *maïs Zea* a été cultivé sur les pentes des Pyrénées, « at an elevation of 3,000 to 4,000 feet. » Voyez *Austin on the Forty Days' Maize*, dans *Report of British Association for* 1849, *Trans. of Sec.*, pag. 68.

(2) M. Meyen (*Geography of Plants*, pag. 302) et M. Balfour (*Botany*, pag. 567) supposent qu'en Amérique la limite extrême du maïs est 40°, et c'est en effet ce qui arrive pour sa culture en grand; mais il croît certainement jusqu'au 52°, peut-être jusqu'au 54°, de latitude nord. Voyez Richardson, *Arctic Expedition*, 1851, t. II, pag. 49, 234.

(3) Sous la zône tempérée, entre les 33° et 38° de latitude, par exemple, dans la Nouvelle Californie, le maïs ne produit en général, année commune, que 70 à 80 grains pour un. Humboldt, *la Nouvelle Espagne*, t. II, pag. 375.

(4) La fécondité du Tlaolli ou maïs mexicain est au delà de tout ce que l'on peut imaginer en Europe. La plante, favorisée par de fortes chaleurs et par beaucoup d'humidité, acquiert une hauteur de deux à trois mètres. Dans les belles plaines qui s'étendent depuis San Juan del Rio à Queretaro, par exemple dans les terres de la grande métairie de l'Esperanza, une fanègue de maïs en produit quelquefois huit cents. Des terrains fertiles en donnent, année commune, trois à quatre cents. Humboldt, *Nouvelle Espagne*, t. II, pag. 374. M. Ward donne à peu près la même évaluation. Voyez Ward, *Mexico*, t. I, pag. 32; t. II, pag. 230. Dans l'Amérique centrale (Guatemala), le maïs rend 300 pour un. Larenaudière, *Mexique et Guatemala*, pag. 257.

ment de conséquences sociales et politiques semblables à celles que nous avons observées dans l'Inde et en Égypte. En outre, il y avait, avec le maïs, d'autres espèces d'aliments auxquels les mêmes remarques sont applicables. La pomme de terre, qui, en Irlande, a causé des effets si nuisibles en stimulant l'accroissement de la population, est, dit-on, indigène du Pérou; et, bien que ceci soit nié par un écrivain très compétent (1), il n'y a certainement aucun doute qu'elle s'y trouvait en grande abondance lorsque cette contrée fut découverte par les Européens (2). Au Mexique, la pomme de terre était inconnue à l'arrivée des Espagnols; mais les Mexicains et les Péruviens vivaient en grande partie du produit de la banane; un végétal dont la puissance de reproduction est si extraordinaire, que, sans les témoignages précis et irrécusables que nous possédons, elle serait complétement incroyable. Cette plante remarquable est, en Amérique, intimement liée aux lois physiques du climat; c'est en effet un article de première importance pour la subsistance de l'homme, partout où la température dépasse un certain point (3). Quant à ses propriétés nutritives, tout ce

(1) La pomme de terre n'est pas indigène du Pérou. Humboldt, *Nouvelle Espagne*, t. II, pag. 400. D'un autre côté, Cuvier (*Histoire des sciences naturelles*, part. II, pag. 185) dit péremptoirement : « Il est impossible de douter qu'elle ne soit originaire du Pérou. » Voyez aussi ses *Éloges historiques*, t. II, pag. 171. Comparez Winckler, *Geschichte der Botanik*, pag. 92 : « Von einem gewissem, Carate unter den Gewæchsen Peru's mit den Namen papas aufgeführt. »

(2) Et a depuis toujours été employé comme aliment. Pour la pomme de terre péruvienne, comparez Tschudi, *Travels in Peru*, pag. 178, 368, 386; Ulloa, *Voyages to South America*, t. I, pag. 287, 288. Dans le Pérou méridional, à une élévation de 13,000 ou 14,000 pieds, il se passe un phénomène curieux, la fécule de la pomme de terre tournant en principe saccharin à cause du froid. Bollaert, dans *Journal of Geographical Society*, t. XI, pag. 119.

(3) Humboldt (*Nouvelle Espagne*, t. II, pag 359) dit : « Partout où la chaleur moyenne de l'année excède vingt-quatre degrés centigrades, le fruit du bananier est un objet de culture du plus grand intérêt pour la subsistance de l'homme. » Comparez Bullock, *Mexico*, pag. 281.

qu'il est nécessaire de dire, c'est qu'un arpent de bananes peut nourrir plus de cinquante personnes, tandis que le même arpent de terre semé en Europe avec du blé ne peut nourrir que deux personnes (1). Quant à l'exubérance de sa croissance, on a calculé que son produit est quarante-quatre fois plus grand que celui de la pomme de terre, et cent trente-trois fois plus grand que celui du froment (2). On comprendra facilement maintenant que, sous tous les rapports importants, les civilisations du Mexique et du Pérou soient strictement analogues à celles de l'Inde et de l'Égypte. Dans ces quatre contrées, comme dans quelques autres de l'Asie méridionale et de l'Amérique centrale, il existait une certaine quantité de savoir, méprisable certainement au point de vue européen, mais très remarquable par son contraste avec l'ignorance grossière qui régnait parmi les nations contemporaines et voisines. Mais il y avait dans toutes une absence complète de l'esprit démocratique, la même impuissance à répandre même la civilisation insuffisante qu'elles possédaient, le même pouvoir despotique de la part des classes élevées, et la même dépendance méprisable de la part des basses classes. Car, comme nous l'avons vu clairement, toutes ces civilisations étaient affectées par certaines causes physiques qui, quoique favorables à l'accumulation de la richesse, ne l'étaient pas à sa division. Et comme les con-

(1) M'Culloch, *Geograph. Dict.*, 1849, t. II, pag. 315.

(2) « Je doute qu'il existe une autre plante sur le globe qui, sur un petit espace de terrain, puisse produire une masse de substance nourrissante aussi considérable. » . . . . . « Le produit des bananes est par conséquent à celui du froment comme 133 : 1, à celui des pommes de terre comme 44 : 1. » Humboldt, *Nouvelle Espagne*, t. II, pag. 362, 363. Voyez aussi Prout, *Bridgewater Treatise*, pag. 333, édition 1845; Prescott, *Peru*, t. I, pag. 131, 132; Prescott, *Mexico*, t. I, pag. 114; Ulloa, *South America*, t. 1, pag. 74; Boyle, *Works*, t. III, pag. 590.

naissances des hommes étaient encore dans leur enfance (1), il était impossible de lutter contre ces agents physiques, ou de les empêcher de produire sur l'organisation sociale ces effets dont j'ai essayé dans les pages précédentes de suivre les traces. Au Mexique et au Pérou, les arts et surtout ceux qui contribuent au luxe des classes riches, étaient cultivés avec grand succès. Les maisons de la haute société étaient remplies d'ornements et d'ustensiles d'un travail admirable ; les chambres étaient tendues de magnifiques tapisseries, les vêtements et les ornements personnels trahissaient un luxe presque incroyable, les bijoux étaient exquis de forme, les robes flottantes étaient richement brodées des plumes les plus rares, apportées des parties les plus éloignées de l'empire ; en un mot, tout prouvait la possession d'une richesse immense, et l'ostentation prodigue avec laquelle cette richesse était gaspillée (2). Mais au dessous de cette classe venait le peuple, et on peut facilement s'imaginer sa condi-

(1) La seule science qu'ils connussent était l'astronomie, que les Mexicains paraissent avoir cultivée avec un grand succès. Comparez les remarques de La Place, dans Humboldt, *Nouvelle Espagne*, t. 1, pag. 92, avec Prichard, *Physical History*, t. V, pag. 323, 329; M'Culloch, *Researches*, pag. 201-225; Larenaudière, *Mexique*, pag. 5, 52; Humboldt, *Cosmos*, t. IV, pag. 456; *Journal of Geographical Society*, t. VII, pag. 3. Mais leur astronomie, comme on devait s'y attendre, était mêlée d'astrologie. Voyez Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques*, t. I, pag. 168 t. II, pag. 94, 111.

(2) Les œuvres d'art produites par les Mexicains et les Péruviens sont dépréciées par Robertson, qui avoue pourtant ne les avoir jamais vues. *History of America*, livre VII ; Robertson, *Works*, pag. 909, 920. Mais, dans le courant de ce siècle, on a sérieusement étudié ce sujet, et, outre l'évidence de leur habileté et de leur prodigalité réunie par M. Prescott (*History of Peru*, t. I, pag. 28, 142 : *History of Mexico*, t. I, pag. 27, 28, 122, 256, 270, 307 ; t. II, pag. 115, 116), je puis renvoyer le lecteur au témoignage de M. Humboldt, le seul voyageur dans le nouveau monde qui ait possédé une connaissance physique et historique suffisante pour le rendre un juge éclairé. Humboldt, *Nouvelle Espagne*, t. II, pag. 483 et autres. Comparez les remarques de M. Pentland sur les tombes des environs de Titicaca, *Journal of Geographical Society*, t. X, pag. 554, avec M'Culloch, *Researches*, pag. 364-366 ; Larenaudière, *Mexique*, pag. 41, 42, 66 ; Ulloa, *South America*, t. I, pag. 465, 466.

tion. Au Pérou, c'était le peuple qui payait tous les impôts; la noblesse et le clergé en étaient complétement exemptés (1). Et comme, dans une semblable condition sociale, il était impossible au peuple d'accumuler aucuns biens, il était obligé de subvenir aux dépenses du gouvernement par son travail personnel, qui était placé entièrement sous la surveillance de l'État (2). Ceux qui étaient à la tête du gouvernement savaient fort bien qu'avec un pareil système les sentiments d'indépendance personnelle étaient impossibles; aussi ils imaginèrent des lois par lesquelles, même dans les choses les plus minutieuses, la liberté d'action était constamment contrôlée. Le peuple était si bien enchaîné, qu'il ne pouvait ni changer de résidence, ni faire de changements à ses vêtements, sans la permission expresse du gouvernement. La loi désignait à chaque individu la profession qu'il devait suivre, le costume qu'il devait porter, la femme qu'il devait épouser, et les amusements qu'il pouvait se permettre (3). Il y avait

(1) « The members of the royal house, the great nobles, even the public functionaries and the numerous body of the priesthood, were all exempt from taxation. The whole duty of defraying the expenses of the government belonged to the people. » Prescott, *History of Peru*, t. 1, pag. 56.

(2) Ondegardo dit explicitement : « Solo el trabajo de las personas era el tributo que se dava, porque ellos no poseian otra cosa. » Prescott, *Peru*, t. I, pag. 57. Comparez M'Culloch, *Researches*, pag. 359. La situation était précisément la même au Mexique : « Le petit peuple, qui ne possédait point de biens fonds et qui ne faisait point de commerce, payait sa part des taxes en travaux de différents genres; c'était par lui que les terres de la couronne étaient cultivées, les ouvrages publics exécutés et les diverses maisons appartenantes à l'empereur construites ou entretenues. » Larenandière, *Mexique*, pag. 39.

(3) M. Prescott s'en étonne, quoique ce fût, eu égard aux circonstances, parfaitement naturel. Il dit (*History of Peru*, t. 1, pag. 159) : « Under this extraordinary polity, a people, advanced in many of the social refinements, well skilled in manufactures and agriculture, were unacquainted, as we have seen, with money. They had nothing that deserved to be called property. They could follow no craft, could engage in no labour, no amusement, but such as was specially provided by law. They could not change their residence or their dress without a license from the government. They could not even exercise the freedom which is conceded to the most abject in other countries—that of selecting their own wives. »

au Mexique un état de choses semblable, les mêmes conditions physiques y étaient suivies des mêmes résultats sociaux. Le Mexique et Pérou forment pendant l'un à l'autre dans cette particularité si essentielle à l'étude de l'histoire : la condition dn peuple. Car, malgré bien des différences moins importantes (1) les deux pays s'entendaient sur ce point qu'il n'y avait que deux classes supérieures, c'est à dire les tyrans, et la classe inférieure, c'est à dire les esclaves. Telle était la situation du Mexique, lorsqu'il fut découvert par les Européens (2), situation qui existait évidemment depuis les temps les plus reculés. Cet état de choses était devenu si insupportable, que nous possédons l'évidence la plus décisive qne le mécontentement général du peuple fut une des causes qui facilitèrent les progrès de l'invasion espagnole, et précipitèrent la chute de l'empire méxicain (3).

Plus on approfondit cet examen, plus on trouve frappante la ressemblance entre ces civilisations qui existaient avant ce qu'on peut appeler la période européenne de l'esprit humain. La division d'une nation en castes serait impossible dans les grandes contrées européennes; mais elle avait existé depuis l'antiquité la plus reculée en Egypte, dans l'Inde, et selon toute apparence en Perse (4). Cette même institution était

(1) Les Mexicains étant, dit Prichard (*Physical History*, t. V, pag. 467), par nature plus cruels que les Péruviens; mais nos renseignements ne sont pas assez étendus pour nous permettre de juger si cela venait de causes physiques ou de causes sociales. Herder donnait la préférence à la civilisation péruvienne : *Der gebilderste Staat dieses Welttheils, Peru. Ideen zur Geschichte der Menschheit*, t. 1, pag. 33.

(2) Voyez dans Humboldt, *Nouvelle Espagne*, t. 1, pag. 401, un compte rendu remarquable de la condition du peuple mexicain à l'époque de la conquête espagnole. Voyez aussi *History of America*, livre VII ;Robertson, *Works*, pag. 907.

(3) Prescott, *History of the Conquest of Mexico*, t. 1, pag. 34. Comparez une observation du même genre sur l'invasion de l'Égypte dans Bunsen, *Egypt*, t. II, pag. 414.

(4) Firdousi constate la division en castes en Perse, et son assertion devrait, même en mettant de côté ce qu'elle a de vraisemblable, avoir plus de poids que le silence des histo-

strictement appliquée au Pérou (1); et ce qui prouve combien elle était sympathique à cet état de société, c'est qu'au Mexique, où la division par castes n'était pas établie par la loi, c'était pourtant une coutume reconnue que le fils devait suivre la même profession que son père (2). C'était là le symptôme politique de cet esprit stationnaire et conservateur qui, comme nous le verrons ci-après, a été le trait caractéristique de toute contrée dans laquelle les classes supérieures se sont emparées du monopole du pouvoir. Le symptôme religieux de ce même esprit se manifestait dans cette révérence démesurée pour l'antiquité, et dans cette haine de tout changement que les plus grands écrivains qui se sont occupés de l'Amérique ont si justement remarquée comme une analogie entre les indigènes du Mexique et ceux de l'Indostan (3). On peut encore ajouter que ceux qui ont étudié l'histoire des anciens

riens grecs qui, en règle générale, ne connaissent guère que leur propre pays. Selon Malcolm, l'existence des castes, au temps de Jemsheed, est confirmée par « quelques auteurs mahométans, » mais il ne les cite pas. Malcolm, *History of Persia*, t. I, pag. 505, 506. On a essayé souvent, mais sans succès, de constater l'époque à laquelle le système des castes a été établi pour la première fois. Comparez *Asiatic Researches*, t. VI, pag. 251; Heeren, *African Nations*, t. II, pag. 121; Bunsen, *Egypt*, t. II, pag. 410; Rammohun Roy, *On the Veds*, pag. 269.

(1) Prescott, *History of Peru*, t. I, pag. 143, 156.

(2) Idem, *Ibid.*, t. I, pag. 124.

(3) « Les Américains, comme les habitants de l'Indoustan et comme tous les peuples qui ont gémi longtemps sous le despotisme civil et religieux, tiennent avec une opiniâtreté extraordinaire à leurs habitudes, à leurs mœurs, à leurs opinions. . . . . Au Mexique, comme dans l'Indoustan, il n'étoit pas permis aux fidèles de changer la moindre chose aux figures des idoles. Tout ce qui appartenoit au rite des Azteques et des Hindous étoit assujéti à des lois immuables. » Humboldt, *Nouvelle Espagne*, t. I, pag. 95, 97. Turgot (*OEuvres*, t. II, pag. 226, 313, 314) fait quelques remarques admirables sur la certitude d'opinion naturelle à certaines conditions de la société. Voyez aussi Herder, *Ideen zur Geschichte*, t. III, pag. 34, 35, et comparez Turner, *Ambassy to Tibet*, pag. 41; Forbes, *Oriental Memoirs*, t. I, pag. 15, 164; t. II, pag. 236; Mill, *History of India*, t. II, pag. 214; Elphinstone, *History of India*, pag. 48 Otter, *Life of Clarke*, t. II, pag. 109; *Transac. of Asiatic Society*, t. II, pag. 64; *Journal of Asiatic Society*, t. VIII, pag. 116.

Egyptiens ont observé la même tendance chez ce peuple. Wilkinson, qui est bien connu pour avoir fait une étude approfondie de leurs monuments, dit qu'ils étaient moins disposés que toute autre nation à faire le moindre changement dans leur culte religieux (1); et Hérodote, qui visitait leur pays il y a 2,300 ans, nous assure que non seulement ils conservaient leurs anciennes coutumes, mais encore refusaient d'en adopter de nouvelles (2). Sous un autre point de vue, la ressemblance n'est pas moins intéressante entre ces contrées éloignées, car elle provient évidemment de causes que nous avons déja fait connaître comme étant communes à toutes les deux. Au Mexique et au Pérou, les classes inférieures étant à la merci des classes élevées, il en résultait nécessairement ce gaspillage frivole du travail que nous avons remarqué en Égypte, et dont on peut trouver la preuve dans les ruines de ces temples et de ces palais qui se rencontrent encore dans différentes parties de l'Asie. Les Mexicains et les Péruviens élevaient d'immenses constructions, aussi inutiles que celles d'Égypte, qui ne peuvent être construites dans aucun pays, à moins que le travail du peuple ne soit mál payé et mal dirigé (3). Le prix de ces monuments

(1) Wilkinson, *Ancient Egyptians*, t. III, pag. 262. Comparez pag. 273; Bunsen, *Egypt*, t. II, pag. 64; Ritter, *History of oncient Philosophy*, t. IV, pag. 625, 626.

(2) Hérodote, livre II, chap. LXXIX : Πατρίοισι δὲ χρεώμενοι νόμοισι, ἄλλον οὐδένα ἐπικτέωνται : et la note dans Baehr, t. I, pag. 660 : « "Νόμους priores interpretes explicarunt *cantilenas, hymnos*; Schweighæuserus rectius intellexit *instituta ac mores.* » Dans Timæus, Platon représente aussi un prêtre égyptien disant à Solon : « Ἕλληνες ἀεὶ παῖδές ἐστε, γέρων δὲ Ἕλλην οὐκ ἔστιν. Et lorsque Solon demande ce qu'il veut dire Νέοι ἐστέ, est la réponse, τὰς ψυχὰς πάντες· οὐδεμίαν γὰρ ἐν αὐταῖς Ἔχετε δι' ἀρχαίαν ἀκοὴν παλαιὰν δόξαν οὐδὲ μάθημα χρόνῳ πολιὸν οὐδέν. Chap. v dans *Platonis Opera*, t. VII, pag. 242, édit. Bekker. Londres, 1826.

(3) Les Mexicains semblent avoir été plus somptueusement prodigues que les Péruviens. Voyez relativement à leurs immenses pyramides, dont l'une, Cholula, avait une base « twice as broad as the largests Egyptian pyramid. » M'Culloch, *Researches*, pag. 252-256; Bullok, *Mexico*, pag. 111-115, 414; Humboldt, *Nouvelle Espagne*, t. I, pag. 240, 241.

de la vanité est inconnu; mais il faut qu'il soit énorme, puisque les Américains, qui ne connaissaient pas l'emploi du fer (1), ne purent se servir d'une ressource qui diminue énormément la main d'œuvre dans la construction des grands travaux. On a pourtant encore aujourd'hui quelques données qui peuvent nous aider à former une opinion sur ce sujet. Si nous prenons, par exemple, les palais de leurs rois, nous trouvons qu'au Pérou, la construction de la résidence royale avait employé 20,000 hommes pendant 50 ans (2); et que celle du Mexique avait nécessité le travail de 200,000 hommes : ces faits sont remarquables, et nous permettraient, même en l'absence de toute autre évidence, d'apprécier la situation de contrées dans lesquelles on dépensait une force aussi prodigieuse dans un but aussi insignifiant (3).

Ces faits, puisés aux sources les plus véridiques, prouvent la force de ces grandes lois physiques, qui, dans les contrées les plus florissantes en dehors de l'Europe, ont encouragé l'accumulation de la richesse, mais en ont entravé la dispersion, et ont ainsi assuré aux classes supérieures le monopole de l'un des aliments les plus importants de la puissance sociale et politique. Il en est résulté que dans toutes ces civilisations la masse du peuple ne retirait aucun

(1) Prescott, *History of Mexico*, t. I, pag. 117 ; t. III, pag. 341, et Prescott, *History of Peru*, t. I, pag. 145. Voyez aussi Haüy, *Traité de minéralogie*. Paris, 1801, t. IV, pag. 372.

(2) Prescott, *History of Peru*, t. I, pag. 18.

(3) M. Prescott (*History of Mexico*, t. I, pag. 153) dit : « We are not informed of the time occupied in building this palace; but 200,000 workmen, it is said, were employed on it. However this may be, it is certain that the Tezcucan monarchs, like those of Asia and ancient Egypt, had the control of immense masses of men, and would sometimes turn the whole population of a conquered city, including the women, into the public works. The most gigantic monuments of architecture which the world has witnessed would never have been reared by the hands of freemen. » L'historien mexicain Ixtlilxochitl donne une curieuse description d'un de ces palais. Voyez *Histoire des Chichimèques*, traduction de Ternaux Compans. Paris, 1840, t. I, pag. 257-262, chap. XXXVII.

avantage des améliorations nationales; et que, la base du progrès étant très étroite, le progrès lui-même n'avait aucune sécurité (1). Aussi était-il tout naturel que le système entier tombât en poussière lorsque surgissaient des circonstances défavorables. Dans ces contrées, la société, n'ayant aucune homogénéité, ne pouvait résister; et il n'est pas douteux que longtemps avant la crise finale de leur destruction, ces civilisations irrégulières ne fussent entrées dans la voie de la décadence; de telle sorte que leur propre dégénération vint en aide à l'invasion étrangère et assura la chute de ces anciens royaumes qui, avec un système meilleur, auraient pu être sauvés.

Nous avons donc expliqué de quelle manière les grandes civilisations en dehors de l'Europe avaient été affectées par les singularités de leur nourriture, de leur climat, et de leur sol. Il me reste maintenant à examiner l'effet de ces autres agents physiques auxquels j'ai donné le nom collectif d'aspects de la nature, et qui vont suggérer de vastes et compréhensives recherches sur l'influence exercée par le monde extérieur, en ce sens qu'il prédispose l'homme à certaines habitudes de raisonnement, et donne ainsi un ton particulier à la religion, aux arts, à la littérature et, en un mot, à toutes les manifestations principales de l'esprit humain. La constatation de la marche de ce phénomène forme un supplément nécessaire aux investigations que nous venons de terminer. Car, de même que nous avons vu l'influence évidente du climat, de la nourriture, et du sol sur l'accumulation et sur

(1) Ceci peut être démootré par une excellente remarque de M. Matter, *Histoire de l'école d'Alexandrie*, t. I, pag. 68. La même chose pour la Perse. Malcolm, *History of Persia*, t. II, pag. 130. C'est précisément le contraire qui s'est passé dans les parties les plus civilisées de l'Europe.

la distribution de la richesse, de même allons-nous voir la part que prennent les aspects de la nature dans l'accumulation et dans la distribution de la pensée. Nous avons à faire dans le premier cas, avec les intérêts matériels de l'homme; dans le second cas avec ses intérêts intellectuels. J'ai analysé les premiers aussi bien que je le pouvais, et peut-être aussi bien que l'état actuel des lumières le permet (1). Mais les autres intérêts, c'est à dire le rapport entre les aspects de la nature et l'esprit de l'homme, embrassent des spéculations d'une telle importance, et nécessitent une telle quantité de matériaux tirés de toutes les sources, que j'éprouve une appréhension sérieuse quant au résultat; et je n'ai pas besoin d'ajouter que je n'ai ni la prétention de faire une analyse complète du sujet, ni l'espérance de faire plus que généraliser quelques-unes des lois de ce procédé compliqué, mais jusqu'ici inexploré, par lequel le monde extérieur a influencé l'esprit humain, perverti ses mouvements naturels, et trop souvent entravé ses progrès naturels.

Les aspects de la nature, considérés de ce point de vue, peuvent se diviser en deux classes : la première classe se compose de ceux qui sont le plus propres à exciter l'imagination; la seconde de ceux qui s'adressent à ce que l'on appelle communément l'entendement, c'est à dire aux simples opérations logiques de l'intellect. Car bien qu'il soit vrai que dans un esprit complet et bien organisé, l'imagination et l'entendement remplissent leur rôle respectif, et se servent mutuellement d'auxiliaires, il est également vrai que, dans la majorité des cas, l'entendement est trop faible pour conte-

(1) J'entends en ce qui concerne les généralisations physiques et économiques. Quant à la partie littéraire, j'ai la conscience de bien des imperfections, surtout pour ce qui regarde les histoires mexicaine et péruvienne.

nir l'imagination et modérer sa dangereuse licence. Le progrès de la civilisation tend à apporter un remède à cette disproportion, et à revêtir les facultés de la raison de cette autorité qui, dans l'état primitif de la société, est le privilége exclusif de l'imagination. Y a-t-il, ou n'y a-t-il pas lieu de craindre que la réaction n'aille éventuellement trop loin, et que les facultés de la raison ne tyrannisent à leur tour les facultés de l'imagination? C'est là une question d'un profond intérêt; mais, dans l'état actuel de nos connaissances, il est probablement impossible de la résoudre. En tout cas, il est certain que cela ne s'est jamais vu jusqu'ici; car, même dans ce siècle, où l'imagination est plus contrôlée qu'elle ne l'a été à aucune autre époque, elle a beaucoup trop d'empire; ce qu'il serait aisé de prouver non seulement par les superstitions qui existent encore parmi les classes inférieures dans tous les pays, mais aussi par ce respect poétique pour l'antiquité qui, bien qu'il ait diminué depuis longtemps, entrave encore l'indépendance, aveugle le jugement et circonscrit l'originalité des classes éclairées.

Or, en ce qui concerne les phénomènes naturels, il est évident que tout ce qui inspire des sentiments de terreur ou de grand étonnement, que tout ce qui excite dans l'esprit du vague et de l'irrésistible, a une tendance particulière à enflammer l'imagination, et à amener sous son empire les opérations plus lentes et plus réfléchies de l'entendement. Dans ces circonstances, l'homme, se mettant lui-même en contraste avec la force et la majesté de la nature, éprouve d'une façon pénible la conscience de sa propre insignifiance. Un sentiment d'infériorité s'empare de lui. Des obstacles innombrables l'enveloppent de tout côtés, et limitent sa volonté individuelle. Son esprit, épouvanté devant l'indéfini et devant

l'indéfinissable, cherche à peine à scruter les détails qui composent cette imposante grandeur (1). D'un autre côté, là où les œuvres de la nature sont mesquines et faibles, l'homme reprend confiance, il semble qu'il soit plus capable de compter sur sa propre force; il peût, pour ainsi dire, passer outre, et faire preuve d'autorité dans toutes les directions. Plus les phénomènes sont accessibles, plus il lui devient facile de les expérimenter, ou de les observer minutieusement; ses dispositions naturelles pour l'investigation et l'analyse se trouvent encouragées, il est tenté de généraliser les aspects de la nature, et de les relier aux lois qui les gouvernent. Si l'on examine de cette manière l'esprit humain sous cette influence des aspects de la nature, c'est sûrement un fait remarquable que toutes les grandes civilisations primitives ont été situées près des tropiques, où ces aspects ont le caractère le plus sublime et le plus terrible, et où la nature entoure l'homme, sous tous les rapports, de plus grands dangers. En règle générale, le monde extérieur est plus dangereux en Asie, en Afrique, et en Amérique qu'en Europe. Ceci est vrai non seulement pour les phénomènes fixes et permanents, tels que les montagnes et autres grandes barrières naturelles, mais aussi pour les phénomènes accidentels, tel que les tremblements de terre, les tempêtes, les ouragans et la

(1) La sensation de la peur, même lorsqu'il n'y a aucun danger, devient assez forte pour enlever tout le plaisir qu'on pourrait éprouver. Voyez, par exemple, une description de la grande montagne qui sert de limite à l'Hindostan, dans *Asiatic Researches*, t. XI, pag. 469: « It is necessary for a person to place himself in our situation before he can form a just conception of the scene. The depth of the valley below, the progressive elevation of the intermediate hills, and the majestic splendour of the cloud-capt Himalaya, formed so grand a picture, that the mind was impressed with a sensation of dread rather than of pleasure. » Comparez t. XIV, pag. 116. Calcutta, 1822. Dans le Tyrol, on a remarqué que la grandeur des scènes de la nature dans les montagnes remplissait l'esprit des habitants de crainte, et avait donné naissance à une foule de légendes superstitieuses. Alison, *Europe*, t. IX, pag. 79, 80.

peste, qui dans ces régions sont tous très fréquents et très désastreux. Ces dangers constants et serieux produisent des effets analogues à ceux qui sont causés par la sublimité de la nature, en ce sens que, dans les deux cas, il y a une tendance à accroître l'activité de l'imagination. En effet, l'inconnu étant du ressort particulier de l'imagination, tout événement important qui n'est pas expliqué devient un aiguillon direct pour nos facultés imaginatives. Les événements de ce genre sont plus nombreux dans les régions tropicales que partout ailleurs; il en résulte donc que dans ces régions l'imagination a plus de chances de triompher. Quelques exemples démontrant l'opération de ce principe le placeront dans une lumière plus vive, et prépareront nos lecteurs aux arguments dont il forme la base.

De tous les événements physiques qui augmentent le danger de l'homme, les tremblements de terre sont certainement parmi les plus terribles, non seulement à cause du grand nombre d'êtres humains qui y trouvent la mort, mais aussi à cause de la manière soudaine et inattendue dont ils se présentent. Il y a tout lieu de croire qu'ils sont toujours précédés par certains changements atmosphériques qui frappent immédiatement le système nerveux, et ont ainsi une tendance physique à affaiblir les forces intellectuelles (1). Quoi qu'il en soit, il n'y a aucun doute quant à l'effet qu'ils produisent

(1) « Une augmentation d'electricité s'y manifeste aussi presque toujours, et ils sont généralement annoncés par le mugissement des bestiaux, par l'inquiétude des animaux domestiques et dans les hommes par cette sorte de malaise qui, en Europe, précède les orages dans les personnes nerveuses. » Cuvier, *Progrès des sciences*, t. 1, pag. 265 Voyez aussi sur ce *Vorgefuhl* les observations de Von Hoff, dans le remarquable essai de M. Mallet sur les tremblements de terre (*British Association for* 1850, pag. 68), et le *foreboding* dans Tschudi, *Peru*, pag. 165, ainsi qu'une lettre dans Nichol, *Illustrations of the Eighteenth Century*, t. IV, pag. 504. Le rapport probable entre les tremblements de terre et l'électricité est mentionné dans Bakewell, *Geology*, pag. 434.

en encourageant des habitudes et des associations d'idées particulières. La terreur qu'ils inspirent excitent l'imagination à un degré même pénible, et, jetant le jugement hors de son équilibre, prédispose l'homme à des idées superstitieuses. Et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que la répétition du phénomène, loin d'émousser ces sensations, ne fait que les rendre plus violentes. Au Pérou, où les tremblements de terre semblent être plus communs que dans tout autre pays (1), chaque nouveau phénomène de ce genre augmente la terreur générale, à un tel point que dans quelques cas la peur devient une véritable agonie. (2). L'esprit se trouve ainsi constamment dans un état d'inquiétude et de timidité, et l'homme, témoin des dangers les plus terribles qu'il ne peut ni comprendre ni éviter, est frappé de sa propre impuissance et de la pauvreté de ses ressources (3). L'imagination

(1) « Peru is more subject, perhaps, than any other country to the tremendous visitation of earthquakes. » M'Culloch, *Geog. Dict.*, 1849, t. II, pag. 499. Le docteur Tschudi (*Travels in Peru*, pag. 162) dit de Lima : « At an average forty-five shocks may be counted on in the year. » Voyez aussi, pour les tremblements de terre au Pérou, pag. 43, 75, 87, 90.

(2) Un curieux exemple de l'association des idées l'emportant sur l'effet que produit généralement l'habitude du danger. Le docteur Tschudi (*Peru*, pag. 170), dans la description de la panique causée par ce phénomène, dit : « No familiarity with the phenomenon can blunt this feeling. » Beale (*South-Sea Whaling Voyage*. Lond., 1839, pag. 205) écrit : « It is said at Peru, that the oftener the natives of the place feel those vibrations of the earth, instead of becoming habituated to them, as persons do who are constantly exposed to other dangers, they become more filled with dismay every time the shock is repeated, so that aged people often find the terror a slight shock will produce almost insupportable. » Comparez Darwin, pag. 422, 423. M. Ward observe également, en parlant des tremblements de terre au Mexique, que les indigènes sont plus effrayés que les étrangers. Ward, *Mexico*, t. II, pag. 55. Les dialecticiens, qui n'ont aucune connaissance de l'évidence réunie à ce sujet, ont quelque peine à supposer que la crainte ne soit pas diminuée par l'habitude, et nous trouvons, en effet, que les Pyrrhoniens assuraient que οἱ γοῦν σεισμοὶ παρ' οἷς συνεχῶς ἀποτελοῦνται, ὅτι θαυμάζονται οὐδ' ὁ ἥλιος, ὅτι καθ' ἡμέραν ὁρᾶται. Diog. Laert., *de Vitis Philos.*, lib. IX, segm. 87, t. I, pag. 591.

(3) M. Stephens, qui donne une description remarquable d'un tremblement de terre dans l'Amérique centrale, observe : « I never felt myself so feeble a thing before. » Stephen, *Central America*, t. I, p. 383. Voyez aussi l'effet produit sur l'esprit par un tremblement de terre dans *Transac. of Soc. of Bombay*, t. III, pag. 98, et la note pag. 105.

est éveillée exactement dans la même proportion et commence à croire sérieusement à une intervention surnaturelle. La puissance humaine étant en défaut, on a recours à la puissance surhumaine; on croit à la présence du mystérieux et de l'invisible, et c'est alors que prennent racine parmi le peuple ces sentiments de crainte et d'impuissance qui sont la base de toute superstition, et sans lesquelles aucune superstition ne peut exister (1). On peut trouver la preuve de cet état de choses même en Europe, où ces phénomènes sont comparativement très rares. Les tremblements de terre et les éruptions volcaniques sont plus fréquents et plus destructifs en Italie et dans la péninsule espagnole et portugaise que dans les autres grandes contrées, et c'est précisément là que la superstition règne le plus et que les classes superstitieuses ont le plus de puissance. C'est dans ces contrées que le clergé a établi d'abord son autorité, que la corruption la plus triste du christianisme a eu lieu et que la superstition a conservé pour la plus longue période l'influence la plus funeste. On peut encore ajouter à tout ceci une autre circonstance qui indique le rapport entre ces phénomènes et la prépondérance de l'imagination. En règle générale, les beaux-arts s'adressent plutôt à l'imagination, et les sciences à l'intelligence (2). Or il est à remarquer que

(1) L'influence des tremblements de terre sur la superstition est constatée dans l'admirable ouvrage de Lyell, *Principles on Geology*, pag. 492. Comparez Beausobre, *Histoire critique de Manichée*, t. 1, pag. 243.

(2) Les hommes les plus éminents dans les sciences, et dans le fait tous les hommes éminents, ont sans doute possédé une puissance remarquable d'imagination. Mais, dans les arts, l'imagination joue un rôle bien plus important que dans la science, et c'est ce que je veux démontrer. Sir David Brewster, il est vrai, pense que Newton manquait d'imagination. Brewster, *Life of Newton*, 1855, t. II, pag. 133. Il est impossible de discuter une pareille question dans une note; mais, selon moi, aucun poète, excepté Dante et Shakspeare, n'a eu une imagination plus audacieuse qu'Isaac Newton.

tous les grands peintres et presque tous les grands sculpteurs de l'Europe moderne sont sortis des péninsules italienne et espagnole. L'Italie a sans doute eu plusieurs hommes de grand talent dans les sciences, mais leur nombre n'est nullement en proportion avec celui de ses artistes et de ses poètes. Quant à l'Espagne et au Portugal, la littérature de ces deux pays est éminemment poétique, et leurs écoles ont produit quelques-uns des plus grands peintres connus. En revanche, les facultés de pur raisonnement ont été négligées, et toute la péninsule, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, ne fournit pas à l'histoire des sciences naturelles un seul nom d'un mérite transcendant, un seul homme dont les œuvres forment époque dans le progrès des connaissances européennes (1).

La manière dont les aspects de la nature, lorsqu'ils sont menaçants, stimulent l'imagination (2), encouragent la superstition et découragent le savoir, peut être rendue encore plus apparente par quelques faits nouveaux. Chez un peuple ignorant il y a une tendance directe à attribuer tous les dangers sérieux à une intervention surnaturelle ; un puissant sentiment religieux se trouve ainsi éveillé (3), et il

(1) On pourrait donner encore plus d'extension aux remarques de M. Ticknor sur l'absence de toute science en Espagne. Voyez Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. III, pag. 222, 223. Il dit, pag. 223, qu'en 1817 l'université de Salamanca répondit à une demande qui lui avait été faite de commencer l'enseignement des sciences physiques : « Newton teaches nothing that would make a good logician or metaphysician, and Gassendi and Descartes do not agree so well with revealed truths as Aristotle does. »

(2) Dans les *Asiatic Researches*, t. I, pag. 35, 36, on donne un exemple curieux d'une fiction théologique causée par un tremblement de terre. Voyez aussi t. I, pag. 154, 155, 156, 157, et comparez Coleman, *Mythology of the Hindus*, pag. 17.

(3) Voyez *Asiatic Researches*, t. IV, pag. 56, 57 ; t. VII, pag. 94, et l'effet produit par un volcan dans *Journal of Geographical Society*, t. V, pag. 388. Voyez aussi t. XX, pag. 8, et Tennemann, *Geschichte der Philosophie*, t. I, pag. 292. Comparez la manière dont le clergé se servit d'une éruption volcanique en Islande, Wheaton, *Hist. of the North*, pag. 42. Voyez aussi Raffle, *Hist. of Java*, t. I, pag. 29, 274, et Tschudi, *Peru*, pag. 64, 167, 171.

arrive constamment que non seulement on se soumet au danger, mais même qu'on l'adore. C'est ce qui arrive chez les Hindous dans les forêts du Malabra (1), et ceux qui ont étudié la condition des tribus barbares rencontreront souvent des exemples semblables (2). Dans le fait, ceci est porté à un tel point que, dans quelques contrées et par un sentiment de crainte respectueuse, les habitants refusent de détruire les bêtes féroces et les reptiles nuisibles, le mal infligé par ces animaux étant la cause de l'impunité dont ils jouissent (3).

C'est ainsi que les anciennes civilisations tropicales avaient à lutter contre d'innombrables difficultés inconnues dans les zones tempérées, où la civilisation européenne a été longtemps florissante. Les dévastations des animaux ennemis de l'homme, les ravages des ouragans, les tempêtes, les tremblements de terre (4) et autres périls semblables menaçaient

(1) Les Hindous dans les forêts d'Iruari, dit M. Edye, « worship and respect every thing from which they apprehend danger. » Edye, *On the Coasts of Malabar*, *Journal of Asiatic Society*, t. II, pag. 337.

(2) Le docteur Prichard (*Physical History*, t. IV, pag. 501) dit : « The tiger is worshipped by the Hajin tribe in the vicinity of the Garrows or Garudus. » Compares *Transactions of Asiatic Society*, t. III, pag. 66. Ce sentiment est si puissant que « the tiger's nose strung round a woman's neck is considered as a great preservative in childbirth. » Coleman, *Mythology of Hindus*, pag. 321. Les Seiks ont une superstition curieuse relativement aux blessures faites par un tigre (Burne, *Bokhara*, 1834, t. III, pag. 140), et les Malasirs croient que ces animaux sont envoyés pour punir le peuple de son infidélité. Buchanan, *Journey through the Mysore*, t. II, pag 385.

(3) Les habitants de Sumatra refusent positivement, par suite de leurs idées superstitieuses, de détruire les tigres, malgré leurs terribles ravages. Marsden, *History of Sumatra*, pag 149, 254. La description russe du Kamtschatka et de ses habitants mentionne que « besides the above mentioned gods they pay a religious regard to several animals from which they apprehend danger. » Grieve, *History of Kamtschatka*, pag. 205. Bruce relate qu'en Abyssinie on considère les hyènes comme des « enchanters, » et les habitants « will not touch the skin of a hyena till it has been prayed over and exorcised by a priest. » Murray, *Life of Bruce*, pag. 472. Ceci peut se comparer au respect pour les ours (Erman, *Siberia*, t. I, pag. 492; t. II, pag. 42, 43), ainsi que l'adoration très répandue du serpent.

(4) Pour donner un exemple des terribles conséquences des tremblements de terre, on peut citer ce fait : en 1815 un tremblement de terre et une éruption volcanique eurent lieu

sans cesse les habitants et affectaient le ton de leur caractère national, car la perte de la vie elle-même était encore la plus petite partie de ce qu'ils avaient à souffrir. Le mal réel était que l'esprit était imbu de superstitions qui donnaient à l'imagination plus d'empire qu'à l'entendement; ce qui pénétrait le peuple d'un esprit de révérence, au lieu d'un esprit d'investigation, et encourageait en lui une disposition à négliger la recherche des causes naturelles et à attribuer les événements à l'opération des causes surnaturelles.

Tout ce que nous connaissons sur ces contrées nous prouve l'activité de cette tendance. A très peu d'exceptions près, la santé est plus précaire et les maladies plus communes dans un climat tropical que dans un climat tempéré. Or on a souvent observé, — et en réalité c'est une chose évidente, — que la crainte de la mort dispose l'homme à rechercher une assistance surnaturelle plus qu'il ne le ferait sans cette crainte. Notre ignorance est si complète, relativement à une autre existence, qu'on ne peut s'étonner si le courage même le plus vigoureux tremble en voyant approcher ce futur si sombre et si inconnu. La raison garde complétement le silence sur ce sujet; aussi l'imagination n'a-t-elle aucun frein. L'opération des causes naturelles étant terminée, on suppose que les causes surnaturelles se mettent en jeu. Il en résulte que tout ce qui augmente dans un pays la somme des maladies dangereuses a une tendance immédiate à rendre la superstition plus forte, et à donner plus d'empire à l'imagination aux dépens de la raison. Ce principe est si universel

à Sombawa; le choc se fit sentir « through an arc a of 1,000 miles in circumference, » et les détonations se firent entendre à une distance de 970 milles géographiques. Somerville, *Connexion of the Physical Sciences*, pag. 283; Hitchcock, *Religion of Geology*, pag. 190; Low, *Sarawak*, pag. 10; Bakekell, *Geology*, pag. 438.

que, dans toutes les parties du monde, le vulgaire attribue à l'intervention de la Divinité les maladies qui sont particulièrement fatales, et surtout celles qui apparaissent d'une manière soudaine et mystérieuse. En Europe, on croyait jadis que chaque visite de la peste était une manifestation de la colère divine (1), et cette opinion, bien qu'elle n'existe plus depuis longtemps, est loin d'être éteinte même dans les contrées les plus civilisées (2). Une superstition de ce genre aura

(1) Dans le seizième siècle, « les différentes sectes s'accordèrent néanmoins à regarder les maladies graves et dangereuses comme un effet immédiat de la puissance divine, idée que Fernel contribua encore à répandre davantage. On trouve dans Paré plusieurs passages de la Bible cités pour prouver que la colère de Dieu est la seule cause de la peste, qu'elle suffit pour provoquer ce fléau, et que sans elle les causes éloignées ne sauraient agir. » Sprengel, *Hist. de la médecine*, t. III, p. 112. Le même savant écrivain dit du moyen âge, t. II, p. 372 : « D'après l'esprit généralement répandu dans ces siècles de barbarie, on croyait la lèpre envoyée d'une manière immédiate par Dieu. » Voyez aussi pag. 145, 346, 431. L'évêque Heber dit que les Hindous rejettent les lépreux de la caste à laquelle ils appartiennent et leur enlèvent le droit d'être propriétaires, parce qu'ils sont les objets de la « colère de Dieu. » Heber, *Journey through India*, t. II, pag. 330. Pour l'opinion des Juifs, consultez Le Clerc, *Bibliothèque universelle*, t. IV, pag. 402. Amsterdam. 1702, et, relativement aux chrétiens primitifs, voyez Maury, *Légendes pieuses*, pag 68. Paris, 1843.

(2) Sous l'influence de la philosophie inductive, la théorie théologique de la maladie fut sérieusement affaiblie avant le milieu du dix-septième siècle, et, vers le milieu ou en tous cas dans la seconde moitié du dix-huitième, elle n'avait plus de partisans parmi les hommes de science. On la retrouve encore aujourd'hui dans les classes inférieures, et il y a quelques traces dans les œuvres du clergé et de quelques personnes n'ayant que de légères connaissances physiques. Lorsque le choléra se déclara en Angleterre, on fit quelques efforts pour relever cette vieille notion, mais l'esprit du siècle était trop fort pour qu'ils pussent réussir, et on peut assurer sans crainte que les hommes ne reviendront jamais à leurs anciennes opinions, à moins qu'ils ne soient rejetés dans leur ignorance primitive. Comme exemple des idées que le choléra amenait et de leur antagonisme à toute investigation scientifique, je puis citer une lettre écrite en 1832 par madame Grant, une femme de quelque talent et qui n'était pas sans influence (*Correspondence of Mrs Grant*. London, 1844, t. III, pag. 216, 217), dans laquelle elle dit : « It appears, to me great presumption to indulge so much as people do in speculation and conjective about a disease so evidently a peculiar infliction and differente from all other modes of suffering hitherto know. » Ce désir de limiter les conjectures humaines est précisément ce qui a tenu l'Europe si longtemps dans les ténèbres, puisque ce n'est que par la liberté de l'investigation que nous avons obtenu les connaissances que nous possédons aujourd'hui. Les doutes de Boyle à ce sujet fournissent un curieux exemple de l'état de transition à travers lequel l'esprit humain passait au dix-septième siècle, et qui préparait le chemin pour le grand mouvement d'affranchissement du siècle suivant. Boyle, après avoir examiné les deux côtés de la question, c'est à dire le

nécessairement plus de force dans les pays où la science médicale est plus arriérée ou dans ceux où les maladies sont plus générales. Dans les contrées où ces deux conditions sont remplies, la superstition règne en souveraine, et, même dans celles où une seule de ces conditions existe, la tendance est si irrésistible, qu'il n'y a pas, je crois, un peuple barbare qui n'attribue à ses divinités bonnes ou mauvaises non seulement les maladies extraordinaires, mais même un grand nombre des maladies ordinaires auxquelles il est sujet (1).

côté théologique et le côté scientifique, ajoute : « And it is the less likely that these sweeping and contagious maladies should be always sent for the punishment of impious men, because I remember to have read in good authors, that as some plagues destroyed both men and beasts, so some other did peculiarly destroy brute animals of very little consideration or use to men, as cats, » etc. « Upon these and they likes reasons, I have sometimes suspected that in the controversy about the origin of the plague, whether natural or supernatural neither of the contending, parties is alto gether in the right; since it is very possible that some pestilences may not break forth without an estraordinary, though perhaps not immediate, interposition of Almighty God, provoked by the sins of men ; and yet other plagues may be produced by a tragical concourse of merely natural causes. » *Discourse on the Air*, Boyle, *Works*, t. IV, pag. 288, 289. — « *On n'a raison ni d'un côté ni de l'autre !* » — Un passage instructif pour ceux qui désirent comprendre l'esprit de conciliation du dix-septième siècle, esprit qui tient le milieu entre la crédulité du seizième et le scepticisme du dix-huitième.

(1) La question tout entière est si remplie d'intérêt pour l'historien de l'esprit humain, que je citerai dans cette note toute l'évidence que j'ai pu recueillir, et quiconque voudra bien comparer les passages suivants aura la certitude qu'il y a dans toutes les parties du monde un rapport intime entre l'ignorance de la nature des maladies et du traitement qui leur est propre et la croyance que ces maladies sont causées par un pouvoir surnaturel qui seul peut les guérir : Burton, *Sindh*, pag. 146. London, 1851 ; Ellis, *Polynesean Researches*, t. I, pag. 395 ; t. III, pag. 36, 41 ; t. IV, pag. 293, 334, 375 : Cullen, *Works*. Edinb., 1827 ; t. II, pag. 414, 434 ; Esquirol, *Maladies mentales*, t. I, pag. 274, 482 : Cabanis, *Rapports du physique et du moral*, pag. 277 ; Volney, *Voyage en Syrie*, t. 1, pag. 426 ; Turner, *Embassy to Tibet*, pag. 104 ; Syme, *Embassy to Ava*, t. II, pag. 211 ; Ellis, *Tour through Hawaii*, pag. 282, 283, 332, 333 ; Renouard, *Histoire de la médecine*, t. I, pag. 398 : Broussais, *Examen des doctrines médicales*, t. I, pag. 261, 262 ; Grote, *History of Greece*, t. I, pag. 485 (comparez pag. 251 et t. VI, pag. 213) : Grieve, *History of Kamtschatka*, pag. 217 ; *Journal of Statist. Soc.*, t. X, pag. 10 ; Buchanan, *North-American Indians*, pag. 256, 257 ; Halkett, *North-American Indians*, pag. 36, 37, 388, 393, 394 : Catlin, *North-American Indians*, t. I, pag. 35 41 ; *Briggs on the Aboriginal Tribes of India*, dans *Report of Brit. Assoc. for 1850*, pag. 172 ; *Transactions of Soc. of Bom-*

Nous avons donc ici une nouvelle preuve de l'influence défavorable qui a été exercée, dans les anciennes civilisations, par les phénomènes extérieurs sur l'esprit humain. En effet, les parties de l'Asie qui ont atteint le raffinement le plus élevé sont précisément celles qui, par suite de diverses causes physiques, sont plus malsaines que les parties les plus civilisées de l'Europe (1). Ce fait seul doit avoir produit un effet considérable sur le caractère national (2), d'autant plus qu'il avait l'assistance de ces autres circonstances que j'ai déjà observées et qui tendent toutes vers le même point. On peut ajouter que les grands fléaux qui ont affligé l'Europe à diverses époques venaient généralement de l'Orient, qui est

bay, t. II, pag. 30; Percival, *Ceylon*, pag. 201; Buchanan, *Journey through the Mysore*, t. II, pag. 27, 152, 286, 528; t. III, pag. 23, 188, 253 (M. Geoffrey Saint-Hilaire, *Anomalies de l'organisation*, t. III, pag. 380, dit aussi que, lorsque nous ignorions la cause des naissances monstrueuses, ces phénomènes étaient attribués à la divinité : « De là aussi l'intervention supposée de la divinité. » Comparez Burdach, *Traité de physiologie*, t. II, pag. 257, avec *Journal of Geog. Soc.*, t. XVI, pag. 113); Ellis, *History of Madagascar*, t. I, pag. 224, 225. Prichard, *Physical History*, t. 1, pag. 207; t. V, pag. 492; *Journal of Asiatic Society*, t. III, pag. 230; t. IV, pag. 158; *Asiatic Researches*, t. III, pag. 29, 156; t. IV, pag. 56, 58, 74; t. XVI, pag. 215, 280. Neander, *History of the Church*, t. III, pag. 119; Crawfurd, *History of the Indian Archipelago*, t. I, p. 328; Low, *Sarawak*, p. 174, 261; Cook, *Voyages*, t. 1, pag. 229; Mariner, *Tonga Islands*, t. 1, pag. 194, 350-360, 374, 438; t. II, pag. 172, 230; Huc, *Travels in Tartary and Thibet*, t. 1, pag. 74-77; Richardson, *Travels in the Sahara*, t. 1, pag. 27; M'Culloch, *Researches*, pag. 105; *Journal of Geog. Soc.*, t. I, pag. 41; t. IV, pag. 260; t. XIV, pag. 37. Pour l'Europe, comparez Spence, *Origin of the Laws of Europe*, pag. 322; Turner, *Hist. of England*, t. III, pag. 443; Phillips, *On Scrofula*, pag. 255; Otter, *Life of Clarke*, t. 1, pag. 265, 266, qui peut être illustrée par la maladie « sacrée » de Cambyse, sans aucun doute l'épilepsie. Voyez Hérodot., lib. III, chap. xxxiii, t. II, pag. 63.

(1) La chaleur, l'humidité et la décomposition rapide des matières végétales en sont certainement les causes les plus sérieuses, et on peut probablement y ajouter l'état électrique de l'atmosphère dans les tropiques. Comparez Holland, *Medical Notes*, pag. 477; M'William, *Medical Expedition to the Niger*, pag. 157, 185; Simon, *Pathology*, pag. 269; Ferry, *Climate its and Endemic Influences*, pag. 158. M. Lepelletier dit d'une manière assez vague (*Physiologie médicale*, t. IV, pag. 527) que les zones tempérées sont favorables à l'exercice complet et régulier des phénomènes vitaux. »

(2) Et doit également avoir donné plus de puissance au clergé; car, comme le dit Charlevoix avec franchise, « pestilence are the harvests of the minister of God. » Southey, *History of Brazil*, t. II, pag. 254.

leur berceau naturel et où ils ont le caractère le plus fatal. Dans le fait, parmi ces maladies cruelles qui existent aujourd'hui en Europe, c'est à peine s'il y en a une qui soit indigène, et les plus terribles d'entre elles furent apportées des contrées tropicales pendant le premier siècle de l'ère chrétienne ou depuis (1).

En récapitulant tous ces faits, on peut constater que, dans les civilisations en dehors de l'Europe, la nature entière a conspiré pour augmenter l'influence des facultés imaginatives et pour affaiblir celle des facultés de la raison. Avec les matériaux en notre possession, on pourrait suivre cette vaste loi dans ses conséquences les plus reculées, et démontrer comment, en Europe, elle est combattue par une autre loi diamétralement opposée, en vertu de laquelle la tendance des phénomènes naturels est, à tout prendre, de limiter l'imagination et d'enhardir l'entendement, donnant ainsi à l'homme confiance dans ses propres ressources et facilitant l'accroissement des lumières, en stimulant cet esprit audacieux, investigateur et scientifique qui marche toujours en avant et qui forme la base de tout progrès futur.

Je ne puis naturellement tracer en détail la manière dont, grâce à ces singularités, la civilisation de l'Europe a divergé de toutes celles qui l'ont précédées; car il faudrait pour cela un savoir et une portée d'esprit auxquels aucun homme peut-être ne saurait prétendre. C'est, en effet, une chose

(1) Pour la preuve de l'origine extra-européenne des maladies de l'Europe dont quelques-unes, telles que la petite vérole, ont passé de l'état épidémique à l'état endémique, comparez *Encyclop. of the Medical Sciences*, in-4°, 1847, pag. 728; *Transac. of Asiatic Society*, t. II, pag. 54, 55; Michaelis, *On the Laws of Moses*, t. III, pag. 313; Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. II, pag. 33, 195; Wallace, *Dissertation on the Numbers of Mankind*, pag. 81, 82; *Huetiana*. Amsterdam, 1723, pag. 132-135; Sanders, *On the Small Pox*. Édinbourg, 1813, pag. 3, 4; Wilk, *Hist. of the South of India*, t. III, pag. 16, 21; Clot-Bey, *de la Peste*. Paris, 1840, pag. 227.

bien différente de percevoir une vérité vaste et générale ou de suivre cette vérité dans toutes ses ramifications, et de la prouver par une évidence qui satisfera des lecteurs ordinaires. Ceux qui ont l'habitude des spéculations de ce genre, et qui sont capables de discerner dans l'histoire de l'homme quelque chose de plus qu'un simple récit d'événements, comprendront facilement que, dans des sujets aussi compliqués, plus la généralisation est large, plus grande sera la chance d'exceptions apparentes, et que, lorsque la théorie couvre un espace plus vaste, les exceptions peuvent être innombrables tout en laissant la théorie parfaitement juste. Les deux propositions fondamentales que j'espère avoir démontrées sont : 1° qu'il y a certains phénomènes naturels qui agissent sur l'esprit humain en excitant son imagination, et 2° que ces phénomènes sont bien plus nombreux en dehors de l'Europe. Si ces deux propositions sont admises, la conséquence inévitable est que, dans ces contrées où l'imagination a été aiguillonnée de cette manière, quelques effets spécifiques ont dû nécessairement être reproduits, à moins qu'ils n'aient été neutralisés par d'autres causes. Peu importe à la vérité de la théorie, qui est basée sur les deux propositions qui viennent d'être établies, que des causes antagonistes existent ou n'existent pas. La généralisation est donc complète au point de vue scientifique, et il serait peut-être prudent de la laisser telle qu'elle est actuellement, sans essayer de la confirmer par de nouvelles preuves, puisque tout fait particulier est sujet à être constaté d'une manière erronée et est certain d'être contredit par ceux qui sont opposés aux conclusions qu'il confirme. Mais, afin de familiariser le lecteur avec les principes que j'ai avancés, il semble opportun de donner quelques exemples de leur opération

réelle, et je dirai par conséquent quelques mots des effets que ces principes ont produits dans la littérature, dans la religion et dans l'art. Dans chacune de ces trois grandes divisions, j'essaierai d'indiquer comment les traits principaux ont été influencés par les aspects de la nature, et, afin de simplifier l'enquête, je prendrai les deux exemples les plus remarquables de chaque côté et je comparerai les manifestations de l'intelligence de la Grèce avec celles de l'intelligence de l'Inde, ces deux contrées étant celles pour lesquelles nous avons le plus de matériaux et dans lesquelles les contrastes physiques nous frappent avec le plus de force.

Si nous examinons l'ancienne littérature de l'Inde, même à son époque la plus florissante, nous y trouvons la confirmation la plus remarquable de l'ascendant sans contrôle de l'imagination. Nous avons d'abord un fait frappant; c'est que cette littérature s'est à peine occupée de la composition en prose; les meilleurs écrivains se sont tous adonnés à la poésie, qui était plus sympathique aux mœurs nationales. Les ouvrages qui traitent de grammaire, de lois, d'histoire, de médecine, de mathématiques, de géographie et de métaphysique sont presque tous des poèmes et sont composés d'après un système régulier de versification (1). Il en résulte que le style

(1) « So verwandelt das geistige Leben des Hindu sich in wahre Poesie, und das bezeichnende Merkmal seiner ganzen Bildung ist : Herrschaft der Einbildungskraft über den Verstand; im geraden Gegensatz mit der Bildung des Europæers, deren allgemeiner Charakter in der Herrschaft des Verstandes über die Einbildungskraft besteht. Es wird dadurch begreiflich, dass die Literatur der Hindus nur eine poetische ist; dass sie überreich an Dichterwerken, aber arm am wissenschaftlichen Schriften sind; das ihre heiligen Schriften, ihre Gesetze und Sagen poetisch, und græsstentheils in Versen geschrieben sind; ja dass Lehrbücher der Grammatik, der Heilkunde, der Mathematik und Erdbeschreibung in Versen verfasst sind. » Rhode, *Religiöse Bildung der Hindus*, t. II, pag. 626. Voyez aussi *Journal asiatique*, t. VI, pag. 175, 176, les remarques de M. Burnouf : « Les philosophes

de la prose était complétement dédaigné, et l'art poétique cultivé avec tant de zèle, que le sanscrit peut se vanter de posséder des mesures plus nombreuses et plus compliquées que n'importe quelle langue européenne (1).

Cette singularité dans la forme de la littérature indienne est accompagnée d'une singularité correspondante dans son esprit. En effet, il n'y a aucune exagération à dire que dans cette littérature tout est calculé pour jeter le défi à la raison de l'homme. C'est une débauche d'imagination qui est presque une maladie. On le remarque surtout dans ces productions qui sont nationales au plus haut dégré, telles que le Râmâyana, le Mahabharat, et les Puranas en général. Mais cela se remarque aussi même dans leurs systèmes géographique et chronologique, quoique ces sujets se prêtent peu aux élans de l'imagination. Quelques exemples de ce que leurs livres les plus sérieux avancent nous permettront d'établir une comparaison avec la condition complétement opposée de l'intelligence européenne, et donneront au lecteur une idée de l'essor que peut prendre la crédulité, même chez un peuple civilisé (2).

indiens, comme s'ils ne pouvaient échapper aux influences poétiques de leur climat, traitent les questions de la métaphysique la plus abstraite par similitude et métaphores. » Comparez t. VI, pag 4. « Le génie indien est si poétique et si religieux; » et voyez Cousin, *Histoire de la philosophie*, 2e série, t. 1, pag. 27.

(1) M. Yates dit des Hindous qu'aucun autre peuple « presented an equal variety of poetic compositions. The varions metres of Greece and Rome have filled Europe with astonishment: but what are these, compared wit the estensive range of Sanscrit metres under its three classes of poetical writing? » Yates, *On Sanscrit Alliteration*, dans *Asiatic Researches*, t. XX, p. 159. Calcutta, 1836. Voyes aussi pag. 321, et un essai par Colebrooke, t. X, p. 389-474, ainsi que l note de M. Wilson dans le *Rig Veda Sanhita*, t. 11, p. 135.

(2) Nous verrons dans le sixième chapitre qu'en Europe la crédulité était à une certaine époque extraordinaire; mais c'était une période de barbarie, et la barbarie est toujours crédule, tandis que les exemples tirés de la littérature indienne sont empruntés aux ouvrages d'un peuple lettré, écrits dans une langue extrêmement riche et si polie, que quelques juges très compétents la déclarent égale sinon supérieure au grec.

Parmi les différents sujets qui ont servi à l'imagination pour fausser la vérité, aucun n'a fait autant de mal que le respect exagéré pour les temps passés. Cette révérence pour l'antiquité est antipathique à toutes les maximes de la raison, et n'est absolument qu'un sentiment poétique auquel l'on se laisse aller en faveur de ce qui est lointain et inconnu. Il est donc naturel que, à des époques où l'intelligence était comparativement parlant inerte, ce sentiment ait été plus fort qu'aujourd'hui ; et il est probable qu'il continuera à devenir de plus en plus faible, et que le terrain qu'il perdra sera gagné par le sentiment du progrès; de sorte que la vénération du passé sera remplacée par l'espérance en l'avenir. Mais autrefois la vénération régnait en souveraine, et on peut en trouver des traces innombrables dans la littérature et dans la croyance populaire de chaque pays. C'est cette vénération qui a inspiré aux poètes leur notion de l'âge d'or, dans lequel la paix régnait sur la terre, les mauvaises passions se taisaient et les crimes étaient inconnus. C'est elle encore qui a donné aux théologiens leur idée de la vertu et de la simplicité primitive de l'homme et de sa chute subséquente de cet état élevé. C'est le même principe qui a répandu la croyance que dans les temps anciens les hommes étaient non seulement plus vertueux et plus heureux, mais aussi supérieurs au physique par la construction de leurs corps; et que par là ils atteignaient une stature plus haute, et un âge plus avancée que nous, leurs descendants faibles et dégénérés.

Ces opinions une fois adoptées par l'imagination en dépit de l'entendement, il résulte que leur force devient, dans toute contrée, un des étalons par lesquels nous pouvons évaluer l'influence des facultés imaginatives. Si nous appliquons cette pierre de touche à la littérature de l'Inde, nous

trouvons une confirmation remarquable des conclusions déjà établies. Les exploits merveilleux de l'antiquité, qui abondent dans les livres sanscrits, sont si longs et si compliqués que nous ne pouvons en donner ici même une exquisse; mais il y a une classe de ces fictions étranges qui méritent bien notre attention, et qui peut être exposée en quelques mots. Je fais allusion à l'âge extraordinaire auquel on suppose que l'homme arrivait dans les temps anciens. Une croyance dans la longévité de la race humaine dans les temps primitifs était le produit naturel de ces sentiments qui attribuaient aux anciens une supériorité universelle sur les hommes modernes; ceci est prouvé par les écrits de quelques auteurs chrétiens et d'un grand nombre d'auteurs hébreux. Mais les faits constatées dans ces ouvrages sont insignifiants en comparaison de ce que nous trouvons dans la littérature de l'Inde. Sur cette question, comme dans toute antre, l'imagination de l'Hindou est sans rivale. Ainsi, au milieu d'un nombre immense d'assertions du même genre, nous trouvons que la durée de la vie des hommes ordinaires était de 80,000 ans (1), et que les saints vivaient au delà de 100,000 ans (2). Quelques-uns mouraient un peu plus tôt, d'autres un peu plus tard ; mais à l'époque la plus florissante de l'antiquité, si nons prenons toutes les classes ensemble nous trouvons que la moyenne était de 100,000 ans (3). Il

(1) « The limit of life was 80,000 years. » *Asiatic Researches*, t. XVI, pag. 456. Calcutta, 1828. C'était également le chiffre donné par les prêtres titabans, selon lesquels les hommes d'antrefois « parvenaient à l'âge de 80,000 ans. » *Journal asiatique*, 1re série, t. III, pag. 109. Paris, 1823.

(2) « Den Hindu macht dieser Widerspruch nicht verlegen, daer seine Heiligen 100,000 Jahre und længer leben læsst. » Rhode, *Religion Bildung der Hindus*, t. 1, pag. 175.

(3) Dans le *Dabistan*, t. II, pag. 47, il est dit des premiers habitants de la terre que « the duration of human life in this age extended to 100,000 common years. »

est constaté qu'un certain roi, dont le nom était Yudhishthir, avait régné 27,000 ans (1); et un autre appelé Alarka, avait régné 66,000 ans (2). Ces rois avaient été évidemment enlevés à la fleur de l'âge, car il y a plusieurs exemples de poètes qui avaient vécu un demi-million d'années (3). Mais le cas le plus remarquable est celui d'un individu très célèbre dans l'histoire de l'Inde, qui réunissait en sa seule personne les fonctions de roi et de saint. Cet homme éminent vivait à une époque vertueuse et pure, et il passa certainement de longs jours sur la terre; car, lorsqu'il devint roi, il était âgé de deux millions d'années : puis il régna pendant 6,300,000 ans; et alors ayant assez du trône, il abdiqua, et se traîna encore pendant 100,000 ans (4).

La même révérence sans bornes pour l'antiquité faisait que les Hindous renvoyaient toute chose importante aux périodes les plus éloignées, et il leur arrive fréquemment de fixer une date qui est positivement effrayante (5). Leur grande

(1) Wilford (*Asiatic Researches*, t. IV, pag. 242) dit : « When the Puranics speak of the kings of ancient times, they are equally extravagant. According to them, king Yudhishthir reigned 27,000 years. »

(2) « For 60,600 no other youthful monarch reigned over the earth, except Alarka. » Vishnu, *Purana*, pag. 408.

(3) Et quelquefois plus. Dans l'*Essai sur la chronologie indienne*, dans *Works of Sir W. Jones*, t. I, pag. 325, nous trouvons mention « of a conversation between Valmic and Vyasa..... two bards whose ages were separated by a period of 864,000 years. » On trouve le même passage dans *Asiatic Researches*, t. II, pag. 399.

(4) « He was the first king, first anchoret, and first saint; and is therefore entitled Prathama-Raja, Prathama Bhicshacara, Prathama Jina, and Prathama Tirthancara. At the time of his inauguration as king, his age was 2,000,000 years. He reigned 6,300,000 years, and then resigned his empire to his sons : and having employed 100,000 years in passing through the several stages of austerity and sanctity, departed from this world on the summit of a mountain named Ashtapada. » *Asiatic Researches*, t. IX, pag. 305.

(5) Speculationen über Zahlen sind dem Inder so geläufig, dass selbst die Sprache einen Ausdruck hat für eine Unität mit 63 Nullen, nämlich Asanke, eben weil die Berechnung der Weltperioden diese enorme Grössen nothwendig machte, denn jene einfachen 12,000 Jahre schienen einem Volke, welches so gerne die höchstmögliche Potenz auf seine Gottheit übertragen mögte, viel zu geringe zu seyn. » Bohlen, *Das Alte Indien*, t. II, pag. 298.

collection de lois, appelée les *Institutes de Menu*, ne date certainement pas de 3,000 ans; mais la chronologie indienne, bien loin d'être satisfaite de ce chiffre, lui attribue un âge que l'esprit plus sobre d'un Européen peut difficilement réaliser. D'après les meilleures autorités indigènes, ces Institutes furent révélées à l'homme environ deux mille millions d'années avant l'ère actuelle (1).

Tout cela est la suite naturelle de cet amour pour le lointain, de cette tendance vers l'infini et de cette indifférence pour le présent qui caractérisent toutes les branches de l'intelligence indienne. Cette tendance règne suprême non seulement dans leur littérature, mais aussi dans leur religion et dans leurs arts. Chez eux, le principe universel est d'assujettir l'entendement et de donner champ libre à l'imagination. Dans les dogmes de leur théologie, dans le caractère de leurs dieux et même dans le modèle sur lequel leurs temples sont construits, nous reconnaissons à quel point les aspects sublimes et menaçants du monde extérieur remplissaient l'esprit du peuple de ces images du grandiose et du terrible qu'il s'efforce de reproduire sous une forme visible, et auxquelles il doit les principales particularités de sa nationalité.

L'aspect sous lequel nous présentons cette vaste opération peut être rendu plus clair en la comparant à la condition tout à fait différente de la Grèce. Là nous voyons une contrée qui est complétement l'inverse de l'Inde. Les œuvres de la nature qui, dans l'Inde, sont d'un grandiose effrayant, sont en Grèce bien plus petites, plus faibles et sous tous les rapports moins menaçantes pour l'homme. Dans le centre im-

(1) Elphinstone, *History of India*, pag. 136 : « A period exceeding 4,320,000 multiplied by six times seventy-one. »

mense de la civilisation asiatique, l'énergie de la race humaine est limitée, pour ainsi dire intimidée, par les phénomènes qui l'entourent. Outre les dangers qui sont naturels à un climat tropical, il y a ces nobles montagnes qui semblent toucher le ciel, dont les flancs déversent ces fleuves puissants que nul art humain ne peut détourner de leur course et que nul pont n'a jamais pu traverser. Là se trouvent aussi des forêts impénétrables, des contrées entières bordées de fourrés sans fin, et au delà de ces fourrés des déserts arides et sans bornes; là l'homme comprend sa propre faiblesse et son impuissance à lutter contre les forces naturelles. En dehors et de chaque côté de ce centre immense se trouvent des mers puissantes ravagées par des tempêtes bien autrement destructives que nos tempêtes d'Europe, et se déchaînant avec une violence si soudaine, qu'il est impossible de se préserver de leurs terribles effets. Et, comme si tout conspirait dans ces régions pour entraver l'activité de l'homme, sur cette longue ligne de côtes, depuis l'embouchure du Gange jusqu'à l'extrémité méridionale de la péninsule, il n'y a pas un seul port large et offrant un refuge, bien que ce soit plus nécessaire dans ces régions que dans toute autre partie du monde (1).

Mais en Grèce, les aspects de la nature sont si différents, que les conditions de l'existence sont elles-mêmes changées. Comme l'Inde, la Grèce forme une péninsule; mais pendant que dans la contrée asiatique tout est grandiose et terrible,

(1) Symes (*Ambassy to Ava*, t. III, pag. 278) dit : « From the month of the Ganges to Cape Comorin, the whole range of our continental territory, there is not a single harbour capable of affording shelter to a vessel of 500 tons burden. » Selon Percival, il n'y a pas un seul port, à l'exception de Bombay, « either on the Coromandel or Malabar coasts, in which ships can moor in safety at all seasons of the year. » Percival, *Account of Ceylon*, pag. 2, 15, 66.

dans la contrée européenne tout est mesquin et faible. Toute la Grèce occupe un espace un peu moindre que le royaume du Portugal (1), c'est à dire environ la quarantième partie de ce qu'on appelle aujourd'hui l'Hindostan (2). Située dans la partie la plus accessible d'une mer étroite, elle était en contact facile à l'est avec l'Asie Mineure, à l'ouest avec l'Italie, au sud avec l'Égypte. Elle était exposée, sous tous les rapports, à des dangers bien moins nombreux que les contrées tropicales. Le climat était plus sain (3); les tremblements de terre étaient moins fréquents, les ouragans moins désastreux, les bêtes féroces et les animaux nuisibles moins abondants. Sous le rapport des autres grands traits de la nature, la même loi domine. Les plus hautes montagnes de la Grèce sont d'un tiers moins élevées que l'Himalaya, et aucune d'elles n'atteint l'élévation des neiges perpétuelles (4). Quant aux rivières, non seulement il n'y en a aucune qui approche, même de loin, des sources imposantes déversées par les montagnes de l'Asie, mais la nature est si indolente qu'on ne trouve, ni au nord ni au sud de la Grèce, rien de plus que

(1) Grote, *History of Greece*, t. II, pag. 302. Thirwall, *History of Greece*, t. I, pag. 2, et Heeren, *Ancient Greece*, 1845, pag. 16. M. Heeren dit : « But even if we add all the islands, its square contents are a third less than those of Portugal. »

(2) La superficie de l'Hindostan est, d'après M. M'Culloch (*Geographical Dictionary*, 1849, t. I, pag. 993), « between 1,200,000 and 1,300,000 square miles. »

(3) Aux périodes les plus florissantes de la Grèce, ces épidémies terribles, qui ont depuis ravagé cette contrée, étaient comparativement peu connues. Voyez Thirwall, *History of Greece*, t. III, pag. 134; t. VIII, pag. 471. Ce fait se relie peut-être à des causes cosmiques, ou bien faut-il simplement l'attribuer à cette circonstance que les différentes formes de la peste n'avaient pas encore été importées de l'Orient. Voyez également Clot-bey, *de la Peste*. Paris, 1840, pag. 21, 46, 184.

(4) « Mount Guiona, the highest point in Greece, and near its northern boundary, is 8,239 feet... No mountain in Greece reaches the limit of perpetual snow. » M'Culloch, *Geographical Dictionary*, 1849, t. I, pag. 924. Comparez la table des montagnes dans Baker, *Memoir on North Greece*, dans *Journal of Geographical Society*, t. VII, pag. 94, avec Backewell, *Geology*, pag. 621, 622.

quelques cours d'eau qu'on peut facilement passer à gué, et qui pendant l'été sont souvent tout à fait à sec (1).

Ces différences frappantes dans les phénomènes matériels des deux contrées ont donné lieu à des différences correspondantes dans leurs associations intellectuelles. En effet, comme toutes les idées doivent surgir en partie de ce qu'on appelle les opérations spontanées de l'esprit, et en partie de ce qui est suggéré à l'esprit par le monde externe, il était naturel qu'un changement aussi grand dans l'une des causes produisit un changement dans les effets. La tendance des phénomènes environnants était, dans l'Inde, d'inspirer la crainte; en Grèce d'inspirer la confiance. Dans l'Inde, l'homme était intimidé; dans la Grèce il était encouragé. Dans l'Inde, il y avait des obstacles de tout genre si nombreux, si effrayants, et en apparence si inexplicables, que les difficultés de l'existence ne pouvaient se résoudre que par un appel constant à l'agence directe de causes surnaturelles, Ces causes étant au delà de la portée de l'intelligence, les ressources de l'imagination étaient continuellement mises en jeu pour essayer de les étudier; l'imagination elle-même se fatiguait au delà de ses forces, son activité devenait dangereuse, elle empiétait sur l'intelligence, et l'équilibre général était détruit. En Grèce, les circonstances étant différentes amenèrent des résultats tout contraires. En Grèce, la nature était moins dangereuse, moins importune, moins mystérieuse que dans l'Inde. Aussi en Grèce, l'esprit humain était moins épouvanté, moins superstitieux; on commença à étudier les causes naturelles; pour la première fois la science physique

(1) « Greece has no navigable river. » M'Culloch, *Geographical Dictionary*, t. I, pag. 924. « Most of the rivers in Greece are torrents in early spring and dry before the end of the summer. » Grote, *History of Greece*, t. II, pag. 286.

devint possible; et l'homme, réalisant peu à peu le sentiment de sa propre puissance, chercha à étudier les événements avec une hardiesse impossible dans ces autres contrées où la pression de la nature troublait son indépendance et suggérait des idées incompatibles avec les lumières. L'effet de ces habitudes de la pensée sur la religion nationale doit être évident pour quiconque a comparé les croyances populaires de l'Inde et de la Grèce. La mythologie indienne, comme celle de toute contrée tropicale, est basée sur la terreur, et sur la terreur la plus extravagante. L'évidence de ce sentiment universel abonde dans les livres sacrés des Hindous, dans leurs traditions, et jusque dans la forme et dans l'apparence de leurs dieux. Et cette impression était si profonde sur l'esprit, que les divinités les plus populaires étaient invariablement celles avec lesquelles les images de la peur étaient associées le plus intimement. Ainsi, l'adoration de Siva est plus générale que toute autre; elle remonte à une haute antiquité, car on a tout lieu de croire que ce culte avait été emprunté par les Brahmins aux Indiens primitifs (1). En tous cas, il est très ancien et très populaire, et Siva lui-même compose avec Brahma et Vishnu la célèbre triade indienne.

(1) Voyez Stevenson sur *The Anti-Brahmanical Religion of the Hindus*, dans *Journal of Asiatic Society*, t. VIII, pag. 331, 332, 336, 338. M. Wilson (*Journal*, t. III, p. 204) dit : « The prevailing form of the Hindu religion in the south of the peninsula was, at the commencement of the Christian era, and some time before it most probably, that of Siva. » Voyez aussi t. V, pag. 85, où il est dit que Siva « is the only Hindu god to whom honour is done at Ellora. » Comparez *Transac. of Soc. of Bombay*, t. III, pag. 521; Heeren, *Asiatic Nations*, 1846, t. II, pag. 62, 66. Relativement aux rapports philosophiques entre les adorateurs de Siva et ceux de Vishnu, voyez Ritter, *Hist. of ancient Philosophy*, t. IV, pag. 334, 335, et le fait remarquable (Buchanan, *Mysore*, t. II, pag. 410) que même la caste Naimar, dont « proper deity » est Vishnu, « wear on their foreheads the mark of Siva. » Quant au culte de Siva au temps d'Alexandre le Grand, voyez Thirwall, *History of Greece*, t. VII, pag. 36, et, quant à l'étendue de ce culte, Bohlen, *das Alte Indien*, t. I, pag. 29-147, 206, et *Transactions of Asiatic Society*, t. II, pag. 50, 294.

Nous ne devons donc pas être surpris s'il y a entre ce dieu et le sentiment de la terreur des associations qui ne peuvent être conçues que par l'imagination tropicales. Siva est représenté à l'esprit indien sous la forme d'un être hideux ceint de serpents, tenant dans sa main une tête de mort, et portant un collier fait d'ossements humains, Il a trois yeux ; la férocité de sa nature est désignée par son vêtement fait d'une peau de tigre ; on le représente errant comme un insensé, et sur son épaule gauche le cobra di capella au poison mortel relève sa tête horrible. Cette monstrueuse création d'une imagination frappée de terreur a une épouse, Doorga, appelée quelquefois Kali, et quelquefois par d'autres noms (1). Son corps est d'un bleu foncé ; et les paumes de ses mains sont rouges, pour montrer sa soif insatiable de sang. Elle a quatre bras dont l'nn porte le crâne d'un géant ; sa langue sort de la bouche et pend en dehors ; elle a autour de sa taille les mains de ses victimes ; et elle porte pour ornement autour du cou un horrible collier de têtes humaines (2).

Retournons-nous maintenant du côté de la Grèce : nous ne trouvons pas, même dans l'enfance de sa religion, la plus légère trace de choses semblables. Car, en Grèce, la terreur ayant moins de causes d'être, l'expression de la crainte était moins commune. Aussi, les Grecs n'étaient nullement disposés à incorporer dans leur religion ces sentiments de peur

(1) C'est ce que disent presque tous les théologiens hindous; mais d'après Rammohun Roy Siva avait deux femmes. Voyez Rammohun Roy, *On the Veds*, pag. 90.

(2) Pour ces attributs et représentations de Siva et de Doorga, voyez Rhode, *Religiöse Bildung der Hindus*, t. II, pag. 241 ; Coleman, *Mythology of the Hindus*, pag. 63, 92 ; Bohlen, *das Alte Indien*, t. 1, pag. 207 ; Ward, *Religion of the Hindoos*, t. I, pag. xxxvII, 27, 145 ; *Transac. of Society of Bombay*, t. 1, pag. 215, 221 Comparez la description curieuse d'une image représentant, à ce que l'on suppose, Mahadeo, dans le *Journal asiatique*, 1re série, t. 1, pag. 354. Paris, 1822.

si naturels aux Indiens. La tendance de la civilisation asiatique était de rendre plus profond l'abîme entre les hommes et leurs divinités; celle de la civilisation grecque était de diminuer cette distance. C'est pour cela que dans l'Hindostan tous les dieux avaient quelque chose de monstrueux; comme Vishnu avec ses quatre mains, Brahma avec ses cinq têtes. et ainsi des autres (1). Les dieux de la Grèce au contraire étaient toujours représentés sous des formes complétement humaines (2). Dans cette contrée, aucun artiste n'aurait eu du succès, s'il s'était permis de faire leur portrait sous une autre forme. Il pouvait les faire plus beaux, mais il fallait qu'ils fussent hommes. L'analogie entre le dieu et l'homme qui excitait les sentiments religieux des Grecs eût été fatale à ceux des Hindous.

Cette différence entre les expressions artistiques des deux religions était accompagnée par une différence exactement semblable dans leurs traditions théologiques. Dans les livres indiens, l'imagination s'épuise à raconter les exploits des dieux; et plus cet exploit porte l'évidence de l'impossible, plus était grand le plaisir qu'on trouvait à le leur attribuer. Mais les dieux grecs n'avaient pas seulement la forme humaine, ils avaient aussi les attributs humains, les occupations

(1) Ward, *On the Religion of the Hindoos*, t. 1, pag. 35; *Transactions of Society of Bombay*, t. 1, pag. 223. Comparez *Dabistan*, t. II, pag. 202.

(2) « The Greek Gods were formed like men with greatly increased faculties and powers, and acted as men would dor if so circumstanced but with a dignity and energy suited to their nearer approach to perfection. The Hindu Gods, on the other hand, though endued with human passions, have always something monstrous in their appearance, and wild and capricious in their conduct. They are of various colours, red, yellow, and blue; some have twelve heads, and most have four hands They are often enraged without a cause, and reconciled without a motive. » Elphinstone, *History of India*, pag. 96, 97. Voyez auss Erskine, *On the Temple of Elephanta*, dans *Transac. of Soc. of Bombay*, t. 1, pag. 246 et le *Dabistan*, t. 1, pag. CXI.

humaines, et même les goûts humains (1). Les hommes de de l'Asie, pour lesquels chaque objet de la nature était une source de terreur, acquéraient une telle habitude de révérence qu'ils n'osaient jamais assimiler leurs propres actions aux actions de leurs dieux. Les hommes de l'Europe, encouragés par la sécurité et l'inertie du monde matériel, ne craignaient pas d'établir une comparaison qui les eût effrayés s'ils eussent vécu au milieu des dangers d'une contrée tropicale. C'est ainsi que les divinités grecques sont si différentes de celles de l'Inde, qu'en les comparant, on croirait passer d'uue création à une autre. Les Grecs généralisaient leurs observations sur l'esprit humain, et ensuite les appliquaient à leurs dieux (2). Diane était le symbole de la froideur des femmes; Vénus de leur beauté et de leur sensualité; Junon de leur orgueil; Minerve de leurs talents. Le même principe était appliqué aux occupations ordinaires des dieux. Neptune était un marin; Vulcain était un forgeron; Apollon était tantôt un ménétrier, tantôt un poète, tantôt un gardeur de troupeaux. Quant à Cupidon, c'était un gamin libertin, qui

(1) « In the material polytheism of other leading ancient nations, the Egyptians, for example, the incarnation of the Deity was chiefly, or exclusively, confined to animals, monsters, or other fancifnl emblems. . . . . In Greece, on the other hand, it was an almost necessary resnlt of the spirit and grace with which the deities were embodied in human form, that they shonld also be hurdened with hnman interests and passions. Heaven, like earth, had its conrts and palaces, its trades and professions, its marriages, intrigues divorces. » Mure, *History of the Literature of Ancient Greece*, t. I, pag. 471, 472. Voyes anssi Tennemann (*Geschichte der Philosophie*, t. III, pag. 419) : « Diese Gœtter haben Menschengestalt. . . . . Haben die Gœtter aber nicht nur menschliche Gestalt, sonder anch einen menschlichen Kœrper, so sind sie als Menschen auch denselben Unvollkommenheiten, Krankheiten und dem Tode nnterworfen; dieses streitet mit dem Begriffe. » c'est à dire d'Épicurus. Comparez Grote, *History of Greece*, t. I, pag. 596. Voyez anssi Müller, *History of Lit. of Greece*. London, 1856, pag. 251.

(2) La même remarqne s'applique à la beauté de la forme à laquelle ils visèrent d'abord dans les statnes d'hommes, et qu'ils donnèrent ensuite anx statnes des dieux. C'est ce que M. Grote explique fort bien dans son excellent ouvrage *History of Greece*, t. IV, pag. 133, 134, édit. 1847.

jouait avec son arc et ses flèches; Jupiter était un roi amoureux et bonhomme; et Mercure était représenté soit comme un messager fidèle, soit comme un insigne voleur. Cette même tendance à rapprocher les forces humaines des forces surhumaines se montre encore dans une autre singularité de la religion grecque. Je veux dire que c'est en Grèce que nous rencontrons pour la première fois le culte des héros, en d'autres termes la déification des mortels. D'après les principes que nous avons déjà établis, ce culte eût été impossible dans une civilisation tropicale où les aspects de la nature remplissaient constamment l'homme du sentiment de sa propre impuissance. Il est donc naturel qu'un culte pareil ne forme pas partie de l'ancienne religion indienne (1); et il était inconnu aux Égyptiens (2), aux Perses (3), et, du moins je je crois, aux Arabes(4). Mais en Grèce, l'homme, étant moins humilié, on pourrait dire moins éclipsé, par le monde externe, avait meilleure opinion de sa propre puissance, et la nature humaine ne tombait pas dans cette déconsidération profonde qui était son lot dans d'autres contrées. Il en résultait que la déification des mortels était un dogme reconnu de la religion nationale, à une époque très reculée

(1) « But the worship of deified heroes is no part of that system. » Colebrooke, *On the Vedas*, dans *Asiatic Researches*, t. VIII, pag. 495.

(2) Mackay, *Religious Development*, t. II, pag. 53. Lond., 1850. Comparez Wilkinson, *Ancient Egyptians*, t. IV, pag. 148, 318, et Matter, *Histoire de l'école d'Alexandrie*, t. I, pag. 2. « Le culte des grands hommes, » qui plus tard eut lieu à Alexandrie (Matter, t. I, pag. 54), a dû provenir de l'influence grecque.

(3) Il n'y en a aucune indication dans le Zendavesta, et Herodote dit que les Perses n'étaient pas comme les Grecs, et ne croyaient pas aux dieux qui avaient la forme humaine; liv. I, chap. cxxxi, t. I, pag. 308: *οὐκ ἀνθρωποφυέας ἐνόμισαν τοὺς θεούς, κατάπερ οἱ Ἕλληνες εἶναι.*

(4) Je ne connais aucune évidence reliant ce culte à l'ancienne religion arabe, et il était certainement antipathique à l'esprit du mahométisme.

de l'histoire de la Grèce (1) ; et ce dogme était si naturel aux Européens qu'il a été plus tard renouvelé avec grand succès par l'Église de Rome. D'autres circonstances d'un caractère bien différent changent peu à peu cette forme de l'idolâtrie; mais son existence mérite d'être remarquée comme l'une des preuves innombrables de la divergence qui existe entre la civilisation européenne et toutes celles qui l'ont précédée (2).

C'est ainsi que la tendance de la Grèce était en toutes choses de relever la dignité de l'homme, tandis que celle de l'Inde était de l'abaisser (3). En somme, on peut dire que les Grecs avaient plus de respect pour les forces humaines, et les Indiens pour les forces surhumaines. Les premiers s'occupaient plus du connu et de l'utile; les autres, de l'inconnu et du mystérieux (4). Et par un raisonnement semblable, l'imagination, que les Hindous, oppressés par la pompe

(1) Mure, *History of the Literature of Greece*, t. I, pag. 28, 500 ; t. II, pag. 402 Thirwall (*History of Greece*, t. I, pag. 207) admet que les sentiments et les opinions qui ont donné naissance à ce culte des héros sont clairement visibles dans les poëmes d'Homère. Comparez Cudworth, *Intellectual System*, t. II, pag. 226. 372. Dans le Cratylus, chap. xxxiii, on représente Socrate demandant : *Οὐκ οἶσθα ὅτι ἡμίθεοι οἱ ἥρωες;* *Platonis Opera*, t. I, pag. 227, édit. Bekker. Londres, 1826. Et, dans le siècle suivant, Alexandre obtint pour son ami Hephœstion le droit d'être « worshipped as a hero. » Grote, *History of Greece*, t. XII, pag. 339.

(2) L'adoration des morts et surtout l'adoration des martyrs étaient les grands points de dissidence entre l'Église orthodoxe et les manichéens (Beausobre, *Histoire critique de Manichée*, t. I, pag. 316 ; t. II, pag. 651, 669), et on peut facilement comprendre combien une pareille pratique devait être horrible aux yeux des hérétiques persans.

(3) M. Cousin, dans son éloquent et remarquable ouvrage (*Histoire de la philosophie*, 2e série, t. I, pag. 183-187), fait quelques observations judicieuses sur ce qu'il appelle « l'époque de l'infini » de l'Orient, mise en contact de celle « du fini, » qui eut son origine en Europe. Mais, quant aux causes physiques de ce fait, il admet seulement la grandeur de la nature, laissant de côté ces éléments naturels de mystère et de danger qui stimulent constamment les sentiments religieux.

(4) Un savant orientaliste dit qu'aucun peuple n'a fait plus d'efforts que les Hindous « to exhaust, comprehend what is insolvable, inexhaustible, incomprehensible. » Troyer, *Preliminary Discourse on the Dabistan*, t. I, pag. cviii.

et la majesté de la nature, n'essayaient jamais de contrôler, perdit son empire dans la petite péninsule de la Grèce ancienne. En Grèce, pour la première fois dans l'histoire du monde, l'imagination fut, jusqu'à un certain degré, tempérée, et limitée par l'entendement. Ce n'est pas que sa force fût détériorée ou sa vitalité diminuée : elle était seulement domptée et subjuguée; son exubérance était arrêtée, ses folies étaient châtiées. Mais nous trouvons, dans les productions de l'intelligence grecque qui sont arrivées jusqu'à nous, la preuve évidente qu'elle n'avait pas perdu son énergie. Il y avait donc avantage complet; puisque les facultés investigatrices et sceptiques de l'entendement humain étaient cultivées, sans détruire les instincts poétiques et respectueux de l'imagination. L'équilibre était-il parfaitement juste? Ceci est une autre question, mais il est certain en tout cas que cet équilibre était plus près de la perfection en Grèce que dans toute autre civilisation antérieure (1). Il y a, je pense, peu de doute que, malgré ce qui avait été accompli, les facultés imaginatives avaient conservé encore trop d'empire, et que celles du raisonnement n'avaient pas reçu, et n'ont jamais reçu, assez

(1) Ceci est remarqué par Tennemann qui, cependant, n'a pas essayé d'en rechercher la cause : « Die Einbildungskraft des Griechen war schœpferisch, sie schuf in seinem Innern neue Ideenwelten; aber er wurde doch nie verleitet, die idealische Welt mit der wirklichen zu verwechseln, weil sie immer mit einem richtigen Verstande und gesunder Beurtheilungskraft verbunden war. » *Geschichte der Philosophie*, t. 1, pag. 8. Et t. VI, pag. 490, il dit : « Bei allen diesen Mængeln und Fehlern sind doch die Griechen die einzige Nation der alten Welt, welche Sinn für Wisschenschaft hatte, und zu diesem Behufe forschte. Sie haben doch die Bahn gebrochen, und den Weg zur Wissenschaft geebnet. » Et également Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. 1, pag. 215. Quant à la différence entre l'esprit oriental et l'esprit européen, voyez Matter, *Histoire du gnosticisme*, t. 1, pag. 18, 233, 234. Et Kant (*Logik*, dans Kant, *Werke*, t. 1, pag. 350) : « Unter allen Vœlkern haben also die Griechen erst angefangen zu philosophiren. Denn sie haben zuerst versucht, nicht an dem Leitfaden der Bilder die Vernunfterkenntnisse zu cultiviren, sondern *in abstracto* : statt dass die anderen Vœlker sich die Begriffe immer nur durch Bilder *in concreto* verstændlich zu machen suchten. »

d'attention. Cependant ceci ne peut affecter le fait important, que la littérature grecque est la première dans laquelle on ait essayé de remédier à cette insuffisance, et dans laquelle il y a eu une tentative réfléchie et systématique d'éprouver toutes les opinions d'après leur consonnance avec la raison humaine, et de justifier de cette manière le droit que l'homme a de juger par lui-même les sujets qui sont pour lui d'une importance suprême et incalculable.

J'ai choisi l'Inde et la Grèce comme les deux termes de la comparaison qui précède, parce que nos renseignements sur ces deux contrées sont très étendus, et ont été arrangés avec le plus grand soin. Mais tout ce que nous savons sur les autres civilisations tropicales confirme les vues que j'ai soutenues relativement aux effets produits par les aspects de la nature Dans l'Amérique centrale, on a fait des fouilles considérables; et tout ce qui a été découvert prouve que la religion nationale y était, comme dans l'Inde, un système de terreur profonde et implacable (1). Ni dans cette contrée, ni au Mexique, ni au Pérou, ni en Égypte, le peuple ne désirait représenter ses dieux sous une forme humaine, ni leur donner les attributs humains. Leurs temples eux-mêmes sont des monuments énormes, souvent construits avec grande habileté, mais évidemment propres à remplir l'esprit de crainte, et offrant un contraste frappant avec les constructions moins vastes et plus légères que les Grecs employaient dans un but religieux. Ainsi, même dans le style de l'architecture, nous

(1) Relativement à une idole à Copan : « The intention of the sculptor seems to have been to excite terror. » Stephens, *Central America*, t. I, pag. 152. Et à la page 159 : « The form of sculpture most generally used, was a death's head. » A Mayapan (t. III, pag. 133) : « Representations of human figures or animals with hideous features and expressions in producing which the skill of the artist seems to have been expended. » Et à la page 412 : « Unnatural and grotesque faces. »



voyons l'application du même priucipe; les dangers de la civilisation tropicale inspirant plutôt l'idée de l'infini, et la sécnrité de la civilisation européenne l'idée du fini. Pour suivre les conséquences de ce grand antagonisme, il serait nécessaire d'indiquer, d'un côté, le rapport qui existe entre l'infini, l'imagination, la synthèse, et la déduction ; et comment d'un autre côté, ils sont opposés, par le fini, le scepticisme, l'analyse, et l'induction. Un exposé complet me ferait sortir des limites de cette introduction, et serait peut-être au dessus des ressources de mes propres connaissances : il me faut donc maintenant abandonner au lecteur ce qui n'est, je le sens, qu'une ébauche imparfaite; mais qui pourra néanmoins lui donner matière pour des pensées futures, et qui, j'ose l'espérer, ouvrira peut être un nouveau champ aux historiens en leur rappelant que partout le doigt de la nature est sur eux et que l'histoire de l'esprit humain ne peut être comprise qu'en la reliant à l'histoire et aux aspects de l'univers matériel.

CHAPITRE III

Examen de la méthode employée par les métaphysiciens pour découvrir les lois mentales.

Ces preuves que j'ai réunies semblent établir deux faits principaux qui, à moins qu'on ne puisse les attaquer, sont la base nécessaire de l'histoire universelle. Le premier fait est que dans les civilisations en dehors de l'Europe les forces de la nature ont été bien plus grandes que dans les civilisations de l'Europe. Le second fait est que ces forces ont produit un mal immense; et que, tandis qu'une partie de ces forces ont causé une distribution inégale de la richesse, une autre partie a causé une distribution inégale de la pensée, en concentrant l'attention sur des sujets qui enflamment l'imagination. Autant que peut nous guider l'expérience du passé, nous pouvons dire que, dans toutes les civilisations extra-européennes, ces obstacles furent insurmontables; et il n'est assurément aucune nation qui les ait encore franchis. Mais l'Europe étant construite sur un plus petit plan que les autres parties du monde, placée aussi dans une région plus froide, ayant un sol moins exubérant, un aspect moins imposant, et

déployant dans tous ses phénomènes physiques une faiblesse beaucoup plus grande, il fut plus facile à l'homme d'écarter les superstitions que la nature suggérait à son imagination; il lui fut également plus facile d'effectuer — non, certes, une juste division de la richesse — mais du moins quelque chose s'en rapprochant plus qu'il n'était praticable dans les pays plus vieux.

D'où il résulte qu'en considérant dans son entier l'histoire du monde, la tendance a été, en Europe, de subordonner la nature à l'homme; hors d'Europe, de subordonner l'homme à la nature. Il y a plusieurs exceptions à ce principe dans les pays barbares; mais dans les pays civilisés, la règle a été universelle. Donc la grande division de la civilisation en européenne et en non européenne est la base de la philosophie de l'histoire, puisqu'elle nous suggère cette importante considération que, si nous voulons comprendre, par exemple, l'histoire de l'Inde, nous devons d'abord nous attacher à l'étude du monde extérieur parce qu'il a eu plus d'action sur l'homme que l'homme n'a eu d'action sur lui. Si, d'un autre côté, nous voulons comprendre l'histoire d'un pays tel que la France ou l'Angleterre, l'homme doit être notre principal sujet d'étude, parce que, la nature étant comparativement faible, chaque pas vers le grand progrès a augmenté la domination de l'esprit humain sur les influences du monde extérieur. Même dans les pays où la puissance de l'homme a atteint le plus haut point, la pression de la nature est encore immense; mais elle diminue successivement de génération en génération, parce que notre savoir augmente et nous permet non pas tant de gouverner la nature que de prévoir ses mouvements et de parer ainsi à nombre de maux qu'autrement elle occasionnerait. Nos efforts ont pleinement

réussi : c'est un fait évident que prouvent l'accroissement constant de la durée moyenne de la vie et l'amoindrissement des dangers inévitables; fait d'autant plus remarquable qu'à aucune autre époque, la curiosité humaine n'a été plus ardente ni les relations d'homme à homme plus étroites; de telle sorte que, tandis que les risques apparents sont multipliés, l'expérience nous apprend que les risques réels sont, après tout, diminués (1).

Si donc nous considérons l'histoire de l'Europe sous le plus large point de vue possible et que nous nous bornions entièrement à la cause première de sa supériorité sur les autres parties du monde, nous devons résoudre la question en ces termes : l'empiétement de l'esprit humain sur les forces organiques et inorganiques de la nature. Toutes les autres causes sont subordonnées à celle-ci (2). En effet, nous avons vu que partout où la puissance de la nature atteignait une certain degré, la civilisation nationale était irré-

(1) Cette diminution des risques ordinaires est sans aucun doute une cause, quoique légère, de l'accroissement de la durée de la vie; mais la cause la plus active est une amélioration générale dans la condition physique de l'homme. Voyez sir B. Brodie, *Lectures on Pathology and Surgery*, pag. 212, et, pour trouver la preuve que les hommes civilisés sont plus forts que ceux qui ne sont pas civilisés, consultez Quetelet, *Sur l'homme*, t. II, pag. 67, 272; Lawrence, *Lectures on Man*, pag. 275, 276; Ellis, *Polynesian Researches*, t. I, pag. 98; Whately, *Lectures on Political Economy*, in-8°, 1831, pag. 59; *Journal of the Statistical Society*, t. XVII, pag. 32, 33; Dufau, *Traité de statistique*, pag. 107; Hawkin, *Medical Statistics*, pag. 232.

(2) J'examinerai plus tard les conséquences générales de ce principe en tant que conséquences sociales; quant aux simples conséquences économiques, M. Mill les définit parfaitement : « Of the features which characterize this progressive economical movement of civilized nations, that which first excites attention, through its intimate connexion with the phenomena of Production, is the perpetual and, so far as human foresight can exend, the unlimited, growth of man's power over nature. Our knowledge of the properties and laws of physical objects shows no sign of approaching its ultimate boundaries: it is advancing more rapidly, and in a greater number of directions at once, than is any previous age or generation, and affording such frequent glimpses of unex pload fields bey ond, as to justify the belief that our acquainlance with nature is still almost in its infanty. » Mill, *Principles of Polit. Economy*, t. II, pag. 246-247.

gulièrement développée et le progrès de la civilisation arrêté. Le premier point essentiel était de limiter ces phénomènes physiques; et rien de plus probable que de le voir s'accomplir là où les phénomènes étaient les plus faibles et les moins imposants. Ce fut le cas de l'Europe; aussi est-ce en Europe seulement que l'homme est parvenu à dompter les forces de la nature, à les plier à sa volonté, à les détourner de leur cours ordinaire, à les contraindre à devenir les agents de son bonheur et à servir aux desseins généraux de la vie humaine.

Tout autour de nous nous apercevons les traces de cette lutte glorieuse et triomphante. Il semblerait vraiment qu'en Europe il n'est rien que l'homme ait craint de tenter : invasions de la mer repoussées, provinces entières, ainsi que cela s'est fait en Hollande, arrachées à son pouvoir, montagnes creusées de part en part et transformées en routes planes, sol de la plus désolante stérilité fertilisé par les simples progrès des sciences chimiques; tandis que, parmi les phénomènes de l'électricité, nous voyons la plus subtile, la plus rapide et la plus mystérieuse de toutes les forces devenue l'intermédiaire de la pensée et obeissant aux ordres mêmes les plus capricieux de l'esprit humain.

Sous d'autres rapports, là où les produits du monde extérieur ont été rebelles, l'homme a réussi à détruire ce qu'il pouvait à peine espérer de subjuguer. Les maladies les plus cruelles, telles que la peste proprement dite, et la lèpre du moyen âge (1) ont entièrement disparu des régions civilisées

(1) On peut se rendre compte de ce qu'était autrefois cette horrible maladie par le fait « qu'au treizième siècle on comptait en France seulement deux mille léproseries, et que l'Europe entière renfermait environ dix-neuf mille établissements semblables. » Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. II, pag. 374. Quant à la mortalité causée par la peste, consultez Clot-Bey, *de la Peste*. Paris, 1840, pag. 62, 63, 185, 292.

de l'Europe, et il est presque impossible qu'elles y reparaissent jamais. Les bêtes féroces et les oiseaux de proie ont été exterminés et n'infestent plus les retraites des hommes civilisés. Ces effroyables famines qui venaient ravager l'Europe plusieurs fois par siècle (1) ont cessé; et nous les avons si heureusement combattues, qu'il n'y a plus la moindre crainte à avoir qu'elles se représentent jamais pour sévir avec la même rigueur qu'autrefois. En effet nos ressources sont aujourd'hui si grandes, qu'au pis aller nous n'aurions à souffrir que d'une légère disette momentanée; car, dans l'état actuel des lumières, on remédierait au mal dès le début par des moyens que les sciences chimiques nous suggéreraient facilement (2).

Il est à peine nécessaire de faire ressortir comment, sous beaucoup d'autres rapports, les progrès de la civilisation en Europe ont été marqués par le déclin de l'influence du monde extérieur; j'entends naturellement ces particularités du monde extérieur qui ont une existence indépendante de la volonté de l'homme et ne furent pas créées par lui. Les nations les plus avancées doivent comparativement peu, dans leur état actuel, à ces traits originels de la nature qui, dans toute civilisation hors de l'Europe, exercèrent un pouvoir

(1) Dans le *Journal of the Statistical Society*, voyez un article de M. Farr, où il dresse une curieuse liste des famines (t. IX, pag. 159-163). Dans les onzième, douzième et treizième siècles, dit-il, la moyenne en Angleterre était d'une famine tous les quatorze ans.

(2) Suivant l'opinion d'un des savants les plus compétents de notre époque, la famine, même dans l'état actuel de la chimie, est « next to impossible. » Herschell, *Discourse on Natural Philosophy*, pag. 65. Cuvier (*Recueil des éloges*, t. 1, pag. 10) dit que nous sommes parvenus « à rendre toute famine impossible. » Voyez également Godwin, *On Population*, pag. 500, et, comme argument purement économique pour prouver l'impossibilité de la famine, se reporter à Mill, *Principles of Political Economy*, t. II, pag. 258. Comparez une note à la page 191, Ricardo, *Works*. La famine en Irlande peut sembler une exception; mais on en fût facilement venu à bout sans la pauvreté du peuple, qui rendit vains tous les efforts que nous fîmes pour la réduire à l'état de disette.

illimité. Ainsi en Asie et ailleurs, l'existence des rivières, la facilité de leur navigation, le nombre et la bonté des ports avoisinants ont déterminé la direction du commerce, son étendue, et beaucoup de circonstances semblables. Mais en Europe, ce ne sont pas tant ces particularités physiques que l'industrie et l'énergie de l'homme, qui sont la cause déterminante. Autrefois, les pays les plus riches étaient ceux où la nature était la plus prodigue; aujourd'hui les pays les plus riches sont ceux où l'homme est le plus actif. Nous sommes arrivés à une époque où, si la nature est avare, nous connaissons les moyens de compenser son insuffisance. La navigation d'une rivière présente-t-elle des difficultés? est-il un pays difficile à traverser? nos ingénieurs peuvent surmonter l'obstacle et remédier au mal. N'avons-nous pas de rivières? nous creusons des canaux. Manquons-nous de ports naturels? l'art nous en donne. Et cette tendance à restreindre l'autorité des phénomènes naturels est si marquée, qu'on l'aperçoit même dans la distribution des masses, puisque, dans les parties les plus civilisées de l'Europe, la population des villes surpasse celle des campagnes : il est donc évident que plus les hommes s'agglomèreront dans les grands centres, plus ils s'accoutumeront à aller chercher dans les affaires de la vie humaine le sujet de leurs pensées, et moins ils feront attention à ces particularités de la nature qui sont la source fertile de la superstition, et qui dans toutes les civilisations en dehors de l'Europe ont arrêté le progrès humain.

De tous ces faits on peut justement inférer que ce qui caractérise la marche de la civilisation en Europe, c'est l'influence décroissante des lois physiques et l'influence croissante des lois mentales. L'histoire seule peut nous fournir un faisceau de preuves complètes pour démontrer cette géné-

ralisation : je dois donc réserver pour les autres volumes de cet ouvrage une grande partie des témoignages sur lesquels elle est fondée. Cependant il n'est personne qui ne doive admettre que cette proposition est fondamentalement vraie, si, outre les arguments que nous venons de présenter, on admet deux prémisses qui sont l'une et l'autre incontestables. La première est que rien ne nous prouve que les forces de la nature se soient jamais accrues d'une manière permanente, et que nous n'avons aucune raison de croire que cette augmentation puisse avoir lieu. La seconde, c'est qu'il est abondamment prouvé que les ressources de l'esprit humain sont devenues plus puissantes, plus nombreuses et plus capables de lutter avec les difficultés du monde extérieur; parce que chaque point nouveau acquis à nos connaissances est une nouvelle force qui nous permet soit de diriger les opérations de la nature, soit, à défaut de cela, d'en prévoir les conséquences et d'éviter ainsi ce qu'il est impossible de prévenir; — résultat dans les deux cas : diminution de la pression exercée sur nous par les agents extérieurs.

Si l'on admet ces prémisses, nous arrivons à une conclusion d'une grande valeur pour la portée de cette Introduction : car si le degré suprême de la civilisation est le triomphe de l'esprit sur les agents extérieurs, il est évident que, des deux lois qui régissent le progrès du genre humain, la loi mentale est plus importante que la loi physique. Il y a une école de penseurs qui va jusqu'à considérer ce principe comme portant sa preuve en soi, bien que je ne sache point qu'on ait tenté jusqu'ici de le démontrer même par quelque raisonnement approchant d'une analyse finale. Toutefois, quant à l'originalité de mes arguments, c'est une

question qui importe peu ; mais ce que nous avons à faire ressortir, c'est qu'au point où nous en sommes, le problème que nous avons posé au début s'est simplifié, et que la découverte des lois de l'histoire de l'Europe s'est fondue, tout d'abord, en une découverte des lois de l'esprit humain. Ces lois mentales, quand on les aura établies d'une manière certaine, deviendront la base de l'histoire de l'Europe : on regardera les lois physiques comme étant de moindre importance, et n'ayant d'autre résultat que de soulever des troubles dont la force et la fréquence ont sensiblement diminué durant plusieurs siècles.

Si nous recherchons maintenant les moyens de découvrir les lois qui régissent l'esprit humain, les métaphysiciens ont une réponse toute prête : ils nous renvoient à leurs propres travaux pour y trouver une solution satisfaisante. Il devient donc nécessaire de constater la valeur de leurs recherches, de mesurer l'étendue de leurs ressources, et surtout d'éprouver la justesse de la méthode qu'ils suivent toujours, la seule, comme ils l'affirment, qui puisse mettre au jour les grandes vérités.

Le méthode métaphysique, quoique se divisant nécessairement en deux branches, est, à son point de départ, toujours la même : elle consiste dans l'étude que fait chaque observateur des opérations de son propre esprit (1). C'est tout à fait l'inverse de la méthode historique, le métaphysicien

(1) « As the metaphysician carries within himself the materials of his reasoning, he is not under a necessity of looking a broad for subjects of speculation or amusement. » Stewart, *Philosophy of the Mind*, t. I, pag. 462. La même remarque est presque littéralement répétée dans le t. III, pag. 260. Locke fait de ce qui se passe dans l'esprit de chaque homme la seule source de la métaphysique et la seule justification de leur vérité. *Essay concerning Human Understanding*, Locke, *Works*, t. I, pag. 16, 76, 79, 121, 146, 152, 287 ; t. II, pag. 141, 243.

n'étudiant qu'un esprit, l'historien en étudiant un grand nombre. Or la première remarque à faire sur ce point, c'est qu'il n'y a pas un seul champ de la science où la méthode métaphysique ait amené la moindre découverte. Tout ce que nous savons aujourd'hui a été constaté par l'étude de phénomènes dont, abstraction faite de tous les désordres accidentels, la loi reste comme une remarquable résumption (1). Aussi bien ce résultat ne s'obtient qu'au moyen d'observations assez nombreuses pour disperser tous désordres, ou bien d'expériences assez délicates pour isoler les phénomènes. L'une de ces conditions est essentielle pour toute science inductive; mais le métaphysicien n'obéit à aucune d'elles. Isoler les phénomènes lui est impossible : car il n'est pas un seul homme, quelque profonde que soit la méditation dans laquelle il est absorbé, qui puisse se détacher entièrement de l'influence des événements extérieurs, qui doivent produire un certain effet sur son esprit, lors même qu'il n'a pas conscience de leur présence : quant à l'autre condition, le métaphysicien lui jette ouvertement le défi : car son système tout entier est basé sur cette hypothèse, qu'en étudiant un seul esprit, il peut constater les lois qui régissent tous les esprits; de telle sorte que, tandis que d'un côté il est incapable d'isoler ses observations de tout dérangement, d'un autre côté, il refuse d'adopter la seule précaution qui lui reste, — il refuse d'étendre son examen de manière à disperser les désordres qui viennent troubler ses observations (2).

(1) Les sciences déductives font naturellement exception à ce principe; mais toute la théorie de la métaphysique est fondée sur son caractère inductif et sur la supposition qu'elle consiste en observations généralisées et que d'elles seules peut provenir la science de l'esprit.

(2) Ces remarques ne sont applicables qu'à ceux qui suivent la méthode purement méta-

Voilà la première objection fondamentale à laquelle sont exposés les métaphysiciens, au seuil même de leur science. Mais si nous pénétrons un peu plus loin, nous rencontrerons une autre circonstance qui, bien qu'elle soit moins évidente, est également décisive. Après que le métaphysicien a tenu pour admis que l'étude d'un seul esprit lui découvrira les lois qui régissent tous les autres esprits, il se trouve en face d'une singulière difficulté, aussitôt même qu'il commence à appliquer cette méthode imparfaite. La difficulté à laquelle je fais allusion, ne se présentant dans aucune autre partie des sciences que nous poursuivons, semble avoir échappé à l'attention de ceux qui ne connaissent pas les controverses métaphysiques. Donc, pour en comprendre la nature, il est nécessaire de résumer le système des deux grandes écoles à l'une desquelles doit forcément appartenir tout métaphysicien.

Pour rechercher la nature de l'esprit humain, suivant le plan métaphysique, il y a deux manières de procéder, toutes deux également fort claires et qui pourtant aboutissent à des résultats tout à fait différents. Selon la première méthode, le philosophe commence par l'examen de ses sensations; selon l'autre, par l'examen de ses idées. Ces deux méthodes

physique de l'investigation. Il y a cependant un très petit nombre de métaphysiciens, parmi lesquels M. Cousin est le plus éminent en France, dans les ouvrages desquels nous trouvons des vues plus larges et certaines tentatives de rapprocher les recherches historiques des recherches métaphysiques, reconnaissant ainsi la nécessité de vérifier leurs spéculations originales. Il n'y a pas d'objections à faire à cette méthode, pourvu que les conclusions métaphysiques soient considérées comme de simples hypothèses qui demandent à être vérifiées avant de les élever à l'état de théories. Mais, au lieu de procéder aussi prudemment, le plan presque invariable est de traiter l'hypothèse comme si elle était une théorie déjà prouvée, et comme s'il ne restait plus rien à faire qu'à renforcer par des explications historiques les vérités établies par le psychologue. Cette confusion entre l'explication et la vérification paraît être le défaut universel de ceux qui, comme Vico et Fichte, spéculent sur les phénomènes historiques *à priori*.

ont toujours abouti et aboutiront toujours à des conclusions diamétralement opposées. La raison en est facile à comprendre. En métaphysique, l'esprit est l'instrument aussi bien que le sujet sur lequel l'instrument opère. Les moyens employés pour extraire la science étant ainsi les mêmes que l'objet sur lequel ils agissent, une difficulté d'un genre tout particulier surgit. Cette difficulté, c'est l'impossibilité d'embrasser dans un examen assez large l'ensemble des phénomènes intellectuels; car tout étendu que soit cet examen, l'état de l'esprit, cause ou siége de cet examen, doit être hors de sa portée; par là, nous pouvons saisir ce qui, je pense, constitue une différence fondamentale entre les recherches physiques et métaphysiques. En physique, on procède par plusieurs méthodes, aboutissant toutes aux mêmes résultats; mais, en métaphysique, on trouvera invariablement que si deux hommes d'un égal talent, d'une égale sincérité, emploient des méthodes différentes pour étudier l'esprit, les conclusions auxquelles ils arriveront seront aussi différentes. Quelques exemples démontreront plus clairement ces propositions aux personnes qui ne sont pas versées dans ces matières. Les métaphysiciens qui commencent par l'étude des idéesobservent dans leur propre esprit une idée d'espace. D'où peut-elle provenir, se demandent ils? Elle ne saurait tirer son origine des sens, disent-ils, puisque les sens ne fournissent que ce qui est fini et contingent, tandis que l'idée d'espace est infinie et nécessaire (1) : infinie, puisque nous

(1) Rapprocher Stewart, *Philosophy of the Mind*, t. II, pag. 194, de l'*Histoire de la philosophie* de Cousin, 2e série, t. II, pag. 92. Parmi les métaphyciens indiens, il y eut une secte qui déclarait que l'espace est la cause de toutes choses. *Journal of Asiatic Society*, t. VI, pag. 268, 290. Voyez aussi le *Dabistan*, t. II, pag. 40, qui cependant était contraire aux Vedas. Rammohun Roy, *On the Veds*, 1832, pag. 8, 114. En Espagne, la doctrine de l'infinité de l'espace est une hérésie (Doblado, *Lettres*, prg. 96) qu'il faudrait comparer à



ne pouvons concevoir que l'espace ait une fin, et nécessaire, puisque nous ne pouvons concevoir la possibilité de sa non-existence. Voilà pour l'idéaliste. Mais le sensualiste, comme on l'appelle (1), celui qui commence, non par les idées, mais par les sensations, arrive à une conclusion bien différente. Il observe que nous ne pouvons avoir aucune idée d'espace jusqu'à ce que nous ayons d'abord eu une idée d'objet; et que les idées d'objet ne peuvent être que les résultats des sensations qu'excitent ces objets. Si l'idée d'espace est nécessaire, dit-il, cela est dû seulement à cette circonstance qu'il nous est impossible de percevoir un objet qui ne se rapporte pas, par une certaine position, à quelque autre objet, d'où découle une association indissoluble entre l'idée de position et l'idée d'un objet; et comme cette association se répète constamment sous nos yeux, nous nous trouvons enfin dans l'impossibilité de concevoir un objet sans position ou, en d'autres termes, sans espace (2). Quant à la notion de l'infinité de

a controverse d'Irène contre les Valentiniens (Beausobre, *Histoire de Manichée*, t. II, pag. 275). Pour les différentes théories de l'espace, nous pouvons de plus renvoyer le lecteur à Ritter, *Hist. of Ancient Philosophy*, t. I, pag. 451, 473, 477; t. II, pag. 314; t. III, pag. 195-204; Cudworth, *Intellectual System*, t. I, pag. 191; t. III, pag. 230, 472; *Kritik der reinen Vernunft*, Kant, *Werke*, t. II, pag. 23, 62, 81, 120, 139, 147, 256, 334, 347. Tennemann, *Geschichte der Philosophie*, t. I, pag. 109; t. II, pag. 303; t. III, pag. 130-137, t. IV, pag. 284; t. V, pag. 384-387; t. VI, pag. 99; t. VIII, pag. 87, 88, 683; t. IX, pag. 257, 355, 410; t. X, pag. 79; t. XI, pag. 195, 385-389.

(1) Tel est le titre que M. Cousin confère à presque tous les plus grands métaphysiciens anglais aussi bien qu'à Condillac et à tous ses disciples en France, leur système portant « le nom mérité de sensualisme. » Cousin, *Histoire de la philosophie*, 2e série, t. II, pag. 88, Le même nom est donné à la même école dans Feuchtersleben, *Medical Psychology*, pag. 52, et dans Renouard, *Histoire de la médecine*, t. I, pag. 346; t. II, pag. 368. Dans le *New System of Philosophy* de Jobert, t. II, pag. 334, in-8°, 1849, ce système est appelé « sensualism, » expression qui me semble préférable.

(2) Ce point est fort bien débattu par M. James Mill dans son ouvrage *Analysis of the Phenomena of the Human mind*, t. II, pag. 32, 93-95 et ailleurs. Comparez *Essay concerning Human Understanding*, Locke, *Works*, t. I, pag. 147, 148, 154, 157, et la distinction ingénieuse, page 198 : « Between the idea of the infinity of space and the idea of a space infinite. » A la page 208, Locke dit d'une manière satirique : « But yet, after all this

l'espace, nous la formons en concevant un prolongement continu des lignes, ou des surfaces, ou du volume, qui sont les trois modifications de l'étendue (1). Sur d'autres points innombrables nous trouvons les mêmes divergences entre les deux écoles. L'idéaliste (2), par exemple, établit que nos idées de cause, de temps, d'identité personnelle et de substance sont universelles et nécessaires; qu'elles sont simples; et que n'étant pas susceptibles d'analyse, on doit les rapporter à la constitution originelle de l'esprit (3). D'un autre côté, le sensationaliste, loin de reconnaître que ces idées sont simples, les considère comme extrêmement complexes et regarde leur universalité et leur nécessité comme le pur effet d'une fréquente et intime association (4).

there being men who persuade themselves that they have clear, positive, comprehensive ideas of infinity, it is fit they enjoy their privilege; and I should be very glad (with some others that I know who acknowledge they have none such) to be better infamed by their communication. »

(1) Mill, *Analysis of the Mind*, t. II, pag. 96, 97. Voyez aussi *The Examination of Malebranche*, Locke, *Works*, t. VIII, pag. 248, 249, et Müller, *Elements of Physiology*, t. II, pag. 1081, qu'il faudrait comparer avec Comte, *Philosophie positive*, t. I, pag. 354.

(2) Je parle des idéalistes en opposition aux sensationalistes, quoique le mot idéaliste soit souvent employé par les métaphysiciens dans un sens bien différent. Sur les différents genres d'idéalisme, voyez *Kritik der reinen Vernunft* et *Prolegomena zu jeder künftigen Metaphysik*, Kant, *Werke*, t. II, pag. 223, 389; t. III, pag. 204, 210, 306, 307. Selon lui, l'idéalisme cartésien est un idéalisme empirique.

(3) Ainsi Dugalt Stewart (*Philosophical Essays*. Edinbourg, 1810, pag. 33) nous parle de « the simple idea of personal identity, » et Reid (*Essays on the Powers of the Mind*, t. I, pag. 354) dit : « I know of no ideas or notions that have a better claim to be accounted simple and original than those of space and time. » Dans la métaphysique sanscrite, le temps est « une cause indépendante. » Voyez le *Vishnu Purana*, pag. 10, 216.

(4) « As space is a comprehensive word, including all positions, or the whole of Synchronous order, so Time is a comprehensive word, including all successions, or the whole of successive order. » Mill, *Analysis of the Mind*, t. II, pag. 100, et, sur les rapports du temps avec la mémoire, t. I, pag. 252. Jobert, dans son *New System of Philosophy*, t. I, pag. 33, dit que « time is nothing but the succession of events, and we know events by experience only. » Voyez aussi pag. 133 et comparez au sujet du temps Condillac, *Traité des sensations*, pag. 104-114, 222, 223, 331, 333. Le livre II, chap. XIV, *Essay concerning Human Understanding*, Locke, *Works*, t. I, pag. 163, traite des mêmes principes. Voyez aussi sa seconde réponse à l'évêque de Worcester, *Works*, t. III, pag. 444-446. Quant à l'idée de substance, consultez t. I, pag. 285-290, 292, 308; t. III, pag. 5, 10, 17.

Telle est la première différence importante qu'entraîne inévitablement l'adoption de méthodes différentes. L'idéaliste est forcé de soutenir que les vérités contingentes ont une origine différente (1). Le sensationaliste est contraint d'affirmer qu'elles ont la même origine (2). Plus ces deux grandes écoles s'avancent loin, plus leur divergence devient marquée. Elles sont en lutte ouverte sur chaque point de morale, de philosophie et d'art. Tous les hommes, disent les idéalistes, ont essentiellement la même notion du vrai, du beau, et du bien. Non, répondent les sensationalistes, un modèle si parfait n'existe pas, parceque les idées dépendent des sensations et que les sensations de l'homme dépendent des changements auxquels est soumis son corps, et des événements extérieurs qui affectent ce corps.

Tel est en résumé le tableau des conclusions contraires auxquelles ont été amenés les plus habiles métaphysiciens, par ce simple fait qu'ils ont suivi des méthodes contraires d'investigation : observation qui a d'autant plus d'importance que, une fois que ces deux méthodes ont été employées, les ressources des métaphysiciens sont évidemment épui-

(1) Reid (*Essays on the Powers of the Mind*, t. I, pag. 281) dit que les vérités nécessaires « cannot be the conclusions of the senses; for our senses testify only what is, and not what must necessarily be. » Voyez aussi t. II, pag. 53, 204, 239, 240, 281. La même distinction est péremptoirement établie dans Whewell, *Philosophy of the inductive Sciences*, in-8°, 1847, t. I, pag. 60-73, 140. Consultez aussi Dugald Stuwart, *Philosophical Essays*, pag. 123, 124. Sir W. Hamilton (*Additions to Reid's Works*, pag. 754) dit que les vérités non contingentes « have their converse absolutely incogitable. » Mais ce savant écrivain ne nous dit pas comment nous saurons qu'une chose est « absolutely incogitable. » De ce que nous ne pouvons réfléchir une idée, il ne s'ensuit pas comme preuve certaine qu'elle soit irréfléchie, car on pourra la réfléchir à une époque ultérieure, quand les lumières seront plus étendues.

(2) C'est ce que soutiennent tous les disciples de Locke ; dans l'une des œuvres les plus récentes de cette école, il est déclaré que « to say that necessary truths cannot be acquired by experience, is to deny the most clear evidence of our senses and reason. » Jobert, *New System of Philosophy*, t. I, pag. 58.

sées (1). Les deux sectes conviennent que l'étude seule des esprits individuels peut découvrir les lois mentales et qu'il n'y a rien dans l'esprit qui ne soit le résultat ou de la réflexion ou de la sensation. Ils ne peuvent donc choisir qu'entre ces deux théories : ou subordonner les effets de la sensation aux lois de la réflexion, ou bien subordonner les effets de la réflexion aux lois de la sensation. Tout système de métaphysique a été construit d'après l'un de ces deux plans; et il en sera toujours ainsi parce que les deux systèmes réunis comprennent la totalité des phénomènes physiques. Chaque procédé est également plausible (2); leurs partisans ont une égale assurance; la nature même de la querelle s'oppose à ce que l'on trouve un terme moyen : et où pourrait jamais être l'arbitre, du moment que nul ne saurait apporter sa médiation entre les controverses métaphysiques sans être lui-même un métaphysicien? Or tout métaphysicien est forcément sensationaliste ou idéaliste, en d'autres termes, il appartient à l'une des sectes mêmes dont il veut juger les prétentions (3).

(1) Afin d'éviter tout malentendu, je puis répéter qu'ici et ailleurs j'entends par métaphysique ce vaste champ de littérature qui s'appuie sur la supposition que les lois de l'esprit humain ne peuvent être généralisées que par l'étude des faits de la conscience individuelle appliqué à ce système; le terme « métaphysique » est assez impropre, mais il ne causera pas de confusion si le lecteur ne perd pas de vue cette définition.

(2) Ce qu'un célèbre historien de la philosophie dit du platonisme est également vrai de tous les grands systèmes métaphysiques : « Dass sie ein zusammenhængendes harmonisches Ganzes ausmachen (c'est à dire ses principales propositions) fælt in die Augen. » Tennemann, *Geschichte der Philosophie*, t. II, pag. 527. Et cependant il avoue en parlant du platonisme et du système contraire : « Und wenn man auf die Beweise siehet, so ist der Empirismus des Aristoteles nicht besser begründet als der Rationalismus des Plato. » (T. III, pag. 52.) Kant admet qu'il ne peut y avoir qu'un seul système vrai, mais il a la conviction d'avoir découvert tout ce qui a échappé à ses prédécesseurs. *Die Metaphysik der Sitten*, Kant, *Werke*, t. V, pag. v, où il soulève la question : « Ob es wohl mehr, als eine Philosophie geben kœnne. » Dans la *Kritik* et dans les *Prologomena zu jeder künftigen Metaphysik*, il dit que la métaphysique n'a pas fait de progrès et que l'on peut à peine dire que la science existe. *Werke*, t. II, pag. 49, 50; t. III, pag. 166, 246.

(3) Nous en avons un curieux exemple dans la tentative que M. Cousin a faite de fonder une école éclectique, car il a été tout à fait impossible à cet habile et savant philosophe

Cela étant posé, nous devons, je pense, arriver à cette conclusion que, les métaphysiciens étant infailliblement et par la nature même de leurs recherches, divisés en deux écoles complétement antagonistes, dont nous n'avons pas les moyens de constater la vérité relative, étant en outre doués de ressources assez bornées, qu'ils appliquent à une méthode qui n'a encore développé aucune autre science, nous, dis-je, spectateurs du conflit, nous n'avons pas à attendre d'eux des données suffisantes pour résoudre ces grands problèmes que l'histoire de l'esprit humain offre à nos yeux. Aussi quiconque prendra la peine d'apprécier à son vrai point de vue l'état actuel de la philosophie mentale, devra admettre que, malgré l'influence qu'elle a toujours exercée sur quelques-uns des plus puissants esprits, et par leur intermédiaire sur la société en général, néaumoins il n'est pas d'étude qui ait été poursuivie avec tant de zèle, qui ait été continuée si longtemps et qui pourtant reste aussi vide de résultats. C'est la science où il y a eu le plus de mouvement et le moins de progrès. Dans tous les pays civilisés, depuis des siècles, des hommes d'un talent éminent, animés des intentions les plus

d'éviter de ne voir les choses que d'un côté, ce qui pour tout métaphysicien est le préliminaire essentiel; il adopte cette distinction fondamentale entre les idées contingentes et nécessaires qui sépare aujourd'hui l'idéaliste du sensasionaliste : « La grande division des idées aujourd'hui établie est la division des idées contingentes et des idées nécessaires. » Cousin, *Histoire de la philosophie*, IIe série, t. I, pag. 249, 267, 268, 314 ; t. III, pag. 51-54. M. Cousin contredit sans cesse Locke, et puis il s'écrie qu'il a réfuté ce profond et vigoureux penseur, tandis qu'il ne mentionne même pas les arguments de James Mill qui, en tant que métaphysicien, est le plus grand de nos sensasionalistes modernes, et dont les vues, justes ou fausses, méritent à coup sûr d'être citées par un historien éclectique de la philosophie. — Un autre éclectique, sir W. Hamilton, annonce (*Discussions on Philosophy*, pag. 597) « an undeveloped philosophy which, I am confident, is founded upon truth. To this confidence I have come, not merely through the convictions of my own consciousness, but by finding in this system a centre and conciliation for the most opposite of philosophical opinions. » Mais, à la page 589, il traite sommairement l'une des plus importantes de ces opinions philosophiques en l'appelant : « The superficial edifice of Locke. »

pures, se sont consacrés aux recherches métaphysiques; cependant, à cette heure, leurs systèmes, loin d'approcher de la vérité, divergent l'un de l'autre avec une rapidité que semble accélérer le progrès des sciences. La rivalité incessante des écoles opposées, la violence avec laquelle elles ont été soutenues, enfin l'assurance exclusive et peu philosophique avec laquelle chacune a fait valoir sa propre méthode, tout cela a jeté l'étude de l'esprit dans une confusion que l'on ne pourrait comparer qu'à celle dans laquelle les controverses des théologiens ont jeté l'étude de la religion (1). Il en résulte que, sauf un très petit nombre des lois d'association, auxquelles nous pouvons peut-être ajouter les théories modernes de la vue et du toucher (2), l'on ne trouvera pas dans tout le cercle de la métaphysique un seul principe important et en même temps incontestablement vrai. Dans ces circonstances, comment ne pas soupçonner qu'il y a une erreur fondamentale dans la manière dont ces recherches ont été conduites? Quant à moi, je crois que ce n'est pas par la simple observation de notre esprit, ni même par les grossières expériences que nous pouvons faire sur lui, qu'il sera jamais possible d'élever la psychologie à l'état de science; je suis convaincu que l'étude de la métaphysique

(1) Berkeley, dans un moment de candeur, avoue la difficulté qui fait grand tort à la réputation de sa propre science : « Upon the whole, I am inclined to think that the far greater part if not all, of those difficulties which have hitherto amused philosophers, and blocked up the way to knowledge are entirely owing to ourselves. That we have first raised a dust, and then complain we cannot see. » *Principles of Human Knowledge*, Berkeley, *Works*, t. I, pag. 74. Tout métaphysicien et théologien devrait apprendre cette phrase par cœur : « That we have first raised a dust, and then complain we cannot see. »

(2) Il y a quelques lois d'association, telles qu'elles ont été posées par Hume et Hartley, que l'on peut vérifier par l'histoire et qui feraient de l'hypothèse métaphysique une théorie scientifique. La théorie de la vision de Berkeley et la théorie du toucher de Brown ont également été vérifiées par la physiologie; de sorte qu'aujourd'hui nous savons ce qu'autrement nous n'aurions pu que soupçonner.

ne portera de fruit qu'autant qu'on explorera l'histoire d'une façon assez large pour nous permettre de saisir les lois qui gouvernent les mouvements de la race humaine (1).

(1) En ce qui touche à l'une des difficultés que j'ai indiquées dans ce chapitre comme arrêtant la marche des métaphysiciens, il n'est que juste de citer les remarques de Kant : « Wie aber das Ich, der ich denke, von dem ich, das sich selbst anschaut, unterschieden (indem ich mir noch andere Anschauungsart wenigstens als mœglich verstellen kann), und doch mit diesem letzteren als dasselbe Subject einerlei sei, wie ich also sagen kœnne : Ich als Intelligens und denkend Subject, erkenne mich selbst als gedachtes Object, so fern ich mir noch über das in der Anschauung gegeben bin, nur, gleich anderen Phænemenen, nicht wie ich vor dem Verstande bin, sondern wie ich mir erscheine, hat nicht mehr auch nicht weniger Schwierigkeit bei sich, als wie ich mir selbst überhaupt ein Object und zwar der Anschauung und innerer Wahrnehmungen sein kœnne. » *Kritik der reinen Vernunft,* dans Kant, *Werke,* t. II, pag. 144. Je suis tout disposé à ce que la question en reste là, car il me semble que les deux cas ne présentent pas seulement une égale difficulté, mais encore, dans l'état actuel de nos lumières, une égale impossibilité.

CHAPITRE IV

Les lois mentales sont ou morales ou intellectuelles. — Parallèle des lois morales et intellectuelles. — Recherche sur l'effet produit par chacune d'elles sur les progrès de la société.

Dans le chapitre précédent il a été prouvé, j'espère, que, quoi qu'il advienne dans la suite, à ne considérer que l'état actuel de nos lumières, nous devons déclarer que la méthode métaphysique reste au dessous de la tâche qui lui est souvent imposée, de découvrir les lois qui régissent les mouvements de l'esprit humain. Cela nous amène donc à la seule méthode qui nous reste et suivant laquelle il faut étudier les phénomènes mentals, non pas simplement tels qu'ils apparaissent dans l'esprit de l'observateur individuel, mais tels qu'ils apparaissent dans les actions du monde en général. L'opposition essentielle entre ces deux plans est des plus évidentes : cependant il sera peut-être bon de faire ressortir par de nouveaux exemples les ressources que possède chacun de ces systèmes pour la recherche de la vérité ; et, dans ce but, je choisirai un sujet qui, bien qu'il soit encore imparfaitement compris, témoigne admirablement de la régularité avec

laquelle, au milieu même des circonstances les plus contradictoires, les grandes lois de la nature suivent tranquillement leurs cours. Je veux parler de la proportion gardée dans les naissances des deux sexes; proportion qui, si elle était fortement rompue dans un pays, ne fût-ce que pour une génération, jeterait la plus grande confusion dans tous les rangs de la société et aurait pour effet infaillible d'augmenter considérablement l'immoralité publique (1). Or on a de tous temps soupçonné qu'en moyenne les naissances des garçons et des filles étaient à peu près égales; mais jusqu'à une époque très récente nul ne pouvait dire si oui ou non elles sont exactement égales, ou, en cas d'inégalité, de quel côté se trouve l'excédant (2). Les naissances étant le résultat physique d'antécédents physiques, on vit clairement que les lois qui président aux naissances devaient se trouver dans ces antécédents; c'est à dire que les causes de la proportion des deux sexes devaient résider dans les parents eux-mêmes (3).

(1) Ainsi nous voyons que les croisades, en diminuant la proportion des hommes aux femmes en Europe, ont augmenté les dérèglements. Consultez un curieux passage dans Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. II, pag. 376. Dans l'Yucatan, le nombre des femmes prédomine généralement d'une manière considérable, et le résultat est préjudiciable aux bonnes mœurs. Stephen, *Central America*, t. III, pag. 380, 429. D'un autre côté, si l'on veut se rendre compte de ce qu'est une société où il y a excédant de mâles, consultez Mallet; *Northern Antiquities*, pag. 259; *Journal of Geographical Society*, t. XV, pag. 45, t. XVI, pag. 307; Southey, *Commonplace Book*, 3e série, pag. 579.

(2) Au sujet de cette question on trouvera une foule de propositions contradictoires dans les plus vieux écrivains. Goodman, au commencement du XVIIe siècle, supposait qu'il naissait plus de filles que de garçons. Southey, *Commonplace Book*, 3e série, pag. 696. — Turgot (*OEuvres*, t. II, pag. 257) dit avec raison : « Il naît un peu plus d'hommes que de femmes. » Mais les preuves acquises étaient encore trop incomplètes pour que cette proposition fût autre chose qu'une heureuse conjecture. Je m'aperçois aussi que Herder lui-même, écrivant en 1785, tient pour admis que la proportion était à peu près égale : « Ein ziemliches Gleichmass in den Geburten beider Geschlechter » (*Ideen zur Geschichte*, t. II, pag. 149), et était quelquefois en faveur des filles : « Ja die Nachrichten mehrerer Reisenden wirklich mehr Tœchter als Sœhne geboren werden. »

(3) On est allé jusqu'à se demander quelle influence pouvait exercer l'état de l'esprit durant la période de l'orgasme. Mais, quelle que soit cette influence, elle ne peut affecter la

Dans ces circonstances, on se demanda s'il n'était pas possible d'élucider la difficulté au moyen de nos connaissances en physiologie animale; on fit ce raisonnement assez plausible : « Puisque la physiologie est l'étude des lois du corps (1) et que toute naissance est un produit résultant du corps, il s'ensuit que si nous connaissons les lois de l'un nous connaîtrons les lois de l'autre. » Tel fut le jour sous lequel les physiologistes comprirent notre origine (2); tel fut précisément celui sous lequel les métaphysiciens comprirent notre histoire. Tous deux crurent qu'il était possible dès l'abord de remonter jusqu'à la cause du phénomène et de prédire ce phénomène lui-même en étudiant ses lois. Le

naissance subséquente que par l'intermédiaire des antécédents physiques, qu'en tout cas l'on doit regarder comme la cause immédiate. Donc, s'il était prouvé que cette influence existe, nous aurions encore à rechercher les lois physiques, quoique naturellement ces lois dussent être purement considérées comme des lois secondaires qu'on pourrait résoudre dans une plus haute généralisation.

(1) Quelques écrivains traitent la physiologie comme l'étude des lois de la vie. Mais cette définition, considérant le sujet tel qu'il est aujourd'hui, est un peu trop téméraire, et avant qu'on puisse explorer scientifiquement les phénomènes de la vie, il faudra faire sortir de l'état empirique dans lequel elles se trouvent plusieurs branches de nos connaissances. Le mode le plus rationnel, ce semble, est de considérer la physiologie et l'anatomie comme corrélatives : la première formant la partie dynamique et la seconde la partie statique de l'étude de la structure organique.

(2) « Voulez-vous savoir de quoi dépend le sexe des enfants ? Fernel vous répond, sur la foi des anciens, qu'il dépend des qualités de la semence du père et de la mère. » Renouard, *Histoire de la médecine*. Paris, 1846, t. II, pag. 106. Voyez également, à la page 185, l'opinion d'Hippocrate, adoptée par Galien, et des théories semblables dans Lepellotier, *Physiologie*, t. IV, pag. 332, et dans Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. I, pag. 252, 310; t. II, pag. 115; t. IV, pag. 62. On trouvera d'autres renseignements sur les opinions qui ont été émises au sujet de l'origine des sexes dans Beausobre, *Histoire de Manichée*, t. II, pag. 417; *Asiatic Researches*, t. III, pag. 358, 361; *Vishnu Purana*, pag. 349; *Works of Sir William Jones*, t. III, pag. 126; Ritter, *History of Ancient Philosophy*, t. III, pag. 191; Denham et Clapperton, *Africa*, pag. 323, 324; Maintenon, *Lettres inédites*, t. II, pag. 62, et l'opinion de Hohl (*Physiologie de Burdach*, t. II, pag. 472) « que les femmes chez lesquelles prédomine le système artériel procréent des garçons, au lieu que celles dont le système veineux a la prédominance mettent au monde des filles. » Suivant Anaxagore, la question était extrêmement simple : Καὶ ἄῤῥενα μὲν ἀπὸ τῶν δεξιῶν, θήλεα δὲ ἀπὸ τῶν ἀριστερῶν. Diog. Laert., II, 9, t. I, pag. 85.

physiologiste se dit : « En étudiant les corps individuels et en constatant ainsi les lois qui régissent l'union des parents, je découvrirai la proportion des sexes, parce que cette proportion est le simple résultat de l'union. » Suivant les mêmes errements, le métaphysicien dit : « En étudiant les esprits individuels, je vérifierai les lois qui gouvernent leurs mouvements; de cette façon, je prédirai les mouvements du monde qui sont évidemment composés des mouvements individuels (1). » Voilà donc l'espoir dont se berçaient les physiologistes au sujet des lois des sexes, et les métaphysiciens au sujet des lois de l'histoire. Ces promesses ont elles été tenues? Non, le métaphysicien n'en a accompli aucune; et les physiologistes n'ont pas été plus heureux, quoiqu'ils pussent appuyer leurs opinions sur l'anatomie où l'on peut employer l'expérience directe, ressource inconnue en métaphysique. Mais tout cela ne leur servit de rien pour fixer la question qui nous occupe, et aujourd'hui les physiologistes ne possèdent pas un seul fait qui puisse éclaircir ce problème : Naît-il autant d'hommes que de femmes? En naît-il plus, en naît-il moins?

Toutes les ressources des physiologistes, depuis aristote jusqu'à nos jours, ne leur ont pas permis de répondre à ces questions (2). Cependant, à cette heure, par le fonctionne-

(1) Le métaphysicien se voit comme la source de l'évidence et le confident de la nature : « Moi seul, dit-il, je puis généraliser les idées et découvrir le germe des événements qui se développent journellement dans le monde physique et moral, et c'est par moi seul que l'homme peut être éclairé. » Helvétius, *de l'Esprit*, t. I, pag. 86. Comparez Herder, *Ideen zur Geschichte der Menschheit*, t. II, pag. 105. M. Cousin dit aussi (*Histoire de la philosophie*, 2e série, t. I, pag. 105) : « Le fait de la conscience transporté de l'individu dans l'espèce et dans l'histoire est la clef de tous les développements de l'humanité. »

(2) A considérer la très longue période durant laquelle on s'est adonné à l'étude de la physiologie, il est remarquable de voir combien peu ses adeptes ont contribué au grand objet final de toute science, à savoir le pouvoir de prédire les événements. Il me semble que les deux causes principales sont : les lents progrès de la chimie et l'extrême imperfec-

ment d'une méthode qui nous semble maintenant très naturelle, nous avons établi une vérité devant laquelle avaient échoué tous les talents réunis d'une longue série d'hommes éminents. Un expédient fort simple, tenir un état des naissances et des sexes, puis réunir le total de plusieurs années dans différents pays, nous a mis à même, abstraction faite de tous dérangements accidentels, de constater l'existence d'une loi qui, rendue en chiffres ronds, établit que pour chaque série de vingt filles, il naît vingt et un garçons ; et nous pouvons déclarer avec assurance que, quoique les opérations de cette loi soient naturellement sujettes à des aberrations constantes, la loi elle-même est si puissante que nous ne sachions pas de pays où pendant une seule année les naissances des enfants du sexe masculin n'aient pas excédé celle des enfants du sexe féminin (1).

tien du microscepe, instrument qui est encore si inexact que, lorsqu'il faut employer une puissante lentille, en ne peut aveir qu'une faible confiance dans les résultats. Ainsi, par exemple, qu'est-il advenu de l'examen au microscepe des spermatozea ? Les plus flagrantes contradictions. Quant à la chimie, MM. Robin et Verdeil, dans leur grand ouvrage récemment publié, ent très bien démentré les relatiens multiples qui existent entre cette science et les progrès ultérieurs de la cennaissance que nous avons de la structure animale ; cependant qu'on me permette d'ajenter que, selen mei, ces éminents auteurs se meutrent parfois assez injustement disposés à limiter l'applicatien des leis chimiques aux phénemènes physiologiques. Veyez Rebin et Verdeil, *Chimie anatomique et physiologique*. Paris, 1853, t. I, pag. 20, 34, 167, 337, 338, 437, 661 : t. II, pag. 136, 137, 508 ; t. III, pag. 135, 144, 183, 281, 283, 351, 547. La tendance creissante de la chimie à ramener sons son contrôle des phénomènes que seuvent l'en suppose être purement erganiques est remarquée en termes assez vagues dans Turner, *Chemistry*, t. II, pag. 1308. Loudres, 1847, et en termes précis dans Liebig, *Letters on Chemistry*, 1851, pag. 250, 251. Dans les euvrages suivants on touche trop légèrement aux rapports existant entre la chimie et la physiolegie : Bouillaud, *Philosophie médicale*, pag. 160, 257 ; Broussais, *Examen des doctrines médicales*, t. III, pag. 166 ; Brodie, *Lectures on Pathology*, pag. 48 ; Henle, *Traité d'anatomie*, t. I, pag. 25, 26 ; Feuchtersleben, *Medical Psychology*, pag. 88. Ces rapports sont mieux indiqués dans Holland, *Medical Notes*, 1839, pag. 270, ouvrage bien raisonné et plein d'intéressantes données. Comparez Wagner, *Physiology*, pag. 131, 132, note, avec Burdach, *Traité de physiologie*, t. IV, pag. 59, 168, qui traitent tous deux de la nécessité où nous sommes d'employer la chimie pour augmenter nos connaissances en embryologie.

(1) On a longtemps supposé que plusieurs pays de l'Orient faisaient exception à ce prin-

L'importance et l'admirable régularité de cette loi nous font regretter qu'elle soit encore à l'état de vérité empirique : car on ne l'a pas reliée jusqu'ici aux phénomènes physiques, causes de ses opérations (1). Mais il importe peu : nous ne nous proposons à présent que d'indiquer la méthode qui a aidé à sa découverte, méthode, disons-le, évidemment analogue à celle que nous voulons employer dans nos recherches

cipe; mais des observations plos précises ont permis de coutredire les rapports asses diffus des anciens voyageurs, et, aussi loin que s'étend notre connaissance, il n'est pas une seule partie du monde où il naisse plus de filles que de garçons, tandis que nous voyons par la statistique que, dans toutes les parties du monde dont nous avons pu obtenir le tableau, il y a un leger escédant en faveur des enfants du sexe masculin. Rapproches Marsden, *History of Sumatra*, pag. 234; Raffle, *History of Java*, t. I, pag. 81, 82; Syke, *On the Statistics of the Deccan, Reports of British Association*, t. VI, pag. 246, 261, 262; Niebhur, *Description de l'Arabie*, pag. 63; Humboldt, *Nouvelle Espagne*, t. I, pag. 139; M'William, *Medical History of Expedition to the Niger*, pag. 143: Elliotson, *Human Physiology*, pag. 795: Thomson, *History of Royal Society*, pag. 531; Sadler, *Law of Population*, t. I, pag. 507, 511: t. II, pag. 324, 335: Paris et Fonblanque, *Medical Jurisprudence*, t. I, pag. 259: *Journal of Statistical Society*, t. III, pag. 263, 264; t. XVII, pag. 46, 123; *Journal of Geographical Society*, t. XX, pag. 17; *Fourth Report of British Association*, pag. 687, 689; *Report for* 1842, pag. 144, 145; *Transactions of Sections for* 1840, pag. 174; *for* 1847, pag. 96: *for* 1849, pag. 87; Dufau, *Traité de statistique*, pag. 24, 209, 210; Burdach, *Traité de physiologie*, t. II, pag. 56, 57, 273, 274, 281; t. V, pag. 373. Hawkins, *Medical Statistics*, pag. 221, 222.

(1) Dans Müller, *Physiology*, t. II, pag. 1657, ouvrage qui fait autorité, il est dit que « the causes which determine the sex of the embryo are unknown, although it appears that the relative age of the parents has some influence over the sex of the offspring. » C'est un fait que la foule considérable de témoignages que nous avons réunis nous permet de considérer comme presque certain; mais M. Müller, au lieu de renvoyer aux écrivains physiologistes, aurait dû remarquer que c'est à la statistique et non à la physiologie que l'on est redevable de cette découverte. Au sujet de cette curieuse question, voyez Carpenter, *Human Physiology*, pag. 746: Sadler, *Law of Population*, t. II, pag. 333, 336, 342; *Journal of Statistical Society*, t. III, pag. 263, 264. Quant aux êtres au dessous de l'homme, de nombreuses expériences nous apprennent que chez les moutons et les chevaux l'âge des parents « has a very great general influence upon the sex » de leur produit. Elliotson, *Physiology*, pag. 708, 709. Consultez également Cuvier, *Progrès des sciences naturelles*, t. II, pag. 406. Pour la relation entre l'origine du sexe et les lois de développement fixe, comparez Geoffroy Saint-Hilaire, *Histoire des anomalies de l'organisation*, t. II, pag. 33, 34, 73; t. III, pag. 278, avec Lindley, *Botany*, t. II, pag. 81. Dans les *Maladies Mentales* d'Esquirol, t. I, pag. 302, il y a un cas singulier raconté par Lamotte, qui semblerait relier cette question aux phénomènes pathologiques, quoiqu'il soit incertain que l'épilepsie soit un effet ou un symptôme cognat.

sur les opérations de l'esprit humain; tandis que l'ancienne méthode qui a échoué est analogue à celle qu'ont suivie les métaphysiciens. Tant que le physiologiste tenta de constater les lois de la proportion des sexes au moyen d'expériences individuelles, il resta entièrement en deçà du but qu'il poursuivait. Mais, lorsque, au lieu de ces expériences individuelles si peu satisfaisantes, les hommes commencèrent à réunir des observations moins minutieuses mais plus larges, dès lors la grande loi de la nature qu'ils avaient vainement cherchée durant plusieurs siècles se déroula pour la première fois à leur vue. C'est précisément ainsi que, tant que l'on n'étudiera l'esprit humain que suivant la méthode étroite et resserrée des métaphysiciens, nous avons tout lieu de croire que les lois qui régissent ces mouvements resteront inconnues. Si donc nous voulons arriver à un résultat réel et important, il est nécessaire d'écarter ces vieux systèmes, dont l'expérience comme la raison nous demontrent l'insuffisance, et de leur substituer un examen assez large pour nous premettre d'éliminer ces dérangements que, par suite de l'impossibilité de l'expérience, nous ne parviendrons jamais à isoler.

Le désir que j'éprouve de rendre parfaitement claires les données préliminaires de cette introduction est ma seule excuse en me livrant à une digression qui, quoiqu'elle n'ajoute rien à la force de l'argument, peut servir à l'expliquer et, en tout cas, mettra à même les lecteurs ordinaires d'apprécier la valeur de la méthode proposée. Il nous reste maintenant à constater le mode par lequel, en appliquant cette méthode, nous pourrons le plus facilement découvrir les lois du progrès mental.

Si, en premier lieu, nous demandons : qu'est-ce que ce

progrès? la réponse semble fort simple : c'est un double progrès, moral et intellectuel; le premier se rapportant plus étroitement à nos devoirs, le second à notre connaissance. Voilà une classification qui a été souvent établie et que personne n'ignore; et, en tant que l'histoire est l'exposé des résultats, il n'y a pas de doute que cette division ne soit parfaitement exacte. Il n'y a pas de doute qu'un peuple ne fasse pas de progrès réels si, d'un côté, l'accroissement de son industrie est accompagné d'un accroissement de vices, ou si, de l'autre, tout en devenant plus vertueux, il devient aussi plus ignorant. Ce double mouvement moral et intellectuel est essentiel à l'idée même de civilisation et renferme toute la théorie du progrès mental. Consentir à faire son devoir, voilà la partie morale; savoir comment l'accomplir, voilà la partie intellectuelle : aussi plus ces deux parties sont étroitement liées, plus grande est l'harmonie avec laquelle elles fonctionnent; et plus les moyens sont soigneusement adaptés à la fin, plus le but de notre vie sera complétement rempli et plus solide sera le fondement que nous poserons pour l'avancement ultérieur de genre humain.

Ici se présente donc une question très grave, à savoir : de ces deux parties, ou éléments du progrès mental, quel est le plus important? Car, le progrès lui-même étant le résultat de leur double action, il est nécessaire de constater quel est celui qui agit le plus puissamment, afin de subordonner l'élément inférieur aux lois de l'élément supérieur. Si l'avance de la civilisation et le bonheur des hommes dépendent plus de leur sens moral que de leur connaissance intellectuelle, il faut naturellement mesurer les progrès de la société sur ce sens; tandis que si, d'un autre côté, tout cela dépend principalement de leur connaissance, la somme et la réussite de

leur activité intellectuelle devront nous servir, de règle suprême. Dès que nous connaîtrons l'énergie relative de ces deux forces constituantes, nous les traiterons d'après le plan que nous employons habituellement pour rechercher la vérité, c'est à dire que nous considérerons le produit de leur double action comme obéissant aux lois d'un agent plus puissant dont les opérations sont accidentellement dérangées par les lois inférieures de l'agent mineur.

Au debut même de cette recherche, nous rencontrons une difficulté préliminaire qui provient du laisser-aller et de l'insouciance avec lesquels on emploie le langage ordinaire pour traiter de sujets qui exigent la plus grande exactitude et la plus grande précision. Car cette expression « progrès moral et intellectuel » peut entraîner de graves erreurs. Dans le sens où l'on s'en sert généralement, cela semblerait signifier que les facultés intellectuelles et morales des hommes, à mesure qu'avance la civilisation, sont naturellement plus vives et moins faillibles qu'autrefois : mais cette proposition, bien qu'elle puisse être fort vraie, n'a jamais été prouvée. Il se peut que, par suite de certaines causes physiques encore inconnues, la capacité moyenne du cerveau, si nous rapprochons des périodes d'une longue durée, s'augmente graduellement et que, par conséquent, l'esprit qui agit par l'intermédiaire du cerveau jouisse, indépendamment même de l'éducation, d'une plus grande aptitude et d'un jugement général plus compétent (1). Cependant telle est encore notre

(1) C'est une doctrine favorite parmi les partisans de Gall que les pouvoirs naturels du cerveau s'augmentent parce qu'ils sont capables de transmission. M. Comte adopte cette doctrine (*Philosophie positive*, t. IV, pag. 384, 385) ; ce dernier admet pourtant qu'elle n'a jamais été suffisamment vérifiée : « Sans que toutefois l'expérience ait encore suffisamment prononcé. » Le docteur Prichard, qui d'ordinaire diffère tant de cette école, semble néan-

ignorance des lois physiques et, en ce qui touche aux lois qui régissent la transmission héréditaire du caractère, du tempérament (1) et des autres particularités personnelles, que nous devons considérer ce prétendu progrès comme un point très douteux; aussi bien, dans l'état actuel de nos lumières, nous ne saurions déclarer d'une manière certaine qu'il y a eu une amélioration permanente dans les facultés morales et intellectuelles de l'homme; et nous ne pouvons

moins disposé à se ranger de ce côté; car, après avoir comparé des crânes, il en est arrivé à la conclusion que les habitants actuels de la Grande Bretagne « either as the result of many ages of greater intellectual cultivation, or from some other cause, habe, as I am persuaded, much more capacious brain-cases than their fore fathers. » Prichard, *Physical History of Mankind*, t. 1, pag. 305. En admettant même que cela soit certain, rien ne prouverait que le contenu du crâne fût changé, quoique le fait pût produire une certaine présomption, et la question, je crois, ne sera pas fixée tant que les recherches commencées par Blumenbach et récemment continuées par Morton ne s'étendront pas sur une échelle beaucoup plus large qu'on ne l'a tenté jusqu'ici. Comparez Burdach, *Traité de physiologie*, t. II, pag. 253, où la question n'est pourtant pas exposée avec assez de circonspection.

(1) On n'a encore généralisé aucune des lois de la descendance héréditaire dans leurs rapports avec la formation du caractère; nous ne sommes guère plus avancés sur la théorie des tempéraments, et quiconque voudra comparer ce qui a été dit là-dessus par chacun des auteurs suivants pourra apprécier les difficultés qui arrêtent l'étude des tempéraments et l'obscurité dont est entouré cet important sujet : Müller, *Physiology*, t. II, pag. 1406-1410; Elliotson, *Human Physiology*, pag. 1059-1062; Blainville, *Physiologie générale et comparée*, t. I, pag. 168, 264, 265; t. II, pag. 43, 130, 214, 328, 329; t. III, pag. 54, 74, 118, 148, 149, 284, 285; William, *Principles of medicine*, pag. 16, 47, 112, 113; Geoffroy Saint-Hilaire, *Anomalies de l'organisation*, t. 1, pag. 186, 190; Broussais, *Examen des doctrines médicales*, t. 1, pag. 204, 205; t. III, pag. 276; Renouard, *Histoire de la médecine*, t. 1, pag. 326; Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. I, pag. 380; t. II, pag. 408; t. III, pag. 21; t. V, pag. 325; t. VI, pag. 492; Esquirol, *Maladies mentales*, t. I, pag. 39, 226, 429, 594; t. II, pag. 29; Lepelletier, *Physiologie médicale*, t. I, pag. 139, 281; t. III, pag. 372-429; t. IV, pag. 93, 123, 133, 143, 148, 177; Henle, *Anatomie générale*, t. I, pag. 207; t. II, pag. 444; t. III, pag. 310, 507; t. IV, pag. 281, 399, 400, 504; Bichat, *Sur la vie*, pag. 80, 81, 234, 235; Phillip, *On Scrofula*, pag. 9; Feuchtersleben, *Medical Psychology*, pag. 143-145; Fontenelle, *OEuvres*. Paris, 1766, t. V, pag. 110; Cullen, *Works*. Édinb., 1827, t. I, pag. 214-221; Cabanis, *Rapports du physique et du moral*, pag. 76-83, 229-261, 520-533; *Noble on the brain*, pag. 370-376; Combe, *North America*, t. I, pag. 126-128. Depuis peu l'attention s'est portée sur la composition chimique du sang telle qu'elle varie dans les divers tempéraments; cette méthode semble plus satisfaisante que l'ancien système, où l'on se contentait de décrire les symptômes évidents du tempérament. Clark, *On Animal Physiology, Fourth Report of the British Association*, pag. 126; Simon, *Animal Chemistry*, t. I, pag. 236; Wagner, *Physiology*, pag. 262.

nous appuyer sur aucune raison décisive pour dire que ces facultés seront probablement plus développées chez tel enfant né dans la région la plus civilisée de l'Europe que chez tel autre enfant né dans la région la plus sauvage d'un pays barbare (1).

Donc, quel que puisse être le progrès moral et intellectuel de l'humanité, il se résout non pas en progrès de capacité naturelle (2), mais, si je puis m'exprimer ainsi, en progrès d'opportunité, c'est à dire l'amélioration des circonstances

(1) Nous entendons souvent parler de talents héréditaires, de vices héréditaires et de vertus héréditaires; mais quiconque examinera rigoureusement l'évidence trouvera qu'il n'y a aucune preuve de leur existence. La manière dont on fait généralement cette preuve est illogique au plus haut degré, car d'ordinaire voici comment procèdent les écrivains : ils réunissent des exemples de quelque particularité mentale qu'on a rencontrée chez un père et chez son fils, et de là ils infèrent que cette particularité a été transmise. Avec un tel mode de raisonnement on peut démontrer n'importe quelle proposition; en effet partout où s'étendent nos recherches il y a un nombre de coïncidences empiriques suffisant pour étayer d'un cas plausible toute opinion qu'il plaira au premier venu de soutenir. Mais ce n'est pas ainsi qu'on découvre la vérité, et il faut non seulement demander combien il se présente d'exemples de talents héréditaires, etc., mais aussi combien il se présente d'exemples de telles qualités qui ne sont pas héréditaires. Tant que l'on ne fera pas une tentative de ce genre, il nous sera impossible de rien savoir sur cette question d'une manière inductive; d'un autre côté, jusqu'à ce que la physiologie et la chimie soient beaucoup plus avancées, nous ne pourrons rien savoir à ce sujet d'une manière déductive. — Ces considérations doivent nous empêcher d'accueillir des théories (Taylor, *Medical Jurisprudence*, pag. 644, 678, et bien d'autres ouvrages) qui affirment positivement l'existence de la folie héréditaire et du suicide héréditaire; la même remarque s'applique à l'hérédité de la maladie (voyez à ce sujet quelques admirables observations dans Phillip, *On Scrofula*, pag. 101-120. Londres, 1846); elle s'applique avec plus de force encore aux vices et aux vertus héréditaires, d'autant plus qu'on n'a pas dressé un état aussi exact des phénomènes éthiques que des phénomènes physiologiques; par conséquent nos conclusions touchant les premiers sont encore plus incertaines.

(2) A tout ce qui précède je joindrai l'opinion de deux des plus profonds penseurs modernes : « Men, I think have been much the same for natural endowments in all times. » Locke, *Works*, *Conduct of the Understanding*, t. II, pag. 361 : « Les dispositions primitives agissent également chez les peuples barbares et chez les peuples policés; ils sont vraisemblablement les mêmes dans tous les temps et dans tous les lieux. » *Œuvres de Turgot*, *Progrès de l'esprit humain*, t. II, pag. 264. Les remarques du docteur Brown (*Lectures on the Mind*, pag. 57), si je saisis bien la rhétorique de son langage, ne s'appliquent pas à la capacité naturelle, mais à celle qui est acquise. Voyez la fin de sa neuvième leçon.

au milieu desquelles cette capacité se développe après la naissance. C'est donc là le point important de toute la question : c'est l'avantage externe et non le pouvoir interne qui fait le progrès. Parce qu'un enfant sera né dans un pays civilisé, il n'est pas à dire que, par cela même, il sera supérieur à un autre enfant né au milieu des barbares; la différence qui existera entre les actes des deux enfants sera purement causée, autant que nous le sachions, par la pression des circonstances externes ; par là, j'entends les opinions, la connaissance, les associations qui l'entoureront, en un mot l'atmosphère ambiante mentale dans laquelle les deux enfants seront respectivement élevés.

A ce compte, il est évident que, prenant le monde dans son ensemble, la conduite morale et intellectuelle des hommes est gouvernée par les notions morales et intellectuelles qui dominent à leur époque. Il y a naturellement beaucoup de personnes qui s'élèveront au dessus de ces notions, comme il y en a d'autres qui s'abaisseront au dessous d'elles. Mais ce sont là des cas exceptionnels et qui forment une très mince portion du total général de ceux qui ne sont nullement remarquables ni en bien ni en mal. L'immense majorité des hommes resteront toujours dans un juste milieu, ni trop sots ni trop capables, ni trop vertueux ni trop vicieux, assoupis dans une paisible et décente médiocrité, adoptant sans trop grande difficulté les idées courantes du jour, ne faisant pas de recherches, n'excitant pas le scandale, ne provoquant pas la surprise, se tenant tout juste au niveau de leur génération, enfin se conformant sans bruit au modèle de la morale et du savoir communs au siècle et au pays dans lequel ils vivent.

Or il suffit d'une connaissance superficielle de l'histoire

pour savoir que ce modèle change constamment et qu'il n'est jamais tout à fait le même dans les pays qui offrent le plus de traits de ressemblance, ou dans le cours de deux générations successives du même pays. Les opinions qui sont populaires dans une nation varient sous beaucoup de rapports presque d'année en année; ce qui, à une époque, est attaqué comme un paradoxe ou une hérésie est reçu, à une autre époque, comme une grave vérité, pour être à son tour remplacée par quelque nouveauté suivante. Cette extrême mutabilité du modèle ordinaire sur lequel les hommes règlent leurs actions démontre que les conditions dont dépend ce modèle doivent être elles-mêmes très instables : or ces conditions, quelles qu'elles soient, sont évidemment la cause originelle de la conduite intellectuelle et morale de la plus grande partie des hommes.

Voici donc une base qui nous permettra de marcher sûrement. Nous savons que la cause principale des actions des hommes est extrêmement variable; nous n'avons donc qu'à faire passer par cette épreuve toute circonstance que l'on soupçonne d'être cette cause; et si nous trouvons que ces circonstances ne sont pas très variables, nous devons conclure qu'elles ne sont pas la cause que nous cherchons à découvrir.

En soumettant à la même épreuve les motifs de la morale, ou les préceptes de ce qu'on appelle l'instinct moral, nous verrons tout de suite combien petite est l'influence que ces motifs ont exercée sur les progrès de la civilisation. Car, sans conteste, l'on ne trouvera rien au monde qui ait subi aussi peu de changement que ces grands dogmes qui composent le système moral. Faire du bien à autrui; sacrifier à son prochain ses propres volontés; l'aimer comme soi-même;

pardonner à ses ennemis; contenir ses passions; honorer ses parents; respecter ceux qui sont au dessus de vous, ces règles et quelques autres sont les seuls points essentiels de la morale; mais voilà mille ans qu'on les connaît, et sermons, homilies, traités, enfin tout ce qu'ont pu produire les moralistes et les théologiens, n'y ont pas ajouté un iota (1).

Mais si nous comparons cet aspect stationnaire des vérités morales avec l'aspect progressif des vérités intellectuelles, la différence est vraiment surprenante (2). Tous les grands systèmes de morale qui ont exercé beaucoup d'influence ont

(1) Il n'est pas un homme instruit qui ne sache que le système de morale exposé dans le Nouveau Testament ne contenait pas une seule maxime qui n'eût été antérieurement énoncée, et que quelques-uns des passages les plus admirables dans les écrits des apôtres sont des citations tirées des auteurs païens, et loin de nous fournir, comme quelques auteurs le supposent, des objections contre le christianisme, ce fait plaide fortement en sa faveur, puisqu'il indique l'intime relation existant entre les doctrines du Christ et les sympathies morales du genre humain dans différents siècles. Mais affirmer que le christianisme a révélé à l'homme des vérités morales jusqu'alors inconnues, c'est faire acte d'ignorance grossière ou d'opiniâtre fourberie. En remontant aux sources, on se convaincra que les nations barbares possédaient la connaissance des vérités morales, indépendamment du christianisme, et pour la plupart avant sa promulgation.

(2) Sir James Mackintosh fut tellement frappé du caractère stationnaire des principes de la morale qu'il nie la possibilité de leur avancement, et affirme hautement qu'on ne fera plus de découverte en morale : « Morality admits no discoveries. . . . . More than three thousand years have elapsed since the composition of the Pentateuch; and let any man, if he is able, tell me in what important respect the rule of life has varied since that distant period. Let the Institutes of Menu be explored with the same view; we shall arrive at the same conclusion. Let the books of false religion be opened; it will be found that their moral system is, in all its grand features, the same. . . . . The fact is evident, that no improvements have been made in practical morality. . . . . The facts which lead to the formation of moral rules are as accessible, and must be as obvious, to the simplest barbarian as to the most enlightened philosopher. . . . . The case of the physical and speculative sciences is directly opposite. There the facts are remote and scarcely accessible. . . . . From the countless variety of the facts with which they are conversant, it is impossible to prescribe any bounds to their future improvement. It is otherwise with morals. They have hitherto been stationary; and, in my opinion, they are likely for ever to continue so. » *Life of Mackintosh*, edited by his Son. London, 1835, t. 1, pag. 119-122. Condorcet (*Vie de Turgot*, pag. 180) dit : « La morale de toutes les nations a été la même, » et Kant (*Logik*, Kant, *Werke*, t. 1, pag. 356) : « In der Moralphilosophie sind wir nicht weiter gekommen, als die Alten. »

tous été fondamentalement les mêmes; tous les grands systèmes intellectuels ont été fondamentalement différents. En ce qui touche à notre conduite morale, il n'y a pas un seul principe connu aujourd'hui des Européens les plus policés qui ne fût également connu des anciens. En ce qui touche à la conduite de notre intellect, non seulement les modernes ont puissamment ajouté à toutes les sciences que les anciens ont cultivées, mais, en outre, ils ont renversé et révolutionné les vieilles méthodes d'investigation; ils ont consolidé, en les réunissant en un grand système, toutes ces ressources d'induction qu'Aristote seul avait vaguement entrevues; enfin ils ont créé des sciences dont le plus hardi penseur que l'antiquité ait produit n'eut jamais la plus faible idée.

Aux yeux de tout homme instruit, ce sont là des faits reconnus et notoires, et la conclusion à en tirer se présente d'elle-même. Puisque la civilisation est le produit de causes morales et intellectuelles, et que ce produit change sans cesse, évidemment il ne saurait être régi par l'agent stationnaire; car, les circonstances ambiantes ne changeant pas, l'agent stationnaire ne peut produire qu'un effet stationnaire. Or, il ne reste plus qu'un agent, l'agent intellectuel : il est le moteur réel; ce qu'il est facile de prouver de deux façons distinctes : d'abord le moteur, comme nous l'avons déjà vu, est ou moral ou intellectuel, et puisque, comme nous l'avons vu également, il n'est pas moral, donc il doit être intellectuel; en second lieu, le principe intellectuel a une activité et une capacité pour l'adaptation qui, ainsi que je m'efforce de le montrer suffisent entièrement pour expliquer les progrès extraordinaires que l'Europe n'a cessé de faire durant plusieurs siècles.

Tels sont les principaux arguments sur lesquels j'appuie mon opinion; mais il y a aussi d'autres circonstances collatérales qui méritent toute considération. La première, c'est que le principe intellectuel est non seulement beaucoup plus progressif que le principe moral, mais encore que les résultats en sont beaucoup plus permanents. Les acquisitions faites par l'intellect sont, dans tout pays civilisé, précieusement préservées, constatées par certaines formules bien définies, et protégées par l'emploi du langage technique et scientifique; elles se transmettent facilement d'une génération à l'autre, et prenant alors une forme accessible ou, pour ainsi dire, tangible, elles influent souvent sur la postérité la plus reculée et deviennent le patrimoine du genre humain, le legs immortel du génie auquel elles doivent le jour. Mais le bien qu'accomplissent nos facultés morales est moins susceptible de transmission : il est d'une nature plus privée, plus retirée : en outre, les motifs auxquels il doit son origine étant généralement le résultat du renoncement à soi même, de l'empire sur soi-même, chacun doit le pratiquer pour soi : ainsi privé de l'esprit de suite, ce bien retire peu de profit des maximes de l'expérience acquise et ne peut établir une mine où viennent puiser les moralistes futurs. Il en résulte que, quoique la perfection morale ait plus de charmes et d'attraits pour le commun des hommes que la perfection intellectuelle, cependant il faut avouer qu'à considérer le résultat final, elle est beaucoup moins active, moins durable et, comme je le prouverai tout à l'heure, moins féconde en avantages réels. Aussi bien, si nous examinons les effets de la philanthropie la plus active, et de la bonté la plus étendue et la plus désintéressée, nous trouvons qu'ils sont comparativement de courte durée; qu'ils ne touchent qu'un

petit nombre d'individus à qui ils profitent; qu'ils survivent rarement à la génération qui a vu leurs débuts, et qu'enfin s'ils prennent la forme plus durable de grandes fondations de charité publique, les abus s'introduisent d'abord dans ces institutions qui tombent ensuite en décadence, et au bout d'un certain temps sont ou détruites ou détournées de leur objet primitif, se jouant ainsi des vains efforts qu'on a tentés pour perpétuer la mémoire même de la bienveillance la plus pure et la plus convaincue.

Sans doute, ces conclusions n'ont rien de bien satisfaisant, et ce qui les rend encore plus choquantes c'est qu'il est impossible de les réfuter : car plus nous pénétrerons au cœur de cette question, plus nous verrons clairement la supériorité des acquisitions intellectuelles sur le sens moral (1). Il n'y a pas d'homme ignorant, la tradition nous le prouve, qui, animé de bonnes intentions et armé du pouvoir suprême pour les mettre à exécution, n'ait fait plus de mal que de bien; et l'énormité du mal a été en raison de l'ardeur des intentions et de l'étendue du pouvoir. Mais diminuez la sincérité de l'énergumène, troublez par un alliage la pureté de ses motifs, et du même coup vous diminuez le mal qu'il répand. Son ignorance est elle doublée d'égoïsme? il arrivera souvent que vous pourrez mater l'ignorance au moyen du vice et qu'en excitant ses craintes vous restreindrez son action funeste. Cependant s'il n'est pas accessible à la crainte, si son abnégation est complète, s'il n'a pour objet que le bien d'autrui et qu'il poursuive son but sur une large échelle avec enthousiasme et un zèle désintéressé, c'est alors que

(1) Une partie de la question est très bien posée par Cuvier, qui dit : « Le bien que l'on fait aux hommes, quelque grand qu'il soit, est toujours passager; les vérités qu'on leur laisse sont éternelles. » Cuvier, *Éloges historiques*, t. II, pag. 304.

vous n'avez aucune prise sur lui, aucun moyen de prévenir les calamités qu'un homme ignorant, dans un siècle ignorant, amènera infailliblement. L'étude de l'histoire des persécutions religieuses nous fera voir combien l'expérience justifie de tous points cette proposition. Punir, ne serait-ce qu'un homme, pour ses doctrines religieuses, c'est assurément un crime de la plus grande noirceur; mais punir une nombreuse communauté, poursuivre un secte entière, tenter d'extirper des opinions qui, projetant leurs branches en dehors de la société où elles ont pris racine, sont elles-mêmes une manifestation de la merveilleuse et luxuriante fertilité de l'esprit humain, faire tout cela, dis-je, ce n'est pas seulement l'un des actes les plus pernicienx que l'on puisse jamais concevoir, mais c'est aussi le comble de la folie. Néanmoins, c'est un fait indubitable que la plus grande partie des persécuteurs religieux étaient des hommes animés des plus pures intentions, et dont les mœurs étaient vraiment irréprochables. Il est impossible qu'il en soit autrement; car ce ne sont pas des hommes mal intentionnées que ceux qui cherchent à imposer par la force des opinions qu'ils croient justes. Sont-ce donc des méchants que ces hommes que touchent si peu les intérêts temporels que toutes les ressources de leur pouvoir, ils ne les font pas servir à leur profit mais au seul but de propager une religion qui, selon leur foi, est nécessaire au bonheur futur de l'humanité? Méchants, non, ignorants, oui! La nature de la vérité, les conséquences de leurs propres actes, tout cela leur échappe Mais, au point de vue moral, leurs motifs sont inattaquables. En effet, c'est l'ardenr même de leur sincérité qui les pousse à la persécution; c'est le saint zèle dont ils sont enflammés qui précipite leur fanatisme dans uue activité redoutable. Ancrez dans l'esprit

d'un homme une conviction absolue, celle de l'importance suprême d'une doctrine morale ou religieuse ; faites lui croire que ceux qui repoussent cette doctrine sont condamnés à l'éternelle perdition, remettez ensuite le pouvoir entre ses mains, et usez de son ignorance pour l'aveugler sur les conséquences ultérieures de ses actes, et infailliblement cet homme persécutera ceux qui nient sa doctrine et l'étendue de la persécution sera en raison de l'étendue de sa sincérité. Diminuez la sincérité et vous diminuez la persécution ; en d'autres termes, l'affaiblissement de la vertu arrêtera le mal : vérité dont l'histoire nous fournit tant d'exemples, que la nier ce serait non seulement rejeter les arguments les plus évidents et les plus décisifs, mais encore se refuser aux témoignages concomitants de tous les siècles. Je me contenterai de citer deux cas qui, eu égard à l'extrême différence du milieu dans lequel ils se sont produits, feront très bien ressortir ce principe : je prendrai le premier dans l'histoire du paganisme et le second dans l'histoire du christianisme ; ils démontreront tous deux que le sens moral est incapable de prévenir les persécutions religieuses.

I. Chacun sait que les empereurs romains soumirent les premiers chrétiens à des persécutions fréquentes et cruelles, quoiqu'on en ait exagéré la violence. Mais ce qui paraîtra singulièrement étrange à quelques personnes, c'est que, au nombre des persécuteurs les plus acharnés, nous comptons les hommes les plus vertueux qui se soient jamais assis sur le trône ; tandis que ceux qui épargnèrent les chrétiens et ne donnèrent aucune attention à leurs progrès furent précisément les princes les plus détestables et les plus infâmes. Assurément aucun empereur ne porta la dépravation aussi loin que Commode et Héliogabale : eh bien, ni l'un ni l'autre

ne persécutèrent la foi nouvelle ni ne prirent la moindre disposition contre elle. Ils étaient trop insouciants de l'avenir, trop égoïstes, trop absorbés par leurs infâmes plaisirs pour s'inquiéter du triomphe de la vérité ou de l'erreur; pleins d'indifférence pour le bien-être de leurs sujets, que leur importaient donc les progrès d'une croyance qu'en qualité d'empereurs romains, ils eussent dû regarder comme une erreur funeste et impie. Ils laissèrent donc s'avancer le christianisme sans entraver sa marche par des lois pénales que n'eussent pas manqué de rendre des princes plus honnêtes et plus attachés au culte faux (1). Aussi que voyons-nous? C'est que le plus grand ennemi du christianisme fut Marc Aurèle, homme plein de bienveillance et d'une honnêteté inébranlable et à toute épreuve, mais dont le règne a été marqué par une persécution dont il se fût abstenu, si la religion de ses pères n'eût excité son zèle (2). Enfin, pour

(1) « The first year of Commodus must be the epocha of the toleration. From all these authorities, it appears beyond exception, that Commodus put a stop to the persecution in the first year of his reign. . . . . Not one writer, either heathen or Christian, makes Commodus a persecutor. » *Letters concerning the Thundering Legion*, Moyle, *Works*, t. II, pag. 266. London, 1726. « Heliogabalus also, though in other respects the most infamous of all princes, and perhaps the most odious of all mortals, showed no marks of bitterness or aversion to the disciples of Jesus. » Mosheim, *Eccl. History*, t. I, pag. 66. Voyez également Milman, *Hist. of Christianity*. Lond., 1840, t. II, pag. 225.

(2) Le docteur Milman (*History of Christianity*, 1840, t. II, pag. 159) dit : « A blameless disciple in the severest school of philosophic morality, the austerity of Marcus rivalled that of the Christians in its contempt of the follies and diversions of life; yet his native kindliness of disposition was not hardened or embittered by the severity or the pride of his philosophy. With Aurelius, nevertheless, Christianity found not only a fair and high-minded competitor for the command of the human mind; not only a rival in the exaltation of the soul of man to higher views and more dignified motives. but a violent and intolerant persecutor. » M. Guizot le compare à Louis IX, roi de France. Il est certain qu'il existait chez ces deux princes une connexion évidente entre la sincérité et la persécution : « Marc-Aurèle et saint Louis sont peut-être les deux seuls princes qui, en toute occasion, aient fait de leurs croyances morales la première règle de leur conduite : Marc-Aurèle, stoïcien; saint Louis, chrétien. » Guizot, *Civilisation en France*, t. IV, pag. 142. Duplessis Mornay (*Mém.*, t. IV, pag. 374) l'appelle même « le meilleur des empereurs païens, » et Ritter (*Hist. of Phil.*, t. IV, pag. 222) « the virtuous and noble emperor. »

compléter l'argument, on peut ajouter que le dernier, mais aussi l'un des plus violents adversaires du christianisme qui ait occupé le trône des Césars fut Julien, prince d'une éminente probité, dont on a souvent attaqué les opinions, mais jamais la conduite morale contre laquelle la calomnie elle-même a à peine dirigé ses soupçons (1)

II. L'Espagne nous fournit le second exemple; l'Espagne, où, il faut l'avouer, les sentiments religieux ont exercé sur les affaires humaines une domination qu'on ne retrouvera au même point dans aucun autre pays. Il n'y a pas de nation en Europe qui ait produit tant de missionnaires ardents et désintéressés, tant de martyrs pleins de zèle et d'abnégation, qui ont joyeusement sacrifié leur vie pour propager les vérités qu'ils croyaient nécessaire de faire connaître; nulle part les classes religieuses n'ont joui d'un si long ascendant: nulle part le peuple n'est si dévot, les églises si remplies, le clergé si nombreux. Mais la sincérité et l'honnêteté d'intentions qui ont toujours été le propre du peuple espagnols, pris dans son ensemble, ont non seulement été impuissantes à prévenir la persécution religieuse, mais ont été au contraire les moyens de l'encourager Plus tiède, la nation eût été plus tolérante. Dans l'état des choses, la conservation de la foi prima toute autre considération, on lui sacrifia tout; si bien que le zèle engendra la cruauté et que le sol était préparé à recevoir l'inquisition qui y prit racine et fleurit. Les fauteurs

(1) Neauder (*History of the Church*, t. 1, pag. 122) remarque que les meilleurs empereurs s'opposèrent au christianisme et que les plus détestables restèrent indifférents à ses empiétements. Gibbon (*Decline and Fall*, chap. XVI, pag. 220. Lond., 1836) fait la même observation au sujet de Marc Aurele et de Commode. Un autre écrivain, d'un genre bien différent, attribue cette particularité aux ruses du diable : « In the primitive times, It is observed that the best emperors were some of them stirred up by Satan to be the bitterest persecutors of the Church. » *Memoirs of Colonel Hutchinson*, pag. 85.

de cette institution barbare n'étaient pas des hypocrites, mais des enthousiastes; en général les hypocrites sont trop souples pour être cruels : car la cruauté est une passion farouche et inflexible, tandis que l'hypocrisie est un art mielleux et flexible qui s'accommode au gré des sentiments humains et flatte les faiblesses des hommes pour arriver à ses fins. En Espagne, l'attention sérieuse de la nation se concentrant sur un seul point, y rapporta toute chose, et la haine de l'hérésie devenant une habitude, la persécution de l'hérésie fut considérée comme un devoir. L'histoire de l'Église espagnole nous montre avec quelle consciencieuse énergie ce devoir fut accompli. En effet, les inquisiteurs se firent remarquer par leur intégrité inébranlable et incorruptible : c'est ce que l'on peut prouver de diverses façons et en allant puiser à différentes sources d'évidence impartiale. Je reprendrai plus loin cette question : mais il y a deux témoignages que je ne puis omettre, parce qu'en raisou des circonstances où ils se sont produits, ils sont vraiment inattaquables. Llorente, le grand historien de l'inquisition et son ennemi acharné, put consulter ses archives privées; il était donc muni des moyens de renseignements les plus étendus; et pourtant il ne fait pas la moindre insinuation contre le caractère moral des inquisiteurs; ainsi tout en exécrant leur cruauté, il ne peut nier la pureté de leurs intentions (1). Trente ans, auparavant, Townsend, ministre de l'Église anglicane, publia uu ouvrage

(1) Ce qui, entre parenthèse, l'embarrasse fort : « On reconnaîtra mon impartialité dans quelques circonstances, où je fais remarquer chez les inquisiteurs des dispositions généreuses; ce qui me porte à croire que les atroces sentences rendues par le saint-office sont plutôt une conséquence de ses lois organiques qu'un effet du caractère particulier de ses membres. » Llorente, *Histoire critique de l'inquisition d'Espagne*, t. I, pag. XXIII. Comparez t. II, pag. 267, 268; t. IV, pag. 153.

très estimable sur l'Espagne (1) : en sa qualité de protestant et d'Anglais, il avait tout lieu d'être prévenu contre le système infâme qu'il décrit, et pourtant lui aussi il n'incrimine pas ceux qui le mettent à exécution : au contraire, ayant occasion de parler de l'établissement de Barcelone, l'une de ses branches les plus importantes, il admet, remarquable aveu, que tous les membres sont des hommes d'une haute valeur et qu'ils se distinguent pour la plupart par leur humanité (2).

Ces faits, tout surprenants qu'ils soient, ne forment qu'une minime partie des innombrables témoignages que renferme l'histoire et qui nous prouvent d'une manière décisive que le sens moral est entièrement incapable de diminuer les persécutions religieuses. Dans une autre partie de ce volume nous indiquerons comment cette diminution a été réellement effectuée par le simple progrès des acquisitions intellectuelles : nous verrons alors que le grand adversaire de l'intolérance ce n'est pas l'humanité, mais le savoir. C'est à la diffusion des lumières, et à cela seul, que nous devons la cessation comparative de ce qui est, sans contredit, le plus grand mal que les hommes aient jamais infligé à leur espèce; car il est manifeste que les persécutions religieuses sont ce qu'il y a de pire au monde, nous pas tant à cause du nombre énorme et presque incroyable de victimes connues (3), que

(1) Blanco White, un juge des plus compétents, en fait un grand éloge. Voyez Doblado, *Letters from Spain*, pag. 5.

(2) « It is, however, universally acknowledged, for the credit of the corps at Barcelona, that all its members are men of worth, and most of them distinguished for humanity. » Townsend, *Journey through Spain in* 1786 *and* 1787, t. 1, pag. 122. Lond., 1792.

(3) En 1846, l'ambassadeur vénitien à la cour de l'empereur Charles-Quint établit dans le rapport officiel qu'il fit à son gouvernement, lors de son retour à Venise, « that in Holland and in Friesland, more than 30,000 persons have suffered death at the hands of justice for Anabaptist errors. » *Correspondence of Charles V and his Ambassadors*, éditée par

par le fait que les victimes inconnues doivent être beaucoup plus nombreuses, et que l'histoire ne rend pas compte de celles dont on a épargné le corps afin de porter la souffrance dans leur âme. Les récits abondent, au sujet des martyrs et des confesseurs, de décollations et de bûchers; mais que savons-nous du nombre encore plus grand de ceux à qui la simple menace d'être persécutés a fait déserter en apparence leurs opinions réelles, et qui, réduits par la force à une apostasie que le cœur abhorre, ont passé le reste de leurs jours dans la pratique d'une hypocrisie constante et humiliante? Presque rien. Voilà la véritable plaie des persécutions religieuses. Par là, contraints de masquer leur pensée, les hommes s'habituent à assurer leur salut par le mensonge et à se procurer l'impunité au moyen de la fourberie; par là, la fraude devient une des nécessités de la vie; l'imposture passe à l'état de coutume journalière; la moralité publique est corrompue et la somme de vice et d'erreur s'augmente dans une proportion effrayante. N'avons-nous donc pas raison de dire qu'en comparaison de celui-là tous les autres crimes sont d'importance secondaire? Que de grâces nous devons à cet accroissement des recherches intellectuelles qui a réduit à néant un mal que plusieurs parmi nous, même de nos jours, rétabliraient volontiers!

Le principe que je soutiens est d'une si extrême impor-

William Bradford. Lond., in-8°, 1850, pag. 471. En Espagne, l'inquisition, durant les dix-huit années du ministère de Torquemada, punit, selon l'estimation la plus basse, plus de 105,000 personnes, dont 8,800 furent brûlées. Prescott, *History of Ferdinand and Isabella*, t. I, pag. 265. En Andalousie seulement, en moins d'une année, l'inquisition fit périr 2,000 juifs : « Besides 17,000 which underwent some form of punishment less severe than that of the stake. » Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. I, pag. 410. On recueillera d'autres témoignages de statistique sur cet horrible sujet dans Llorente, *Histoire de l'inquisition*, t. I, pag. 160, 229, 238, 239, 279, 280, 406, 407, 455; t. II, pag. 77, 116, 376; t. IV, pag. 31, et surtout dans le résumé aux pag. 242-273.

tance dans la pratique aussi bien qu'en théorie, que je donnerai encore un autre exemple de l'énergie avec laquelle il opère. Le second des plus grands maux connus du genre humain, celui qui, sauf les persécutions religieuses, a entraîné le plus de sauffrance, est sans contredit la guerre. A mesure que la société progresse, cette coutume barbare disparaît rapidement : cela est évident, même pour le lecteur le plus superficiel de l'histoire de l'Europe (1). Comparons siècle par siècle, et nous verrons que, depuis une longue période, les guerres se renouvellent moins fréquemment ; ce courant est aujourd'hui si bien marqué que, lorsque commencèrent les dernières hostilités, nous avions joui de près de quarante années de paix ; fait unique non seulement dans notre pays, mais aussi dans les annales de toute autre nation assez importante pour avoir joué un grand rôle dans les affaires du monde (2). Ici se présente cette question : jusqu'à quel point notre sens moral a-t-il contribué à cette grande amélioration? Si l'on répond à cette question, en se guidant non pas sur les opinions préconçues, mais sur l'évidence que nous possédons, nul doute que la réponse sera celle-ci : le sens moral n'y a contribué en quoi que ce fût. Vondrait-on prétendre que les modernes aient fait la moindre découverte au sujet des calamités morales de la guerre? Certes, non.

(1) Au sujet de la diminution des goûts belliqueux, qui est encore plus marquée que la diminution effective de la guerre, reportez-vous à quelques remarques intéressantes dans la *Philosophie positive* de Comte, t. IV, pag. 488, 713 : t. VI, pag. 68, 424-436, où la lutte entre l'esprit militaire et l'esprit industriel est, dans son ensemble, très bien tracée; cependant quelques-uns des phénomènes principaux ont échappé à l'attention de cet éminent philosophe, faute de la connaissance de l'histoire et de l'état actuel de l'économie politique.

(2) Dans Pellew, *Life of Sidmouth*, 1847, t. III, pag. 137, on attribue gravement cette paix prolongée « the wisdom of the adjustment of 1815, » en d'autres termes aux protocoles du congrès de Vienne!

Sur ce point, l'on ne sait rien qui n'ait été connu depuis nombre de siècles. Les guerres défensives sont justes, les guerres offensives sont injustes, voilà les deux seuls principes que puissent nous enseigner les moralistes à cet égard : principes aussi clairement posés, aussi bien compris et aussi universellement admis au moyen âge, où chaque semaine avait sa guerre, qu'ils le sont aujourd'hui où nous considérons la guerre comme un incident rare et singulier. Puis donc qu'à l'égard de la guerre, les actions des hommes ont graduellement changé, tandis que leur connaissance morale au même égard n'ont pas changé, il est d'une évidence palpable que l'effet variable ne provient pas de la cause variable. Peut-on concevoir un argument plus décisif que celui-ci ? Si l'on peut prouver que, durant les dix derniers siècles, les moralistes ou les théologiens ont signalé un seul mal causé par la guerre dont l'existence fût inconnue de leurs prédécesseurs, si l'on peut prouver cela, dis-je, j'abandonnerai l'opinion que je soutiens. Mais si, comme je l'affirme avec la plus grande assurance, il est impossible de prouver cela, il faut alors convenir que, puisque le code de la morale n'a fait, à ce sujet, aucune acquisition nouvelle, les résultats ont dû nécessairement rester stationnaires (1).

(1) A moins qu'on n'ait déployé plus de zèle dans la diffusion des principes de morale et de religion, auquel cas il se pourrait que les principes fussent stationnaires et que pourtant leurs effets fussent progressifs. Mais loin de là ; car il est certain qu'au moyen âge il y avait, eu égard à la population, plus d'églises qu'il n'y en a aujourd'hui ; les classes adonnées au culte étaient beaucoup plus nombreuses, l'esprit de prosélytisme beaucoup plus ardent, et l'on était bien plus décidé à empêcher les conclusions purement scientifiques d'empiéter sur les conclusions éthiques. En effet, durant le moyen âge la littérature morale et religieuse l'emportait sur toute la littérature profane réunie, et la surpassait non seulement en nombre, mais aussi en talents. Cependant aujourd'hui les généralisations des moralistes ne gouvernent plus désormais les affaires des hommes et ont cédé la place à la doctrine plus large de l'utilité qui comprend tous les intérêts et toutes les classes. Les écrivains qui

Nous avons donc disposé de l'influence qu'aurait pu exercer le sens moral sur l'éloignement que nous ressentons de plus en plus pour la guerre. Mais si, d'un autre côté, nous nous tournons vers l'intellect humain dans son acception la plus étroite, nous trouverons que chaque fois qu'il a accru puissamment sa marche il a porté un coup terrible à l'esprit guerrier. Plus tard je développerai longuement dans tous leurs details les témoignages à l'appui de cette donnée : mais dans cette introduction nous ne pouvons nous proposer que de faire ressortir quelques-uns des points qui, se trouvant à la surface de l'histoire, seront compris d'un seul coup.

Parmi ces points le plus clair est que toute addition importante faite à nos connaissances accroît l'autorité des classes intellectuelles, en augmentant les ressources dont elles disposent. Or l'antagonisme entre ces classes et la classe militaire est évident : c'est l'antagonisme entre la pensée et l'action, entre l'interne et l'externe, entre le raisonnement et la violence, entre la persuasion et la force; ou, pour résumer, entre ceux qui vivent des arts de la paix et ceux qui vivent du métier de la guerre. Donc, tout ce qui tourne à l'avantage d'une classe tourne naturellement au désavantage de l'autre. Étant donné un milieu qui soit le même, il adviendra qu'à mesure que les acquisitions intellectuelles d'un peuple s'accroîtront, l'amour de la guerre diminuera chez lui; si au contraire ses acquisitions intellectuelles sont

developpaient les systèmes de la morale atteignirent leur sénith au treizieme siècle, déclinèrent rapidement à partir de cette époque, trouvèrent, comme le dit très bien Coleridge, un adversaire dans « the genius of Protestantism, » et, à la fin du dix-septième siècle, s'éteignirent dans les pays les plus policés; le *Ductor Dubitantium* de Jeremy Taylor n'est que la dernière tentative un peu large d'un homme de génie qui cherche à mouler la société suivant les seules maximes des moralistes. Rapproches deux passages intéressants dans Mosheim, *Ecclesiast. Hist.*, t. I, pag. 338, et Coleridge, *Friend*, t. III, pag. 104.

faibles, l'amour de la guerre sera très fort (1). Dans les pays tout à fait barbares, il n'y a pas d'acquisitions intellectuelles : l'esprit étant comme un vaste et affreux désert, la seule ressource c'est l'activité extérieure (2), et le seul mérite, le courage personnel. Un homme n'est considéré qu'autant qu'il a tué un ennemi, et sa réputation s'accroit en raison du nombre de ses trophées (3). Tel est l'état purement sauvage, état dans lequel la gloire militaire est la plus estimée et où les guer-

(1) Herder affirme hautement que l'homme, dans son état originel et en vertu de son organisation, est doué de dispositions paisibles ; mais cette opinion est rejetée par tout ce que nous avons, depuis l'époque de Herder, ajouté à nos connaissances sur les sentiments et les habitudes des sauvages : « Indessen ist's wahr, dass der Bau des Menschen vorzüglich auf die Vertheidigung, nicht auf den Angriff gerichtet ist : in diesem muss ihm die Kunst zu Hülfe kommen, in jener aber ist er von Natur das Kræftigste Geschæpf der Erde. Seine Gestalt selbst lehret ihn also Friedlichkeit, nicht ræuberische Mordverwüstung, — der Humanitæt erstes Merkmal. » *Ideen zur Geschichte*, t. I, pag. 185.

(2) C'est de là sans doute que provient cette finesse des sens, naturelle et même nécessaire à l'homme dans l'état primitif de la société, et qui, se développant aux dépens des plus nobles facultés, assimile l'homme à la brute. Voyez Carpenter, *Human Physiology*, pag. 404, et un beau passage dans Herder, *Ideen zur Geschichte*, t. II, pag. 12 : « Das abstehende thierische Ohr, das Gleichsam immer lauschst und horchet, das kleine scharfe Auge, das in der weitesten Farne den kleinsten Hauch oder Staub gewahr wird, der weisse hervorbleckende, knochenbenagende Zahn, der dicke Hals und die aurürkgebogene Stellung ihres kopfes auf demselben. » Comparez Prichard, *Physical Hist. of Mankind*, t. 1, pag. 292, 293 ; Azara, *Amérique méridionale*, t. II, pag. 18 ; Wrangel, *Poplar Expedition*, pag. 384 ; Pallme, *Travels in Kordofan*, pag. 132, 133.

(3) « Among some Macedonian tribes, the man who had never slain an anemy was marked by a degrading bodge. » Grote, *History of Greece*, t. XI, pag. 397. Chez les Dijaks de Borneo, « a man cannot marry until he has procured a human head ; and he that has several may be distinguished by his for ond and lofty bearing for it constitutes his patent of nability. » Earl, *Account of Borneo, Journal of Asiatic Society*, t. IV, pag. 181. Voyez aussi Crawlurd, *On Borneo, Journal of Geographical Society*, t. XXXIII, pag. 77, 80. On trouvera de semblables exemples de l'absorption par les idées guerrières de toutes les autres idées dans les ouvrages suivants : *Journal of Geographical Society*, t. X, pag. 357 ; Mallet, *Northern Antiquities*, pag. 158, 159, 195 ; Thirlwall, *Hist. of Greece*, t. I, pag. 226, 284 ; t. VIII, pag. 209 ; Henderson, *History of Brazil*, pag. 475 ; Southey, *History of Brazil*, t. I, pag. 126, 248 ; *Asiatic Researches*, t. II, pag. 188 ; t. VII, pag. 193. *Transactions of Bombay Society*, t. II, pag. 51, 52 ; Hoskin, *Travels in Ethiopia*, pag. 163 ; Michelet, *Origines du droit*, *OEuvres*, t. II, pag. 333, 334, note. Il en était de même des Thraces : Γῆς δὲ ἐργάτην ἀτιμότατον. Τὸ ζῆν ἀπὸ πολέμου καὶ ληϊστύος, κάλλιστον. Hérodote, livre V, chap. VI, t. III, pag. 10, édit. Baehr.

riers sont le plus respectés (1). De cet affreux avilissement jusqu'au sommet de la civilisation, il y a une longue série de degrés consécutifs, des gradations à chacune desquelles quelque chose se détache de l'empire de la force pour retourner à l'autorité de la pensée. Lentement, une par une, les classes intellectuelles et pacifiques commencent à s'élever, regardées d'abord avec souverain mépris par les guerriers, mais n'en gagnant pas moins peu à peu du terrain, croissant en nombre et en force et, à chaque pas progressif, affaiblissant ce vieil esprit militaire où venaient autrefois s'absorber toutes les autres tendances. Négoce, commerce, manufactures, lois, diplomatie, littérature, science, philosophie, tout cela, originairement inconnu, finit, en s'organisant, par former des sujets d'étude différent, chaque sujet ayant une classe distincte et chaque classe faisant valoir contre les autres l'importance de son but. Nul doute que, parmi ces classes quelques-unes ne soient moins pacifiques que les autres; mais celles-là mêmes sont plus pacifiques que la caste purement guerrière dont les membres voient dans toute guerre nouvelle l'occasion d'acquérir la distinction personnelle dont ils sont entièrement privés en temps de paix (2).

(1) Malcolm (*History of Persia*, t. I, pag. 204) dit en parlant des Tartares : « There is only one path to eminence, that of military renown. » C'est le même principe dans les *Instituts de Timour*, pag. 269 : « He only is equal to stations of power and dignity, who is well acquainted with the military art and with the various modes of breaking and defeating hostile armies. » Le plaisir évident avec lequel Homère décrit si souvent ses batailles témoigne des mêmes dispositions d'esprit; cette particularité fait l'objet des remarques de Mure (*Greek Literature*, t. II, pag. 63, 64), qui tente d'en faire un argument propre à prouver que les poèmes homériques sont tous du même auteur; cependant il serait plus juste d'en inferer que tous les poèmes ont été composés dans un siècle barbare.

(2) A l'espoir de se distinguer personnellement venait se joindre autrefois celui de s'enrichir, car en Europe, pendant le moyen âge, le métier des armes était une profession très lucrative par suite des fortes rançons que l'on avait l'habitude d'exiger des prisonniers pour leur rendre la liberté. Voyez l'ouvrage érudit de Barrington : *Observations on the Statutes*, pag. 390-393 Sous le règne de Richard II, « a war with France was esteemed as

C'est ainsi qu'avec l'avance de la civilisation l'équilibre s'établit et que l'ardeur militaire est contre-balancée par les mobiles qu'un peuple policé peut seul sentir; mais chez un peuple dont l'intellect n'est pas cultivé, ce contre-poids ne saurait exister. Nous en voyons un exemple frappant dans la guerre actuelle(1). En effet, la singularité de la grande lutte dans laquelle nous sommes engagés, c'est qu'elle n'est pas le résultat du choc des intérêts de pays policés mais d'une rupture entre la Russie et la Turquie, les deux empires les plus arriérés qui soient aujourd'hui en Europe : fait significatif et qui caractérise fort bien la condition actuelle de la société; ainsi la plus longue paix dont on eût jamais joui a été rompue, non pas, suivant l'usage jusqu'alors invariable, par une querelle entre deux nations civilisées, mais par suite des empiétements de la Russie barbare sur la Turquie plus barbare encore. A une époque plus éloignée, l'influence des habitudes intellectuelles, tout en ne cessant de grandir, était pourtant encore trop faible, même dans les pays les plus avancés, pour dominer les vieilles habitudes guerrières. Aussi qu'en résulta-t-il? que l'esprit de conquête l'emporta sur tout autre sentiment et poussa de grandes nations telles que la France et l'Angleterre à s'attaquer l'une l'autre sous le plus léger prétexte et à rechercher toutes les occasions

almost the only method by which an English gentleman could become rich. » Comparez Turner, *Hist. of England*, t. VI, pag. 21 Sainte-Palaye (*Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, t. I, pag. 311) dit : « La guerre enrichissait alors, par le butin et par les rançons, celui qui la faisait avec le plus de valeur, de vigilance et d'activité. La rançon était, ce semble, pour l'ordinaire, une année des revenus du prisonnier. On trouvera une théorie analogue dans *Rig Veda Sanhita*, t. I, pag. 208, sect. 3, et t. II, pag. 265. sect. 13. En Europe, cette coutume de payer une rançon pour les prisonniers de guerre survécut au moyen âge, et ce n'est qu'à la paix de Munster, en 1648, qu'on y mit fin. Manning, *Commentaries on the Law of Nations*, 1839, pag. 162. Aux pag. 157, 158, il est traité des profits que l'on faisait autrefois.

(1) Ces lignes furent écrites en 1855.

possibles de satisfaire la haine vindicative avec laquelle chacune d'elles contemplait la prospérité de sa voisine. Cependant, tel est aujourd'hui le progrès des choses que ces deux nations, mettant un terme à leur ombrageuse et triste jalousie, font cause commune et viennent de tirer l'épée, non dans un but interessé, mais pour protéger le monde civilisé contre les incursions d'un ennemi barbare.

Tel est le trait principal qui distingue cette guerre de celles qui l'ont précédée. Que la paix dure pendant près de quarante ans et puis soit interrompue, non pas, comme jusqu'alors, par des hostilités entre des États civilisés mais par l'ambition du seul empire qui soit à la fois puissant et non policé, c'est là, dis-je, une des nombreuses preuves que l'éloignement pour la guerre est un goût perfectionné par la culture et propre à un peuple éclairé : il n'est personne qui prétende que les prédilections militaires de la Russie proviennent du relâchement des mœurs ou de l'indifférence en matière de religion. Loin de là, de tous les témoignages il ressort qu'en Russie les vices ne sont pas plus répandus qu'en France ou en Angleterre (1); de plus il est certain que les Russes se soumettent aux commandements de l'Église avec une plus grande docilité que n'en témoignent toujours leurs adversaires civilisés (2). Donc il est clair que si la Russie est un pays guerrier, ce n'est point parce que les habitants sont

(1) Quelques écrivains sont allés jusqu'à supposer qu'il y a moins d'immoralité en Russie que dans l'Europe occidentale, mais cette idée est probablement erronée. Voyez Stirling, *Russia*. Lond., 1841, pag. 59, 60. Pinkerton, à qui les informations pertinentes n'ont pas manqué et qui n'était nullement prévenu en faveur des Russes, rend justice à leur bienveillance et à leurs dispositions charitables. Pinkerton, *Russia*. Lond., 1833, pag. 335, 336. Sir John Sinclair dit aussi qu'ils sont « prone to acts of kindness and charity. » Sinclair, *Correspondence*, t. II, pag. 261.

(2) Le respect que le peuple russe témoigne à son clergé a excité la remarque générale : c'est un fait trop notoire pour qu'il soit besoin de le prouver.

immoraux, mais parce qu'ils sont privés de lumières intellectuelles. La faute en est à la tête et non pas au cœur. En Russie, l'intellect national étant peu cultivé, les classes intellectuelles manquent d'influence : la classe militaire est donc suprême. Dans cette société, qui en est à son début, il n'existe pas de classe moyenne (1); par conséquent les habitudes réfléchies et paisibles qui sont le partage de la classe moyenne sont inconnues. Sevrés d'occupations mentales, les esprits se retournent naturellement vers les exercices guerriers, comme seule ressource qui leur reste (2). C'est pour cela qu'en Russie le modèle suprême de toute capacité réside dans l'armée, qu'on considère comme la plus grande gloire du pays : le gain d'une bataille, la défaite d'un ennemi, voilà ce qu'on prise comme les plus nobles exploits de la vie; et les simples particuliers, quels que soient leurs mérites, sont méprisés par ce peuple barbare comme des êtres d'une nature tout à fait inférieure et subordonnée (3).

(1) Un écrivain très intelligent et observateur dit : « Russia has only two ranks — the highest and the lowest. » *Letters from the Baltic*. Lond., 1841, t. II, pag. 185. « Les marchands, qui formeraient une classe moyenne, sont en si petit nombre qu'ils ne peuvent marquer dans l'État : d'ailleurs presque tous sont étrangers; . . . . où donc trouver cette classe moyenne qui fait la force des États? » Custine, *Russie*, t. II, pag. 125, 126. Voyez aussi t. IV, pag. 174.

(2) Il y a quelque temps, un écrivain, — une femme, — qui avait eu les plus grandes facilités pour étudier la société de Saint-Pétersbourg, qu'elle a observée avec cette finesse de tact qui est le propre d'une femme accomplie, fut très surprise à la vue de cet état de choses chez des classes entourées de toutes les ressources du luxe et de la richesse : « A total absence of all rational tastes or literary topics... Here it is absolutely *mauvais genre* to discuss a rational subject—mere *pédanterie* to be caught upon any topics beyond dressing, dancing, and a *jolie tournure.* » *Letters from the Baltic*, 1841, t. II, pag. 233. M. Custine (*la Russie en* 1839, t. I, pag. 321) dit : « Règle générale, personne ne profère jamais un mot qui pourrait intéresser vivement quelqu'un. » Dans le t. II, pag. 195 : « De toutes les facultés de l'intelligence, la seule qu'on estime ici, c'est le tact. » Un autre écrivain renommé, M. Kohl, fait cette observation assez méprisante que, en Russie, « the depths of science are not even guessed at. » Kohl, *Russia*, 1842. Lond., pag. 142.

(3) Selon Schnitzler, « precedence is determined, in Russia, by military rank, and an ensign would take the *pas* of a nobleman not enrolled in the army, or occupying some

En Angleterre, d'un autre côté, des causes toutes différentes ont produit des résultats tout différents. Chez nous, le progrès intellectuel est si rapide, et l'autorité de la classe moyenne si grande, que non seulement les gens de guerre n'ont aucune influence dans les affaires de l'Etat, mais que même l'on a pu craindre un instant que ce sentiment ne fût poussé à l'extrême et que, par aversion pour la guerre, nous n'en vinssions à négliger ces précautions défensives qu'en présence de l'inimitié des autres nations, la prudence nous conseille d'adopter. Mais du moins, nous pouvons le dire bien haut, dans notre pays, l'amour de la guerre, en tant que goût national, est entièrement éteint. Et comment s'est accompli cet immense résultat? Par les prêches de la morale? Par les mouvements de l'instinct moral? Non; mais par ce simple fait qu'à mesure que s'est avancée la civilisation, il s'est formé dans la société certaines classes qui ont intérêt à la conservation de la paix et dont l'autorité réunie est suffisante pour dominer les autres classes qui ont intérêt à poursuivre la guerre.

Il serait aisé de pousser cet argument plus loin et de

situation giving military rank. » M'Culloch, *Geographical Dictionary*, 1849, t. II, pag. 614. Ce fait est également mentionné dans Pinkerton, *Russia*, 1833, pag. 321. M. Erman, qui a voyagé dans une grande partie de l'empire russe, remarque « in the modern language of St.-Petersburg, one constantly hears a distinction of the greatest importance, conveyed in the inquiry which is habitually made respecting individuals of the educated class : Is he a plain-coat or a uniform? » Erman, *Siberia*, t. I, pag. 45. A l'égard de cette prépondérance des classes militaires, qui est le fruit inévitable de l'ignorance nationale, consultez également : Kohl, *Russia*, pag. 28, 194; Stirling, *Russia under Nicholas the First*, pag. 7; Custine, *la Russie*, t. I, pag. 147, 152, 252, 266; t. II, pag. 71, 128, 309; t. III, pag. 328; t. IV, pag. 284. Sir A. Alison (*History of Europe*, t. II, pag. 391, 392) dit : « The whole energies of the nation are turned towards the army. Commerce, the law, and all civil employments are held in no esteem; the whole youth of any consideration betake themselves to the profession of arms. » Le même auteur (t. V, pag. 566) cite cette observation de Bremmer, que « nothing astonishes the Russian or Polish noblemen so much as seeing the estimation in which the civil professions, and especially the bar, are held in Great Britain. »

démontrer comment l'accroissement des goûts intellectuels entraîne nécessairement la décadence du service militaire, qui perd non seulement en réputation mais encore en talents. Dans une société arriérée, des hommes doués de grands moyens se pressent en foule vers l'armée, tout fiers d'entrer dans ses rangs. Mais voilà que cette société progresse, de nouvelles carrières s'ouvrent à l'activité, de nouvelles professions surgissent, qui, étant essentiellement intellectuelles, offrent au génie des chances de succès, et cela avec une rapidité jusque-là sans égale. Il en résulte qu'en Angleterre, où ces chances sont plus nombreuses que partout ailleurs, il arrive presque toujours que si un père a un fils doué de grandes facultés, il le destine aux professions séculières où l'intelligence, quand elle a l'habileté pour compagne, est sûre de recevoir sa récompense. Mais si la médiocrité de l'enfant est évidente, le père a sous la main un remède à tous maux : il en fait un soldat ou un ministre : on l'envoie dans l'armée ou on le cache dans l'Église : c'est une des raisons, ainsi que nous le verrons ci-après, pour lesquelles, à mesure que la société progresse, l'esprit ecclésiastique et l'esprit militaire déclinent infailliblement. Dès que les hommes éminents se refusent à suivre une profession quelconque, le lustre de cette profession se ternit; c'est d'abord sa réputation qui s'amoindrit; et ensuite son pouvoir diminue. Voilà où en est arrivée l'Europe en ce moment, en ce qui touche à l'Église et à l'armée. On trouvera dans une autre partie de cet ouvrage les témoignages relatifs à la profession ecclésiastique. Quant à la profession militaire, les témoignages sont également décisifs. En effet, quoique dans les temps modernes cette profession ait produit quelque hommes d'un génie incontestable, cependant le nombre en

est tellement restreint que nous ne laissons pas que d'être surpris de cette pauvreté en véritables talents. La comparaison de longues périodes fera encore mieux ressortir ce point, à savoir que la classe militaire, prise dans son ensemble, tend à dégénérer. Dans l'antiquité, les principaux guerriers ne bornèrent pas à l'art de la guerre leurs grands talents :. c'étaient aussi de profonds penseurs politiques, et sous tous les rapports, les premiers hommes de leur siècle. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples tirés d'un seul peuple, nous trouvons que les trois plus grands hommes d'État que la Grèce ait jamais produits, Solon, Thémistocle et Epaminondas, se distinguèrent également tous dans le commandement des armées. Socrate, qu'on regarde comme être le sage suprême de l'antiquité, était soldat; Platon l'était également, de même qu'Antisthène, le fameux fondateur de la secte des cyniques. Archytas, qui imprima une nouvelle direction à la philosophie Pythagoricienne et Mélissus qui développa la philosophie Éliatique, étaient tous deux des généraux bien connus, qui brillèrent sur le champ de bataille comme en littérature. Parmi les plus éminents orateurs, Périclès, Alcibiade, Audocide, Démosthène et Eschine, appartenaient tous à la carrière militaire : les deux plus grands tragiques, Eschyle et Sophocle en étaient aussi. Archiloque qui, dit-on, inventa les iambes et qu'Horace prit comme modèle, était soldat : et la même profession pouvait aussi se glorifier de Tyrtée, l'un des fondateurs de la poésie élégiaque et d'Alcée, l'un des meilleurs poètes lyriques. De tous les historiens grecs, le plus philosophe était sans contredit Thucydide : cependant ce dernier, aussi bien que Xénophon et Polybe, fut investi de hauts commandements militaires et réussit plus d'une fois à changer la fortune

de la guerre. Au milieu de la presse et du tumulte des camps, ces hommes éminents poussèrent la culture de leur esprit jusqu'au plus haut degré de connaissances possible à cet age; et la portée de leurs pensées est si large, telles sont la beauté et l'élévation de leur style, que leurs œuvres sont lues par des milliers de personnes qui ne se soucient nullement des sièges ou des batailles auxquels ils prirent part.

Ces hommes comptaient parmi les ornements de la carrière militaire dans l'antiquité : ils écrivaient tous dans la même langue et étaient lus par le même peuple. Mais, dans les temps modernes, cette même profession qui englobe plusieurs millions d'hommes et couvre toute l'Europe, n'a jamais pu, depuis le seizième siècle, produire dix auteurs qui soient montés au premier rang, soit comme écrivains, soit comme penseurs. Dans Descartes nous trouvons un exemple du soldat européen qui réunit ces deux qualités : il est aussi remarquable pour l'exquise beauté du style que pour la profondeur et l'originalité des investigations. Toutefois, ce n'est là qu'un cas isolé; et je ne crois pas qu'il y ait d'autre auteur militaire moderne qui excelle ainsi dans les deux branches. L'armée anglaise, durant les deux cent cinquante dernières années, ne nous en fournit pas le moindre exemple : par le fait, elle ne possède que deux auteurs, Raleigh et Napier, dont les ouvrages sont considérés comme des modèles et ne sont étudiés que pour leur mérite intrinsèque. Néanmoins, cela n'a rapport qu'au style; et, malgré leur talent de composition, ces deux historiens n'ont jamais été réputés pour avoir profondément creusé des sujets difficiles, et ils n'ont rien ajouté d'important à nos connaissances acquises. De même que, chez les anciens, les soldats les plus éminents étaient également les politiques les plus

remarquables, de même les meilleurs chefs d'armée étaient les meilleurs chefs de l'État. Mais sur ce point les progrès de la société ont amené un si grand changement que, durant un long espace de temps, les exemples d'une telle perfection ont été excessivement rares. Il n'est pas jusqu'à Eustache Adolphe et Frédéric le Grand qui n'aient honteusement échoué dans leur politique intérieure et qui ne se soient montrés aussi bornés dans les arts de la paix qu'ils s'étaient montrés sagaces dans l'art de la guerre. Cromwell, Washington et Napoléon sont peut-être les seuls grands guerriers modernes dont on puisse dire avec justice qu'ils étaient également habiles à gouverner un royaume et à commander une armée. Et si nous allons demander à l'Angleterre une preuve éclatante à l'appui, nous verrons que nos deux plus grands généraux, Marlborough et Wellington, justifient pleinement cette remarque. Marlborough n'était pas seulement un homme adonné aux plus vaines et aux plus frivoles occupations, il était de plus d'une si profonde ignorance, que ses contemporains le tournèrent en ridicule : en politique, il n'eut qu'une idée : gagner la faveur du souverain, en flattant sa maîtresse pour délaisser ensuite, à l'heure la plus pressante du besoin, le frère de ce souverain et finir, en jouant double jeu, par se retourner contre son nouveau bienfaiteur et par entretenir une correspondance criminelle et absurde avec ce même prince qu'il avait si lâchement abandonné quelques années auparavant. Tels furent les traits caractéristiques du plus grand conquérant de son siècle, du héros de cent batailles, du vainqueur de Blenheim et de Ramilies. Quant à notre autre grand guerrier, il est vrai que le nom de Wellington ne devrait jamais être prononcé par tout Anglais qu'avec gratitude et respect : toutefois, nous ne devons ces sentiments qu'à ses



immenses services militaires, dont il messiérait d'oublier l'importance. Mais quiconque a étudié l'histoire civile de l'Angleterre pendant le siècle actuel sait parfaitement que ce chef militaire qui, sur le champ de bataille, n'avait pas son égal, et qui, disons-le encore à sa plus grande gloire, était doué d'une intégrité, d'une honnêteté inflexible et d'un sens moral très élevé qui n'ont pas été surpassés, Wellington enfin n'en était pas moins au dessous de la tâche ardue et compliquée de la vie politique. C'est un fait notoire que dans ses opinions sur les mesures législatives les plus importantes il eut toujours tort. Il est notoire, et l'on en trouvera le témoignage écrit dans nos débats parlementaires, qu'il n'est pas une seule grande mesure qui ait été votée, pas une amélioration importante, pas un pas vers la réforme, pas une concession aux demandes du peuple auxquels ne se soit vigoureusement opposé le duc de Wellington, et qui ne soient passés à l'état de loi, malgré son opposition et ses lugubres déclarations, tendant à nous prévenir que la sécurité de l'Angleterre serait sérieusement endommagée : et pourtant aujourd'hui il n'y a pas d'écolier un peu avancé qui ne sache que c'est à ces mesures mêmes que notre pays doit principalement sa stabilité actuelle. L'expérience, ce grand creuset de la sagesse, a largement prouvé que ces vastes projets de réforme auxquels le duc de Wellington ne cessa de faire opposition durant toute sa vie politique, étaient, je ne dirai pas utiles ou prudents, mais nécessaires, indispensables. La politique qu'il a constamment conseillée, celle de résister à la volonté du peuple, est précisément celle qui a été mise en œuvre, depuis le congrès de Vienne, dans tous les royaumes de l'Europe, sauf le nôtre. Le résultat de cette politique est écrit pour notre instruction ; on le

trouvera dans cette grande explosion de l'ardeur populaire qui, à l'heure de sa colère, renversa les trônes les plus élevés et les plus solidement établis, détruisit des générations de princes, ruina des familles nobles, désola les magnifiques cités. Eût-on suivi le conseil de notre grand général, eût-on refusé les justes demandes du peuple, cette leçon serait aujourd'hui inscrite, dans les annales de notre pays, et, à coup sûr, nous n'aurions pu échapper aux conséquences de la terrible catastrophe dans laquelle l'ignorance et l'égoïsme des souverains entraînèrent, il y a quelques années, une grande partie du monde civilisé.

Tel est donc le contraste frappant entre le génie militaire de l'antiquité et le génie militaire de l'Europe moderne. On peut clairement remonter jusqu'aux causes de cette décadence : par suite de l'immense accroissement d'emplois intellectuels, il y a peu d'hommes capables qui veuillent aujourd'hui entrer dans une carrière, où se précipitaient en foule, durant l'antiquité, les hommes de talent qui y trouvaient le meilleur moyen d'exercer ces facultés qui, dans des pays plus civilisés, se tournent vers des champs plus profitables. Changement important! Ainsi pour ramener les plus puissantes intelligences de l'art de la guerre aux arts de la paix, il a fallu l'œuvre lente de plusieurs siècles et les empiétements graduels, mais constants du savoir progressif. Écrire l'histoire de ces empiétements, ce serait écrire l'histoire de l'entendement humain : tâche à laquelle un seul homme ne pourrait dignement suffire. Cependant le sujet comporte tant d'intérêt et il a été si peu étudié que, quoique j'aie déjà développé cette analyse plus longuement que je ne me proposais, je ne puis m'empêcher d'indiquer les trois principaux moyens (c'est du moins mon opinion) par lesquels

les progrès des lumières en Europe ont affaibli l'esprit guerrier de l'antiquité.

Le premier de ces moyens fut l'invention de la poudre ; découverte qui, bien que guerrière, a dans ses résultats été éminemment utile aux intérêts de la paix (1). C'est au treizième siècle, dit-on, que fut faite cette importante invention (2); mais l'usage ne s'en répandit qu'au quatorzième ou même au commencement du quinzième siècle. A peine employée, elle opéra un grand changement dans tous les plans et dans toutes les tactiques de la guerre. Jusqu'à cette époque, on estimait que c'était le devoir de presque tout citoyen d'être toujours prêt à entrer dans le service militaire, soit pour défendre sa patrie, soit pour attaquer d'autres pays (3). Les armées permanentes étaient tout à fait inconnues : à leur place, c'était une milice grossière et barbare, toujours prête à batailler et jamais disposée à s'adonner aux occupations

(1) Frederick Schlegel (*Histoire de la littérature*, t. II, pag. 37, 38) et Dugald Stewart (*Philosophy of the Mind*, t. 1, pag. 262) traitent fort superficiellement des conséquences de l'invention de la poudre. Ce sujet est développé avec beaucoup plus de talent, quoique le dernier mot ne soit pas dit là dessus, dans Smith, *Wealth of Nations*, livre V, chap. I, pag. 292, 296, 297; Herder, *Ideen zur Geschichte der Menschheit*, t. IV, pag. 304; Hallam, *Middle Ages*, t. II, pag. 470.

(2) D'après les autorités suivantes, il semble impossible de la faire remonter au delà du treizième siècle, et l'on doute fort si, selon la croyance la plus générale, cette invention est due aux Arabes. Humboldt, *Cosmos*, t. II, pag. 590; Koch, *Tableau des révolutions*, t. I, pag. 242; Beckmann, *History of Inventions*, 1846, t. II, pag. 505; *Histoire littéraire de la France*, t. XX, pag. 236 Thomson, *History of Chemistry*, t. 1, pag. 36; Hallam, *Middle Ages*, t. 1, pag. 341. Les données qu'établit Erman dans *Siberia*, t. 1, pag. 370, 371, sont plus positives que les témoignages que nous possédons ne le justifient; cependant il n'y a pas de doute qu'on se servait, en Chine et dans les autres parties de l'Asie, d'une espèce de poudre à une époque très reculée.

(3) Vattel, *le Droit des gens*, t. II, pag. 129; Lingard, *History of England*, t. II, pag. 356, 357. Chez les Anglo-Saxons, « all free men and proprietors of land, except the ministers of religion, were trained to the use of arms, and always held ready to take the field at a moment's warning. » Eccleston, *English Antiquities*, pag. 62. « There was no distinction between the soldier and the citizen. » Palgrave, *Anglo-Saxon Commonwealth*, t. 1, pag. 200.

paisibles qui étaient alors universellement méprisées. Presque tout homme étant soldat, la profession militaire, en tant que profession, n'avait pas d'existence séparée, — ou, pour mieux dire, l'Europe tout entière composait une grande armée, dans laquelle venaient se fondre toutes les autres professions : seule la classe ecclésiastique y faisait exception; mais la tendance générale agissait même sur cette dernière, et rien n'était plus commun que de voir de grands corps de troupes commandés sur le champ de bataille par des évêques et des abbés dont le plus grand nombre, à cette époque, connaissaient parfaitement toutes les tactiques de la guerre (1). En tous cas, les hommes étaient nécessairement partagés entre ces deux professions : il n'y avait que deux vocations — guerre et théologie ; refusait-on d'entrer dans l'Église, on était forcé de servir dans l'armée. Il en résultait naturellement que tout ce qui avait une importance réelle était entièrement négligé. Sans doute, il y avait force prêtres et force guerriers, bon nombre de sermons et bon nombre de batailles (2). Mais, d'un autre côté, pas de

(1) Au sujet de ces ecclésiastiques guerroyants, rapprochez Grose, *Military Antiquities*, t. I, pag. 67, 68. Lingard, *History of England*, t. II, pag. 26, 183; t. III, pag. 14; Turner, *History of England*, t. IV. pag. 458; t. V, pag. 92, 402, 406; Mosheim, *Eccl. History*, t. I, pag. 173, 193, 241; Chrichton, *Scandinavia*. Edinb., 1838, t. I, pag. 220. Des adversaires de ce genre-là étaient d'autant plus formidables que dans ces beaux jours, pour un laïque, porter la main sur un évêque, c'était un sacrilége. En 1095, Sa Sainteté le pape fit déclarer par un concile : « Quod qui apprehenderit episcopum omnino exlex fiat. » Matthæi Paris., *Historia Major*, pag. 18. Comme le texte ne contient pas de restriction, il s'ensuivait qu'un homme était excommunié si, même pour sa défense personnelle, il faisait un évêque prisonnier.

(2) C'est la remarque que fait Sharon Turner en parlant de l'Angleterre, lors de la domination anglo-saxonne : « War and religion were the absorbing subjects of this period. » Turner, *History of England*, t. III, pag. 263, et un récent historien scientifique dit de l'Europe en général : « Alle Künste und Kenntnisse, die sie nicht auf das edle Kriegs- Rauf- und Raubhandwerk bezogen, waren überflüssig und schædlich. Nur etwas Theologie war Vonnœthen, um die Erde mit dem Himmel zu verbinden. » Winckler, *Geschichte der Botanik*, 1854, pag. 56.

négoce, pas de commerce, pas de manufactures, pas de sciences, pas de littérature; les arts utiles étaient entièrement inconnus : même les plus hautes classes de la société ignoraient non seulement le bien-être le plus ordinaire, mais encore les bienséances les plus vulgaires de la vie civilisée.

Cependant, aussitôt que l'usage de la poudre se répandit, il se prépara un grand changement. D'après le vieux système, un homme n'avait qu'à posséder (c'était généralement un héritage de son père) une épée ou un arc, et il était tout équipé pour entrer en campagne (1). D'après le nouveau système, il fallut de nouveaux moyens, et l'équipement devint plus coûteux et plus difficile. En premier lieu, c'était l'approvisionnement de poudre (2); ensuite il fallait avoir

(1) En 1181, Henri II d'Angleterre rendit une ordonnance par laquelle chacun devait avoir ou une épée ou un arc, qu'il ne devait point vendre, mais léguer à son héritier : « Cæteri autem omnes haberent Waubasiam, capellum ferreum, lanceam et gladium, vel arcum et sagittas : et prohibuit ne aliquis arma sua venderet vel invadiaret : sed cum moreretur, daret illa propinquiori hæredi suo. » Rog. de Hov., *Annales in Scriptores post Bedam*, pag. 348. Sous le règne d'Édouard I[er], il fut ordonné que tout homme possédant des terrains jusqu'à la valeur de quarante schellings dût maintenir « a sword, bow and arrows, and a dagger... Those who were to keep bows and arrows might have them out of the forest. » Grose, *Military Antiquities*, t. I, pag. 301, 302. Comparez Geijer, *History of the Swedes*, part. I, pag. 94. Même, à une époque avancée du quinzième siècle, il y avait aux universités d'Oxford et de Cambridge « in each from four to five thousand scholars, all grown up, carrying swords and bows, and in great parts gentry. » Sir William Hamilton, *On the History of Universities*; Hamilton, *Philosoph. Discussions*, pag. 414. L'une des dernières tentatives pour faire revivre l'art de tirer de l'arc fut une ordonnance rendue par Élisabeth en 1596 et que M. Collier a publiée dans *Egerton Papers*, pag. 217-220, édités par la *Camden Society*, 1840. Dans le sud-ouest de l'Angleterre, les arcs et les flèches ne disparurent entièrement des compagnies qu'en 1599; dans l'intervalle, le mousquet faisait son chemin. Voyez Yonge, *Diary*, édité par la *Camden Society*, 1848, pag. xvii.

(2) Plus d'un auteur établit qu'on ne fabriqua pas de poudre en Angleterre avant le règne d'Élisabeth. Camden, *Elisabeth*; Kennet, *History*, t. II, pag. 388. London, 1719; Strickland, *Queens of England*, t. VI, pag. 223. Lond., 1843; Grose, *Military antiquities*, t. I, pag. 378. Mais Sharon Turner (*History of England*, t. VI, pag. 490, 491. Lond., 1839) a démontré par une ordonnance de Richard III, qui se trouve dans les manuscrits har-

des mousquets, — armes fort chères et que l'on considérait comme très difficiles à manœuvrer (1).

Naturellement l'invention de la poudre ne s'arrêta pas là : à sa suite vinrent pistolets, bombardes, mortiers, bombes, mines, bref tous les engins de destruction (2). Tout cela, en ajoutant aux complications de l'art militaire, ajouta aussi à la nécessité de la discipline et de l'exercice, tandis qu'en même temps le changement qui s'opérait dans les armes ordinaires, enleva à la masse la possibilité de se les procurer. Afin de faire face aux nouvelles exigences, on organisa un

léiens, qu'on en fabriquait en Angleterre en 1483, et M. Eccleston (*English Antiquities*, pag. 182. Lond., 1847) expose que les Anglais fabriquaient et exportaient la poudre dès 1411 même. Se reporter à la page 202. Quoi qu'il en soit, ce fut un article longtemps coûteux, et, sous le règne même de Charles Ier, je m'aperçois qu'on se plaint de sa cherté, « whereby the train bands are much discouraged in their exercising. » *Parliament. Hist.*, t. II, pag. 655. En 1686, ainsi qu'il appert de la *Clarendon Correspondence*, t. I, pag. 413, le prix en gros variait de 2 liv. 10 schell. à 3 liv. par baril. Au sujet du coût de fabrication à notre époque, voyez Liebig et Kopp, *Reports on Chemistry*, t. III, pag. 325. Lond., 1852.

(1) Les mousquets étaient des engins si mal conditionnés, qu'au milieu du quinzième siècle il fallait un quart d'heure pour charger et tirer. Hallam, *Middle Ages*, t. I, pag. 342. Grose (*Military Antiquities*, t. I, pag. 146; t. II, pag. 292, 337) dit que c'est en 1471 que le mousquet fut connu pour la première fois en Angleterre, et que ce n'est que sous le règne de Charles Ier qu'on abandonna l'usage des fourchettes. Dans la nouvelle édition de Beckmann, *History of Inventions*. Lond., 1846, t. II, pag. 535, on trouve cette étrange supposition que les mousquets « were first used at the battle of Pavia. » Rapprochez Daniel, *Histoire de la milice*, t. I, pag. 464, de Smythe, *Military Discourses*, dans Ellis, *Original Letters*, pag. 53, édités par la *Camden Society*.

(2) L'invention des pistolets, dit-on, remonte au commencement du seizième siècle. Grose, *Military Antiquities*, t. I, pag. 102, 146. C'est en 1487 que, pour la première fois, on employa la poudre à faire des mines. Prescott, *History of Ferdinand and Isabella*, t. II, pag. 32; Koch, *Tableau des révolutions*, t. I, pag. 243; Daniel, *Histoire de la milice française*, t. I, pag. 574. Daniel (*Milice française*, t. I, pag. 580, 581) dit que les bombes ne furent inventées qu'en 1588; la même affirmation se trouve dans la *Biographie universelle*, t. XV, pag. 248. Mais, suivant Grose (*Military Antiquities*, t. I, pag. 387), Valturinus en fait mention en 1472. Au sujet de la situation générale de l'artillerie française au seizième siècle, consultez les *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. I, pag. 94, 476, 478. Paris, 1838, in 4°, publication fort curieuse et d'une grande valeur. On a quelque doute au sujet de l'époque exacte à laquelle les canons furent connus pour la première fois, mais il est du moins certain qu'on s'en servit avant le milieu du quatorzième siècle. Voyez Bohlen, *Das Alte Indien*, t. II, pag. 63, et Daniel, *Histoire de la milice*, t. I, pag. 441, 442.

autre système et l'on jugea utile de former des corps spéciaux destinés à la guerre et de distraire autant que possible tous les soldats des autres occupations auxquelles ils s'étaient adonnés jusque-là, dans les loisirs de la paix. C'est ainsi que furent créées les armées permanentes dont la formation primitive remonte au milieu du quinzième siècle (1), presque aussitôt après que la poudre fut généralement connue. C'est ainsi également que s'établit la coutume d'employer des troupes mercenaires : quoiqu'on en rencontre quelques exemples à une époque plus éloignée, cependant cet usage ne fut définitivement consacré qu'à la fin du quatorzième siècle (2).

Le changement que ce mouvement introduisit dans la classification de la société européenne, montra bientôt son importance. La discipline des troupes régulières les rendait plus formidables contre l'ennemi; de plus, elles se trouvaient sous le contrôle immédiat du gouvernement : il s'ensuivit donc tout naturellement qu'à mesure qu'on reconnut leurs mérites, l'ancienne milice fut d'abord moins considérée, puis négligée et enfin elle diminua sensiblement. Mais comme cette diminution dans le nombre des soldats indisciplinés privait le pays d'une partie de ses ressources militaires, il devint nécessaire de donner plus d'attention aux corps disciplinés et de les renfermer exclusivement dans le cercle de leurs devoirs militaires. C'est ainsi qu'une ligne de démarcation fut largement tirée entre le soldat et le simple particulier, et que la carrière des armes forma (3) une profes-

(1) Blackstone, *Commentaries*, t. I, pag. 413; Daniel, *Histoire de la milice*, t. I.

(2) M. Hallam (*Middle Ages*, t. I, pag. 328-337) expose avec beaucoup de discernement les faits principaux relatifs à l'emploi des troupes mercenaires.

(3) Grose (*Military Antiquities*, t. I, pag. 310, 311) dit que, jusqu'au seizième siècle, les soldats anglais n'avaient pas d'uniformes distinctifs : « Were distinguished by badges of their leaders' arms, similar to those now worn by watermen. » C'est aussi du commence-

sion distincte qui, ne comprenant dans ses rangs qu'un nombre relativement restreint de la masse totale des citoyens, permit au reste de se consacrer à d'autres occupations (1). De cette manière, on détacha peu à peu des habitudes guerrières une foule immense dont les forces vives, poussées pour ainsi dire dans la vie civile, tournèrent désormais au profit général de la société et de la culture des arts de la paix jusqu'alors négligés. Il en résulta que les esprits, en Europe, au lieu d'être comme auparavant absorbés par la guerre ou la théologie, se frayèrent une voie intermédiaire et créèrent ces grandes branches de la connaissance auxquelles la civilisation moderne doit son origine. Dans chaque génération successive, cette tendance vers une organisation distincte fut de plus en plus marquée ; on reconnut clairement l'utilité de la division du travail ; et comme par ce moyen le savoir même grandissait, l'autorité de cette classe moyenne ou intellectuelle s'accrut en conséquence. Tout apport nouveau fait à son pouvoir amoindrit l'importance des deux autres classes et mit un frein à ces sentiments superstitieux et à cet amour de la guerre où va se concentrer tout enthousiasme, dans l'état primitif de la société. La croissance et la diffusion de ce principe intellectuel sont d'une

ment du seizième siècle que date la littérature militaire spéciale. Daniel, *Histoire de la milice*, t. I, pag. 380 : « ... les auteurs qui ont écrit en détail sur la discipline militaire ; or ce n'est guère que sous François I[er] et sous l'empereur Charles V que les Italiens, les Français, les Espagnols et les Allemands ont commencé à écrire sur ce sujet. »

(1) Le contraste avec l'époque où tout homme séculier était soldat est très frappant. Adam Smith (*Wealth of Nations*, livre V, chap. I, pag. 291) dit : « Among the civilized nations of modern Europe, it is commonly computed, that not more than the one-hundredth part of the inhabitants of any country can be employed as soldiers, without ruin to the country which pays the expense of their service. » On indique la même proportion dans Sadler, *Law of Population*, t. I, pag. 292, et dans la *Grandeur et décadence des Romains*, chap. III (*Œuvres de Montesquieu*, pag. 130), et également dans Sharpe, *History of Egypt*, t. I, pag. 105, et enfin dans Alison, *History of Europe*, t. XII, pag. 318.

évidence si absolue et si décisive, qu'il serait possible, en combinant toutes les parties de nos connaissances, d'indiquer presque pas à pas tous les progrès de sa marche. Quant à présent, il suffira de dire, en embrassant tout d'un coup d'œil, que cette troisième classe, que nous dénommons aussi intellectuelle, déploya d'abord dans ses mouvements une activité libre quoique un peu vague, aux quatorzième et quinzième siècles ; qu'au seizième, cette activité, prenant une forme distincte, se révéla par les troubles de la religion ; qu'au dix-septième, sa force, s'adressant à des objets plus pratiques, se tourna contre les abus des gouvernements et causa une série de révolutions qui allèrent frapper l'Europe dans presque toutes ses parties; et, qu'enfin, aux dix-huitième et dix-neuvième siècles, elle a étendu son empire sur tous les points de la vie publique et privée, répandant l'éducation, faisant la leçon aux législateurs, dominant les rois, et, par dessus tout, fixant sur une base assurée cette suprématie de l'opinion publique, qui fait aujourd'hui comparaître à sa barre, non seulement les princes constitutionnels, mais encore les souverains les plus despotiques.

Vaste sujet! Si l'on n'en a quelque teinture, l'on ne saurait comprendre la condition actuelle de la société en Europe ou se former la moindre idée de son avenir. Toutefois, il suffit que le lecteur puisse saisir de quelle façon un fait aussi simple que l'invention de la poudre amoindrit l'esprit belliqueux, en diminuant le nombre d'hommes qui se livraient habituellement à la guerre. Sans doute, il y eut d'autres circonstances corrélatives qui tendirent au même but; mais la plus efficace fut l'usage de la poudre, parce que, en augmentant les difficultés et les frais de la guerre, il devint indispensable de faire de la carrière des armes une

profession distincte ; de plus, en scindant l'action de l'esprit belliqueux, il resta un surplus, une force qui, ne trouvant pas d'autres débouchés, s'élança bientôt vers les occupations de la paix, leur infusa une nouvelle vie et commença à dominer cette soif de conquête qui, toute naturelle qu'elle est chez un peuple barbare, est l'adversaire déclaré de toute lumière, le plus funeste de ces entraînements malsains qui viennent trop souvent affliger les nations civilisées elles-mêmes.

Le second mouvement intellectuel qui affaiblit l'amour de la guerre est beaucoup plus récent et n'a pas donné toute la mesure de ses effets naturels : je veux parler des découvertes de l'économie politique, branche de nos connaissances que ne soupçonnèrent pas même les plus profonds philosophes de l'antiquité, mais qui est douée d'une importance qu'il serait difficile d'exagérer; de plus, chose remarquable, c'est le seul sujet ayant trait immédiatement à l'art de gouverner qui se soit élevé à l'état de science. La valeur pratique de cette noble étude, — quoiqu'elle ne soit peut-être appréciée dans toute son étendue que par les penseurs les plus avancés,— est de jour en jour reconnue par tout homme un peu instruit : cependant ceux-là mêmes qui la comprennent bien ont fait peu attention, ce me semble, à la manière dont, grâce à son influence, les intérêts de la paix, et, partant, de la civilisation, ont été directement rehaussés (1). Je vais m'efforcer d'expliquer de quelle manière elle a amené ce résultat, parce que ce sera un nouvel argument à l'appui du grand principe que je veux établir.

(1) Blanqui, *Histoire de l'économie politique*, t. II, pag. 207, et Twiss, *Progress of Political Economy*, pag. 240, ne traitent qu'en passant des tendances pacifiques de l'économie politique.

Chacun sait que, parmi les diverses causes de guerre, la jalousie commerciale était autrefois l'une des plus remarquables ; et il ne manque pas d'exemples de différends qui ont surgi par suite de la promulgation de quelque tarif particulier ou de la protection accordée à quelque manufacture privilégiée. Des querelles de ce genre étaient fondées sur cette idée, — fruit de l'ignorance, mais fort naturelle néanmoins, — que les avantages du commerce dépendaient de la balance du trafic, et que ce qui est gain pour un pays doit être perte pour l'autre. On croyait que c'était l'argent seul qui faisait la richesse, et que, par conséquent, il y allait de l'intérêt suprême de la nation d'importer peu de marchandises et beaucoup d'or. Tant qu'il en était ainsi, les affaires, disait-on, marchaient bien, tout était pour le mieux; en était-il autrement, on s'écriait que toutes nos ressources étaient épuisées, qu'un autre pays allait l'emporter sur nous et s'enrichissait à nos dépens (1). A cela il n'y avait qu'un remède : — négocier un traité de commerce qui obligeât la nation délinquante à nous prendre une plus grande quantité

(1) Cette doctrine favorite est exposée dans un curieux *Discourse* écrit en 1578 et publié dans Stow, *London ;* on y établit que, si nos exportations dépassent nos importations, le commerce y gagne, mais que, si elles sont au dessous, alors nous y perdons. Sow, *London,* édit. Thoms, 1842, pag. 205. Chaque fois que cette balance était dérangée, les hommes d'État étaient dans la plus grande consternation. En 1620, Jacques Ier dit dans l'une des longues harangues : « It's strange that my Mint hath not gone this eight or nine years : but I think the fault of the want of money is the uneven balancing of trade. » *Parl. History,* t. I, pag. 1179. Voyez aussi les débats qui eurent lieu « on the Scarcity of Money, » pag. 1194-1196. En 1620, la chambre des communes, dans un moment de panique, vota la déclaration suivante, à savoir : « That the importation of tobacco out of Spain is one reason of the scarcity of money in this kingdom. » *Parl. History,* t. I, pag. 1198. En 1627, on alla jusqu'à arguer dans la chambre des communes que les Pays-Bas étaient affaiblis par leur commerce avec les Indes occidentales, parce que cela faisait sortir l'argent du pays! *Parl. History,* t. II, pag. 220. Cinquante ans plus tard, sir William Temple soutenait le même principe dans ses lettres et également dans ses remarques sur les Provinces-Unies. Temple, *Works,* t. I, pag. 175 ; t. II, pag. 117, 118.

de marchandises et à nous donner plus d'or ; si, toutefois, elle refusait de signer le traité, il devenait nécessaire de la remettre à la raison ; dans ce but, on équipait une flotte pour aller attaquer un peuple qui, en diminuant notre richesse, nous avait enlevé cet argent, seul moyen d'étendre notre commerce sur les marchés étrangers (1).

Cette erreur sur la vraie nature des échanges était autrefois universelle (2), et les plus habiles hommes d'État l'adoptant, elle était non seulement une cause immédiate de guerre, mais encore elle augmentait ces sentiments de

(1) En 1672, le célèbre comte de Shaftesbury, alors lord chancelier, annonçait que l'heure était venue où les Anglais devaient faire la guerre aux Hollandais, car il était « impossible both should stand upon a balance; and that if we do not master their trade, they will ours. They or we must truckle. One must and will give the law to the other. There is no compounding, where the contest is for the trade of the whole world. » Somer, *Tracts*, t. VIII, pag. 39. Quelques mois après, insistant de nouveau sur l'utilité de la guerre, il donnait pour raison, entre autres, « it was necessary to the trade of England that there should be a fair adjustment of commerce in the East Indies. » *Parl. Hist.*, t. IV, pag. 587. En 1701, Stepney, diplomate et l'un des principaux directeurs au ministère du commerce, fit paraître un opuscule dans lequel il insistait fortement sur les avantages qui résulteraient pour le commerce anglais d'une guerre avec la France. Somer, *Tracts*, t. XI, pag. 199, 217 ; il ajoute, pag. 2 5, qu'une des conséquences de la paix avec la France serait « the utter ruin and destruction of our trade. » Voyez également au t. XIII, pag. 688, les remarques sur la politique de Guillaume III. En 1743, lord Hardwicke, l'un des hommes les plus éminents de son siècle, dit à la chambre des lords : « If our wealth is diminished, it is time to ruin the commerce of that nation which has driven us from the markets of the continent — by sweeping the seas of their ships and by blockading their ports. » Campbell, *Lifes of the Chancellors*, t. V, pag. 89.

(2) A l'égard du dix-septième siècle, consultez Mill, *History of India*, t. I, pag. 41, 42. Je puis ajouter que Locke lui-même n'avait que des notions fort confuses relativement à l'usage de l'argent dans le commerce. Voyez *Essay on Money*, Locke, *Works*, t. IV, et en particulier pag. 9, 10, 12, 21, 49-52. Berkeley, tout profond penseur qu'il fût, est tombé dans les mêmes erreurs, et établit la nécessité de maintenir la balance du commerce et de diminuer nos importations dans la même proportion que nous diminuons nos exportations. Voyez *The Querist*, n[os] XCIX, CLXI ; Berkeley, *Works*, t. II, pag. 246, 250. Voyez également sa proposition au sujet d'une loi somptuaire, *Essay towards preventing the ruin of Great Britain*, Berkeley, *Works*, t. II, pag. 190. Les opinions de Montesquieu en fait d'économie politique sont des plus erronées (*Esprit des lois*, liv. XX, chap. XII, *OEuvres*, pag. 353), tandis que Vattel (*Droit des gens*, t. I, pag. 111, 117, 118, 206) se détourne de son chemin pour venir louer la funeste intervention du gouvernement anglais, qu'il représente comme un modèle aux autres États.

haine nationale, source d'excitation à la guerre; chaque nation estimait qu'il était de son intérêt bien entendu d'amoindrir la richesse de ses voisines (1). Au dix-septième siècle, disons même à la fin du seizième, il se trouva un ou deux penseurs éminents qui exposèrent quelques-unes des erreurs sur lesquelles se basait cette opinion (2). Mais ceux qui étaient à la tête des affaires de l'Europe ne goûtèrent point leurs arguments : les connurent-ils? c'est ce qu'on ne saurait décider; mais du moins il est certain que s'ils furent connus, ces arguments furent rejetés avec mépris par les hommes d'État et les législateurs qui, sans cesse plongés dans leurs occupations pratiques, ne peuvent — qui le supposerait? — trouver assez de loisirs pour comprendre parfaitement toutes les nouvelles découvertes qui se succèdent; en conséquence, ils sont toujours en arrière de leur siècle. Il en résulta qu'ils continuèrent à rester lourdement dans l'ornière, s'imaginant que le commerce ne pouvait fleurir sans leur intervention, jetant la perturbation dans les tran-

(1) Le comte de Bristol, homme d'un certain talent, dit à la chambre des lords en 1642 que c'était un fort grand avantage pour l'Angleterre que les autres nations se fissent la guerre entre elles; par là c'est à elle que reviendrait leur argent, ou, selon ses termes, leur « wealth. » Voyez son discours, *Parl. History*, t. II, pag. 1274-1279.

(2) Serra, qui écrivait en 1613, fut, dit-on, le premier qui démontra l'absurdité de s'opposer à l'exportation des métaux précieux. Voyez Twiss, *On the Progress of Political Economy*, pag. 8, 12, 13. Cependant je crois que le premier ouvrage dans lequel on ait effleuré les découvertes de l'économie moderne est un essai très remarquable publié en 1581 et attribué à William Stafford. On le trouvera dans *Harleian Miscellany*, t. IX, pag. 139 192, édit. Park, 1812; quant au titre : *Brief Conceipt of English Pollicy*, il ne donne qu'une idée imparfaite de ce qu'est, dans son ensemble, l'ouvrage le plus important sur les théories politiques qui ait paru jusqu'alors; en effet l'auteur ne montre pas seulement qu'il connaît la nature du prix et de la valeur, à un degré inconnu de ses devanciers, mais il indique aussi clairement les causes du système d'appropriation, principal fait économique du règne d'Élisabeth et qui a un rapport intime avec l'établissement des lois relatives au paupérisme. Le docteur Twiss rend compte de cet essai, mais on peut facilement recourir à l'original, qui devrait être lu par tous ceux, qui étudient l'histoire d'Angleterre. Entre autres propositions hérétiques on y recommande la liberté du commerce des grains.

sactions commerciales par des règlements sans nombre et vexatoires, et regardant comme un principe admis que le devoir de tout gouvernement était de faire profiter le négoce de leur peuple de la ruine des autres nations (1).

Mais au dix-huitième siècle, une longue suite d'événements que j'indiquerai plus tard fraya le chemin à un désir ardent d'amélioration et de réforme dont le monde n'avait pas encore eu d'exemple. La force de ce grand mouvement se fit sentir sur tous les points de nos connaissances : ce fut alors qu'eut lieu pour la première fois l'heureuse tentative d'élever l'économie politique à l'état de science, par la découverte des lois qui régissent la création et la diffusion des richesses. En 1776, Adam Smith fit paraître son ouvrage *Wealth of Nations* : à considérer ses résultats finals, c'est probablement le livre le plus important qu'on ait jamais écrit, et, sans contredit, c'est l'apport le plus précieux que l'on ait jamais fait à l'établissement des principes, bases nécessaires de tout gouvernement. Dans ce grand ouvrage, la vieille théorie de la protection, telle qu'elle était accordée au commerce, fut détruite presque de fond en comble (2);

(1) Relativement à l'intervention du pouvoir législatif en Angleterre, M M'Culloch (*Political Economy*, pag. 269) établit, en s'appuyant sur l'autorité d'une commission de la chambre des communes, qu'avant 1820, « no fewer than two thousand laws with respect to commerce had been passed at different periods. » On peut affirmer avec assurance que chacune de ces lois était un mal absolu, car un gouvernement ne saurait protéger un commerce ou même des intérêts quelconques sans faire subir aux intérêts et aux professions privés de protection une perte infiniment plus grande, tandis que, si la protection est universelle, la perte sera aussi universelle. On a réuni quelques exemples frappants des lois votées sur le commerce dans Barrington, *Observations on the Statutes*, pag. 279-285. On jugea même nécessaire que chaque session parlementaire apportât son contingent à ce recueil. Charles II, dans l'un de ses discours, dit : « I pray, contrive any good short bills which may improve the industry of the nation... and so God bless your councils. » *Parl. History*, t. IV, pag. 294. Comparez les remarques sur le commerce de la pêche dans Somer, *Tracts*, t. XII, pag. 33.

(2) La seule exception importante à faire a trait à l'opinion exprimée par Jeremy Bentham sur les lois relatives à l'usure, qu'il eut l'honneur de démolir.

la doctrine de la balance des importations et exportations fut non seulement attaquée, mais sa fausseté démontrée; enfin on fit table rase du coup des innombrables absurdités qui s'étaient accumulées depuis des siècles (1).

Si la *Richesse des Nations* eût paru à une époque antérieur, ce livre eût partagé le sort des grands ouvrages de Stafford et de Serra; et, quoique les principes que développait Smith eussent sans doute excité l'attention des penseurs spéculatifs, il n'auraient, selon toute probabilité, produit aucun effet sur les hommes d'État pratiques ou, en tout cas, n'auraient exercé qu'une influence indirecte et précaire. Mais la diffusion des lumières avait été tellement grande partout, que nos législateurs ordinaires eux-mêmes étaient, en quelque sorte, préparés à recevoir ces grandes vérités, qu'à une époque antérieure, ils eussent traitées avec mépris de futiles nouveautés. Il en résulta que les doctrines d'Adam Smith pénétrèrent bientôt jusque dans la chambre des communes (2); adoptées par quelques membres influents, ces révélations furent écoutées avec étonnement par cette grande assemblée qui modelait principalement ses opinions sur la sagesse de ses ancêtres et était peu disposée à croire

(1) Avant Adam Smith, le principal mérite en revient à Hume, mais les œuvres de ce profond penseur étaient divisées en trop de fragments pour produire beaucoup d'effet. A franchement parler, Hume, malgré ses puissantes facultés, est inférieur à Smith, dont il n'a pas la largeur de vue ni les délicatesses.

(2) La première citation que j'ai observée de *Wealth of Nations* au parlement remonte à 1783, et depuis cette époque jusqu'à la fin du siècle on mentionne plusieurs fois cet ouvrage: dans les dernières années on le cite fréquemment. Voyez *Parliamentary History*, t. XXIII, pag. 1152; t. XXVI, pag. 481, 1035. t. XXVII, pag. 385; t. XXIX, pag. 834, 905, 982, 1065; t. XXX, pag 330, 333; t. XXXII, pag. 2: t. XXXIII, pag. 353, 386, 522, 548, 549, 563, 774, 777, 778, 822-825, 827, 1249: t. XXXIV, pag. 11, 97, 98, 141, 142, 304, 473, 850, 901-903. Il est possible que j'aie omis un ou deux passages, mais je crois que voilà les seuls cas où Adam Smith ait été mentionné pendant dix sept ans. D'un passage dans Pellew, *Life of Sidmouth*, t. I, pag. 51, il appert que même Addington se livrait à l'étude d'Adam Smith en 1787.

que les modernes pussent rien découvrir qui ne fût déjà connu des anciens. Mais c'est en vain que de tels hommes se lèvent pour résister à la pression du savoir qui s'avance. Il n'y a pas une seule grande vérité qui, une fois trouvée, ait jamais été perdue dans la suite; et il n'est pas de découverte importante qui n'ait triomphé de tous les obstacles. C'est ainsi que la plus grande partie des membres des deux chambres luttèrent en vain contre les principes de la liberté de commerce, telle qu'Adam Smith l'exposait, et contre toutes les conséquences qui en découlent. Année par année, la grande vérité fit son chemin, s'avançant toujours, ne reculant jamais (1). Quelques hommes de talent désertèrent d'abord des rangs de la majorité, des membres ordinaires les suivirent bientôt; puis la majorité passa à l'état de minorité et enfin cette minorité elle-même commença à se dissoudre : aujourd'hui, quatre-vingt ans après l'apparition de la *Richesse des Nations*, de Smith, il ne se trouve pas un homme un peu instruit qui ne soit honteux de soutenir des opinions qui, avant l'époque d'Adam Smith, étaient généralement reçues.

C'est ainsi que les grands penseurs gouvernent les affaires humaines et règlent par leurs découvertes la marche des nations. Assurément, l'histoire de ce triomphe devrait à lui seul suffire à rabaisser la présomption des hommes d'État et des législateurs qui s'exagèrent tellement l'importance de

(1) En 1797, Pulteney, dans un de ses discours sur la finance, en appela à « the authority of Dr Smith who, it was well said, would persuade the present generation and govern the next. » *Parliamentary History*, t. XXIII, pag. 778. En 1813, Dugald Stewart (*Philosophy of the Human Mind*, t. II, pag. 472) déclarait que la doctrine de la liberté du commerce « has now, I believe, become the forevail ingereed of thinking men all over Europe. » Et en 1816, Ricardo dit : « The reasoning by which the liberty of trade is supported is so powerful, that it is daily obtaining converts. It is with pleasure that I see the progress which this great principle is making amongst those whom we should have expected to cling the longest to old prejudices. » *Proposals for an economical Currency*, Ricardo, *Works*, pag. 407.

leurs intrigues, qu'ils attribuent ces grands résultats à leurs expédients faux et passagers. Voyons donc d'où leur vient ce savoir, dont ils sont toujours prêts à se rapporter le mérite? Où ont-ils puisé leurs opinions? Comment en sont-ils arrivés à établir leurs principes? Tout cela, ce sont les éléments de leurs succès, et ils ne peuvent l'apprendre que de leurs maîtres, de ces grands révélateurs qui, poussés par l'inspiration du génie, fertilisent le monde avec leurs découvertes. C'est à juste titre que nous pouvons dire en parlant d'Adam Smith, et le dire sans crainte d'être contredit, que ce seul Écossais a, par la publication d'un seul ouvrage, plus contribué au bonheur de l'homme que n'ont pu le faire les talents réunis de tous les hommes d'État et de tous les législateurs dont l'histoire nous a conservé le souvenir authentique.

Il ne rentre pas dans mon sujet d'examiner le résultat de ces grandes découvertes, sauf en ce qu'elles aidèrent à diminuer la force de l'esprit belliqueux : rien de plus facile que d'indiquer leur mode d'action. Tant que la croyance générale fut que l'or constitue la richesse, naturellement l'on crut aussi que le commerce n'a d'autre objet que d'accroître l'entrée des métaux précieux : on comptait donc que le gouvernement prendrait des mesures pour assurer cette entrée, ce qui toutefois ne pouvait se faire qu'en retirant l'or des autres pays, qui, précisément pour les mêmes raisons, s'opposaient de toutes leurs forces à un tel résultat. Il s'ensuivit que toute idée de réciprocité réelle était impraticable : un traité de commerce n'était qu'un prétexte à duperie, une nation cherchant à jouer l'autre (1); tout nouveau tarif était

(1) Sir Théodore Jansen, dans son ouvrage *General Maxims of Trade*, publié en 1713, établit comme principe universellement reconnu « all the nations of Europe seem to strive who shall outwit one another in point of trade; and they concur in this maxim, that the

une déclaration de guerre : ainsi ce qui aurait dû être la plus paisible de toutes les entreprises provoqua ces jalousies et animosités nationales, causes principales de toute guerre (1). Mais, dès que l'on comprit clairement que l'or et l'argent, loin d'être la richesse même, ne font que la représenter; dès qu'on s'aperçut que la richesse réside seulement dans la valeur que le travail et le talent peuvent ajouter à la matière brute et que l'argent ne sert absolument que comme moyen de mesure et de circulation des richesses d'une nation; quand, dis-je, toutes ces grandes vérités furent reconnues (2), les idées qu'on s'était faites autrefois sur la balance du commerce et l'importance suprême des métaux précieux furent réduites à néant. Ces énormes erreurs dissipées, la vraie théorie des échanges fut aisément fixée. On vit qu'en accordant la liberté au commerce, tout pays qui se livre à ses opérations en partage les avantages; que le monopole ayant disparu, les profits du négoce sont nécessairement réciproques; et qu'enfin, loin de dépendre de la quantité d'or reçu, ces bénéfices proviennent simplement de la facilité avec laquelle une nation écoule les marchandises qu'elle

less they consume of foreign commodities, the better it is for them. » Somer, *Tracts*, t. XIII, pag. 292. C'est ainsi que dans un *Dialogue between an Englisman and Dutchman*, publié en 1700, on met dans la bouche du Hollandais cette vantardise, à savoir que son gouvernement « has forced treaties of commerce exclusive to all other nations. » Somer, *Tracts*, t. XI, pag. 376. Tel est le système « of narrow selfishness » que dénonce le docteur Story dans son noble ouvrage *Conflict of Laws*, 1841, pag. 32.

(1) « It cannot, indeed, be denied, that mistaken views of commerce, like those so frequently entertained of religion, have been the cause of many wars and of much bloodshed. » M'Culloch. *Principles of Political Economy*, pag. 140. Voyez également pag. 37, 38 : « It has made each nation regard the welfare of its neighbours as incompatible with its own : hence the reciprocal desire of injuring and impoverishing each other : and hence that spirit of commercial rivalry, which has been the immediate or remote cause of the greater number of modern wars. »

(2) A l'égard de la rapidité avec laquelle sont répandus, durant ce siècle-ci, les principes déterminés par les économistes, comparez Laing, *Sweden*, pag. 356-358, avec une note contenue dans la dernière édition de Malthus, *On Population*, 1826, t. II, pag. 354, 355.

peut produire à meilleur compte, et reçoit en retour celles qu'elle ne pourrait produire qu'à grands frais, mais qu'une autre nation est à même, en raison du talent de ses ouvriers ou de la libéralité de la nature, de fournir à plus bas prix. Il en résulta qu'au point de vue du commerce, il serait aussi absurde de chercher à appauvrir un peuple avec lequel nous faisons des échanges, qu'il serait ridicule de la part d'un négociant de souhaiter qu'un de ses riches clients ordinaires fût en faillite. Par toutes ces causes, l'esprit commercial, qui naguère était souvent belliqueux, est de nos jours invariablement pacifique (1). Et, quoiqu'il soit parfaitement vrai de dire qu'il n'y a pas un négociant sur cent qui possède bien les arguments sur lesquels sont fondées ces découvertes économiques, cela n'empêche pas l'effet que les découvertes elles-mêmes produisent sur son esprit. La classe marchande, comme toute autre, est affectée par des causes qu'un petit nombre seulement de ses membres sont capables de percevoir. Ainsi, par exemple, parmi les innombrables adversaires du système restrictif, il y en a très peu certes qui puissent donner des raisons valides pour justifier leur opposition. Cela empêche-t-il donc l'opposition d'avoir lieu? C'est que la masse suit toujours avec une entière soumission l'esprit de son siècle : or qu'est-ce que l'esprit du siècle? tout simplement le savoir et la direction qu'il prend. De

(1) « The feelings of rival tradesmen, prevailing among nations, overruled for centuries all sense of the community of advantage which commercial countries derive from the prosperity of one another; and that commercial spirit, which is now one of the strongest obstacles to wars, was during a certain period of European history their principal cause. » Mill, *Political Economy*, 1849, t. II, pag. 221. Ce n'est qu'au commencement de ce siècle que cette grande transformation s'opéra dans les sentiments des classes commerçantes, et les observateurs ordinaires ne la remarquèrent pas avant ces vingt-cinq ou trente dernières années, mais elle était prédite dans un passage remarquable écrit par Herder en 1787. Voyez *Ideen zur Geschichte*, t. III, pag. 292, 293.

même que sur tous les points ordinaires de la vie de chaque jour, tout homme, par l'augmentation de son bien-être et de sa sécurité générale, retire des avantages du progrès d'un grand nombre d'arts et de sciences dont il ignore jusqu'au nom, de même la classe commerçante puise des avantages dans ces magnifiques découvertes économiques qui, dans le cours de deux générations, ont déjà complétement transformé la législation commerciale de notre pays et qui agissent de nos jours lentement, mais sûrement, sur les autres États européens où, l'opinion publique étant moins puissante, il est plus difficile d'établir les grandes vérités et d'extirper les vieux abus. Ainsi donc, tandis qu'il est parfaitement vrai que parmi les négociants le nombre de ceux qui connaissent l'économie politique est relativement faible, il n'en est pas moins vrai qu'ils doivent uue graude partie de leurs richesses aux économistes politiques, qui, en faisant disparaitre les entraves que, dans leur ignorance, les gouvernements successifs avaient mis au commerce, ont aujourd'hui établi sur une base solide cette prospérité commerciale qui, certes, n'est pas la moindre de nos gloires nationales. A coup sûr, il est également vrai que ce même mouvement intellectuel a diminué les chances de la guerre, en fixant les principes qui doivent régir nos relations commerciales avec les pays étrangers ; en prouvant que notre intervention dans leurs affaires était non seulement inutile, mais encore très funeste, et enfin en détruisant ces erreurs si longtemps établies qui, induisant les hommes à croire que les nations sont naturellement ennemies l'une de l'autre, excitaient les sentiments de haine et provoquaient les jalousies nationales à la force desquelles l'esprit militaire dut autrefois une bonne partie de son influence.

La troisième des grandes causes qui ont amené l'affaiblissement des goûts belliqueux est la découverte de la vapeur et son application à la locomotion, ce qui a facilité les communications entre les divers pays, et a, par là, aidé à détruire cet aveugle mépris que toute nation n'est que trop portée à ressentir pour une autre. Ainsi, par exemple, ces indignes et éhontées accusations qu'un grand nombre d'écrivains anglais dirigeaient autrefois contre les mœurs et le caractère privé des Français, et, soit dit à leur honte, jusque contre la chasteté des Françaises, ces faussetés, dis-je, ne contribuaient pas peu à aigrir ces sentiments d'irritation qui existaient alors entre les deux premières nations de l'Europe, d'où un soulèvement en Angleterre contre les vices de la France, et, en France, un soulèvement contre les calomnies des Anglais. De la même façon, il y eut un temps où tout bon Anglais croyait fermement qu'il pouvait tenir tête à dix Français, classe d'êtres qu'il méprisait souverainement, race maigre et rabougrie, qui, au lieu d'eau-de-vie, buvait du vin clairet et qui ne se nourrissait que de grenouilles ; pauvres infidèles allant à la messe tous les dimanches, se prosternant devant des idoles — et même adorant le pape. — D'un autre côté, on apprenait aux Français à nous dédaigner : barbares grossiers, disait-on, ignares, sans goût, sans humanité ; gens bourrus dont la triste condition était de vivre dans un affreux climat où un brouillard perpétuel, que la pluie seule venait varier, voilait le soleil qui ne pouvait jamais montrer sa face : atteints d'une mélancolie si profonde et si invétérée que les médecins lui donnaient le nom de spleen anglais : et, sous l'influence de cette maladie, les suicides foisonnaient, particulièrement au mois de novembre, époque à laquelle — qui ne savait cela !

— nous nous pendions et nous nous faisions sauter la cervelle par milliers (1).

Quiconque possède l'ancienne littérature française et anglaise sait que telles étaient les opinions que les deux premières nations de l'Europe, dans l'ignorance et la simplicité de leurs cœurs, se faisaient l'une de l'autre. Cependant le progrès, en rapprochant les deux pays, en les faisant se toucher de plus près, a appris à chaque peuple à s'admirer, et, ce qui est encore plus important, à se respecter mutuellement : et plus ils seront en contact, plus ils se respecteront. Car, quoi qu'en disent les théologiens, il est certain que, dans le monde en général, la vertu prédomine sur le vice et que dans tout pays il se commet plus de bonnes actions que de mauvaises. En effet, s'il en était autrement, la prépondérance du mal eût depuis longtemps détruit la race humaine et il ne fût pas même resté un seul homme pour gémir sur la dépravation de son espèce. Nous en trouvons une nouvelle preuve dans ce fait que plus les nations communiquent entre elles et plus elles voient et apprécient leurs sœurs, plus les anciennes inimitiés disparaissent rapidement : c'est parce qu'une expérience plus étendue nous démontre que le genre humain n'est pas si radicalement mauvais qu'on a voulu nous le faire croire depuis notre enfance. Les vices l'emporteraient-ils réellement sur les vertus, qu'il en résulterait que

(1) On a toujours posé en fait qu'il se commettait plus de suicides par le mauvais temps que dans la belle saison, sujet de conversation favori parmi les beaux esprits français, qui ne se lassaient jamais de disserter sur cette passion du suicide et sur l'influence qu'avait en cela notre sombre climat. Malheureusement pour ces théories il se trouve que c'est le contraire qui est vrai ; nous avons des témoignages décisifs prouvant qu'il se commet plus de suicides en été qu'en hiver. Voyez Quetelet, *Sur l'homme*, t. II, pag. 152, 158 ; Tissot, *de la Manie du suicide*. Paris, 1840, pag. 50, 149, 150 ; *Journal of Statistical Society*, t. I, pag. 102 ; Winslow, *Anatomy of Suicide*, 1840, pag. 131, 132 ; Hawskins, *Medical Statistics*, pag. 170.

le mélange croissant de la société augmenterait le mauvaise opinion que nous avons d'autrui : car, bien que nous puissions aimer nos propres vices, généralement nous n'aimons pas ceux de notre prochain. Toutefois, nous sommes si éloignés de cette conséquence, qu'on a toujours trouvé que ceux dont les grandes lumières leur permettent de mieux apprécier le cours des actions humaines, sont précisément ceux qui les regardent sous le jour le plus favorable. Le plus grand observateur et le plus profond penseur est invariablement le juge le plus bienveillant. Quand au misanthrope solitaire, revêche au milieu des injustices qu'il s'est forgées, c'est lui qui est le plus enclin à ravaler les bonnes qualités de notre nature et à exagérer ses mauvaises ; ou bien, c'est encore quelque moine, sot et ignare, qui, passant sa vie dans les vains rêves de la solitude, encense sa vanité en dénonçant les vices d'autrui; et tout en s'élevant contre les plaisirs du monde, il se venge de cette société dont l'exclut sa propre superstition. Voilà le genre d'hommes qui insistent le plus fortement sur la corruption de notre nature et sur la dépravation dans laquelle nous sommes tombés. De telles opinions ont répandu un mal énorme que comprennent bien ceux qui ont étudié l'histoire des pays où elles prévalent ou ont prévalu. C'est pourquoi de tous les innombrables avantages que nous avons retirés du progrès des lumières, il y en a peu qui soient plus importants que l'amélioration des moyens de communication (1) : en rapprochant de plus en plus les nations et les individus, ces facilités ont, à un point extra-

(1) A ce sujet je ne citerai qu'un fait qui touche à notre pays Des rapports émanés du ministère du commerce il appert que le nombre annuel de voyageurs sur les chemins de fer montait en 1842 à dix neuf millions; mais en 1852 on en comptait jusqu'à quatre-vingt-six millions. *Journal of Statistical Society*, t. XVI, pag. 292.

ordinaire, corrigé leurs préjugés, rehaussé l'opinion qu'ils se forment l'un de l'autre, diminué leur animosité mutuelle : après nous avoir fait voir notre commune nature sous un jour plus favorable, elles nous ont aiguillonné à développer ces ressources illimitées de l'entendement humain, dont c'était presque une hérésie autrefois de proclamer la seule existence.

Tel est précisément ce qui s'est passé dans l'Europe moderne. Les Anglais et les Français, par la simple force de l'accroissement des relations, ont appris à mieux s'estimer et à se dépouiller de l'absurde mépris dont chaque peuple se complaisait à accabler son rival. Dans ce cas-ci, comme partout, mieux un pays civilisé en connaît un autre, plus il y trouvera à respecter et à imiter : car de toutes les causes de haine nationale l'ignorance est la plus puissante. Accroissez les relations, et vous écartez l'ignorance, et partout la haine s'amoindrit (1). Voilà le véritable lien de la charité et cela vaut bien toutes les leçons possibles des moralistes et des théologiens qui, depuis des siècles, poursuivent leur vocation sans avoir jamais produit le moindre résultat tendant à diminuer le renouvellement fréquent de la guerre. Mais l'on peut dire sans la moindre exagération que chaque nouveau chemin de fer qui est construit, chaque nouveau

(1) A cet effet, M. Stephens (dans son ouvrage fort estimable : *Central America*, t. I, pag. 247-248) rapporte un exemple intéressant au sujet de l'homme remarquable qu'on appelle Carrera : « Indeed, in no particular had he changed more than in his opinion of foreigners ; a happy illustration of the effect of personal intercourse in breaking down prejudices against individuals or classes. » M. Elphinstone (*History of India*, pag. 195) dit : « Those who have know the Indians longest, have always the best opinion of them, but *this is rather a compliment to human nature than to them, since it is true of every other people.* » Rapprochez un passage instructif de Darwin, *Journal of Researches*, pag. 421, de Burdach, *Traité de physiologie comme science d'observation*, t. I, pag. 61.

steamer qui traverse la Manche, sont des garanties additionnelles pour la conservation de cette longue paix non interrompue qui, depuis quarante ans, unit la fortune et les intérêts des deux nations les plus civilisées du monde.

J'ai essayé, autant qu'il était en mon pouvoir, d'indiquer les causes qui ont fait décroître la persécution religieuse et la guerre, les deux plus grandes calamités que les hommes se soient jamais imaginé d'infliger à leurs semblables. Je n'ai traité qu'en passant la question du ralentissement des persécutions religieuses, parce que j'y reviendrai plus en détail dans une autre partie de ce volume. Toutefois, j'en ai dit assez pour démontrer jusqu'à quel point c'est essentiellement un procédé intellectuel et combien le sens moral est impuissant à opérer utilement en cette matière. Quant aux causes de la décadence des goûts belliqueux, je les ai examinées fort longuement, — peut-être trop longuement aux yeux de quelques lecteurs que ces détails auront fatigué ; — et qu'est-il résulté de cet examen? Que cette décadence est due à l'accroissement des classes intellectuelles qui sont nécessairement opposées aux classes militaires. En poussant nos recherches un peu loin, nous avons, au moyen d'une analyse encore plus approfondie, constaté l'existence de trois causes vastes, — quoique subsidiaires, — qui ont hâté le mouvement général, à savoir, l'invention de la poudre, les découvertes en économie politique et la découverte de moyens de locomotion perfectionnés. Tels sont les trois grands modes ou canaux par lesquels le progrès des lumières a affaibli le vieil esprit belliqueux : nous espérons aussi avoir fait clairement ressortir leur mode d'action. Quant aux faits et aux arguments que j'ai présentés, je les ai soumis, je puis le dire en toute conscience, à

un examen sérieux, minutieux et réitéré : et je ne saurais voir sur quel point il serait possible de contester leur exactitude. Ils déplaisent à certaines classes, — je le sais fort bien : — mais de ce qu'un exposé n'est pas agréable, s'ensuit-il absolument qu'on doive considérer ce désagrément comme la preuve de sa fausseté? Les sources où j'ai puisé mes témoignages sont entièrement indiquées : les arguments, je l'espère, sont établis avec justice; et de ces arguments découle une conclusion très importante : nous sommes contraints d'en inférer que les deux maux les plus anciens, les plus grands, les plus invétérés et les plus largement répandus qui aient jamais été connus, décroissent d'une manière continue, bien que lente, dans son ensemble; et que ce ne sont nullement le sens moral ni les prédications morales qui ont effectué leur diminution, mais uniquement l'activité de l'intellect humain et les inventions et les découvertes que l'homme a pu faire dans une longue succession de siècles.

Puis donc que dans les deux phénomènes les plus importants que présente le progrès de la société, les lois morales ont été fermement et invariablement subordonnées aux lois intellectuelles, nous en arrivons à présumer fortement que le même procédé a été suivi dans les phénomènes d'ordre inférieur. Prouver cette proposition dans toute son étendne, et, par là, élever la présomptiou à l'état de certitude absolue, serait écrire non point une introduction à l'histoire, mais l'histoire elle-même. Il faut donc que, quant à présent, le lecteur se contente de ce qui n'est — je le sais — qu'une démonstration effleurée : nous devons nécessairement réserver la démonstration complète pour les autres volumes de cet ouvrage. Dans ces volumes, je m'engage à montrer que

les progrès que l'Europe a faits depuis l'état de barbarie jusqu'à la civilisation sont entièrement dus à son activité intellectuelle; que les principaux pays en sont arrivés aujourd'hui, après plusieurs siècles, à un point assez avancé pour secouer l'influence des agences physiques qui, dans un état primitif, eussent pu entraver leur carrière; enfin que, malgré la puissance encore subsistante des agences morales, malgré les troubles accidentels qu'elles causent encore, tout cela ce ne sont que des aberrations qui, si nous rapprochons de longs espaces de temps, se balancent mutuellement, et, en fin de compte, disparaissent entièrement : de telle sorte que, tout considéré à un point de vue extrêmement large, les changements qui s'opèrent chez tout peuple civilisé ne dépendent, dans leur ensemble, que de trois choses : la première, la somme de connaissances acquises par les citoyens les plus capables; la seconde, la direction que prennent ces connaissances, c'est à dire le genre des sujets auxquels elles se rapportent; la troisième, — et par dessus tout — l'étendue du cercle dans lequel se répandent ces connaissances et la liberté avec laquelle elles pénètrent dans toutes les classes de la société.

Tels sont les trois grands moteurs de tout pays civilisé : quoique les vices ou les vertus de personnages puissants viennent fréquemment troubler leur opération, cependant ces sentiments se font contre-poids, et la moyenne de longues périodes présente un aspect égal. Par suite de causes que nous ignorons sans doute, les qualités morales ne varient pas constamment; de telle sorte que chez un homme, peut-être même dans une génération, il y aura excès de bonnes intentions, et, chez un autre, excès de mauvaises. Mais nous n'avons pas raison de croire qu'aucun changement permanent ait été

effectué dans la proportion qui existe entre ceux naturellement doués de bonnes intentions, et ceux auxquels les mauvaises semblent inhérentes; dans ce que nous pouvons appeler les mœurs innées et originelles du genre humain, il n'y a, autant que nous le sachions, aucun progrès. Parmi les diverses passions que nous apportons avec nous en naissant, les unes sont plus puissantes dans un temps donné, les autres à une autre époque : cependant l'expérience nous apprend que, comme elles sont toujours opposées les unes aux autres, elles sont maintenues en équilibre par la force de leur propre opposition. L'activité d'un mobile fait contrepoids à l'activité d'un autre; car à chaque vice il y aura une vertu correspondante. La cruauté est mitigée par la bienveillance ; la souffrance excite la sympathie ; l'injustice des uns provoque la charité des autres ; de nouveaux remèdes font face à de nouveaux maux ; il n'est pas jusqu'aux plus grands crimes qui n'aient laissé derrière eux d'impressions permanentes. La désolation d'un pays, le carnage, voilà des pertes qu'on répare toujours ; laissez s'écouler quelques siècles, et tout vestige en est effacé. Les crimes gigantesques d'un Alexandre ou d'un Napoléon sont privés, après un certain temps, de tout effet, et les affaires du monde reprennent leur premier équilibre. C'est le flux et le reflux de l'histoire, le double courant auquel nous soumettent les lois de notre nature. Au dessus de tout cela, il y a un mouvement bien plus haut, et, à mesure que la marée se déroule, tantôt s'avançant, tantôt reculant, il est, au milieu de ses fluctuations infinies, une chose — une seule chose — qui dure à jamais. Les actions des méchants ne produisent qu'un mal passager, les actions des bons qu'un bien passager; bientôt le bon et le mauvais se retirent entiè-

rement, neutralisés par les générations suivantes, absorbés par le mouvement incessant des siècles futurs. Mais les découvertes des grands hommes ne nous quittent jamais : immortelles, elles contiennent ces vérités éternelles qui survivent au choc des empires, voient passer les luttes des croyances rivales, et assistent à la ruine des religions successives. Toutes ces choses passagères ont différents poids et mesures : à un siècle, tel formulaire d'opinions; à un autre, tel autre, elles disparaissent comme un songe, semblables à la fantasmagorie d'une vision qui ne laisse rien derrière soi. Seules les découvertes du génie restent : c'est à elles que nous devons tout ce que nous possédons; elles sont destinées à tous les siècles, à tous les temps; jamais jeunes, jamais vieilles, elles portent en elles la semence de la vie; elles se précipitent, courant perpétuel et impérissable; elles sont essentiellement thésaurisantes, et, donnant le jour aux nouveautés qui viennent ensuite se refondre dans leur sein, elles influent ainsi jusque sur la postérité la plus reculée : que les siècles s'entassent, — et elles produisent alors plus d'effet qu'elles n'ont pu le faire même au moment où elles ont pris leur essor.

CHAPITRE V

Recherche sur l'influence exercée par la religion, la littérature et le gouvernement.

En appliqant à l'histoire de l'homme les méthodes d'investigation qui ont réussi dans les autres branches de nos connaissances et en rejetant toutes les idées préconçues incapables de supporter l'épreuve de ces méthodes, nous sommes arrivés à certains résultats dont il peut être à propos de récapituler les principaux. Nos actions, nous l'avons vu, étant simplement le résultat d'agences internes et externes, nous devons aller en chercher l'explication dans les lois de ces agences, c'est à dire, dans les lois mentales et dans les lois physiques. Les lois mentales, nous l'avons vu également, sont plus puissantes en Europe que les lois physiques; à mesure que s'avauce la civilisation, leur supériorité s'accroît constamment parce que le progrès des lumières multiplie les ressources de l'esprit, tout en laissant stationnaires les vieilles ressources de la nature. A ces causes, nous avons défini les lois mentales : les grands régulateurs du progrès : nous avons considéré les lois physiques comme n'occupant

qu'une place subordonnée, ne se révélant simplement que par des troubles accidentels dont la force et la fréquence, s'affaiblissant depuis longtemps, en sont venues aujourd'hui, sur bien des points, à rester presque inactives. Après avoir ainsi fait passer l'étude de ce qu'on peut appeler les dynamiques de la société dans l'étude des lois de l'esprit, nous avons soumis celles-ci à une semblable analyse, et nous avons trouvé qu'elles consistaient en deux parties, savoir, les lois morales et les lois intellectuelles. En comparant ces deux parties, nous avons clairement constaté l'immense supériorité des lois intellectuelles : de plus, nous avons vu que de même que c'est le triomphe des lois mentales sur les lois physiques qui marque les progrès de la civilisation, de même le triomphe des lois intellectuelles sur les lois morales marque ce progrès. Cette importante conclusion repose sur deux arguments distincts : le premier, c'est que, les vérités morales étant stationnaires et les vérités intellectuelles progressives, il n'est pas probable qu'on doive les progrès de la société à la connaissance morale, qui depuis plusieurs siècles, est restée la même plutôt qu'à la connaissance intellectuelle qui, depuis plusieurs siècles s'est incessamment avancée. L'autre argument consiste dans ce fait que les deux plus grands maux connus du genre humain n'ont pas été amoindris par l'amélioration morale, tandis qu'au contraire ils ont cédé, et cèdent encore, à l'influence des découvertes intellectuelles. De tout cela il s'ensuit évidemment que si nous voulons constater les conditions qui régissent les progrès de la civilisation moderne, il faut aller les chercher dans l'histoire de la somme et de la diffusion des lumières intellectuelles ; enfin nous devons considérer les phénomènes physiques et les principes de la morale comme causant, sans

doute, de grandes aberrations dans des périodes assez courtes, mais, dans de longues périodes s'atténuant et se faisant contre-poids, et laissant ainsi agir les lois intellectuelles, sans être entravées par ces agents inférieurs ou subordonnés.

Telle est la conclusion à laquelle nous ont amené des analyses successives, et sur laquelle nous allons nous arrêter. Les actions des hommes sont grandement affectées par leur sens moral et par leurs passions: mais ce sens moral et ces passions étant opposés à ceux des autres hommes sont contre-balancés par eux ; de sorte que, dans la généralité des affaires humaines, on n'en voit l'effet nulle part; et les actions totales du genre humain, considérées dans leur ensemble, en sont remises à la connaissance totale que possède le genre humain pour être régies par elle. Nous trouvons un exemple frappant de la manière dont le sentiment et le caprice individuels sont ainsi absorbés et neutralisés, dans les faits qu'on a déjà exposés au sujet de l'histoire du crime. Car ces faits prouvent sans conteste que le nombre de crimes commis dans un pays se reproduit d'année en année avec l'uniformité la plus étonnante, sans être le moins du monde affecté par ces sentiments personnels et capricieux auxquels on attribue trop souvent les actions humaines. Mais si, au lieu d'examiner l'histoire du crime année par année, nous l'examinions mois par mois, nous y trouverions moins de régularité : et serait-ce heure par heure que toute régularité disparaîtrait entièrement : il en serait de même si, au lieu du relevé des crimes de tout un pays, nous ne connaissions que celui d'une seule rue ou d'une seule famille : c'est parce qu'on ne peut percevoir les grandes lois sociales qui gouvernent le crime qu'après avoir porté son

observation sur un grand nombre ou sur de longs espaces de temps : car s'agit-il d'un nombre restreint ou d'une période assez courte, le principe individuel moral triomphe et vient déranger l'opération de la loi plus haute, c'est à dire intellectuelle. Donc, tandis que les sentiments qui poussent un homme à commettre un crime ou à s'en abstenir produiront un immense effet sur la somme de ses propres crimes, ils ne produiront aucun effet sur la somme des crimes commis par la société à laquelle il appartient, parce que, avec le temps, ils seront à coup sûr neutralisés par les sentiments contraires qui déterminent chez les autres hommes une conduite contraire. De la même manière, nous sentons tous que les principes moraux affectent presque toutes nos actions : mais aussi nous avons la preuve incontestable que ces actions ne produisent pas le moindre effet sur le genre humain, dans son ensemble, ou même sur la masse des hommes, à la condition, toutefois, que nous prenions la précaution d'étendre notre étude des phénomènes sociaux sur une période assez longue et sur une échelle assez grande pour permettre aux lois supérieures d'opérer librement.

La totalité des actions humaines étant, au point de vue le plus élevé, gouvernée par la totalité du savoir humain, il semblerait fort simple de réunir l'évidence des connaissances et, après l'avoir fait passer par des généralisations successives, de constater l'ensemble des lois qui régissent les progrès de la civilisation, — ce qui se fera un jour, je n'en ai pas le moindre doute. Malheureusement, l'histoire a été écrite par des hommes tellement au dessous de la tâche qu'ils s'étaient imposée, qu'on n'a encore rassemblé qu'un petit nombre des matériaux nécessaires. Au lieu de nous rendre compte des faits qui ont seuls quelque valeur ; au

lieu de nous éclairer sur les progrès du savoir et sur le mode dont le genre humain a été affecté par la diffusion des connaissances; au lieu de tout cela, dis-je, la plupart des historiens remplissent leurs ouvrages de mesquins et futiles détails : commérages de cours, anecdotes de la vie privée des rois; récits interminables de ce que dit tel ministre ou de ce que pensa tel autre; et, ce qui est pire que tout cela, longues descriptions de campagnes, batailles, siéges qui peuvent être fort intéressantes pour ceux que cela touche, mais qui, pour nous, sont entièrement inutiles, puisqu'elles ne nous présentent aucune vérité nouvelle ni ne nous donnent pas les moyens d'en découvrir de nouvelles. Tel est l'obstacle qui arrête aujourd'hui notre marche. C'est ce manque de discernement, cette ignorance des sujets les plus dignes d'appeler notre attention, qui nous privent des matériaux qui devraient être depuis longtemps accumulés, arrangés et conservés, propres à servir dans l'avenir. Dans les autres grandes branches de nos connaissances, l'observation a précédé la découverte : on a d'abord noté les faits, ensuite on a fixé leurs lois; mais dans l'étude de l'histoire de l'homme, ce sont les faits importants qui ont été négligés et les faits insignifiants qui ont été gardés. Il en résulte que quiconque cherche à généraliser les phénomènes historiques doit à la fois rassembler les faits et diriger la généralisation : il ne trouve rien de prêt sous la main. Il lui faut être maçon aussi bien qu'architecte; il lui faut non seulement tracer le plan de l'édifice mais encore creuser la carrière. La nécessité d'accomplir ce double travail impose au philosophe une peine si ardue, qu'une vie tout entière ne suffirait pas à la tâche : aussi l'histoire, au lieu d'être, comme elle le devrait, mûre pour les généralisations complètes et

finales, est encore dans un état si rudimentaire et si informe, qu'il n'est donné à personne, quelque étendus et résolus que soient ses efforts, d'embrasser les actions réellement importantes du genre humain, ne fût-ce que pour une période de deux siècles successifs.

Par suite de cet état de choses, j'ai depuis longtemps abandonné mon premier plan : et je me suis décidé — quoique à regret — à écrire l'histoire — non de la civilisation générale — mais de la civilisation d'un seul peuple. Aussi bien, tout en resserrant le champ de nos recherches, malheureusement nous diminuons les ressources qu'elles font naitre : en effet, quoiqu'il soit parfaitement vrai que la somme des actions humaines, à considérer de longues périodes, dépende de la somme du savoir humain, on concédera que ce grand principe, en ne l'appliquant qu'à un seul pays, perd de sa valeur première. Plus nous rétrécissons nos observations, plus s'augmente l'incertitude de la moyenne que nous voulons fixer, en d'autres termes, plus il est à présumer que l'action des lois inférieures viendra troubler celle des lois supérieures. Ingérence des gouvernements étrangers; influence exercée par les idées, la littérature et les coutumes d'une nation étrangère; invasions de cette nation, peut-être même ses conquêtes ; introduction par la force de nouvelles religions, de nouvelles lois et de nouvelles mœurs, tout cela, dis-je, ce sont des perturbations, qui, au point de vue de l'histoire universelle se font contre-poids, mais qui, dans un seul pays, pourront détourner la marche de la civilisation et en rendront ainsi les mouvements plus difficiles à préciser. J'exposerai tout à l'heure comment j'ai tâché de faire face à cette difficulté ; mais avant tout, ce que je veux faire ressortir, ce sont les raisons qui m'ont conduit

à choisir l'histoire d'Angleterre comme étant la plus importante de toutes, et, par conséquent, la plus digne d'être soumise à une investigation complète et philosophique.

Or il est évident que, de même qu'en étudiant les événements du passé, la possibilité de vérifier les lois qui les ont régis constitue notre grand avantage, de même l'histoire d'un peuple aura d'autant plus de valeur que ses mouvements auront été moins troublés par des agences en dehors de son sein. Toute influence étrangère ou externe qui agit sur une nation ne fait qu'entraver son développement naturel et, par conséquent, complique les circonstances que nous cherchons à pénétrer. Simplifier les complications, telle est, dans toutes les branches de nos connaissances, la condition essentielle pour réussir : c'est ce que savent fort bien ceux qui s'adonnent aux sciences physiques; souvent une expérience leur fera découvrir une vérité que d'innombrables observations n'avaient pu leur révéler, — par la raison que, en expérimentant les phénomènes, nous les dégageons de leurs complications; et qu'en les isolant ainsi de l'immixtion d'agences inconnues nous les laissons, pour ainsi dire, suivre leur cours et dérouler à nos yeux les opérations de leur loi.

Voilà donc la véritable échelle de proportion d'après laquelle nous devons mesurer la valeur de l'histoire de toute nation. L'importance de l'histoire d'un pays ne dépend pas de la splendeur de ses exploits, mais du degré jusqu'auquel ses actions sont déterminées par des causes en dehors de son sein. Si donc nous rencontrions un peuple civilisé qui ne dût l'entière élaboration de ses projets qu'à soi-même, — qui eût échappé à toute influence étrangère et chez lequel le caractère personnel des gouvernants n'eût apporté ni avantages ni retards, — l'histoire d'un tel peuple serait

d'une importance suprême : car elle exposerait les conditions d'un développement normal et intime; elle montrerait les lois du progrès agissant dans l'isolement; bref, par le fait, ce serait une expérience toute faite et qui posséderait toute la valeur de ces expédients artificiels auxquels les sciences naturelles sont si redevables.

Assurément, il est impossible de rencontrer un tel peuple modèle; mais le devoir de l'historien philosophe est de choisir pour sujet d'étude spécial le pays qui s'est le plus rapproché de ces conditions. Or qui n'admettra facilement — non seulement parmi nous mais aussi parmi les étrangers éclairés — que l'Angleterre, tout au moins durant ces trois derniers siècles, a accompli ce programme d'une manière plus continue et plus heureuse que toute autre nation? Je ne dirai rien du nombre de nos découvertes, de l'éclat de notre littérature ou du succès de nos armes, — tous sujets qui excitent l'envie : de plus, il se peut que d'autres nations nous refusent ces mérites que nous sommes portés à exagérer. Mais je pose simplement en principe que de tous les pays de l'Europe, l'Angleterre est le seul où, pendant le plus long espace de temps, le gouvernement a été le plus passif et le peuple le plus actif; où la liberté de la nation s'est assise sur les bases les plus larges; où tout homme peut le mieux dire ce qu'il pense et faire ce qu'il veut; où chacun peut suivre son penchant et propager ses idées; où les persécutions religieuses étant presque inconnues, l'on peut clairement distinguer le courant de l'esprit humain circulant sans ces entraves qui en arrêtent partout ailleurs la direction; où l'hétérodoxie avouée court le moins de danger et où l'on compte le plus grand nombre de non-conformistes; où les croyances opposées se produisent l'une à

côté de l'autre, surgissent et disparaissent, selon les besoins du peuple, sans causer de troubles, les velléités de l'Église ne pouvant rien contre elles, et l'État ne s'ingérant en rien dans leurs pratiques; où tous les intérêts et toutes les classes, spirituels et temporels sont le plus laissés à eux-mêmes; où cette doctrine vexatoire qu'on appelle protection reçut les premiers coups et où seulement elle a succombé; où, en un mot, ces extrêmes dangereux qui naissent de l'intervention ayant été évités, le despotisme et les révolutions sont des accidents rares, et où, les concessions formant la base reconnue de toute politique, les progrès de la nation ont été le moins détournés par le pouvoir des classes privilégiées, par l'influence des sectes particulières ou par la violence des gouvernements arbitraires.

Tels sont les traits caractéristiques de l'histoire d'Angleterre, — faits patents qui excitent l'orgueil des uns et les regrets des autres. De plus, si à tout cela nous ajoutons que l'Angleterre, par suite de sa position insulaire (1), n'attira les étrangers, jusque-là fort rares, qu'au milieu du siècle dernier, il est évident que les deux principales sources d'immixtion, à savoir l'autorité du gouvernement et l'influence des étrangers, ont moins affecté nos progrès, en tant que peuple, que ceux de toute autre nation. Au seizième siècle, il fut de mode, parmi la noblesse anglaise, de voyager à l'étranger (2), mode que ne payait nul-

(1) Coleridge dit fort bien : « It is the chief of many blessings derived from the insular character and circumstances of our country, that our social institutions have formed themselves out of our proper needs and interests. » Coleridge, *On the Constitution of the Church and State*, in-8°, 1830, pag. 20, 21. A l'époque de la révolution française on fit grande attention aux conséquences politiques de ce principe. *Mémoires de La Fayette*, t. 1, pag. 404 Bruxelles, 1837.

(2) Dans une autre partie je démontrerai jusqu'à l'évidence que le goût des voyages s'accrut rapidement au seizième siècle; toutefois il n'est pas sans intérêt de faire remarquer

lement de retour la noblesse des autres pays qui s'abstenait de venir en Angleterre. Au dix-septième siècle, l'habitude des voyages d'agrément se répandit tellement, qu'on trouvait rarement un Anglais de la classe riche et oisive qui ne traversât la Manche au moins une fois dans sa vie; tandis que les mêmes classes, dans les autres pays, moitié parce qu'elles étaient moins opulentes, moitié parce qu'elles éprouvaient une répugnance invétérée pour la mer, pénétraient à peine dans notre île, à moins qu'elles n'y fussent appelées par des affaires toutes particulières. Il en résulta que, dans les autres pays, et surtout en France et en Italie, les habitants des grandes villes s'accoutumèrent peu à peu à la vue des étrangers et — ainsi qu'il en est de tout le monde — se laissèrent quelque peu influencer par ce qui frappait souvent leurs yeux. D'un autre côté, combien n'y avait-il pas de nos villes où l'Anglais seul mit jamais le pied (1)? Et les habitants, même ceux de la capitale, pouvaient arriver à la vieillesse sans avoir vu un seul étranger sauf peut-être quelque morne et pompeux ambassadeur allant prendre l'air sur les bords de la Tamise. Quoique l'on répète à satiété qu'après la restauration de Charles II les mœurs françaises (2) commencèrent à déteindre sur

que c'est pendant la dernière moitié de ce siècle-là que s'établit la coutume de faire accompagner la jeunesse en voyage par des précepteurs spéciaux. Comparez Barrington, *Observations on the Statutes*, avec une lettre de Beza, écrite en 1598 et transcrite dans les *Mémoires et correspondance de Duplessis Mornay*, t. IX, pag. 81.

(1) L'absence des femmes étrangères était encore plus remarquable, même à une époque plus avancée. Ainsi quand la comtesse de Boufflers vint en Angleterre, au commencement du règne de George III, « on lui faisait un mérite de sa curiosité de voir l'Angleterre, car on remarquait qu'elle était la seule dame française de qualité qui fût venue en voyageuse depuis deux cents ans; on ne comprenait point dans cette classe les ambassadrices ni la duchesse de Mazarin, qui y étaient venues par nécessité. » Dutens, *Mémoires d'un voyageur*, t. I, pag. 217. Comparez les *Memoires de Madame de Senlis*, t. VIII, pag. 241.

(2) Orme, *Life of Owen*, pag. 288; Mahon, *History of England*, t. II, pag. 211, et beaucoup d'autres écrivains.

notre caractère national, cette influence, ainsi que je le prouverai complétement, se borna à cette infime et insignifiante partie de la société — les courtisans; mais elle ne produisit aucun effet saillant sur les deux classes les plus importantes — la classe intellectuelle et la classe industrielle. Sans doute, ce mouvement apparaît dans la partie la plus indigne de notre littérature, — dans les productions éhontées de Buckingham, Dorset, Etherey, Killigrew, Mulgrave, Rochester et Sedley. Cependant, pas plus à cette époque qu'à une époque plus rapprochée de nous, l'esprit français n'influa sur aucun de nos grands penseurs (1); au contraire, dans leurs idées, et même dans leur style, nous trouvons une certaine vigueur rude et qui sent son terroir, et qui, bien qu'elle déplaise à nos voisins plus raffinés, a du moins le mérite d'être un produit indigène de notre pays (2). Quant

(1) Il n'y a qu'un seul Anglais de génie qui, pendant cette époque, ait été influencé par l'esprit français, je veux dire Dryden; mais cette influence se trahit surtout dans son théâtre, tombé aujourd'hui dans un juste oubli. Ses grandes œuvres et surtout ces admirables satires où, sauf Juvénal, il est sans rival, sont entièrement nationales, et, comme simples modèles de la langue anglaise, on doit, si je puis prononcer mon jugement, les placer au premier rang après Shakespeare. Sans doute, dans les écrits de Dryden, les gallicismes d'expression abondent, mais on y trouve peu de gallicismes de pensée, et ce sont ces derniers qui nous donnent la vraie mesure de l'influence étrangère. Sir Walter Scott va jusqu'à dire : « It will admit of question, whether any single French word has been naturalised upon the sole authority of Dryden. » Scott, *Life of Dryden*, pag. 523, in-8°, 1808. Cette assertion n'est rien moins que hardie. Quant à l'opinion de Fox, voyez la préface de lord Holland, *Fox's James II*, in-4°, 1808, pag. xxxii.

(2) Une autre circonstance, qui a maintenu l'indépendance et par conséquent augmenté la valeur de notre littérature, c'est qu'il n'est pas un seul grand pays où les gens de lettres aient eu aussi peu de rapports avec le gouvernement ou reçu moins de récompenses du pouvoir. Voilà la vraie politique; protéger la littérature, c'est lui faire tort. Pour la preuve de ces deux propositions, je dois renvoyer le lecteur au chapitre xi de ce volume-ci (du système de Louis XIV). En attendant je citerai les lignes suivantes d'un savant écrivain, et, ce qui vaut mieux encore, profond penseur : « Nor must he who will understand the English institutions leave out of view the character of the enduring works which had sprung from the salient energy of the English mind. Literature had been left to develop itself. William of Orange was foreign to it: Anne cared not for it; the first George knew no English; the second not much. » Bancroft, *History of the American Revolution*, t. II, pag. 48. Comparez Forster, *Life of Goldsmith*, 1854, t. I, pag. 93-96; t. II, pag. 480.

à l'origine et à l'étendue des rapports qui s'établirent dans la suite entre l'esprit français et l'esprit anglais, c'est un sujet d'une immense importance, qui, comme la plupart de ceux qui ont une valeur réelle, a été entièrement négligé par les historiens. Dans cet ouvrage-ci j'essaierai de combler ce vide : en attendant, nous pouvons dire que, malgré tout ce que nous avons dû et devons encore aux Français, en ce qui touche au perfectionnement du goût, de l'élégance, des manières, ajoutons même de toutes les aménités de la vie, nous ne leur avons rien emprunté d'absolument essentiel, rien de ce qui change d'une manière permanente la destinée des nations. D'un autre côté, les Français ne nous ont pas seulement emprunté quelques institutions politiques assez précieuses, mais encore l'événement le plus important de l'histoire de France est dû en grande partie à notre influence. Leur révolution de 1789, on le sait, du reste, fut amenée ou, pour nous exprimer plus exactement, fut principalement provoquée par quelques grands hommes, dont les ouvrages, et ensuite les discours, soulevèrent le peuple, en l'appelant à résister; mais ce que l'on sait moins, et qui cependant est parfaitement vrai, c'est que c'est en Angleterre que cette éminente avant-garde apprit la philosophie et les principes qui, transplantés dans leur pays, produisirent ces terribles mais si salutaires résultats (1).

On ne verra pas, je l'espère, dans ces remarques, la moindre insinuation malveillante contre les Français, grand et admirable peuple; peuple sous beaucoup de rapports supérieur au nôtre; peuple enfin dont nous avons encore beaucoup à apprendre et dont les défauts, tels que nous les voyons,

(1) Au sujet de cette influence de l'Angleterre, voyez ce que nous disons au chapitre XII.

proviennent de l'intervention perpétuelle d'une longue suite de gouvernements arbitraires. Cependant, à considérer la question au point de vue historique, il est incontestablement vrai que nous avons établi notre civilisation sans qu'ils nous y aidassent beaucoup, tandis qu'ils ont établi la leur, tout en puisant chez nous une grande aide. Il faut également convenir que l'intervention gouvernementale a été moins forte en Angleterre qu'en France. Aussi, sans vouloir le moins du monde préjuger la question de savoir quel est le plus grand pays des deux, c'est simplement en m'appuyant sur ces bases que je considère notre histoire comme plus importante que celle des Français; et si je choisis pour sujet d'étude spéciale les progrès de la civilisation anglaise, c'est par la simple raison qu'étant moins affectée par des agents qui ne sortent pas de son sein, nous y distinguerons d'autant plus clairement la marche normale de la société et les libres opérations des grandes lois qui régissent finalement la fortune du monde.

Après cette comparaison entre la valeur relative des histoires de France et d'Angleterre, il est à peine nécessaire, ce me semble, d'examiner les prétentions qu'on peut faire valoir en faveur de l'histoire des autres pays. A franchement parler, il n'y en a que deux qui se trouveraient dans ce cas : je veux dire l'Allemagne, prise dans son ensemble, et les États-Unis de l'Amérique du nord. Quant aux Allemands, il est d'une vérité incontestable que, depuis le milieu du dix-huitième siècle, leur pays a produit un plus grand nombre de profonds penseurs que tout autre, peut-être pourrions nous dire, que tous les autres pays réunis. Mais les objections qui s'appliquent aux Français sont encore plus applicables aux Allemands : le principe de la protection du commerce n'a-t-il

pas été et n'est il pas encore plus fort en Allemagne qu'en France? Parmi ses gouvernements, les meilleurs mêmes n'interviennent-ils pas sans cesse dans les actions privées des citoyens, ne les abandonnant jamais à eux-mêmes, surveillant toujours leurs interêts et s'immisçant dans les affaires les plus ordinaires de la vie de chaque jour? En outre, la littérature allemande, quoiqu'elle occupe aujourd'hui le premier rang en Europe, doit son origine, ainsi que nous le verrons plus tard, au grand mouvement du scepticisme qui, en France, précéda la révolution. Avant le milieu du dix-huitième siècle, les Allemands, malgré quelques noms éminents, tels que Kepler et Leibnitz, ne possédaient pas de littérature ayant une valeur réelle : c'est le contact de l'esprit français qui lui donna le branle, comme aussi l'influence de ces célèbres Français qui, sous le règne de Frédéric le Grand, accoururent en foule à Berlin (1), cité qui est restée depuis cette époque la ville mère de la philosophie et des sciences. De cette rencontre il résulta plusieurs circonstances fort importantes que je ne puis indiquer ici que très rapidement. L'intellect des Allemands, sous l'aiguillon de l'intellect français, s'éleva tout à coup et se développa irrégulièrement. Il

(1) Dans le volume suivant nous tracerons l'histoire de cette union remarquable, quoique passagère, entre les intellects français et allemands; toutefois l'un des plus savants parmi les écrivains allemands traite du premier effet principal de cette union, à savoir le ravivement ou plutôt la création de la littérature allemande : « Denn einestheils war zu diesen Gegenstænden immer die lateinische Sprache gebraucht, und die Muttersprache zu wenig cultivirt worden, anderntheils wurden diese Schriften auch meistentheils nur von Gelehrten, und zwar Universitætsgelehrten, für welche sie auch hauptsæchlich bestimmt waren, gelesen. Gegen die Mitte des achtzehnten Jahrhunderts, als mehrere englische und franzœsische Werke gelesen und übersetzt wurden, und durch die Vorliebe des Kœnigs von Preussen Friedrichs II, der von Franzosen gebildet worden war, franzœsische Gelehrte besonders geehrt und angestellt wurden, entstand ein Wetteifer der Deutschen, auch in dem schriftlichen Vortrage nicht zurück zu bleiben, und die Sprache hob sich bald zu einem hohen Grade von Vollkommenheit. » Tennemann, *Geschichte der Philosophie*, t. I, pag. 286, 287.

se précipita ainsi dans une activité beaucoup plus grande que ne l'exige la civilisation moyenne du pays. Il en résulte qu'il n'y a pas en Europe une nation où nous trouvions une séparation aussi large entre les esprits les plus élevés et les esprits les plus bas. Les philosophes allemands ont en propre un immense savoir et une portée de pensée qui les placent à la tête du monde civilisé. Le peuple allemand est plus superstitieux, plus entiché de préjugés et, malgré le soin que le gouvernement prend de son instruction, plus ignorant au fond et moins capable de se guider que les populations de la France ou de l'Angleterre (1). Cette séparation et cette divergence des deux classes sont le résultat naturel de ce stimulant artificiel qui fut administré, il y a un siècle, à l'une d'elles et qui a ainsi dérangé les proportions anormales de la société. Par suite, en Allemagne, les plus hauts esprits

(1) On trouvera dans Kay, *Social Condition and Education of the people of Europe*, t. II, pag. 1-144, une idée assez populaire du système d'éducation nationale établi en Allemagne. Mais M. Kay, comme tous les hommes adonnés aux lettres, prise trop les avantages des acquisitions littéraires et pas assez cette éducation des facultés que ni les livres ni les écoles ne peuvent donner à un peuple qui est privé de l'exercice de ses droits civils et politiques. Dans l'histoire que je tracerai de l'esprit de protection (chap. IX et X de ce volume), je reviendrai sur ce sujet en parlant de la France ; dans le volume suivant, je l'examinerai dans ses rapports avec la civilisation de l'Allemagne. En attendant, qu'on me permette de protester contre la description que M. Kay a donnée des résultats de l'instruction obligatoire, tableau agréable tracé par un charmant et intelligent écrivain, mais inexact, j'en ai des preuves convaincantes. Je me contenterai pour le moment d'exposer deux points : 1° Le fait notoire que le peuple allemand, malgré sa prétendue instruction, est incapable de prendre aucune part à la politique et n'a pas d'aptitude pour les parties pratiques et administratives du gouvernement ; 2° le fait, également notoire pour tous ceux qui ont étudié ce sujet, qu'il existe plus de superstitions populaires en Prusse, — pays le plus instruit de l'Allemagne, — qu'en Angleterre, et que la ténacité avec laquelle le peuple s'y rattache est plus grande en Prusse qu'en Angleterre. Comme exemple du fonctionnement, dans des cas individuels, de l'instruction obligatoire et de la dureté qui en résulte, voyez un fait scandaleux rapporté dans Laing, *Notes of a Traveller*, in-8°, 1842, pag. 165, 1re série, et sur les maux physiques produits par l'instruction allemande, consultez Phillip, *On Scrofula*. London, 1846, pag. 253, 254, où il y a quelque évidence utile des conséquences de « that great German sin of overregulation. »

ont tellement devancé le progrès général de la nation, qu'il n'y a pas de sympathie entre les deux parties; et il n'existe, quant à présent, aucun moyen de les mettre en contact. Les grands auteurs ne s'adressent point à leur pays; c'est entre eux seulement qu'ils échangent les résultats de leurs travaux. Ils sont assurés d'une auditoire d'élite, savant, et ils se servent d'un langage réellement savant : ils transforment leur langue maternelle en un dialecte, à la vérité éloquent et très puissant, mais si difficile, si subtil, si rempli d'inversions compliquées, que pour les plus basses classes c'est entièrement incompréhensible (1). De là proviennent quelques-unes des particularités les plus marquées de la littérature allemande : les lecteurs ordinaires lui faisant défaut, elle échappe à l'influence des préjugés ordinaires : aussi a-t-elle déployé une hardiesse d'investigation, une ardeur à poursuivre la vérité et un dédain pour la tradition qui lui méritent les plus

(1) Ces considérations sont fort bien développées par M. Laing, le voyageur qui a montré le plus de talent dans les observations qu'il a publiées sur la société européenne : « German authors, both the philosophic and the poetic, address themselves to a public far more intellectual, and more highly cultivated, than our reading public. . . . . In our literature, the most obscure and abstruse of metaphysical of philosophical writers *take the public mind in a far lower state*, simply cognisant of the meaning of language, and possessed of the ordinary reasoning powers. . . . . The social influence of German literature is, consequently, confined within a narrower circle. It has no influence on the mind of the lower, or even of the middle classes in active life, who have not the opportunity or leisure to screw their faculties up to the pitch-note of their great writers. The reading public must devote much time to acquire the knowledge, tone of feeling, and of imagination, necessary to follow the writing public. The social economist finds accordingly in Germany the most extraordinary dullness, inertness of mind, and ignorance, below a certain level, with the most extraordinary intellectual development, learning, and genius, at or above it » Laing, *Notes of a Traveller*, 1re série, pag. 266, 267. Le même observateur pénétrant dit dans un ouvrage plus récent (*Notes*, 3e série, in-8°, 1852, pag. 12) : « The two classes speak and think in different languages. The cultivated German language, the language of German literature, is not the language of the common man, nor even of the man far up in the middle ranks of society, — the farmer, tradesman, shopkeeper. » Voyez aussi pag. 351, 352, 354. Il est singulier qu'un penseur aussi net et vigoureux que M. Laing l'est évidemment n'ait pas réussi à découvrir la cause de ce phénomène particulier.

grands éloges. Mais, d'un autre côté, cette circonstance même a produit cette absence de connaissances pratiques et cette indifférence pour les intérêts matériels et physiques qu'on reproche si justement à la littérature allemande. Naturellement, tout cela a élargi la première brèche et augmenté la distance qui sépare les grands penseurs allemands de cette classe lourde et laborieuse qui, bien qu'elle vienne immédiatement au dessous d'eux, reste encore impassible devant leur savoir, et sombre au milieu de l'éclat et du feu de leur génie.

En Amérique, d'un autre côté, nous voyons une civilisation qui est tout à fait l'opposée de celle-ci ; nous voyons un pays dont on a dit avec raison qu'il n'y a pas de pays dans le monde où il se trouve aussi peu d'ignorants et moins de savants (1). En Allemagne, les classes spéculatives et les classes pratiques sont entièrement désunies, en Amérique, elles sont entièrement fondues l'une dans l'autre. En Allemagne, il n'est pas d'année, pour ainsi dire, qui n'amène de nouvelles découvertes, de nouvelles philosophies, de nouveaux moyens qui permettent de reculer les limites du savoir. En Amérique, pareilles recherches sont presque délaissées : depuis Jonathan Edwards il ne s'est révélé aucun grand métaphysicien ; on donne peu d'attention aux sciences physiques ; et, sauf la jurisprudence (2), à peine s'est-on appliqué à ces vastes

(1) « Je ne pense pas qu'il y ait de pays dans le monde où, proportion gardée avec la population, il se trouve aussi peu d'ignorants et moins de savants qu'en Amérique. » Tocqueville, *de la Démocratie en Amérique*, t. 1, pag. 91.

(2) J'essaierai d'indiquer dans le volume suivant les causes de cette exception ; toutefois il est intéressant de remarquer que, dès 1775, Burke fut frappé du penchant des Américains pour les traités de jurisprudence. Voyez Burke, *Speech*, *Parliamentary History*, t. XVIII, pag. 495, ou Burke, *Works*, t. 1, pag. 188. Il dit : « In no country perhaps in the world is the law so general a study. The profession itself is numerous and powerful ; and in most provinces it takes the lead. The greater number of the deputies sent to the congress were lawyers. But all who read, — and most do read, — endeavour to obtain some smattering in that science. I have been told by an eminent bookseller, that in no branch of

sujets que les Allemands explorent incessamment. La somme des connaissances en Amérique est petite, mais elle est répandue dans toutes les classes : la somme des connaissances en Allemagne est immense, mais elle est le propre d'une seule classe. De ces deux formes de civilisation quelle est la plus avantageuse? Telle est la question que nous sommes maintenant appelé à résoudre. Il suffira de dire, quant à présent, qu'en Allemagne, ce qui manque, défaut sérieux, c'est la diffusion des connaissances ; et, qu'en Amérique, défaut non moins grave, ce qui manque c'est l'accumulation des connaissances. La civilisation étant réglée par l'accumulation et la diffusion des connaissances, il est évident que si un pays, tout en cultivant jusqu'à l'excès l'une de ces conditions, néglige la culture de l'autre, il ne saurait approcher d'un modèle complet et parfait. En effet, par suite de ce manque de contre-poids et d'équilibre entre les deux éléments de civilisation, en Amérique et en Allemagne ont surgi ces maux vastes, mais contraires, auqnels, on doit le craindre, on ne remédiera pas aisément : ajoutons que, tant qu'on n'y aura pas remédié, ils retarderont à coup sûr les progrès des deux pays, quels que soient les avantages momentanés qu'une force ainsi inclinée d'un côté puisse toujonrs procurer.

Je me suis efforcé d'apprécier rapidement, mais avec justice, je l'espère, et, autant que je sache, sans partialité,

his business, after tracts of popular devotion, were so many books as those on the law exported to the plantations. The colonists have now fallen into the way of pringting them for their own use. I hear that they have sold nearly as many of Blackstone's Commentaries in America as in England. » Dans une société ainsi disposée, rien de plus naturel, à une époque plus avancée, que les grands ouvrages de Kent et Story. Au sujet du respect qu'on éprouve pour la profession des hommes de loi, consultez Lyell, *Second Visit to the United States*, 1849, t. I, pag. 45. Au sujet des juges, voyez Combe, *North America*, t. II, pag. 329.

la valeur relative de l'histoire des quatre principaux pays du monde. Je ne me prononcerai pas sur la grandeur réelle des pays eux-mêmes, chacun se considérant le premier de l'univers. Cependant, à moins qu'on ne puisse réfuter les faits que j'ai établis, il s'ensuit que, de toute nécessité, pour le philosophe, l'histoire d'Angleterre est plus précieuse que toute autre. Et pourquoi? Parce qu'il y peut voir nettement l'accumulation et la diffusion des connaissances marchant de pair, parce que les agences étrangères et externes ont moins influé sur ces connaissances; enfin, parce que, soit en bien soit en mal, l'immixtion de ces personnages puissants, mais souvent incompétents, auxquels on confie la gestion des affaires publiques, y a été moins fréquente.

C'est en raison de ces considérations, et nullement pour les motifs qu'on décore du nom de patriotisme, que j'ai résolu d'écrire l'histoire de mon pays, de préférence à celle de tout autre, d'une manière aussi complète et aussi finale que les matériaux aujourd'hui existants me permettront de le faire. Mais, comme, pour les motifs et les circonstances que j'ai déjà exposés, il devient impossible de découvrir les lois de la société, si l'on n'étudie que l'histoire d'une seule nation, j'ai écrit cette introduction afin d'obvier à quelques-unes des difficultés dont ce grand sujet est hérissé. Dans les premiers chapitres, j'ai tâché d'indiquer les limites du sujet considéré dans son ensemble, et de déterminer la plus large base possible sur laquelle il peut reposer. Dans ce but, j'ai considéré la civilisation comme se bifurquant en deux vastes divisions : la division européenne, où l'homme est plus puissant que la nature, et la division non européenne où la nature est plus puissante que l'homme. Nous

en sommes arrivés à la conclusion que le progrès national, intimement lié à la liberté du peuple, n'a pu jaillir dans aucune autre partie du monde qu'en Europe ; l'Europe, c'est à dire la seule partie où l'on puisse étudier l'avénement du progrès réel et les empiétements de l'esprit humain sur les forces de la nature. La supériorité des lois mentales sur les lois physiques étant ainsi reconnue comme la base de l'histoire de l'Europe, nous en sommes ensuite venus à résoudre les lois mentales en lois morales et intellectuelles et à démontrer l'influence supérieure des lois intellectuelles qui favorisent la marche rapide des progrès de l'homme. Ces généralisations me semblent être les préliminaires essentiels de l'histoire, considérée en tant que science ; et, pour les relier à l'histoire spéciale de l'Angleterre, nous n'avons plus maintenant qu'à constater la condition fondamentale des progrès intellectuels ; car tant qu'on n'a pas accompli cette vérification, les annales d'un peuple ne pourraient présenter qu'une succession empirique d'événements n'ayant d'autres liens, liens faibles et lâches, que ceux qu'ont voulu poser différents écrivains, suivant leurs différents principes. Donc, l'autre partie de cette introduction sera consacrée à compléter le plan que j'ai esquissé :. nous en trouverons les moyens en explorant l'histoire des diverses nations pour nous attacher à ces particularités intellectuelles sur lesquelles l'histoire de notre pays ne nous donne pas d'informations au juste. Ainsi, par exemple, en Allemagne, l'accumulation des connaissances a été beaucoup plus rapide qu'en Angleterre ; par conséquent, il sera plus à propos d'étudier les lois de l'accumulation des connaissances dans l'histoire d'Allemagne, et puis de les appliquer déductivement à l'histoire d'Angleterre. De la même manière, les

Américains ont répandu leurs connaissances beaucoup plus complétement que nous ne l'avons fait; je me propose donc d'expliquer les phénomènes de la civilisation en Angleterre par ces lois de la diffusion dont on peut distinguer nettement les opérations dans la civilisation en Amérique : par là nos découvertes n'en seront que plus faciles. De plus, comme la France est le pays le plus policé, où l'esprit de protection a le plus de force, nous serons à même de mettre à jour les tendances occultes de cet esprit parmi nous, en étudiant ses tendances bien marquées chez nos voisins. Dans ce but, je donnerai un aperçu de l'histoire de France, afin de faire ressortir l'action du principe de protection, en montrant le mal qu'il a produit chez un peuple très éclairé et très intelligent; puis, en analysant la révolution française, j'indiquerai comment ce grand événement fut une réaction contre l'esprit de protection; et, comme on tira d'Angleterre les matériaux qui aidèrent à la réaction, nous verrons également dans ce fait la manière dont l'intellect d'un pays agit sur l'intellect d'nn autre : et nous aboutirons à quelques conclusions au sujet de cet échange d'idées qui est probablement destiné à devenir le plus important régulateur des affaires de l'Europe, Cet examen jettera un grand jour sur les lois de la pensée de peuple à peuple; et, à ce sujet nous consacrerons deux chapitres distincts à l'histoire de l'esprit de protection et à l'examen de son intensité relative en France et en Angleterre. Cependant, les Français, en tant que peuple, ont depuis le commencement ou le milieu de dix-septième siècle, secoué le joug des superstitions, et, quoi qu'en ait leur gouvernement, ils ont une profonde aversion pour le pouvoir ecclésiastique : de sorte que, bien qne l'histoire de France nous montre le principe de protection sous sa forme politique, elle ne nous

fournit qu'une notion incomplète au sujet de sa forme religieuse : or dans notre pays, cette évidence est également imparfaite. C'est pourquoi j'entends parcourir l'histoire de l'Espagne, parce que nous y découvrirons les résultats complets de la protection contre l'erreur, protection que les classes spirituelles sont toujours très disposées à donner. En Espagne, depuis les temps les plus reculés, l'Église et le clergé ont joui d'une autorité et d'une influence plus grandes, à la fois sur le peuple et le gouvernement, que dans tout autre pays; il sera donc à propos d'observer en Espagne les lois qui ont présidé au développement ecclésiastique et la manière dont ce développement affecte les intérêts nationaux. Il est une autre circonstance qui agit sur les progrès intellectuels de toute nation, je veux dire la méthode d'investigation qu'emploient habituellement ses hommes de talent. Cette méthode ne peut se partager qu'en deux branches : il faut qu'elle soit inductive ou déductive. Chacun de ces systèmes appartient à une forme différente de la civilisation et est toujours accompagné d'une manière de penser différente, particulièrement en ce qui touche aux sciences et à la religion. Ces différences sont d'une telle importance, que tant que nous n'en connaissons pas les lois, l'on ne saurait dire que nous comprenons la véritable histoire du passé.

Or, en fait de différence, les deux extrêmes sont, sans contredit, l'Allemagne et les États-Unis, — l'Allemagne où règne en souveraine la déduction, l'Amérique, pays de l'induction. Mais ces deux peuples sont, sous bien d'autres rapports, si diamétralement opposés l'un à l'autre, que j'ai cru convenable d'étudier les opérations de l'esprit inductif et déductif chez des nations entre lesquelles existe une analogie plus étroite : en effet, plus deux nations ont de points de res-

semblance, plus nous constaterons facilement les conséquences d'une seule divergence, et plus les lois qui régissent cette divergence se révéleront clairement. L'histoire d'Écosse, comparée avec celle d'Angleterre nous fournira cette occasion. Ainsi voilà deux nations, côte à côte, parlant la même langue, étudiant la même littérature, et liées par les mêmes intérêts, et pourtant il est vrai de dire (vérité qui, ce semble, a échappé à l'attention des observateurs, mais dont j'établirai la preuve dans tous ses détails) que, jusqu'à ces trente dernières années, l'intellect écossais s'est livré beaucoup plus — je dirai même plus entièrement — à la déduction que l'intellect anglais ne s'est abandonné à l'induction. Un petit nombre — et un très-petit nombre — de nos meilleurs philosophes (1) ont remarqué avec regret les tendances inductives de l'esprit anglais et le respect presque superstitieux avec lequel nous nous y attachons. D'un autre côté, en Ecosse, — particulièrement durant le dix-huitième siècle, les grands penseurs, presque sans exception, adoptèrent la méthode déductive. Or le trait caractéristique de la déduction, c'est que, quand on l'applique à des connaissances encore trop neuves pour elle, elle accroit le nombre des hypothèses sur lesquelles nous échelonnons nos raisonnements, et jette la défaveur sur la montée lente et patiente, qui est le propre de la recherche inductive. Ce désir d'arriver à la vérité par des conclusions spéculatives et, pour ainsi dire, préconçues a souvent conduit à de grandes décou-

(1) En particulier M. Coleridge et M. John Mill. Cependant, tout en avouant le plus grand respect pour le profond ouvrage de M. Mill sur la logique, je pense qu'il a trop attribué à l'influence de Bacon la faveur avec laquelle on a accueilli l'esprit inductif et trop peu aux autres circonstances d'où est sortie la philosophie baconienne et auxquelles cette philosophie doit ses succès.

vertes; et il n'est pas un homme instruit qui en nie l'immense valeur. Mais, quand on suit universellement cette méthode, il est fort à craindre qu'on ne néglige d'observer les simples uniformités empiriques et que les penseurs ne s'impatientent devant ces généralisations proches et restreintes qui, selon le plan inductif, doivent invariablement précéder les plus étendues et les plus élevées. Chaque fois qu'éclate cette impatience, il en résulte un tort fort grave : car ces généralisations du premier degré forment comme un terrain neutre que les esprits spéculatifs et pratiques possèdent en commun et sur lequel ils se rencontrent. Enlevez ce terrain et toute rencontre est impossible. En pareil cas, il arrive que les classes scientifiques éprouvent un injuste mépris pour les classes inférieures que l'expérience a tirées du vulgaire, mais dont les lois semblent inexplicables; tandis que les classes pratiques dédaignent des spéculations aussi larges, aussi superbes, dont les degrés intermédiaires et préliminaires sont dérobés à leurs regards. Les résultats de ce système en Écosse sont fort curieux et ressemblent, sous plusieurs rapports, à ceux que nous trouvons en Allemagne : en effet que voyons-nous dans les deux pays? des classes intellectuelles qui se sont fait depuis longtemps remarquer par leur hardiesse d'investigation et l'absence de tout préjugé, et la masse du peuple qui se fait également remarquer par ses nombreuses superstitions et la force de ses préjugés. En Écosse, ce contraste est encore plus frappant qu'en Allemagne : cela tient à ce que les Écossais, par suite de causes qu'on a peu approfondies, apportent dans toutes les questions pratiques non seulement beaucoup d'industrie et de prévoyance, mais encore une finesse toute particulière. Toutefois, en ce qui touche au but suprême de la vie, ces qualités ne leur ont servi de rien;

ainsi, tandis qu'il n'y a pas de pays qui possède une littérature plus originale et qui pousse plus loin ses recherches et ses innovations que la littérature écossaise, d'un autre côté, il n'y a pas de pays, à civilisation égale, où l'esprit du moyen âge se fasse encore tant sentir, où l'on ajoute encore foi à un tel nombre d'absurdités, où enfin il serait aussi facile de faire revivre les vieux sentiments de l'intolérance religieuse.

La divergence, disons même l'hostilité, qui se sont ainsi établies entre les classes actives et les classes spéculatives, constituent le fait le plus important de l'histoire d'Écosse, et sont en partie la cause et en partie l'effet de la domination exclusive de la méthode déductive : car ce système que j'appellerai descendant, étant opposé au système ascendant ou inductif, néglige ces généralisations du premier degré qui sont les seules que les deux classes comprennent à la fois, et par conséquent les seules qui puissent exciter leurs sympathies mutuelles. La méthode inductive, telle qu'elle fut popularisée par Bacon, plaça en évidence ces vérités proches ou de premier degré : quoique ce système ait souvent rendu en Angleterre les classes intellectuelles par trop utilitaires, il leur a du moins épargné l'isolement dans lequel elles seraient autrement restées. Mais en Écosse l'isolement a été presque complet, parce que la méthode déductive a été presque universelle. Nous réunirons dans le volume suivant l'évidence la plus détaillée de cet état de choses : mais, pour ne pas laisser le sujet sans exemple à l'appui, j'indiquerai très rapidement les principaux incidents survenus dans le cours des trois générations pendant lesquelles la littérature écossaise arriva au plus haut point de perfection.

Durant cette période, qui comprend presque un siècle, sa

tendance fut si évidente qu'elle forme un phénomène frappant dans les annales de l'esprit humain. On en trouve le premier symptôme dans le mouvement commencé par Simson, professeur à l'université de Glasgow, et continué par Steward, professeur à l'université d'Édimbourg. Ces deux hommes de talent firent de grands efforts pour faire revivre la pure géométrie grecque et pour rejeter dans l'ombre l'analyse algébrique ou symbolique (1). De là, chez eux et chez leurs disciples, le goût passionné pour des méthodes de solution quintessenciées et le dédain pour les méthodes beaucoup plus faciles mais moins élégantes que nous devons à l'algèbre (2). Par là, nous voyons clairement la nature isolante et ésotérique d'un système qui dédaigne ce que les intelligences ordinaires peuvent aisément surmonter, et qui préfère aller de l'idéal au tangible que de monter du tangible à l'idéal. A la même époque, Hutcheson qui, malgré son ori-

(1) Simson fut nommé en 1711, et, avant de commencer son cours, il fit « a translation of the three first books of L'Hospital's Conic Sections, in which geometrical demonstrations are substituted for the algebraical of the original, according to M. Simson's early taste on this subject. » Trail, *Life and Writings of Robert Simson*, 1812, in-4°, pag. 4. Ce fut sans doute le rudiment de son ouvrage sur les Sections coniques, publié en 1735. Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. III, pag. 12. A l'égard de la différence entre les systèmes anciens et modernes, on trouvera quelques remarques ingénieuses, quoique à peine soutenables, dans Dugald Stewart, *Philosophy of the Mind*, t. II, pag. 354 et suiv. et pag. 380. Voyez aussi Comte, *Philosophie positive*, t. I, pag. 383-395. Mattew Stewart, le professeur de mathématiques à Édinbourg, était le père de Dugald. Au sujet de sa personne et de sa croisade contre l'analyse moderne, voyez Bower, *History of the University of Edinburgh*, t. II, pag. 357-360; t. III, pag. 249, et un curieux passage dans le *First Report of the British Association*, pag. 59.

(2) L'une des grandes raisons de Simson en recommandant la vieille analyse était que « it was more elegant, » que la coutume relativement moderne d'introduire des calculs algébriques dans la géometrie. Voyez Trail, *Simson*, 1812, in-4°, pag. 27, 67, ouvrage précieux que lord Brougham, dans sa biographie superficielle de Simson, traite de « a very learned and exceedingly ill-written, indeed hardly readable book. » Brougham, *Men of Letters and Science*, t. I, pag. 482, in-8°, 1845. Le style du docteur Trail est plus clair que celui de lord Brougham, et ses phrases sont moins enchevêtrées; il eut de plus l'avantage de comprendre le sujet qu'il traita.

gine irlandaise, fut élevé à l'université de Glasgow, où il obtint ensuite une chaire, témoignait des mêmes aspirations dans un autre champ d'étude. Dans ses célèbres recherches sur la morale et l'esthétique, au raisonnement inductif s'appuyant sur des faits palpables, il substitua le raisonnement déductif découlant de principes impalpables : les suggestions immédiates et pratiques des sens n'existaient pas pour lui, et il s'imaginait qu'en établissant par hypothèse certaines lois, il pourrait descendre jusqu'aux faits au lieu de s'élever par les faits jusqu'à la connaissance des lois (1). La philosophie exerça une influence immense parmi les métaphysiciens (2), et sa méthode d'opérer de haut en bas, en allant de l'abstrait au concret, fut adoptée par un autre Écossais, encore plus grand, l'illustre Adam Smith. La prédilection de Smith pour la méthode déductive se montre dans sa *Theory of miral sentiments*, comme dans *Essay on language* (3) et même dans ses fragments sur l'*Histoire de l'As-*

(1) Sir James Mackintosh (*Dissertation on Ethical Philosophy*, pag. 208) dit en parlant d'Hutcheson : « To him may also be ascribed that proneness to multiply ultimate and original principles in human nature, which characterized the Scottish School till the second extinction of a passion for metaphysical speculation in Scotland. » Cousin, *Histoire de la philosophie*, 1re série, t. IV, pag. 31 et suiv., expose parfaitement la philosophie d'Hutcheson ; dans cet aperçu, écrit avec beaucoup de clarté et d'élégance, on pousse peut-être trop loin la louange d'Hutcheson.

(2) Au sujet de son influence, voyez une lettre de Mackintosh à Parr, *Memoirs of Mackintosh*, publiés par son fils, t. I, pag. 334. Comparez *Letters from Warburton to Hurd*, pag. 37, 82.

(3) Ouvrage qui est joint à sa *Theory of Moral Sentiments*, édit. de 1822 en 2 volumes. Comparez une lettre que Smith écrivit en 1763 sur l'origine du langage (Nichol, *Literary illustrations of the Eighteenth Century*, t. III, pag. 515, 516), qui montre, sur une plus petite échelle, la même manière de procéder, à savoir un procédé qui s'éloigne de la généralisation des faits qu'établit la comparaison de différentes langues. Le docteur Arnold parle assez légèrement des investigations de cette nature. Il dit : « Attempts to explain the phenomena of language *à priori* seem to me unwise. » Arnold, *Miscellaneous Works*, pag. 385. Cette proposition mènerait à une discussion trop longue pour une note ; néanmoins il me semble que ces inférences *à priori* sont pour le philologue ce que sont les hypothèses pour le physicien qui procède par induction ; or, s'il en est ainsi, elles sont d'une

tronomie où, par des considérations générales, il chercha à indiquer la marche qu'avaient dû suivre les découvertes astronomiques, au lieu de vérifier d'abord ce qu'elle avait été (1). Enfin qu'est-ce que *Wealth of Nations*, sinon le résultat absolu de la méthode déductive? Comment Smith y généralise-t-il les lois de la richesse? est-ce en les tirant des phénomènes de la richesse ou de la statistique? Non, — en les tirant des phénomènes de l'égoïsme, c'est à dire en faisant l'application déductive d'une série de principes mentals à la série tout entière des faits économiques (2). Les

extrême importance, parce qu'une expérience ne peut réellement porter de fruit qu'autant qu'elle est précédée d'une hypothèse judicieuse ; faute de cette hypothèse on tâtonnera dans les ténèbres, entassant faits sur faits et n'en retirant aucune connaissance.

(1) Voyez, par exemple, le passage où il essaie de prouver, par des raisonnements généraux au sujet de l'esprit humain, qu'il y eut un rapport nécessaire entre l'ordre dans lequel on établit le système des sphères concentriques et celui des sphères excentriques et des épicycles. *History of Astronomy;* Smith, *Philosophical Essays*, 1795, in-4°, pag. 31, 36, qu'il serait bon de comparer avec Whewell, *Philosophy of the Inductive Sciences*, 1847, t. II, pag. 53, 60, 61. Ces fragments remarquables d'Adam Smith sont sans doute peu lus de nos jours : l'un des plus grands philosophes vivants, M. A. Comte, dans sa *Philosophie positive*, t. VI, pag. 319, en fait un chaleureux éloge.

(2) Les deux écrivains qui ont examiné le plus attentivement la méthode que devraient suivre les économistes politiques sont M. John Mill (*Essays on Unsettled Questions of Political Economy*, 1844, pag. 120-164) et M. Rae (*New Principles of Political Economy*, 1834, pag. 328-351. M. Rae, dans son ingénieux ouvrage, reproche à Adam Smith d'avoir transgressé les règles de la philosophie baconienne, et d'avoir par là privé ses conclusions de la valeur qu'elles auraient acquise s'il eût traité son sujet suivant le système inductif. Mais M. Mill, avec une grande force de raisonnement, a démontré que le système déductif est le seul qui puisse élever l'économie politique à l'état de science. L'économie politique, dit-il, pag. 143, est « essentially an *abstract* science, and its method is the method *à priori*, » et il a établi, à la pag. 146, que la méthode *a posteriori* est « alto gether inefficacious. » Je puis ajouter que la théorie moderne du revenu, qui est aujourd'hui la clef de voûte de l'économie politique, a été fixée non point en généralisant les faits économiques, mais en raisonnant de haut en bas à la manière des géomètres. En effet ceux qui combattent la théorie du revenu prennent toujours pour prétexte que les faits contredisent cette théorie, et puis, dans leur parfaite ignorance de la philosophie de la méthode, ils infèrent que, par conséquent, la théorie est fausse. Voyez, entre autres, Jones, *On the Distribution of Wealth*, in-8°, 1831, ouvrage qui contient quelques faits intéressants, mais gâté par le manque capital de méthode. Voyez aussi *Journal of Statistical Society*, t. I, pag. 317 ; t. VI, pag. 322, où l'on établit qu'il faudrait généraliser les théories économiques d'après les faits de la statistique. Comparez t. XVII, pag. 116 ; t. XVIII, pag. 101.

exemples qui abondent dans son grand ouvrage ne forment pas partie intégrante du véritable argument ; ils ont suivi la conception : qu'on les omette tous, et l'ouvrage, tout en perdant de son intérêt et peut être de son influence, n'en sera pas moins précieux au point de vue scientifique. Donnons-en une autre preuve : toutes les œuvres de Hume, à l'exception de ses Essais métaphysiques, procèdent de la méthode déductive : ses profondes recherches économiques sont essentiellement *à priori* ; et il eût fort bien pu les fixer par écrit sans connaître le moins du monde ces détails de commerce et de finance qui, selon le système inductif, auraient dû être la source de leur généralisation (1). De même, dans *Natural history of Religion*, il a cherché, par le simple moyen de la réflexion — et en dehors de toute évidence — à pénétrer par une investigation purement spéculative, jusqu'à l'origine des opinions religieuses (2). C'est ainsi que dans son histoire

(1) On nous a donné récemment un exemple frappant de la sagacité avec laquelle Hume employait cette méthode. Consultez Burton, *Life and Correspondence of Hume*, t. II, pag. 486 : nous y voyons qu'aussitôt que Hume eut lu la *Wealth of Nations*, il découvrit l'erreur que Smith avait commise, en déclarant que le revenu était un élément de prix : il semblerait donc maintenant que Hume fit le premier cette grande découverte, en tant que principe, quoique ce soit Ricardo qui ait eu le mérite de le démontrer.

(2) Les faits historiques qu'il mêle à son texte ne sont qu'à titre d'exemples à l'appui ; c'est ce que fera voir la lecture de *The Natural History of Religion*, Hume, *Philos. Works*. Édinb., 1826, t. IV, pag. 435-513. Je puis faire remarquer qu'il y a beaucoup de ressemblance entre les données présentées dans cette remarquable étude et la description des degrés par lesquels passe la religion que M. Comte trace dans sa *Philosophie positive*. En effet, la forme primitive du polythéisme qu'indique Hume est évidemment la même chose que le fétichisme de M. Comte, forme d'où ces deux écrivains croient que le monothéisme sortit ensuite, comme une abstraction plus tardive et plus raffinée. Il est fort probable que telles sont les phases par lesquelles est passé l'esprit humain, point que confirment les savantes recherches de M. Grote. Voyez son *History of Greece*, t. I, pag. 462, 497 ; t. V, pag. 22. Les grands écrivains antérieurs pensaient, au contraire (et c'était l'opinion la plus populaire), que le monothéisme avait précédé l'idolâtrie ; nombre d'auteurs modernes soutiennent cette opinion, entre autres le docteur Whewell (*Bridgewater Treatise*, pag. 256), qui s'exprime avec une assurance imperturbable. Consultez également *Letters*

d'Angleterre (*History of England*), au lieu de rassembler d'abord l'évidence et puis d'en tirer ses conclusions, il commença par supposer que les rapports entre le peuple et le gouvernement doivent avoir suivi un certain ordre, mais il ne négligea ni ne travestit les faits qui venaient contredire cette supposition (1). Ces divers écrivains, tout en différant de principes et de sujets d'étude, s'accordaient tous sur un point, la méthode, c'est à dire qu'ils étaient d'accord pour rechercher la vérité plutôt par le procédé descendant que par le procédé ascendant. Dans le volume suivant, j'examinerai l'immense importance sociale de cette particularité : je tâcherai alors de constater jusqu'à quel point elle a affecté la civilisation nationale et comment elle a amené de curieux contrastes avec le caractère opposé, et plus empirique de la littérature anglaise. En attendant, pour poser simplement ce que nous prouverons plus tard, je puis ajouter que les Écossais éminents que j'ai cités ne furent pas les seuls à employer la méthode déductive, mais encore que Ferguson l'introduisit dans son histoire spéculative, intitulée *History of civil Society;* Mill, dans l'étude de la civilisation; Mackintosh, dans l'étude de la jurisprudence; Hutton, dans la géologie;

from Warburton to Hurd, pag. 239. Compares Tirlwall, *History of Greece*, t. I, pag. 183. Lond., 1835, avec « einige Funken des Monotheismus » de Kant, *Kritik der reinen Vernunft*, Kant, *Werke*, t. II, pag. 455.

(1) C'est à dire qu'il considéra les faits historiques comme venant simplement à l'appui de certains principes généraux que, selon lui, l'on pouvait démontrer sans les faits; de sorte que, comme le dit fort bien M. Schlosser (*History of the Eighteenth Century*, t. II, pag. 76) : « History with Hume was only a subordinate pursuit, only a means by which he might introduce his philosophy, etc. » A considérer le peu que nous savons des principes qui gouvernent les changements sociaux et politiques, il n'y a pas de doute que Hume appliqua prématurément cette méthode; mais il est absurde de dire que sa méthode manquait de justice, puisque le but de son histoire était non point de *prouver* des conclusions, mais de les faire vivement *ressortir*. Il crut donc qu'il était justement autorisé à choisir ses exemples. J'expose simplement ses vues, sans chercher nullement à les défendre; à dire vrai, je crois que, sous ce rapport, il était dans une grave erreur.

Black et Leslie, dans Hunter; Alexander Walker et Charles Bell, dans la physiologie; Cullen, dans la pathologie; Brown et Currie, dans la thérapeutique.

Tel est le tracé du plan que je me propose de suivre dans cette introduction et qui, je l'espère, me permettra d'arriver à des résultats qui aient une valeur durable; car, en allant étudier différents principes dans les pays qui ont été le centre de leur plus grand développement, les lois de ces principes se dérouleront plus facilement devant nos yeux que si nous étions allés les étudier dans les pays où ils sont entourés d'obscurité : aussi bien, comme en Angleterre la civilisation a suivi une marche plus régulière, sujette à moins de dérangements que dans tout autre pays, il devient d'autant plus nécessaire, en retraçant son histoire, de se servir des ressources de la nature de celles que j'ai indiquées. Ce qui donne à l'Angleterre une si haute valeur, c'est que nulle part il n'y a eu moins d'inférence dans les progrès de la nation, soit en bien, soit en mal. Cependant, si, par là, notre civilisation est restée dans un état plus naturel et plus sain, ce simple fait nous impose la nécessité d'étudier les maladies dont elle pourrait être atteinte, en portant notre observation sur les autres pays où règne la maladie sociale. La sécurité et la durée de la civilisation doivent dépendre de la régularité avec laquelle se combinent ses éléments et de l'harmonie avec laquelle ils opèrent. Qu'un élément soit trop actif, et voilà la composition qui est en danger. C'est pour cela que, bien que nous soyons le plus à même de constater d'un manière précise les lois de la composition des éléments là où cette composition est la plus complète, néanmoins, nous devons rechercher les lois de chaque élément distinct, partout où cet élément révèle le plus d'activité. Donc, tout en choisis-

sant l'histoire d'Angleterre, comme celle où l'harmonie des différents principes s'est le plus longtemps maintenue, j'ai, par cette raison même, jugé à propos d'étudier séparément chaque principe dans le pays où il a été le plus puissant et où son développement déréglé a dérangé l'équilibre du système tout entier.

Au moyen de ces précautions, nous écarterons un grand nombre des difficultés qui entravent encore l'étude de l'histoire. Toutefois, avant de pénétrer dans la vaste carrière qui s'étend devant nous, il sera bon d'éclaircir plusieurs points préliminaires, que je n'ai pas indiqués jusqu'ici et dont la discussion préviendra certaines objections qu'autrement on pourrait soulever. Les sujets auxquels je fais allusion sont la religion, la littérature et le gouvernement; tous trois d'une extrême importance et qui, aux yeux de beaucoup de personnes, sont les moteurs principaux des affaires humaines. Nous prouverons de reste dans cet ouvrage que cette opinion est tout à fait erronée : mais, comme elle est généralement répandue et qu'elle est plausible, il est nécessaire que nous en disposions sur-le-champ et que nous dirigions nos recherches vers la véritable nature de l'influence que ces trois grands pouvoirs exercent effectivement sur les progrès de la civilisation.

Or, en premier lieu, il est évident que si on laissait un peuple entièrement à lui-même, sa religion, sa littérature et son gouvernement seraient non pas les causes mais les effets de sa civilisation. La condition certaine d'une société entraîne naturellement des résultats certains. Nul doute que ces résultats ne puissent être entravés par une agence externe; mais si ce n'est pas le cas, il est impossible qu'un peuple dont la civilisation est très avancée et qui est accou-

tumé à raisonner et à douter, embrasse une religion dont les absurdités flagrantes défient le doute et la raison. On compte de nombreux exemples de nations qui ont changé de religion, mais il n'y a pas d'exemple d'une nation progressive qui ait volontairement adopté une religion rétrogressive; ni d'un pays, tombant dans la décadence, qui ait amélioré sa religion. Naturellement il est vrai de dire qu'une bonne religion aide à la civilisation, et qu'une mauvaise religion y fait obstacle. Cependant, à moins d'une action provenant du dehors, aucun peuple ne découvrira que sa religion est mauvaise, tant que la raison ne le lui aura pas révélé; mais que sa raison soit inactive, et son savoir stationnaire, cette découverte est à jamais impossible. Un pays qui s'encrasse dans sa vieille ignorance, s'encrassera toujours dans sa vieille religion. A coup sûr, rien n'est plus évident. Un peuple, plongé dans l'ignorance, en vertu même de son ignorance, sera porté vers une religion où abondent les miracles et qui se fait gloire d'une quantité de dieux innombrable, et attribue à l'autorité immédiate de ces divinités tous les événements possibles. D'un autre côté, pour le peuple auquel les lumières permettent de mieux juger de l'évidence et qui est rompu à cette énorme difficulté, la pratique du doute, il faudra une religion moins miraculeuse et qui se mêle moins à tous ses mouvements, un culte enfin qui ne mette pas tant à contribution sa crédulité. Mais, pour cela, direz-vous que la première religion étant mauvaise, c'est d'elle que vient l'ignorance, et que la seconde religion étant bonne, c'est d'elle que vient la lumière? Direz-vous enfin que si un événement en précède un autre, le premier qui se présente est l'effet et le second qui le suit la cause? Ce n'est pas ainsi qu'on raisonne sur les affaires ordinaires de la vie, et nous avons peine à voir pourquoi l'on

appliquerait un tel raisonnement à l'histoire des événements du passé.

La vérité est que les opinions religieuses qui dominent à une époque quelconque, comptent parmi les symptômes qui distinguent cette période. Si ces opinions sont profondément enracinées, nul doute qu'elles n'influent sur la conduite des hommes; mais, avant qu'elles prennent racine, il est de toute nécessité qu'il se soit d'abord produit un changement intellectuel : autant vaudrait s'attendre à ce que la semence jetée sur un rocher nu se développât, qu'à ce qu'une religion douce et philosophique s'établît chez les sauvages ignorants et féroces. Combien d'expériences de ce genre n'a-t-on pas faites, qui ont toujours abouti au même résultat! Des hommes, animés d'excellentes intentions, pleins d'un zèle fervent, quoique dévoyés, ont cherché et cherchent encore à propager leur religion parmi les habitants des pays barbares. Grâce à une activité hardie et incessante, grâce souvent à des promesses — souvent même à des cadeaux — ils ont, en beaucoup de cas, amené des hordes sauvages à professer la religion du Christ. Mais tout homme qui rapprochera les récits triomphants des missionnaires de la longue succession de faits que nous ont apportés des voyageurs compétents, verra bientôt que cette profession du christianisme est purement nominale, et que si, à la vérité, ces tribus ignorantes ont adopté les cérémonies de la religion nouvelle, elles n'ont nullement adopté la religion elle-même : ce qu'elles accueillent, ce sont les pratiques extérieures ; elles ne vont pas au delà. Il se peut qu'elles baptisent leurs enfants, reçoivent les sacrements et courent en foule à l'église; oui, dis-je, elles peuvent remplir toutes ces dévotions et n'en être pas moins éloignées de l'esprit du christianisme qu'à l'époque où

elles pliaient le genou devant leurs antiques idoles. Les rites et les formes de toute religion sont à la surface : frappant du coup les regards de ceux qui sont incapables de pénétrer jusqu'aux profondeurs qu'elles recouvrent, elles sont rapidement apprises et aisément imitées. Seul, ce changement plus profond et intérieur est durable, et comment le sauvage pourrait-il subir cette transformation tandis qu'il est plongé dans une ignorance qui le ravale au niveau des brutes qui l'entourent? Chassez l'ignorance et vous ouvrez les portes à la religion. C'est le seul moyen qui puisse aboutir à un avantage final. Après avoir attentivement étudié l'histoire et la condition des nations barbares, j'affirme hautement qu'on ne trouvera chez nul peuple un seul cas bien avéré de conversion permanente au christianisme, sauf ces circonstances fort rares où, les missionnaires, étant des hommes à la fois éclairés et pieux, ont familiarisé chez le sauvage les habitudes réfléchies, et en stimulant ainsi son intellect, l'ont préparé à recevoir les principes religieux que, faute d'un tel stimulant, il n'eût jamais compris (1).

(1) Un écrivain fort autorisé a fait à ce sujet quelques remarques qui méritent d'être citées : « Ce fut alors que les jésuites pénétrèrent dans la Chine pour y préparer l'Évangile. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'un des moyens les plus efficaces pour s'y maintenir, en attendant le moment que le ciel avait marqué pour éclairer ce vaste empire, était d'étaler des connaissances astronomiques. » (Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. I, pag. 468. Voyez également t. II, pag. 586, 587. Cuvier arrive par une insinuation délicate à la même conclusion. Il dit en parlant d'Emery : « Il se souvenait que l'époque où le christianisme a fait le plus de conquêtes, et où ses ministres ont obtenu le plus de respect, est celle où ils portaient chez les peuples convertis les lumières des lettres en même temps que les vérités de la religion, et où ils formaient à la fois dans les nations l'ordre le plus éminent et le plus éclairé. » Cuvier, *Éloges historiques*, t. III, pag. 170. Southey lui-même (*History of Brazil*, t. II, pag. 378) dit : « Missionaries have always complained of the fickleness of their converts; and the must always complain of it, till they discover that some degree of civilization most precede conversion, or at least accompany it. » Voyez aussi, à cet égard, Halkett, *Notes on the North American Indians*, pag. 352, 353, et Combe, *North America*, t. I, pag. 250; t. II, pag. 353.

Ainsi donc, à considérer les choses sur une grande échelle, la religion, loin d'être la cause de l'amélioration humaine, n'en est que l'effet : mais que l'échelle soit réduite ou que nous considérions au point de vne qu'on appelle pratique un temps donné, une courte période, il peut advenir que des circonstances accidentelles dérangent cet ordre général et bouleversent en apparence le procédé naturel : or ces circonstances, comme en tous cas semblables, ne sauraient provenir que des particularités d'hommes individuels qui, mus par les lois mineures qui régissent les actions individuelles, sont capables, en raison de leur génie ou de leur énergie, d'intervenir dans l'opération des lois majeures qui gouvernent les grandes sociétés. Par suite de circonstances encore inconnues, de temps en temps apparaissent de grands penseurs qui, consacrant leur vie à un seul objet, sont capables de devancer les progrès du genre humain et de créer une religion ou une philosophie qui entraînent un jour d'importants effets. Cependant si nous pénétrons dans l'histoire, nous verrons clairement que, bien qu'une nouvelle idée puisse ne devoir son origine qu'à un seul homme, le résultat de cette nouvelle idée dépendra de la condition du peuple parmi lequel elle est propagée. Qu'une philosophie ou une religiou soient trop en avance de la nation, ce n'est pas l'heure présente qui jouira de leurs bienfaits : il leur faut attendre patiemment que les esprits soient mûrs pour les recevoir. Quel est le lecteur qui ne puisse en citer d'innombrables exemples? Toute science, toute foi a eu ses martyrs, — hommes en butte à la calomnie, qui même ont souffert la mort, parce que leurs lumières étaient plus grandes que celles de leurs contemporains et que la société n'était pas suffisamment avancée pour recevoir les vérités qu'ils révé-

laient au monde. Selon le cours ordinaire des choses, que quelques générations s'écoulent, et il vient alors un temps où l'on regarde ces mêmes vérités comme des lieux communs; un peu plus tard survient une autre époque qui reconnaît bien haut leur nécessité, et où les intellects les plus obtus eux-mêmes se demandent avec surprise comment on a jamais pu les nier. Voilà ce qui arrive lorsque l'esprit humain peut se développer sans trop d'entraves et se livrer, avec une liberté suffisante, à l'accumulation et à la diffusion des lumières. Si, toutefois, des mesures violentes — et partant artificielles — empêchent cette même société d'exercer son intellect, alors les vérités, tout importantes qu'elles puissent être, ne feront jamais leur chemin. Pourquoi donc repousse-t-on certaines vérités dans un siècle pour les recevoir dans un autre? Les vérités restent les mêmes; par conséquent leur acceptation finale est nécessairement due à la transformation de la société qui admet aujourd'hui ce qu'elle méprisait hier. L'histoire tout entière est une longue évidence qui nous démontre l'inefficacité absolue des principes les plus nobles, lorsqu'ils sont promulgués au milieu d'une nation très ignorante. C'est ainsi que la doctrine d'un seul Dieu, enseignée aux anciens Hébreux, resta, durant plusieurs siècles, sans produire le moindre effet. Le peuple à laquelle elle était révélée n'était pas encore sorti de l'état barbare, c'est dire qu'il était incapable d'élever son esprit à la hauteur d'une conception aussi élevée. A l'exemple de tous les autres barbares, ce qu'ils demandaient avec ardeur c'était une religion qui fournit à leur crédulité des miracles incessants et qui, au lieu de réduire par l'abstraction la déité à une essence unique, multipliât dans toute la nature les dieux dont l'essaim fourmillait dans les campagnes, dans les

forêts. Telle est l'idolâtrie, fruit naturel de l'ignorance, — idolâtrie à laquelle revenaient sans cesse les Hébreux. Malgré les punitions les plus sévères et les plus continues. ils abandonnaient, à tout propos, le pur théisme qui ne pouvait se fixer dans leurs esprits trop arriérés. et ils allaient retomber dans des superstitions qu'ils comprenaient plus aisément — telles que le culte d'or et l'adoration du serpent d'airain. Eh bien! aujourd'hui, dans ce siècle-ci, les juifs se sont depuis longtemps départis de ces superstitions. Et pourquoi? Est-ce parce que leurs sentiments religieux sont plus facilement éveillés? parce que leurs craintes religieuses sont plus souvent excitées? Loin de là, le champ de leurs anciennes associations d'idées leur est fermé; ils ont à jamais perdu les scènes qui, certes, pouvaient justement émouvoir l'homme. Les causes qui leur inspiraient des sentiments tantôt de terreur, tantôt de reconnaissance, n'ont plus d'influence sur eux. Désormais, plus de colonne de nuée le jour, plus de colonne de feu la nuit; plus de loi qui leur soit donnée sur le mont Sinaï; plus de tonnerre roulant sur les hauteurs du mont Horeb. En présence de ces appels suprêmes, ils restèrent idolâtres au fond du cœur, et chaque fois que l'occasion s'en présenta, leurs pratiques tournèrent à l'idolâtrie; et s'ils s'y adonnèrent, c'était parce qu'ils étaient dans cet état de barbarie qui a pour produit naturel l'idolâtrie. A quoi pouvons-nous attribuer le changement qui s'opéra plus tard chez eux, si ce n'est à ce simple fait que les Hébreux, comme tout autre peuple, à mesure qu'ils gagnèrent en civilisation, commencèrent à épurer par l'abstraction leur religion, et délaissant le culte antique de plusieurs dieux, s'élevèrent ainsi peu à peu vers la perception assurée d'une unique cause suprême, qu'à une époque plus reculée,

on avait en vain cherché à leur inculquer? Tel est le rapport intime qui existe entre les opinions d'un peuple et ses lumières, et telle est la nécessité, en tant qu'il s'agit de nations, que l'activité intellectuelle précède le progrès religieux. S'il est besoin d'autres preuves de celte importante vérité, nous les trouverons dans les événements qui se passèrent en Europe, bientôt après l'avénement du christianisme. Les Romains, à peu d'exceptions près, étaient une race ignorante et barbare, féroce, dissolue et cruelle : un tel peuple devait naturellement adopter le polythéisme. Aussi nous voyons qu'ils s'adonnèrent à une idolâtrie qu'un petit — et très-petit nombre — de profonds penseurs osèrent seuls fronder. Quand la religion chrétienne descendit au milieu d'eux, ils furent incapables d'apprécier ses admirables et sublimes doctrines; et, lorsqu'un peu plus tard, des hordes nouvelles firent irruption dans toute l'Europe, les envahisseurs, dont la barbarie surpassait encore celle des Romains, amenèrent à leur suite les superstitions propres à leur condition présente. Ce fut sur les matériaux provenant de ces deux sources que le christianisme fut alors appelé à agir. Le résultat est des plus remarquables : car à peine la religion nouvelle semblait-elle avoir tout emporté devant elle, à peine avait-elle reçu les hommages de la plus grande partie de l'Europe, que l'on s'aperçut qu'aucun changement efficace ne s'était réalisé; on s'aperçut bientôt que la société était encore dans cet état primitif, auquel la superstition est inhérente, et dans lequel elle règne sous une forme ou sous une autre : en vain le christianisme enseigne-t-il une doctrine fort simple, en vain prescrit-il un culte simple; les esprits étaient trop arriérés pour se fixer sur ces hauteurs : il leur fallut des formes et une croyance plus compliquées.

Ceux qui ont étudié l'histoire ecclésiastique savent ce qui s'ensuivit : en Europe, la superstition, au lieu de décroître, ne fit que changer de lit : sur la religion nouvelle on enta les antiques absurdités; au culte des idoles succéda le culte des saints, à l'adoration de Cybèle, l'adoration de la Vierge (1). Les cérémonies du paganisme s'établirent dans les églises chrétiennes; on y ajouta rapidement non seulement les momeries, mais encore les doctrines de l'idolâtrie, qui firent corps avec la nouvelle religion dont elles envahirent tout l'esprit; de sorte que, après le cours de quelques générations, le christianisme présenta une forme si grotesque et si hideuse, que ses beaux traits devinrent méconnaissables et que ses premiers charmes furent entièrement effacés (2).

Après plusieurs siècles, le christianisme se dégagea lentement de ces principes de corruption; néanmoins, il en reste encore un grand nombre que les pays les plus civilisés eux-mêmes n'ont pu rejeter (3). Que dis-je? il fut impossible de songer à introduire, ne fût-ce même qu'un commencement de réforme, jusqu'au jour où l'intellect européen sortit quel-

(1) Nous en trouvons une preuve frappante dans ce fait curieux que le 5 mars, qu'on appelle aujourd'hui, en l'honneur de la Vierge Marie, *Lady day*, était, à l'époque du paganisme, dénommé Hilaria et dédié à Cybèle, mère des dieux. Comparez Blunt, *Vestiges of Ancient Manners*, in-8°, 1823, pag 51-55, avec Hampson, *Medii Ævi Kalendarium*, in-8°, 1841, t. 1, pag. 56, 177.

(2) Les deux meilleurs livres qui aient jamais paru en anglais sur ce sujet intéressant sont Middleton, *Letter from Rome*, et Priestley, *History of the Corruptions of Christianity*; le premier traite surtout de la corruption du rituel, le second de la corruption des doctrines. Blunt, *Vestiges of Ancient Manners*, mérite également d'être lu; mais c'est un ouvrage de beaucoup inférieur aux deux traités que je viens de citer et conçu dans des vues plus étroites.

(3) Les nombreux vestiges du paganisme qui subsistent encore dans toutes les sectes chrétiennes sont un argument qui plaide contre la distinction ingénieuse que M. Bunsen a établie entre les changements de la religion et ceux du langage; car il suppose que les changements qui se produisent dans les religions sont toujours plus brusques que ceux qui se produisent dans le langage. Bunsen, *Egypt*, t. 1, pag. 358, 359.

que peu de sa léthargie. A mesure que s'avancèrent les lumières, on s'indigna des superstitions qu'on admirait autrefois. La manière dont cette agitation alla toujours croissant jusqu'à ce qu'enfin, éclatant au seizième siècle, elle amena ce grand événement qu'on appelle à juste titre la Réforme, est un des sujets les plus intéressants de l'histoire moderne. Toutefois, quant à présent, il nous suffira de ne pas perdre de vue ce fait mémorable et important que si, après avoir été depuis plusieurs siècles la religion reconnue de l'Europe, le christianisme ne porta pas ses fruits naturels, cela tient à ce que sa destinée fut d'arriver au milieu d'un peuple poussé par l'ignorance vers la superstition et qui, par suite de cette superstition, défigura un système qu'il était incapable d'admettre dans sa pureté originelle (1).

L'histoire nous présente à chaque page de nouvelles preuves du peu d'effet que les doctrines religieuses peuvent produire sur un peuple, si elles ne sont précédées de la culture intellectuelle. Nous en trouvons un exemple intéressant dans l'influence exercée par le protestantisme, en comparaison de celle du catholicisme. La religion catholique est exactement à la religion protestante ce que les siècles de ténèbres sont au seizième siècle. Dans les siècles de ténèbres, les hommes étaient crédules et ignorants : aussi qu'établirent-ils? une religion exigeant une grande foi et peu de savoir. Au seizième siècle, la crédulité et l'ignorance, quoique encore

(1) « Il était nécessaire, dit M. Maury, que l'Église « se rapprochât davantage de l'esprit grossier, inculte, ignorant du barbare. » Maury, *Légendes pieuses du moyen âge*, pag. 101. On a procédé exactement de la même manière dans l'Inde, où les Puranas sont aux Védas ce que les œuvres des Pères de l'Église sont au Nouveau Testament. Comparez Elphinstone, *History of India*, pag. 87, 88, 98 ; Wilson, *Preface to the Vishnu Purana*, pag. VII, et *Transactions of Bombay Society*, t. II, pag. 205 ; de sorte que, comme le dit fort bien M. Max Müller, les Puranas sont « a secondary formation of Indian mythology. » Müller, *On the Languages of India, Reports of British Association for* 1847, pag. 324.

considérables, diminuant rapidement, l'on jugea nécessaire d'organiser une religion appropriée au nouvel état de choses; religion plus favorable à la liberté de l'esprit de recherche; religion moins pleine de miracles, de saints, de légendes et d'idoles; religion dont les cérémonies fussent moins fréquentes et moins incommodes; religion enfin qui fit disparaître pénitence, jeûne, confession, célibat et toutes autres mortifications qui avaient été si longtemps partout répandues. Le protestantisme remplit tous ces points, et ce culte, étant ainsi approprié au siècle, fit, comme on le sait, de rapides progrès. Si ce grand mouvement avait pu se poursuivre sans interruption, il eût, dans le cours de quelques générations, renversé l'antique superstition et établi à sa place une croyance plus simple et moins gênante : ajoutons tout de suite que la rapidité avec laquelle il eût agi aurait naturellement été proportionnée à l'activité intellectuelle des différents pays. Mais malheureusement, les gouvernements européens qui viennent toujours s'immiscer là où ils n'ont que faire, crurent qu'il était de leur devoir de protéger les intérêts du peuple : donc, faisant cause commune avec le clergé catholique, ces gouvernements, dans beaucoup de cas, coupèrent court à l'hérésie par la violence et arrêtèrent ainsi le développement naturel du siècle. Cette intervention était presque toujours dictée par de bonnes intentions; et il ne faut l'attribuer qu'à l'ignorance où étaient les princes sur les justes limites de leurs fonctions : quant aux maux qu'a causés cette ignorance, il serait difficile de les exagérer. Pendant près de cent cinquante ans, les guerres de religion, les massacres et les persécutions vinrent désoler l'Europe : calamités qui n'eussent jamais eu lieu si l'on avait reconnu cette grande vérité que l'État n'a rien à faire avec les opi-

nions des citoyens, et qu'il n'a le droit de se mêler, en quoi que ce soit, de la forme du culte qu'il leur plaît d'adopter. Mais on ignorait autrefois ce principe, ou, du moins, l'on n'y prenait nullement garde. Ce n'est qu'au milieu du dix-septième siècle qu'on mit fin aux grandes luttes religieuses, et que les différents pays fixèrent d'une manière définitive leur croyance publique. Depuis cette époque, ces articles de foi, dans leurs points essentiels, n'ont jamais subi de changements permanents; car il n'y a pas de nation qui, depuis plus de deux cents ans, ait fait la guerre à une autre pour des motifs de religion, et, durant la même époque, tous les grands pays catholiques sont restés catholiques, et tous les grands pays protestants sont restés protestants.

De là il est résulté que, dans plusieurs pays de l'Europe, le développement religieux n'a pas suivi son cours naturel, mais a été contraint par des moyens artificiels de suivre une marche contraire à la nature.

Dans l'ordre naturel des choses, les contrées les plus civilisées devraient toutes être protestantes, et les moins civilisées devraient être catholiques. C'est ce qui a lieu en moyenne, et c'est ce qui a induit en erreur un grand nombre de personnes qui attribuent à l'influence du protestantisme tous les progrès modernes, et qui ne remarquent pas ce fait important que le protestantisme n'avait été nullement nécessaire jusqu'au moment où le progrès a commencé. Mais quoique, dans le cours ordinaire des choses, la marche progressive de la Réforme eût été la mesure et le symptôme de la marche progressive des connaissances qui le précédaient, cependant, dans beaucoup de circonstances, l'autorité du gouvernement et de l'Église était une cause de confusion et déjouait le progrès naturel des améliorations religieuses. Après que

le traité de Westphalie eut fixé les relations politiques de l'Europe, l'amour des luttes théologiques diminua d'une manière si considérable, que les peuples ne pensèrent plus à soulever des révolutions religieuses, et à risquer leur vie en essayant de renverser la croyance dominante. D'un autre côté, les gouvernements eux-mêmes, n'aimant pas les révolutions, encouragèrent cet état de *statu quo;* et agissant d'une manière très naturelle, et selon moi très sage, ils ne firent pas de grands changements, et laissèrent les établissements nationaux tels qu'ils les avaient trouvés, c'est à dire que les établissements protestants restèrent protestants et les établissements catholiques restèrent catholiques.

Il en résulte qu'aujourd'hui la religion nationale professée dans un pays n'est pas un criterium décisif de la civilisation actuelle de ce pays; parce que les circonstances qui établirent la religion sont passées depuis longtemps, et la religion se trouve dotée et soutenue simplement par la continuation de la force impulsive qui lui avait été donnée autrefois.

Telle est donc l'origine des établissements ecclésiastiques en Europe. Mais nous voyons dans leurs conséquences pratiques des résultats qui sont très instructifs. Pour un grand nombre de contrées qui doivent leur croyance nationale, non à leurs propres antécédents, mais à l'autorité d'individus puissants, on trouvera invariablement que dans ces contrées la croyance ne produit pas les effets qu'on pourrait en attendre, et qu'elle devrait produire. Par exemple, la religion catholique est plus superstitieuse et plus intolérante que la religion protestante; mais il ne s'ensuit nullement que les contrées qui professent la première soient plus superstitieuses et plus intolérantes elles-mêmes que les pays qui professent la dernière. Bien loin de là, les Français ne sont

pas seulement exempts de ces défauts odieux autant que les protestants les plus civilisés, mais ils en sont même plus exempts que certaines nations protestantes telles que l'Écosse et la Suède. Je ne parle pas ici de la classe élevée, mais du clergé et du peuple en général; et il faut admettre qu'il y a en Écosse plus de bigoterie, plus de superstition et plus de mépris véritable pour la religion des autres, qu'en France. Et en Suède, qui est l'une des plus anciennes contrées protestantes de l'Europe (1), on trouve non pas par occasion, mais toujours, une intolérance et un esprit de persécution qui feraient la honte d'une contrée catholique, mais qui sont doublement honteux chez un peuple qui a la prétention de baser sa religion sur le droit du jugement individuel (2).

Toutes ces choses prouvent, ce qu'il serait facile de démontrer par une induction plus large, que lorsque, par des causes spéciales, ou comme on les appelle souvent, accidentelles,

(1) La doctrine de Luther fut prêchée en Suède pour la première fois en 1519, et, en 1527, les principes de la réforme furent adoptés d'une manière formelle dans une assemblée des états à Westeraas, ce qui permit à Gustave Vasa de s'emparer des biens de l'Église. Geijer, *History of the Swedes*, part. I, pag. 110, 118, 119. Mosheim, *Ecclesiastical History*, t. II, pag. 22; Crichton et Wheaton, *History of Scandinavia*, t. I, pag. 399, 400. L'apostasie qui s'ensuivit était si favorable, que De Thou (*Histoire universelle*, t. XIII, pag. 312) disait en 1598: « Il y avoit déja si long-tems que ce culte étoit établi en Suède, qu'il étoit comme impossible de trouver, soit parmi le peuple, soit parmi les seigneurs, quelqu'un qui se souvint d'avoir vu dans ce roïaume l'exercice public de la religion catholique. »

(2) Relativement à ce qui se passait en 1838, voyez quelques détails curieux, mais honteux, dans Laing, *Sweden*. Londres, 1839. M. Laing, quoique protestant lui-même, dit avec beaucoup de vérité que dans la Suède protestante il y a « is inquisition law, working in the hands of a Lutheran state-church, as strongly as in Spain or Portugal in the hands of a Roman-catholic church. » Laing, *Sweden*, pag. 324. Dans le dix-septième siècle, l'Église suédoise ordonna, — et cet ordre fut confirmé par le gouvernement, — que « if any Swedish subject change his religion, he shall be banished the kingdom, and lose all right of inheritance, both for himself and his descendants. . . . . If any bring into the country teachers of another religion, he shall be fined and banished. » Burton, *Diary*, t. III, pag. 387, in-8°, 1828. On peut encore ajouter que ce ne fut qu'en 1781, que les catholiques romains eurent le droit d'exercer leur religion en Suède. Voyez Crichton, *History of Scandinavia*. Édinb., 1838, t. II, pag. 320, et Whitelocke, *Journal of the Swedish Embassy*, t. I, pag. 164, 412; t. II, pag. 212.

un peuple professe une religion plus avancée qu'il ne l'est lui-même, elle ne produit pas son effet normal (1). La supériorité du protestantisme sur le catholicisme consiste dans la diminution de la superstition et de l'intolérance, et aussi dans le frein qu'il impose au pouvoir ecclésiastique. Mais l'expérience de l'Europe nous apprend que lorsqu'une religion supérieure est établie chez un peuple inférieur, sa supériorité n'est plus visible. Les Écossais et les Suédois, et on pourrait leur adjoindre quelques-uns des cantons suisses, sont moins civilisés que les Français, et sont par conséquent plus superstitieux. Ceci étant le cas, il n'y a que peu d'avantage pour eux à avoir une religion meilleure que celle des Français. Il y a peu d'avantage pour eux à avoir adopté, il y a trois siècles, par suite de circonstances qui n'existent plus depuis longtemps, une croyance qu'ils ne conservent que par la force de l'habitude et par l'influence de la tradition. Quiconque a voyagé en Écosse avec assez d'attention pour observer les idées et les opinions du peuple; quiconque a examiné la théologie écossaise, lu l'histoire de l'Église de l'Écosse, et les débats des assemblées et des consistoires écossais, verra combien le pays a peu profité par le fait de

(1) Nous en trouvons un excellent exemple dans le cas des Abyssiniens qui ont professé le christianisme depuis des siècles, mais qui, comme leur intelligence n'était nullement cultivée, trouvèrent cette religion trop pure; aussi ils la corrompirent, et jusqu'à ce jour ils n'ont fait aucun progrès. Les descriptions données par Bruce sont connues, et un voyageur qui était parmi les Abyssiniens en 1839 dit : « Nothing can be more corrupt than the nominal Christianity of this unhappy nation. It is mixed up with Judaism, Mohammedanism, and idolatry, and is a mass of rites and superstitions which cannot mend the heart. » Kraff, *Journal at Ankobar*, dans *Journal of Geographical Society*, t. X, pag. 488. Voyez aussi t. XIV, pag. 13. Et relativement à l'Amérique, voyez la description des Indiens Quiché, dans Stephens, *Central America*, t. II, pag. 191, 192. Comparez Squier, *Central America*, t. I, pag. 322, 323, avec Halkett, *North-American Indians*, pag. 29, 212, 268. Pour de plus amples détails sur une autre partie du monde, voyez Tuckey, *Expedition to the Zaire*, pag. 79, 80, 165.

sa religion, et quel abime il y a entre son esprit d'intolérance et les tendances naturelles de la réforme protestante. D'un autre côté, celui qui soumettra la France à une investigation semblable, trouvera une religion illibérale accompagnée de vues pleines de libéralité, et une croyance remplie de superstitions professée par un peuple chez lequel la superstition est en comparaison fort rare.

Le fait est tout simplement que les Français valent mieux que leur religion et que les Écossais ont une religion qui vaut mieux qu'eux. L'esprit libéral de la France convient aussi peu au catholicisme que la bigoterie de l'Écosse convient peu au protestantisme. Dans ce cas, comme dans tous ceux du même genre, les traits caractéristiques de la croyance sont maîtrisés par les traits caractéristiques du peuple ; et la foi nationale est, dans les points les plus importants, complétement sans opération, parce qu'elle n'est pas en harmonie avec la civilisation du pays dans lequel elle est établie. N'est-il donc pas parfaitement oiseux d'attribuer la civilisation à la croyance ; et n'est-il pas ridicule de la part des gouvernements d'essayer de protéger une religion, qui n'a pas besoin de protection, si elle convient au peuple, et qui ne peut avoir aucun bon résultat, si elle ne lui convient pas?

Si le lecteur a bien saisi la portée des arguments qui précèdent, il sera à peine nécessaire que j'analyse avec une égale minutie la seconde cause de trouble, c'est à dire la littérature. Il est évident que ce que j'ai déjà dit relativement à la religion d'un peuple est sous beaucoup de rapports applicable à sa littérature. La littérature (1), lorsqu'elle est

(1) J'emploie le mot littérature non dans un sens opposé à la science, mais dans sa signification la plus large, c'est à dire comprenant tout ce qui est écrit : « Taking the term lite-

dans une condition saine et naturelle, est simplement la forme qui sert à consigner les connaissances d'un pays; le moule dans lequel ces connaissances sont coulées. Dans ce cas, comme dans les autres cas que nous avons examinés, certains individus peuvent nécessairement faire de grands progrès, et prendre leur essor bien au delà du niveau de leur siècle. Mais s'il s'élèvent au delà d'un certain point, leur utilité actuelle est affaiblie; elle est complétement détruite, s'ils vont encore plus haut (1). Lorsque l'intervalle qui existe entre les classes intellectuelles et les classes pratiques est trop grand, les premières n'auront aucune influence, les dernières ne récolteront aucun avantage. C'est ce qui est arrivé dans l'ancien monde, alors que la distance entre l'idolâtrie ignorante du peuple et les systèmes épurés des philosophes était complétement infranchissable (2); et

rature in its primary sense of an application of letters to the records of facts on opinions. » Mure, *History of the Literature of Greece*, t. IV, pag. 50.

(1) Comparez Tocqueville, *Démocratie en Amérique*, t. II, pag. 130, avec quelques admirables remarques sur les sophistes dans Grote, *History of Greece*, t. VIII, pag. 481. Sir W. Hamilton, dont on connaît la science dans l'histoire des opinions, dit : « Precisely in proportion as an author is inadvertance of his age, is it likely that his works will be neglected. » Hamilton, *Discussion on Philosophy*, pag. 186. Et pour les beaux-arts, sir Joshua Reynolds (*Fourth Discourse*, dans *Works*, t. I, pag. 363) dit : « Present time and future may be considered as rivals; and he who solicits the one, must espect to be discountenanced by the other. »

(1) « Hence the intellectually esclusive and, as M. Neander well terms it, « aristocratic spirit of antiquity. » Neander, *History of the Church*, t. I, pag. 40, 97; t. II, pag. 31. Ceci échappe continuellement aux écrivains qui emploient le mot *democracy* légèrement, oubliant que dans le même siècle les démocraties peuvent être très communes en politique et très rares en pensée. Comme preuve de l'influence universelle que possédait autrefois cet esprit ésotérique et aristocratique, consultez les passages suivants : Ritter, *History of Ancient Philosophy*, t. I, pag. 338; t. III, pag. 9, 17; Tennemann, *Geschichte der Philosophie*, t. II, pag. 200, 205, 220; Beausobre, *Histoire critique de Manichée*, t. II, pag. 41; Matter, *Histoire du gnosticisme*, t. I, pag. 13; t. II, pag. 83, 370; Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. I, pag. 250; Grote, *History of Greece*, t. I, pag. 561; t. IV, pag. 544; Thirlwall, *History of Greece*, t. II, pag. 150; t. VI, pag. 95. Warburton, *Works*, t. VII, pag. 962, 972, in-4°, 1788; Sharpe, *History of Egypt*, t. II, pag. 174; Cudworth, *Intellect. System*, t. II, pag 114, 365, 443; t. III, pag. 20.

c'est là la principale raison pour laquelle les Grecs et les Romains ne purent conserver la civilisation qu'ils possédèrent pendant quelque temps. C'est exactement la même opération qui se passe aujourd'hui en Allemagne, où la partie la plus précieuse de la littérature forme un système ésotérique, qui n'ayant rien en commun avec la nation, ne produit aucun effet sur la civilisation nationale. La vérité est que quoique l'Europe ait retiré de grands avantages de sa littérature, ce résultat est dû, non à ce que la littérature a produit, mais à ce qu'elle a conservé. Les connaissances doivent être acquises avant qu'on puisse leur donner la forme littéraire; et le seul service que rendent les livres, c'est de servir de dépôts dans lesquels les trésors de l'intelligence sont en sûreté, et dans lesquels on peut les trouver facilement. En elle même, la littérature n'est qu'une chose frivole; elle n'est précieuse que parce qu'elle est l'arsenal dans lequel sont déposées les armes de l'esprit humain, arsenal dont elles peuvent, en cas de besoin, être rapidement retirées. Mais il serait un triste raisonneur celui qui, à cause de cela, proposerait de sacrifier le but afin d'obtenir les moyens; qui espérerait défendre l'arsenal en abandonnant les armes, et détruirait le trésor afin de fortifier le magasin dans lequel le trésor est conservé.

Et cependant c'est ce que beaucoup de personnes sont portées à faire. Nous entendons surtout les hommes de lettres parler beaucoup trop de la nécessité de protéger et de récompenser la littérature et pas assez de la nécessité de cette liberté et de cette hardiesse sans lesquelles la plus belle littérature est sans la moindre valeur. Dans le fait, il y a une tendance générale, non pas à exagérer les avantages du savoir, car cela est impossible, mais à se méprendre sur ce

qui forme réellement le savoir. Le vrai savoir, celui qui est la base de toute civilisation, consiste uniquement dans la connaissance des rapports que les choses et les idées ont entre elles et de l'une à l'autre; en d'autres termes, dans la connaissance des lois physiques et mentales. Si jamais ces lois sont connues, le cercle des connaissances humaines sera alors complet; et, en attendant, la valeur de la littérature dépend du degré dans lequel elle communique soit la connaissance des lois, soit les matériaux qui mènent à la découverte des lois. Le but de l'éducation est d'accélérer ce grand mouvement, et d'augmenter ainsi l'aptitude et la puissance d'adaptation de l'homme, en augmentant les ressources qu'il possède. La littérature est, comme auxiliaire, extrêmement utile pour arriver à cette fin. Mais si l'on considère une connaissance de la littérature comme l'un des buts de l'éducation, on se méprend sur l'ordre des événements, et on subordonne la fin aux moyens. C'est justement parce qu'on fait cela, que nous rencontrons souvent ce qu'on appelle des hommes d'une haute éducation, dont le progrès dans les connaissances a été entravé par l'activité de leur éducation. Nous les trouvons souvent surchargés de préjugés que leurs lectures ont rendu plus invétérés, au lieu de les dissiper (1), car la littérature, étant la dépositaire des pensées de l'humanité, est remplie non seulement de sagesse, mais aussi d'ab-

(1) Locke a observé cette « learned ignorance » pour laquelle bien des hommes sont très remarquables. Voyez un fort beau passage dans *Essay on Human Understanding*, t. III, chap. x, dans Locke, *Works*, t. II, pag. 27, et des remarques semblables dans *Conduct of the Understanding*, t. II, pag. 330, 364, 365, et dans Thought, *On Education*, t. VIII, pag. 84-87. Si ce profond écrivain vivait de notre temps il ferait une guerre à outrance contre nos grandes universités et contre nos écoles publiques, dans lesquelles on enseigne encore une foule de choses que personne n'a besoin de comprendre et que peu de personnes veulent se donner la peine d'apprendre. Comparez Condorcet, *Vie de Turgot*, pag. 255, 256, note.

surdités. Aussi l'avantage qu'on retire de la littérature dépend moins de la littérature elle-même que de l'habileté avec laquelle elle est étudiée, et du jugement avec lequel elle est choisie. Ce sont là les premières conditions du succès, et si ces conditions ne sont pas remplies, le nombre et la valeur des livres qui existent dans un pays ne sont d'aucune importance ; même à un degré aussi avancé de civilisation, il y a toujours une tendance à préférer le genre de littérature qui gratifie les anciens préjugés à celui qui les attaque ; et là où cette tendance est très forte, les grandes connaissances n'ont d'autre effet que de fournir des matériaux qui peuvent corroborer les anciennes erreurs et confirmer les vieilles superstitions. Les exemples n'en sont pas rares à notre époque, et nous rencontrons souvent des hommes dont l'érudition assiste l'ignorance, et qui savent d'autant moins qu'ils lisent plus.

Il y a eu des conditions sociales dans lesquelles cette disposition était si générale, que la littérature a fait beaucoup plus de mal que de bien. Par exemple, dans toute la période qui s'est écoulée entre le sixième et le dixième siècle, il n'y eut pas plus de trois ou quatre hommes dans toute l'Europe assez audacieux pour donner un libre essor à leur pensée, et ils furent même obligés de voiler le sens de leurs paroles sous un langage obscur et mystique. Pendant ces quatre siècles, le reste de la société fut plongé dans l'ignorance la plus dégradante. Dans ces circonstances, le peu d'individus qui savaient lire limitaient leurs études à des ouvrages qui encourageaient et fortifiaient leur superstition, tels que les légendes des saints et les homélies des Pères. C'est à ces sources qu'ils puisaient ces fables impudentes et mensongères qui, à cette époque, composaient presque en-

tièrement la théologie (1). Ces misérables histoires circulaient largement, et étaient estimées comme des vérités sérieuses et importantes. Plus la littérature était lue, plus on ajoutait foi à ces contes; en d'autres termes, plus le savoir était grand, plus l'ignorance était profonde (2). Et je n'ai pas le moindre doute que si, dans le septième et le huitième siècle, qui représentent la plus triste partie de cette période, la connaissance de l'alphabet avait été complétement perdue pour un certain temps, de sorte que les hommes n'eussent plus eu la possibilité de lire les livres dont ils faisaient leurs délices, les progrès de l'Europe eussent été ensuite bien plus rapides qu'ils ne l'ont été en réalité. Car lorsque le progrès commença, son plus sérieux antagoniste fut cette crédulité que la littérature avait alimentée. Ce n'est pas qu'il y eût disette de livres meilleurs, mais c'était qu'on avait plus de goût pour ces livres. Il y avait la littérature de la Grèce et celle de Rome, que les moines non seulement conservaient, mais dont ils s'occupaient parfois et qu'ils copiaient. Mais quel avantage pouvaient en retirer des lecteurs tels que les moines? Bien loin de reconnaître le mérite des anciens écrivains, ils étaient incapables de sentir même les beautés de leur style, et ils tremblaient devant la hardiesse

(1) Les statistiques de ce genre de littérature seraient un curieux sujet d'investigation. Personne, je crois, n'a songé à les établir, mais M. Guizot a estimé que la collection bollandiste contient plus de 25,000 vies des saints : « A en juger par approximation, ils contiennent plus de 25,000 vies de saints. » Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, t. II, pag. 32. On dit (Ledwich, *Antiquities of Ireland*, pag. 62) que pour saint Patrick seulement il y a eu soixante trois biographes avant Joseline.

(2) Car, comme l'observe Laplace dans ses remarques sur les sources de l'erreur par rapport avec la doctrine des probabilités, « c'est à l'influence de l'opinion de ceux que la multitude juge les plus instruits, et à qui elle a coutume de donner sa confiance sur les plus importants objets de la vie, qu'est due la propagation de ces erreurs qui, dans les temps d'ignorance, ont couvert la face du monde. » Bouilland, *Philosophie médicale*, pag. 218.

de leurs investigations. Le premier rayon de la lumière les rendait aveugles. Chaque fois qu'ils tournaient les pages d'un auteur païen, ils restaient épouvantés à la pensée du risque qu'ils couraient, et ils étaient constamment effrayés dans la crainte d'être coupables eux-mêmes de péché mortel en absorbant quelques-unes des opinions de l'auteur; il en résultait qu'ils mettaient volontiers de côté les grands chefs-d'œuvre de l'antiquité, et ils leur substituaient ces misérables compilations qui corrompaient leur goût, enracinaient leurs erreurs, et prolongeaient l'ignorance de l'Europe en incorporant chaque superstition, à part, sous une forme écrite et abordable; perpétuant ainsi son influence, et lui donnant le pouvoir d'affaiblir l'intelligence même d'une postérité éloignée.

C'est ainsi que la nature de la littérature que possède un peuple est d'une très-minime importance, en comparaison de la disposition du peuple qui doit se nourrir de cette littérature. Dans ce que nous appelons avec justice les siècles de ténèbres, il y avait une littérature dans laquelle on trouve des matériaux précieux, mais il n'y avait personne qui sût les employer. Pendant une période considérable, la langue latine fut l'idiome national (1), et si l'on avait voulu on aurait pu étudier les grands auteurs latins. Mais pour cela il aurait fallu vivre dans une condition sociale bien différente de celle qui existait. A cette époque, aussi bien qu'à toute autre, on mesurait le mérite sur le type communément accepté pendant ce siècle, et, d'après ce type, la scorie valait mieux que

(1) On trouve quelques remarques judicieuses sur les résultats que produisait le latin employé par les moines dans la conversation dans Herder, *Ideen zur Geschichte der Menschheit*, t. IV, pag. 202, 203. Les remarques faites à ce sujet par Dugald Stewart se rapportent à une période plus avancée. Stewart, *Philosophy of the Mind*, t. III, pag. 110, 111.



l'or. Aussi on rejetait l'or et on thésaurisait la scorie. Ce qui eut lieu alors, a lieu maintenant sur une plus petite échelle. Toute littérature contient quelques parties vraies et beaucoup de parties fausses, et l'effet qu'elle produit dépend principalement de l'habileté avec laquelle on sépare la vérité du mensonge. Les nouvelles idées et les nouvelles découvertes possèdent en perspective une importance qu'il est difficile d'exagérer, mais jusqu'à ce que les idées soient reçues, et les découvertes adoptées, elles n'exercent aucune influence, et par conséquent ne font aucun bien. Aucune littérature ne peut profiter à un peuple, à moins qu'elle ne le trouve dans un état de préparation préliminaire. Sous ce rapport, l'analogie avec les opinions religieuses est complète. Si la religion et la littérature d'un pays ne sont pas appropriées à ses besoins, elles seront inutiles parce que la littérature sera négligée et parce que la religion ne sera pas suivie. Dans de telles circonstances, les meilleurs livres restent sans lecteurs, et les doctrines les plus pures sont méprisées. Les ouvrages tombent dans l'oubli, la foi est corrompue par l'hérésie.

L'autre opinion à laquelle j'ai fait allusion est que la civilisation de l'Europe est due principalement à l'habileté qui a été déployée par les différents gouvernements, et à la sagacité avec laquelle les maux de la société ont été palliés par les remèdes législatifs. Pour quiconque a étudié l'histoire dans les sources primitives, cette notion peut avoir l'air d'être assez extravangante pour qu'il soit difficile de la réfuter avec la gravité nécessaire. En réalité, parmi toutes les théories sociales qui ont jamais été inventées, il n'y en a aucune qui soit aussi insoutenable, aussi erronée sous tous les rapports, que celle-ci. Nous avons d'abord la considération évidente que les individus qui gouvernent un pays ont toujours été,

dans les circonstances ordinaires, des habitants de cette contrée; nourris de sa littérature, élevés dans ses traditions, et imbus de ses préjugés. De tels hommes ne sont tout au plus que les créatures du siècle ; ils n'en sont jamais les créateurs. Les mesures qu'ils prennent sont le résultat, et non la cause, du progrès social. On peut prouver cette assertion non seulement par des arguments spéculatifs, mais encore par une considération pratique que tout homme qui lit l'histoire peut facilement vérifier. Aucune grande réforme, soit législative soit exécutive, n'a jamais été dans aucun pays l'œuvre de ceux qui le gouvernent. Les premiers promoteurs de ces mouvements ont été invariablement des penseurs profonds et hardis, qui savent découvrir les abus, les dénoncer, et désigner leur remède nécessaire. Mais longtemps encore après qu'ils ont rempli cette tâche, les gouvernements même les plus éclairés continuent à donner leur appui aux abus, et à rejeter les remèdes. A la fin, si les circonstances sont favorables, la force d'impulsion qui vient du dehors prend une telle intensité, que le gouvernement est forcé de céder; et, la réforme une fois accomplie, on demande au peuple d'admirer la sagesse de ses maitres; comme s'il avaient tout fait eux-mêmes. Telle est la marche de toute amélioration politique : et ceux-là le savent bien qui ont étudié les livres de jurisprudence des différents pays, ainsi que les progrès antérieurs de leurs connaissances. On trouvera dans cet ouvrage la preuve complète et décisive de ce que nous avançons ici; mais, pour donner un exemple, je puis citer le rappel des lois sur les céréales (*repeal of the corn-laws*), qui a été certainement un des faits les plus remarquables de l'histoire d'Angleterre pendant notre siècle. La convenance, et en réalité la nécessité, de cette abrogation est maintenant

reconnue par toutes les personnes bien informées; et la question est de savoir comment elle fut amenée. Les Anglais qui sont peu au courant de l'histoire de leur pays diront que la véritable cause fut la sagesse du parlement; d'autres, essayant d'être un peu plus perspicaces, l'attribueront à l'activité de la ligue contre les lois sur les céréales (*Anti-Corn-Law League*) et à l'impulsion qu'elle donna au gouvernement. Mais quiconque voudra bien suivre les différentes phases à travers lesquelles cette grande question passa successivement, reconnaîtra que le gouvernement, la législature et la ligue étaient, sans le savoir, les instruments d'un pouvoir bien plus grand que tous les autres pouvoirs réunis ensemble. Ils étaient simplement les exposants de ce progrès de l'opinion publique, qui, sur ce sujet, avait commencé près d'un siècle avant eux. J'examinerai plus tard la marche de ce vaste mouvement, et je me contenterai de dire pour le moment que vers le milieu du dix-huitième siècle, l'absurdité des restrictions protectrices pour le commerce était déjà si complétement démontrée par les économistes politiques, qu'elle était admise par tous ceux qui comprenaient leurs arguments, et qui s'étaient rendus maîtres de l'évidence qui s'y rattachait. A compter de ce moment le rappel des lois sur les céréales devint une affaire, non de parti, non d'à propos, mais purement de savoir. Ceux qui étaient au courant des faits attaquaient les lois; ceux qui ne connaissaient pas les faits soutenaient ces mêmes lois. Il était donc clair que les lois tomberaient aussitôt que la diffusion du savoir atteindrait un certain point. La ligue eut le mérite d'aider à cette propagation du savoir; le parlement eut le mérite de céder. Néanmoins il est certain que les membres de la ligue et de la législature ne pouvaient tout au plus que hâter un

peu ce que le progrès des lumières rendait inévitable. S'ils avaient vécu un siècle plus tôt, ils eussent été complétement impuissants, parce que les esprits n'auraient pas été assez mûrs pour comprendre leurs travaux. Ils étaient les créatures d'un mouvement qui avait commencé longtemps avant leur naissance; et tout ce qu'ils purent faire, ce fut de mettre à exécution ce que d'autres leur avaient enseigné, et de répéter, d'un ton plus élevé, les leçons qu'ils avaient apprises de leurs maîtres. Car personne n'a prétendu, et ils n'ont eux-mêmes jamais prétendu, qu'il y avait quelque chose de nouveau dans les doctrines qu'ils prêchaient dans les *hustings*, et qu'ils propageaient dans toutes les parties du royaume. Les découvertes avaient été faites depuis longtemps; il y avait longtemps qu'elles faisaient peu à peu leur travail, empiétant sur les vieilles erreurs, et faisant des prosélytes de tous les côtés. Les réformateurs de notre temps nagèrent avec le courant : ils aidèrent à quoi il eût été impossible de résister longtemps. Et qu'on ne pense pas que je veuille affaiblir ou donner à contre-cœur l'éloge que méritent les services qu'ils ont certainement rendus. L'opposition qu'ils avaient à combattre était encore immense; et on doit toujours se rappeler, comme une preuve de l'état arriéré des connaissances politiques et de l'incapacité des législateurs, que quoique les principes du libre échange eussent été établis depuis près d'un siècle par une chaîne d'arguments aussi solides que ceux sur lesquels reposent les vérités mathématiques, ils furent jusqu'au dernier moment ardemment repoussés; et ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que le parlement fut amené à accorder ce que le peuple était bien décidé à avoir, et ce qui avait été prouvé être une nécessité absolue par les

hommes les plus éminents pendant trois générations successives.

J'ai choisi cet exemple parce que les faits qui s'y rapportent sont incontestés, et en réalité parfaitement connus de tous les hommes de notre époque. Car on n'essaya pas de dissimuler, au moment où cette abrogation eut lieu, et la postérité devrait savoir, que cette grande mesure qui, à l'exception du *Reform-Bill*, est certainement la plus importante qui ait jamais passé devant un parlement anglais, fut, comme le *Reform-Bill*, arrachée à la législature par la pression venant du dehors; qu'elle fut accordée, non pas avec plaisir, mais avec crainte; et qu'elle fut enlevée par des hommes d'État qui avaient passé leur vie à s'opposer à cette même mesure à laquelle ils venaient tout d'un coup donner leur appui. Telle a été l'histoire de ces événements; et telle a été aussi l'histoire de tous ces progrès qui sont assez importants pour faire époque dans l'histoire de la législation moderne.

Il y a en outre une autre circonstance qui mérite l'attention de ces écrivains qui attribuent en grande partie la civilisation de l'Europe aux mesures prises par les gouvernements européens. C'est que toutes les grandes réformes qui ont été accomplies, ont consisté, non à faire quelque chose de nouveau, mais à défaire quelque chose de vieux. Les additions les plus précieuses faites à la législation ont été des lois qui détruisaient la législation précédente; et les meilleures lois qui ont été rendues ont été celles qui abrogeaient des lois antérieures. Dans le cas des lois sur les céréales dont nous venons de parler, on ne fit qu'abroger les anciennes lois et laisser au commerce sa liberté normale. Lorsque cette grande réforme eut été accomplie, le seul résultat fut de placer les choses sur le même pied que si les législateurs n'étaient

jamais intervenus dans ces matières. La même observation est également applicable à un autre progrès important dans la législation moderne, c'est à dire à la diminution de la persécution religieuse. Ce progrès est sans contredit un bienfait immense, quoiqu'il soit malheureusement encore imparfait, même dans les contrées les plus civilisées. Mais il est évident que la concession consiste seulement en ceci : les législateurs sont revenus sur leurs pas, et ont détruit leur propre ouvrage. Si nous examinons la politique des gouvernements les plus humains et les plus éclairés, nous verrons que c'est là la marche qu'ils ont suivie. L'intention et la tendance de la législation moderne sont évidemment de ramener toutes choses dans cette voie naturelle, en dehors de laquelle elles ont été jetées par l'ignorance de la législation précédente. C'est là une des œuvres importantes de notre siècle ; et si les législateurs la font bien, ils mériteront la reconnaissance de l'humanité. Mais si nous pouvons éprouver de la gratitude pour quelques législateurs individuels, nous ne devons aucun remercîment aux législateurs en général. Car, puisque les progrès législatifs les plus précieux sont ceux qui renversent la législation précédente, il est clair que ce n'est pas de leur côté que penche la balance du bien. Il est clair qu'on ne peut être redevable du progrès de la civilisation à ceux qui ont fait tant de mal dans les questions les plus importantes, que leurs successeurs sont considérés comme des bienfaiteurs, simplement parce qu'ils ont réformé leur politique, et replacé de cette manière les choses dans l'état qui eût été leur état normal, si les hommes politiques leur avaient permis de suivre la marche demandée par les besoins de la société.

Dans le fait, l'étendue de l'intervention des classes gouver-

nantes, et le tort produit par cette intervention, sont si remarquables, que les hommes sérieux se demandent avec étonnement comment la civilisatiou a pu progresser-en présence de pareils obstacles. Dans quelques contrées européennes, ces obstacles ont été en réalité trouvés insurmontables, et par conséquent le progrès national a été arrêté. Même en Angleterre, où, par des causes que j'expliquerai ci-après, les classes élevées ont été depuis quelques siècles moins puissantes que partout ailleurs, le mal, quoique moindre que dans d'autres pays, a été assez sérieux pour former un triste chapitre dans l'histoire de l'esprit humain. Récapituler le tort immense ainsi infligé à l'Angleterre, ce serait écrire l'histoire de la législation anglaise; car on peut dire qu'à l'exception de certains actes nécessaires pour sauvegarder l'ordre public et pour punir le crime, presque tout ce qui a été fait a été mal fait. Ainsi pour ne prendre que les faits évidents qui ne sont sujets à aucune controverse, il est certain que tous les intérêts les plus importants ont été compromis sérieusement par les tentatives faites par le législateur pour leur venir en aide. Parmi les accessoires de la civilisation moderne, aucun n'est d'une plus grande importance que le commerce, dont le développement à probablement fait plus que tout autre agent pour accroître le bonheur et le bien-être de l'homme. Mais chaque gouvernement européen qui a rendu des lois relatives au commerce, a agi comme si son but principal était de supprimer le commerce et de ruiner les commerçants. Au lieu de laisser l'industrie nationale libre de suivre son cours, on l'a entravée par une série interminable de règlements, qui tous étaient établis pour le bien de l'industrie, mais qui lui infligeaient en réalité le tort le plus sérieux. Et cela a été porté à un tel point que les

réformes commerciales qui ont fait la gloire de l'Angleterre pendant les vingt dernières années ont consisté uniquement à défaire ce qui avait été établi par cette législation funeste et importune. Les lois qui avaient été rendues autrefois relativement au commerce, et il en reste encore beaucoup trop en vigueur, sont dignes de remarque. Il n'y a aucune exagération à dire que l'histoire de la législatiou commerciale de l'Europe offre toutes les combinaisons imaginables, pour entraver l'énergie du commerce. Dans le fait, un homme très compétent et qui fait autorité dans ces questions qu'il a profondément étudiées, a déclaré récemment que, sans la contrebande, le commerce n'aurait jamais pu survivre, et serait mort depuis longtemps, par suite de cette intervention incessante (1). Quelque paradoxale que puisse paraitre cette assertion, elle ne pourra être niée par ceux qui savent combien le commerce était faible autrefois, et quelle force avaient les obstacles qui lui étaient opposés. De tous les côtés, à chaque moment, la main du gouvernement se faisait sentir. Partout des entraves : droits sur l'importation, et droits sur l'exportation; primes accordées pour relever uu commerce qui tombait, et impôts pour entraver un commerce rémunératif; telle branche de l'industrie défendue, telle autre encouragée; défense de cultiver certain article de commerce parce qu'il était cultivé dans les colonies; permission de cultiver et d'acheter un autre article, mais défense de le revendre, tandis qu'un troisième article pouvait être acheté et vendu, mais

(1) « C'est à la contrebande que le commerce doit de n'avoir pas péri sous l'influence du régime prohibitif; tandis que ce régime condamnait les peuples à s'approvisionner aux sources les plus éloignées, la contrebande rapprochait les distances, abaissait les prix et neutralisait l'action funeste des monopoles. » Blanqui, *Histoire de l'économie politique en Europe*. Paris, 1845, t. II, pag. 25, 26.

ne pouvait sortir du pays. Puis nous trouvons des lois pour régler l'intérêt de l'argent; des arrangements de douane de l'espèce la plus vexatoire, assistée par un plan compliqué, qu'on avait fort bien dénommé l'échelle mobile, un plan d'une habileté si perverse, que les droits variaient constamment pour le même article, et qu'aucun commerçant ne pouvait calculer à l'avance ce qu'il aurait à payer. A cette incertitude, qui est elle-même la ruine de tout commerce, venait s'ajouter une rigueur d'exaction qui pesait sur toutes les classes de consommateurs et de producteurs. Les droits étaient si onéreux, qu'ils doublaient, et souvent quadruplaient le prix de la production; il y avait un système organisé et strictement appliqué d'intervention dans les marchés, dans les fabriques, dans les ateliers, et même dans les boutiques. Les villes étaient gardées par les employés des contributions, et les ports fourmillaient de douaniers, dont la seule occupation était d'inspecter tous les produits de l'industrie domestique, d'examiner chaque ballot et d'imposer chaque article; et afin de porter l'absurdité au plus haut point, tout cela se faisait sous le prétexte de protéger le commerce : c'est à dire que des sommes d'argent étaient ouvertement prélevées, et de grands inconvénients étaient supportés, non dans l'intérêt du gouvernement, mais pour le bien du peuple; en d'autres termes, les classes laborieuses étaient volées, afin de faire prospérer l'industrie.

Ce sont là quelques-uns des avantages que le commerce de l'Europe doit aux soins paternels des législateurs européens. Mais il y a pis encore. Car les maux économiques, quelque grands qu'ils fussent, étaient surpassés par les malheurs moraux que produisait ce système. La première conséquence qui en résulta inévitablement fut que, dans

toutes les parties de l'Europe, se formèrent des bandes nombreuses et puissantes de contrebandiers armés, qui gagnaient leur vie en violant les lois imposées par des gouvernements ignorants. Ces hommes, rendus terribles par la crainte du châtiment (1) et habitués à commettre tous les crimes, souillaient les populations au milieu desquelles ils vivaient, introduisaient dans de paisibles villages des vices jusqu'alors inconnus, causaient la ruine de familles entières, propageaient partout où ils allaient l'ivrognerie, le vol et le dérèglement des mœurs, et familiarisaient leurs compagnons avec ces débauches sales et brutales qui étaient naturelles à une existence aussi vagabonde et aussi illégale (2). Les crimes innombrables qui en résultaient (3) étaient di-

(1) The 19 Geo. II, c. 34, made « all forcible acts of smuggling, carried on in defiance of the laws, or *even in disguise to evade them*, felony without benefit of clergy. » Blackstone, *Commentaries*, t. IV, pag. 155. Townsend, qui voyageait en France en 1786, dit que, lorsque quelque bande de contrebandiers était arrêtée, « some of them are hanged, some are broken upon the wheel, and some are burnt alive. » Townsend, *Spain*, t. 1, pag. 85, édit. 1792. Relativement aux lois de la France sur la contrebande, comparez Tucker, *Life of Jefferson*, t. I, pag. 213, 214, avec *Parliamentary History*, t. IX, pag. 1240.

(2) Nous trouvons dans un ouvrage très remarquable la description suivante de l'état des choses en Angleterre et en France en 1824 : « While this was going forward on the English coast, the smugglers on the opposite shore were engaged, with much more labour, risk, and expense, in introducing English woollens, by a vast system of fraud and lying, into the towns, past a series of custom-houses. In both countries, there was an utter dissoluteness of morals connected with these transactions. Cheating and lying were essential to the whole system; drunkenness accompanied it; contempt for all law grew up under it; honest industry perished beneath it; and it was crowned with murder. » Martineau, *History of England during Thirty Years Peace*, t. I, pag. 341, in-8°, 1849.

(3) Pour comprendre l'extension extraordinaire que la contrebande avait prise autrefois, non pas d'une manière secrète, mais par des bandes puissantes d'hommes armés, voyez *Parliamentary History*, t. IX, pag. 243, 247, 1290, 1345; t. X, pag. 394, 405, 530, 532; t. XI, pag. 995. Comparez Tomline, *Life of Pitt*, t. I, pag. 359; Sinclair, *History of the Public Revenue*, t. III, pag. 232; Otter, *Life of Clarke*, t. 1, pag. 391. En France le mal était aussi grand. M. Lemontey dit qu'au commencement du XVIIIe siècle « la contrebande devenait une profession ouverte, et des compagnies de cavalerie désertèrent tout entières leurs étendards pour suivre contre le fisc cette guerre populaire. » Lemontey, *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*, pag. 430. Selon Townsend, il y avait, en 1786, « more than 1,500 smugglers in the Pyrenees. » Townsend, *Journey through Spain*, t. I, pag. 84.

rectement imputables aux gouvernements européens qui les provoquaient. Les outrages étaient causés par les lois, et maintenant que les lois ont été abrogées, les outrages ont disparu. Mais on n'aura pas la prétention de dire que les intérêts de la civilisation ont été avancés par une semblable politique. On n'aura pas la prétention de dire que nous devons beaucoup à un système qui, ayant donné l'existence à une nouvelle classe de criminels, revient sur ses pas, et qui, tout en arrêtant le crime, ne fait que détruire ce que ses propres lois avaient créé.

Il n'est pas nécessaire de dire que ces remarques n'ont en aucune façon trait aux services réels rendus à la société par les gouvernements passablement organisés. Dans tous les pays, il doit y avoir un pouvoir quelconque pour punir le crime et pour établir les lois; sans cela la nation est dans l'anarchie : mais le devoir de l'historien est d'accuser tous les gouvernements qui ont existé jusqu'à ce jour pour avoir outrepassé leurs mandats, et pour avoir fait un mal incalculable par chaque disposition qu'ils ont prise. L'amour de la puissance est si universel, que ceux qui la possèdent ne peuvent éviter d'en abuser. Les seuls services que peut rendre un gouvernement à la civilisation, c'est de maintenir l'ordre public, d'empêcher les forts d'oppresser les faibles, et d'adopter certaines précautions pour la santé générale. Ces services ont une grande valeur, personne ne peut le nier; mais on ne peut pas dire non plus qu'ils font avancer la civilisation ou qu'ils accélèrent le progrès de l'homme. Le seul résultat, c'est qu'on donne la possibilité du progrès; le progrès lui-même doit dépendre d'autres causes. Et ce qui prouve que c'est là une juste vue de la législation, c'est que, à mesure que les lumières se répandent, et à mesure qu'une

expérience plus grande permet à chaque nouvelle génération de mieux comprendre les rapports compliqués de la vie, l'homme demande avec plus d'instance l'abrogation de ces lois protectrices, qui avaient été considérées par les hommes politiques comme le plus grand triomphe de la prévoyance administrative.

Par conséquent, si les efforts des gouvernements en faveur de la civilisation sont, même dans les circonstances les plus favorables, complétement négatifs, si ces efforts sont non seulement négatifs, mais encore nuisibles, il en résulte clairement que c'est une grave erreur d'attribuer le progrès de l'Europe à la sagesse de ceux qui la gouvernent. C'est là une proposition basée, non seulement sur les arguments que nous avons déjà exposés, mais sur des faits que l'on pourrait trouver à chaque page de l'histoire. Car aucun gouvernement n'étant encore resté dans les véritables limites de son pouvoir, il en résulte que chaque gouvernement a fait un grand tort à ses sujets, tout en ayant les meilleures intentions. Nous avons déjà remarqué les effets nuisibles de la politique de protection sur le commerce, et, ce qui est plus sérieux encore, sur les statistiques du crime; et nous pourrions en donner des preuves innombrables, en dehors de celles que nous avons déjà mises sous les yeux du lecteur. Ainsi, pendant plusieurs siècles, tous les gouvernements ont pensé qu'il était de leur devoir d'encourager la vérité religiense, et de décourager l'erreur en matière de religion. Il est impossible de calculer le mal que cela a fait. Laissant de côté toute autre considération, il suffit d'en exposer les deux conséquences principales : l'accroissement de l'hypocrisie et l'accroissement du parjure. L'accroissement de l'hypocrisie est un résultat inévitable lorsqu'on rattache une pé-

nalité quelconque à la profession d'opinions particulières. Il est certain qu'en règle générale, l'homme éprouve une extrême difficulté à résister longtemps à une tentation constante. Et lorsque la tentation se présente sous la forme des honneurs et des émoluments, l'homme est trop souvent disposé à accepter les opinions dominantes, et à abandonner, sinon sa croyance, du moins les signes extérieurs par lesquels cette croyance est rendue publique. Tout homme qui en arrive là est un hypocrite; et tout gouvernement qui l'encourage à le faire est un fauteur d'hypocrisie et un créateur d'hypocrites. Nous avons donc raison de dire que, lorsqu'un gouvernement fait briller à nos yeux comme un appât les priviléges dont jouissent ceux qui professent certaines opinions, il remplit le rôle de démon tentateur, et, comme le démon, offre vilement les biens de ce monde à celui qui consentira à changer d'opinion et à renier sa foi. En même temps, et comme autre conséquence de ce système, le parjure a augmenté comme l'hypocrisie. En effet, les législateurs, comprenant fort bien qu'on ne pouvait avoir confiance dans de pareils prosélytes, ont pris les plus grandes précautions contre ce danger; et, en forçant les individus à affirmer leurs croyances par de nombreux serments, ils ont cherché à protéger la vieille croyance contre les nouveaux convertis. C'est ce soupçon des motifs d'autrui qui a donné naissance à des serments de toute nature. En Angleterre, les collégiens eux-mêmes sont forcés de prêter serment pour des choses qu'ils ne peuvent comprendre, et que des esprits beaucoup plus mûrs seraient incapables de concevoir. Si plus tard un de ces enfants devient membre du parlement, il lui faut de nouveau prêter serment sur sa religion; et pour ainsi dire à chaque pas de son existence politique il a

de nouveaux serments à faire; serments dont la solennité fait souvent un étrange contraste avec les fonctions insignifiantes dont ils sont le prélude. Une invocation solennelle à la divinité se trouve ainsi faite dans toutes les occasions possibles; et il en résulte naturellement que les serments sont devenus une simple forme sans importance. Pris légèrement, ils sont facilement brisés. Et les observateurs les plus sérieux de la société anglaise, observateurs de natures complétement différentes et ayant les opinions les plus opposées, sont tous d'accord sur ce point, que l'habitude du parjure en Angleterre, — habitude dont le gouvernement est le premier fauteur, — est si générale, qu'elle est devenue une source de corruption nationale, a diminué la valeur de la parole humaine, et ébranlé la confiance que les hommes placent naturellement dans le témoignage de leurs semblables (1).

Les vices manifestes, et, ce qui est plus dangereux encore, la corruption cachée, qui sont ainsi engendrés au sein de la société par l'intervention ignorante de gouvernants chrétiens, forment un bien triste sujet; mais il m'est impossible de le laisser de côté dans une analyse des causes de la civilisation. Il serait facile de pousser l'investigation encore plus loin, et de montrer comment les législateurs ont non seulement échoué, mais même amené des résultats diamé-

(1) L'archevêque Whately dit : « If Oaths were abolished — leaving the penalties for false witness (an unimportant part of our security) unaltered — I am convinced that, on the whole, Testimony would be more trustworthy than it is. » Whately, *Elements of Rhetoric*, in-8°, 1850, pag. 47. Voyez aussi Jeremy Bentham, *Works*, édit. Bowring, t. II, pag. 210; t. V, pag. 191-229, 454-466; t. VI, pag. 314, 315; Orme, *Life of Owen*, pag. 195 Locke, *Works*, t. IV, pag. 6; Berkeley, *Works*, t. II, pag. 196; Whiston, *Memoirs*, pag 33, 411-413; Hamilton, *Discussions on Philosophy and Literature*, pag. 454, 522, 527, 528. Sir W. Hamilton résume ainsi : « But if the perjury of England stands pre-eminent in the world, the perjury of the English Universities, and of Oxford in particular, stands pre-eminent in England. » Pag. 528. Comparez Priestley, *Memoirs*, t. I, pag. 374, et Baker, *Life of Sir Thomas Bernard*, 1819, pag. 188, 189.

tralement opposés à ceux qu'ils se proposaient, toutes les fois qu'ils ont tenté de protéger quelques intérêts particuliers et de soutenir certains principes. Nous avons vu que leurs lois en faveur de l'industrie lui avaient été fatales ; que leurs lois en faveur de la religion avaient augmenté l'hypocrisie, et que leurs lois en faveur de la vérité avaient encouragé le parjure. C'est ainsi également que presque tous les pays ont pris certaines mesures pour empêcher l'usure, et maintenir le taux de l'intérêt, et le résultat invariable a été d'augmenter l'usure, et d'élever l'intérêt de l'argent. Car, comme il n'y a aucune interdiction, quelque rigoureuse qu'elle soit, qui puisse détruire le rapport naturel entre les besoins et l'approvisionnement, il en est résulté que lorsque certains individus ont besoin d'emprunter, et certains individus besoin de prêter, ils trouvent toujours des deux côtés les moyens d'esquiver une loi qui porte atteinte à leurs droits mutuels (1). S'ils pouvaient régler leur marché sans aucune intervention, l'usure dépendrait des circonstances du prêt, telles que la valeur de la garantie offerte et la probabilité du remboursement. Mais l'intervention du gouvernement complique cet arrangement si simple (2). Comme celui qui viole

(1) « L'observation rigoureuse de ces loix seroit destructive de tout commerce ; aussi ne sont-elles pas observées rigoureusement. » *Mémoire sur les prêts d'argent*, sect. XIV, dans *OEuvres de Turgot*, t. V, pag. 278, 279. Comparez Ricardo, *Works*, pag. 178, 179, avec Condorcet, *Vie de Turgot*, pag. 53, 54, 228.

(2) « Avec l'aide de l'Église. » Les conciles ecclésiastiques contiennent de nombreuses ordonnances contre l'usure, et en 1179 le pape Alexandre défendit d'ensevelir les usuriers : « Quia in omnibus fere locis crimen usurarum invaluit : ut multi negotiis prætermissis quasi licite usuras exerceant ; et qualiter utriusque Testamenti pagina condemnetur, non attendunt : Ideo constituimus, ut usurarii manifesti nec ad communionem recipiantur altaris, nec Christianam, si in hoc peccato decesserint, accipiant sepulturam, sed nec oblationem eorum quisquam accipiat. » Reg. de Hoved., *Annal. in Rerum Anglicarum Scriptores post Bedam*, pag. 335. Lond., 1596, folio. En Espagne l'inquisition s'occupa de l'usure. Voyez Llorente, *Histoire de l'inquisition*, t. I, pag. 339. Comparez Ledwich, *Antiquities of Ireland*, pag. 133.

la loi a toujours un certain risque à courir, l'usurier refuse naturellement de prêter son argent sans une certaine compensation pour le danger auquel il s'expose. Cette compensation ne peut être donnée que par l'emprunteur, qui se trouve ainsi forcé de payer ce qui est, en réalité, un double intérêt : un intérêt pour le risque naturel du prêt, et un autre intérêt pour le risque supplémentaire du fait de la loi. Telle est donc la position dans laquelle se sont placées toutes les législatures européennes. Par des décrets contre l'usure, elles ont augmenté ce qu'elles voulaient détruire; elles ont fait des lois que les nécessités impératives de la vie forcent les hommes à violer : et, pour couronner l'œuvre, ce sont les emprunteurs qui ont à payer pour cette violation, c'est à dire ceux-là mêmes en faveur desquels les législateurs étaient intervenus (1).

C'est avec le même esprit d'importunité et avec les mêmes notions erronées de protection que les grands gouvernements chrétiens ont accompli d'autres choses encore plus nuisibles. Ils ont fait les efforts les plus intrépides et les plus constants pour détruire la liberté de la presse et pour empêcher les hommes d'exprimer leurs sentiments sur les questions les plus importantes en politique et en religion. Dans presque tous les pays, ces gouvernements ont organisé, avec l'aide de l'Église, un vaste système de police littéraire, dans le seul but d'abroger le droit indubitable que possède chaque citoyen d'exposer ses opinions devant ses compa-

(1) Le sujet des lois sur l'usure a été traité par Bentham d'une manière si complète, que je ne puis faire mieux que de renvoyer le lecteur à ses *Letters* si remarquables. Dans Rey, *Science sociale*, t. III, pag. 64, 65, il n'y a qu'un côté de la question qui soit discuté et encore d'une manière très imparfaite. Relativement à la nécessité de l'usure pour affaiblir les désastres d'une panique commerciale, voyez Mill, *Principles of Political Economy*, t. II, pag. 185.

triotes. Dans les contrées peu nombreuses dans lesquelles ils se sont arrêtés, sans prendre ces mesures extrêmes, ils ont eu recours à d'autres moins violentes, mais tout aussi inexcusables. Car là où ils n'ont pas défendu ouvertement la libre dissémination des lumières, ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour l'entraver. Sur tous les instruments du savoir et sur tous les moyens qui servent à le répandre, tels que le papier, les livres, les journaux politiques et autres choses semblables, ils ont établi des impôts si onéreux, qu'ils pourraient à peine avoir fait pire, s'ils avaient été les champions jurés de l'ignorance du peuple. En réalité, si nous examinons ce qu'ils ont accompli, on peut dire de la manière la plus expressive qu'ils ont frappé d'impôts l'esprit humain. Ils ont soumis au péage la pensée même de l'homme. Quiconque désire communiquer ses idées aux autres, et faire ainsi ce qu'il peut pour augmenter les fonds de nos connaissances, doit d'abord verser ses contributions dans le trésor impérial. C'est là la peine qui lui est infligée pour vouloir instruire ses semblables. C'est là « la maille noire » que le gouvernement extorque à la littérature, et moyennant laquelle il accorde sa faveur et s'engage à s'abstenir de nouvelles demandes. Et ce qui rend tout ceci plus insupportable encore, c'est l'usage que l'on fait de ces exactions arrachées à tous les genres d'industrie, physique ou intellectuelle. C'est vraiment une considération terrible que de penser que les connaissances humaines doivent ainsi être entravées, et que les résultats d'un labeur honnête, d'une pensée patiente, et quelquefois d'un profond génie, doivent être diminuées, afin qu'une large portion de leurs gains insuffisants aille grossir la pompe d'une cour oiseuse et ignorante, pourvoir aux caprices de quelques individus puissants, et leur fournir

trop souvent les moyens de faire tourner contre le peuple les ressources que ce même peuple fait naître.

Tous les faits que nous avons établis relativement aux conséquences de la législation politique sur la société européenne, ne sont pas des assertions douteuses ou hypothétiques; mais ils peuvent être vérifiés par tout homme qui connaît l'histoire. En réalité, il y a quelques-uns de ces faits dont l'action se fait encore sentir en Angleterre, et dans certaines contrées, on peut les voir tous réunis et en pleine opération. Dans ce dernier cas, ils forment une masse si formidable, qu'on se demande comment, en présence de pareils obstacles, la civilisation a pu marcher en avant. Le progrès de la civilisation dans de pareilles circonstances est une preuve décisive de l'énergie extraordinaire de l'homme, et nous donne le droit de croire qu'elle marchera avec une bien plus grande rapidité, lorsque la législation entravera moins l'esprit humain. Mais il sérait absurde et contre toute raison d'attribuer à la législation une part quelconque dans le progrès, ou d'espérer n'importe quel bienfait de la part des législateurs futurs, excepté ce genre de bienfaits qui consiste à défaire l'œuvre de leurs prédécesseurs. C'est là ce que la génération présente leur demande, et, qu'on le sache bien, ce qu'une génération sollicite comme une faveur, la génération suivante l'exige comme un droit. Si ce droit est refusé obstinément, il en résulte de deux choses l'une : la nation rétrograde ou bien le peuple se soulève. Si le gouvernement reste ferme, c'est là la cruelle alternative dans laquelle les hommes sont placés; car s'ils se soumettent, ils nuisent à leur pays, et s'ils se révoltent, ils lui font un tort encore plus grand. Dans les anciennes monarchies de l'Orient, en règle générale, le peuple cédait; dans les mo-

narchies de l'Europe, le peuple résiste. De là viennent ces insurrections et ces révoltes qui occupent tant de place dans l'histoire moderne, et qui ne sont que les répétitions de cette lutte si ancienne, la lutte éternelle entre les oppresseurs et les opprimés. Il serait pourtant injuste de nier qu'il y a une contrée dans laquelle la crise fatale a été évitée avec succès depuis plusieurs générations. Dans une contrée européenne, et dans une seule, le peuple a été si fort, et le gouvernement si faible, que l'histoire de la civilisation, prise dans son ensemble, est, malgré quelques aberrations, l'histoire de concessions lentes mais constantes : des réformes qui auraient été refusées à la discussion, ont été accordées par crainte, et, grace à l'accroissement continuel de l'opinion démocratique, protection sur protection et privilége sur privilége ont été arrachées, même de notre temps ; jusqu'à ce qu'enfin les vieilles institutions, tout en conservant leurs anciens noms, aient perdu leur ancienne vigueur, sans laisser le moindre doute relativement au sort que l'avenir leur réserve. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que c'est dans cette même contrée, dans laquelle, plus que dans toute autre en Europe, les législateurs sont les exposants et les serviteurs de la volonté du peuple, que le progrès a, par cette raison, été le plus constant; il n'y a eu dans cette contrée ni anarchie ni révolution, et le monde a appris cette grande vérité que l'une des principales conditions de la prospérité d'un peuple peut être ainsi définie : son gouvernement doit avoir peu de pouvoir ; il doit l'exercer sobrement, et il ne doit en aucune façon avoir la présomption de s'ériger en juge suprême des intérêts nationaux, ou se croire autorisé à déjouer les volontés de ceux pour le bien desquels il possède la puissance qui lui est confiée.

CHAPITRE VI

Origine de l'histoire et état de la littérature historique pendant le moyen âge.

J'ai maintenant placé devant le lecteur l'examen de ces circonstances remarquables auxquelles on attribue communément le progrès de la civilisation; et j'ai prouvé que ces circonstances, loin d'être la cause de ces civilisations, n'en sont tout au plus que les effets; et que quoique la religion, la littérature et la législation modifient sans aucun doute la condition de l'humanité, l'humanité les modifie encore plus. Dans le fait, comme nous l'avons vu clairement, elles ne sont, même dans leur position la plus favorable, que des agents secondaires, parce que, quelque salutaire que puisse être leur influence apparente, elles sont elles-mêmes le produit de changements antérieurs, et leurs résultats varieront d'après les variations de la société sur laquelle elles opèrent.

C'est ainsi que, par chaque analyse successive, le champ de la présente enquête a été de plus en plus restreint, jusqu'à ce que nous ayons tout lieu de croire que la croissance de

la civilisation européenne est dû uniquement au progrès des lumières, et que le progrès des lumières dépend du nombre de vérités que l'intelligence humaine découvre et de l'étendue du rayon dans lequel elles sont répandues. A l'appui de cette proposition, je n'ai avancé jusqu'ici que les arguments généraux qui établissent une probabilité très sérieuse; probabilité qui pour devenir une certitude complète, aura besoin de faire un appel à l'histoire dans le sens plus large du mot. Ainsi, la confirmation de conclusions spéculatives par une énumération complète des faits particuliers les plus importants, telle est la tâche que je me propose d'accomplir autant que mes moyens me le permettront; j'ai exposé brièvement dans le chapitre précédent la méthode d'après laquelle je conduirai mon investigation. En outre, il m'a semblé que les principes que j'ai posés peuvent également être mis à l'épreuve par un procédé dont je n'ai pas encore parlé, mais qui se rattache intimement au sujet qui nous occupe. Ce procédé consiste à joindre à l'enquête sur les progrès de l'histoire de l'homme une autre enquête sur les progrès de l'Histoire elle-même. Par ce moyen, on jettera une vive lumière sur les mouvements de la société; car il doit toujours y avoir un rapport entre la manière dont les hommes examinent le passé et la manière dont ils examinent le présent, ces deux manières étant en réalité des forces différentes des mêmes façons habituelles de penser, et présentant par conséquent, à chaque époque, une certaine sympathie l'une pour l'autre. On trouvera d'ailleurs que cette enquête sur ce que j'appelle l'histoire de l'Histoire établira deux faits principaux d'une importance considérable. Le premier est que, pendant les trois derniers siècles, les historiens, considérés comme classe, ont montré un respect toujours croissant pour l'intel-

ligence humaine, et une aversion très grande pour ces innombrables combinaisons qui l'enchaînaient. Le second est que pendant la même période ils ont manifesté une tendance croissante à négliger des choses qui étaient autrefois considérées comme étant d'une importance souveraine, et à s'occuper plus volontiers de sujets qui se rattachent à la condition du peuple et à la propagation des lumières. Cette introduction établira ces deux faits de la manière la plus décisive; et on doit admettre que leur existence corrobore les principes que j'ai avancés. S'il est possible de prouver qu'au fur et à mesure des progrès de la société, la littérature historique s'est de plus en plus dirigée vers un point donné, il y aura une forte probabilité en faveur de la vérité de ces aperçus vers lesquels cette littérature se rapproche évidemment : dans le fait, c'est une probabilité de ce genre qui rend si importante, pour celui qui étudie une science quelconque, la connaissance de son histoire; parce qu'il y a toujours une forte présomption que lorsque les connaissances générales sont en progrès, chaque division particulière de ces connaissances, si elle est étudié par des hommes compétents, progresse également, même lorsque les résultats peuvent avoir été assez minimes pour ne pas paraître mériter l'attention. Aussi est-il très important d'observer la manière dont les historiens ont, dans les différents siècles, changé leur terrain; car nous trouverons que ces changements ont, à la longue, toujours été dans la même direction, et ne sont en réalité qu'une partie de ce vaste mouvement par lequel l'intelligence humaine a défendu, non sans grande difficulté, ses propres droits, et s'est lentement émancipée de ces préjugés invétérés qui ont si longtemps entravé son action.

En vue de ces considérations, il semble judicieux, dans

l'examen des différentes civilisations dans lesquelles ont divergé les grandes contrées de l'Europe, d'expliquer comment l'histoire a été ordinairement écrite dans chaque pays. En me servant de cette ressource, je serai guidé principalement par le désir de démontrer le rapport intime qui existe entre la condition présente du peuple et son opinion quant au passé, et, afin de ne pas perdre ce rapport de vue, je traiterai l'état de la littérature historique, non comme un sujet à part, mais comme faisant partie de l'histoire intellectuelle de chaque nation. Ce volume contiendra une revue des principaux traits caractéristiques de la civilisation française jusqu'à la grande révolution, et j'y joindrai un exposé des historiens français et des améliorations remarquables qu'ils ont introduites dans les branches qui leur appartiennent plus particulièrement dans les connaissances humaines. Le rapport que ces améliorations avaient avec l'état de la société dont elles provenaient est très frappant, et il sera examiné en détail : dans le volume suivant, je traiterai de la même manière la civilisation et la littérature historique des autres grandes nations. Cependant, il m'est venu à l'idée qu'avant de commencer l'étude de ces différents sujets, une enquête préliminaire sur l'origine de l'histoire européenne serait intéressante, en ce sens qu'elle fournirait des renseignements sur des matières qui sont peu connues, et mettrait le lecteur à même de comprendre avec quelle difficulté l'histoire est arrivée à sa condition actuelle de progrès, quelque imparfaite qu'elle soit encore. Les matériaux nécessaires pour l'étude de l'état primitif de l'Europe ont depuis longtemps disparu, mais les renseignements étendus que nous possédons relativement aux nations barbares nous seront d'une grande utilité, parce qu'il y avait

entre elles bien des choses en commun ; les opinions de l'extrême ignorance étant dans le fait partout les mêmes, excepté lorsqu'elles sont modifiées par les différences que la nature offre dans diverses contrées. Je n'hésite donc pas à me servir de l'évidence réunie par des voyageurs compétents, et à en tirer des inférences relativement à cette période de l'esprit européen sur laquelle nous n'avons aucun renseignement. De pareilles conclusions seront naturellement purement spéculatives ; mais pour les derniers dix siècles nous ne sommes nullement dans leur dépendance, car chaque grande contrée a eu ses chroniqueurs depuis le neuvième siècle, et la France en possède une succession constante depuis le sixième siècle. Je me propose de donner dans ce chapitre des spécimens de la manière dont l'histoire fut écrite ordinairement, jusqu'au seizième siècle, par les plus célèbres écrivains de l'Europe. Quant à ses progrès pendant les dix-septième et dix-huitième siècles, ils seront relatés séparément pour chaque contrée où ces progrès ont eu lieu; et comme l'histoire, antérieurement à ces progrès, n'était guère qu'un tissu d'erreurs grossières, j'examinerai d'abord les causes principales de sa corruption universelle, et j'indiquerai les moyens qui l'ont si complétement dénaturée que, pendant plusieurs siècles, l'Europe n'eut pas un seul homme qui eût étudié le passé d'une manière critique, ou qui fût capable de raconter avec fidélité les événements de son époque.

A une période très primitive dans le progrès d'un peuple, et longtemps avant qu'il ait appris l'usage des belles-lettres, il éprouve le besoin de quelque ressource qui puisse amuser ses loisirs pendant la paix et exciter son courage pendant la guerre. Ce besoin est rempli par l'invention des ballades qui forment la base de toutes les connaissances historiques,

et qui, sous une forme ou sous une autre, se trouvent parmi les tribus les plus grossières de la terre. Ces ballades sont le plus généralement chantées par des hommes dont la profession est spécialement de conserver de cette manière les traditions populaires. Dans le fait, la curiosité pour les événements du passé est si naturelle, qu'il y a peu de nations qui n'aient possédé ces bardes ou ménestrels. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, ce sont eux qui ont conservé les traditions populaires, non seulement de l'Europe (1) mais aussi de la Chine, du Thibet et de la Tartarie (2), et également de l'Inde (3), du Scinde (4), du Belochistan (5),

(1) Pour une description des anciens bardes de la Gaule, voyez Bénédictins, *Histoire littéraire de la France*, t. I, part. I, pag. 25-28. Ceux de l'Écosse sont mentionnés dans Barry, *Hist. of the Orkney Islands*, pag. 89, et pour un exemple moderne dans l'île de Col, près de Mull, voyez Ottar, *Life of Clark*, t. I, pag. 307. Quant aux bardes irlandais du septième siècle, voyez Sharon Turner, *Hist. of England*, t. III, pag. 571. La description que donne Spenser des bardes du seizième siècle (Somer, *Tracts*, t. I, pag. 590, 591) montre qu'à cette époque ils tombaient dans le mépris, et c'est ce que sir William Temple confirme pour le dix-septième siècle (*Essay on Poetry*, Temple, *Works*, t. III, pag. 431, 432). Mais ils n'ont disparu qu'au dix-huitième siècle : car M. Prior (*Life of Goldsmith*, t. I, pag. 36, 37) dit que Carolan, le dernier des anciens bardes irlandais, mourut en 1738. Sans eux un grand nombre d'événements eussent été perdus : car, même à la fin du dix-septième siècle, comme il n'y avait pas de registres en Irlande, on connaissait si peu la manière d'enregistrer les faits importants, que les parents prenaient souvent la précaution de faire inscrire les noms et l'âge des enfants sur leurs bras avec de la poudre à canon. Voyez Kirkman, *Memoirs of Charles Macklin*, in-8°, 1799, t. I, pag. 144, 145, un livre très curieux. Pour Carolan, comparez Nichol, *Illustrations of the Eighteenth Century*, t. VII, pag. 688-694.

(2) Pour ces Tooiholos, comme on les appelle, voyez Huc, *Travels in Tartary, Thibet and China*, t. I, pag. 65 67. Huc dit pag. 67 : « Ces poëtes chanteurs, qui nous rappellent les ménestrels et les rapsodistes de la Grèce, sont aussi très nombreux en Chine, mais ils ne sont probablement nulle part aussi nombreux et aussi populaires que dans le Thibet. »

(3) Pour les bardes de Deccan, voyez Wilk, *History of the South of India*, in-4°, 1810, t. I, pag. 20, 21, et *Transactions of the Bombay Society*, t. I, pag. 162. Pour ceux des autres parties de l'Inde, voyez Heber, *Journey*, t. II, pag. 453-455 ; Burne, *On the North-West Frontier of India*, *Journal of Geog. Soc.*, t. IV, pag. 110, 111 ; *Princep, Journal of Asiatic Society*, t. VIII, pag. 395 ; Forbe, *Oriental Memoirs*, t. I, pag. 376, 377, 543, et *Asiatic Researches*, t. IX, pag. 78. Ils sont mentionnés dans le plus ancien *Veda*, qui est aussi le plus ancien des livres indiens. Voyez *Rig Veda Sanhita*, t. I, pag. 158.

(4) Voyez Burton, *Sindh*, pag. 56, in-8°, 1851.

(5) Burton, *Sindh*, pag. 59.

de l'Asie occidentale (1), des îles de la mer Noire (2), de l'Égypte (3), de l'Afrique occidentale (4), de l'Amérique du nord (5), de l'Amérique du sud (6), et des îles de l'océan Pacifique (7).

Dans toutes ces contrées, les belles-lettres furent longtemps inconnues; et comme, dans ces conditions, le peuple ne peut perpétuer son histoire que par la tradition orale, il choisit naturellement la forme la plus propre à assister sa mémoire, et je crois qu'on trouvera que les premiers rudiments du savoir sont toujours dans la forme poétique, et même dans la forme rhythmique (8). Le cliquetis des sons est agréable à l'oreille des barbares et est une garantie qu'ils transmettront à leurs enfants ces traditions sans les déna-

(1) Borne, *Travels into Bokhara*, in-8°, 1834, t. II, pag. 107, 115, 116.

(2) Clarke, *Travels*, in-8°, 1816, t. II, pag. 101.

(3) Comparez Wilkinson, *Ancient Egyptians*, t. II, pag. 304, avec Bunsen, *Egypt*, t. I; pag. 96; t. II, pag. 92.

(4) Mungo Park, *Travels*, t. I, pag. 70, in-8°, 1817.

(5) Buchanan, *Sketches of the North-American Indians*, pag. 337.

(6) Prescott, *History of Peru*, t. I, pag. 31, 32, 117.

(7) Ellis, *Polynesian Researches*, t. I, pag. 85, 199, 411. Ellis, *Tour through Hawaii*, pag. 91. Comparez Cook, *Voyages*, t. V, pag. 237, avec Beechey, *Voyage to the Pacific*, t. II, pag. 106. Voyez Cheever, *Sandwich Islands*, in-8°, 1851, pag. 181.

(8) Comme preuve singulière de la négligence avec laquelle on a étudié l'histoire des nations barbares, on peut remarquer que les écrivains prétendent que la rime n'est qu'une combinaison récente, et Pinkerton lui-même, écrivant à Laing en 1799, dit : « Rhyme was not known in Europe till about the ninth century. » Pinkerton, *Literary Correspondence*, t. II, pag. 92. La vérité est que la rime était non seulement connue aux anciens Grecs et Romains, mais était employée, longtemps avant l'époque citée par Pinkerton, par les Anglo-Saxons, par les Irlandais, par les Gallois et je crois par les Bretons. Voyez Mure, *Hist. of the Literature of Greece*, t. II, pag. 113; Hallam, *Lit. of Europe*, t. I, pag. 31, Villemarqué, *Chants populaires de la Bretagne*, t. I, pag. LVIII, LIX. Comparez avec Souvestre, *les Derniers Bretons*, pag. 143; Turner, *Hist. of England*, t. III, pag. 383, 643, t. VII, pag. 324, 328, 330. La rime est aussi en usage chez les Fantees (Bowdich, *Mission to Ashantee*, pag. 358), chez les Perses (*Transac. of Bombay Soc.*, t. II, pag. 82), chez les Chinois (*Transac. of Asiatic Soc.*, t. II, pag. 407, 409; Davis, *Chinese*, t. II, pag. 269), chez les Malais (*Asiatic Researches*, t. X, pag. 176, 196), chez les Javanais (Crawfurd, *Hist. of the Indian Archipelago*, t. II, pag. 19, 20) et chez les Siamois (*Transac. of Asiatic Soc.*, t. III, pag. 299).

turer en aucune façon (1). C'est précisément cette garantie contre les erreurs qui rend plus grande la valeur de ces ballades, et au lieu de n'être considérées que comme un simple amusement, elles s'élèvent à la dignité d'autorités juridiques (2). Les allusions qu'elles contiennent sont des preuves suffisantes pour décider des priviléges de familles rivales, ou même pour fixer les limites de ces propriétés grossières, qu'une semblable société peut posséder. Aussi trouvons-nous que les narrateurs et les auteurs de profession de ces chants sont reconnus comme les juges naturels dans tous les cas de litige ; et comme ils sont souvent prêtres en même temps, et considérés comme inspirés, c'est probablement de cette manière que s'est formée la notion de l'origine divine de la poésie (3). Ces ballades varient nécessairement

(1) Cette habitude, une fois acquise, survit longtemps aux circonstances qui l'avaient rendue nécessaire. Pendant plusieurs siècles l'amour de la versification était si généralement répandu, que des ouvrages en vers étaient composés sur presque tous les sujets, même en Europe, et cette coutume, qui prouve l'empire de l'imagination, est, comme je l'ai démontré, un trait caractéristique de la grande civilisation indienne, dans laquelle l'entendement était toujours à la seconde place. Sur les premiers historiens français qui ont écrit en vers, voyez Monteil, *Histoire des divers États*, t. VI, pag. 147. Montucla (*Histoire des mathématiques*, t. I, pag. 506) parle d'un traité de mathématiques écrit au treizième siècle « en vers techniques. » Comparez les remarques de Matter (*Histoire de l'école d'Alexandrie*, t. II, pag. 179-183) sur la poésie scientifique d'Aratus et sur celle de Hygin, pag. 250. Nous trouvons également un ouvrage anglo-normand, *The Institutes of Justinian*, en vers ; Turner, *Hist. of England*, t. VIII, pag. 307, et un historien polonais écrivant « his numerous work on genealogy and heraldry mostly in rhyme. » Talvi, *Language and Literature of the Slavic Nations*, in-8°, 1850, pag. 246. Comparez *Origines du droit français*, dans les œuvres de Michelet, t. II, pag. 310.

(2) M. Ellis, missionnaire dans les îles de la mer du Sud, dit que les habitants « their traditionary ballads were a kind of standard, or classical authority, to which they referred for the purpose of determining any disputed fact in their history. » Et quand un doute s'élevait « as they had no records to which they could at such times refer, they could only oppose one oral tradition to another ; which unavoidably involved the parties in protracted, and often obstinate debates. » Ellis, *Polynesian Researches*, t. I, pag. 202, 203. Comparez Elphinstone, *Hist. of India*, pag. 66 ; Laing, *Heimskringla*, in-8°, 1844, t. I, pag. 30, 31 ; Twell, *Life of Pocock*, édit. 1816, pag. 143.

(3) L'inspiration de la poésie est quelquefois expliquée par sa spontanéité (Cousin, *His-*

selon les coutumes et les tempéraments des différentes nations, et selon le climat du pays dans lequel elles prennent naissance. Dans le Sud, elles revêtent des formes passionnées et voluptueuses ; dans le Nord, elles se font remarquer par leur caractère tragique et guerrier (1). Mais malgré ces diversités, toutes ces productions ont un trait commun. Elles ne sont pas seulement basées sur la vérité, mais, en faisant la part du coloris poétique, elles sont toutes strictement vraies. Il n'est pas probable que des hommes qui répètent sans cesse des ballades qu'ils entendent constamment, et qui s'adressent aux chanteurs autorisés de ces ballades pour juger en dernier ressort toutes les questions en litige, se trompent sur des choses dont la véracité a pour eux un intérêt si vif (2).

C'est là la phase la plus primitive et la plus simple de toutes celles à travers lesquelles l'histoire est obligée de passer. Mais avec le temps, à moins de circonstances défa-

toire de la philosophie, 11e série, t. I, pag. 135, 136), et il est certain que l'une des causes du respect porté aux poëtes de talent est la nécessité qu'ils semblent éprouver de répandre leurs pensées sans égard pour leurs propres désirs. Je crois néanmoins qu'on trouvera que la notion de l'origine divine de la poésie est plus générale dans les sociétés dans lesquelles les bardes avaient le monopole des connaissances et étaient à la fois prêtres et historiens. Voyez une note dans Malcolm, *Hist. of Persia*, t. I, pag. 90, avec Mure, *Hist. of the Lit. of Greece*, t. I, pag. 118 ; t. II, pag. 228 ; Petrie, *Ecclesiastical Architecture of Ireland*. Dublin, 1845, pag. 354 ; Mallet, *Northern Antiquities*, pag. 234-236 ; Wheaton, *Hist. of the Northmen*, pag. 50, 51 : Wright, *Biog. Brit. Lit.*, t. I, pag. 3 ; Warton, *Hist. of English Poetry*, 1840, t. I, pag. xxvi, xl ; Grote, *Hist. of Greece*, t. II, pag. 182, 1re édit. ; Villemarqué, *Chants populaires de la Bretagne*, 1846, t. I, pag. v, vi ; Thirlwall, *Hist. of Greece*, t. I, pag. 229 ; *Origines du droit*, Michelet, *Œuvres*, t. II, pag. 372.

(1) Villemarqué, *Chants populaires*, t. I, pag. lx.

(2) Relativement à la fidélité des anciennes ballades, que quelques écrivains ont attaquée sans raison, et parmi eux sir Walter Scott, voyez Villemarqué, *Chants populaires*, t. I, pag. xxv-xxxi, et Talvi, *Slavic Nations*, pag. 150. Pour la ténacité de la tradition orale, comparez Niebuhr, *History of Rome*, 1847, t. I. pag. 230, avec Laing, *Denmark*, pag. 197, 198, 350 ; Wheaton, *History of the Northmen*, pag. 38, 39, 57-59. Mariner, *Account of the Tonga Islands*, t. I, pag. 156 ; t. II, pag. 217, et Catlin, *North American Indians*, t. I, pag. 126.

vorables, la société progresse, et, au milieu d'autres changements, il y en a un surtout d'une grande importance : je veux dire l'introduction de l'art d'écrire qui, avant que quelques générations se soient succédé, doit amener un changement complet dans le caractère des traditions nationales. On n'a jamais, je crois, démontré de quelle manière cela se passe, et ce ne sera pas sans intérêt qu'on en suivra les détails. La première et peut-être la plus évidente considération est que l'introduction de l'art d'écrire donne de la stabilité aux connaissances nationales, et diminue ainsi l'utilité de l'information orale qui doit contenir toutes les connaissances d'un peuple illettré. Aussi, à mesure qu'une contrée progresse, l'influence de la tradition s'affaiblit, et les traditions elles-mêmes deviennent moins dignes de confiance (1). En outre, les conservateurs de ces traditions perdent, dans cette phase de la société, une grande partie de leur première réputation. Chez un peuple complétement illettré, les chanteurs de ballades sont, ainsi que nous l'avons déjà vu, les seuls dépositaires de ces faits historiques sur lesquels reposent la célébrité, et souvent les propriétés de ses chefs. Mais lorsque cette même nation vient à connaître l'art d'écrire, elle est moins disposée à confier ces choses importantes à la mémoire de chanteurs ambulants, et elle se sert de cet art nouveau pour les conserver sous une forme fixe et matérielle. Du moment que cela a lieu, l'importance de ceux qui chantent les traditions nationales diminue d'une manière sensible. Ils deviennent peu à peu une classe inférieure qui, ayant perdu son ancienne réputation, n'est plus

(1) Platon remarque dans *Phædrus*, cap. cxxxv (*Platonis Opera*, t. I, pag. 487, édit. Bekker. Londres, 1826) que l'invention des lettres affaiblissait la memoire; mais il pousse l'argument trop loin.

composée de ces hommes supérieurs dont les talents avaient jadis causé sa célébrité (1). Ainsi, nous voyons que sans les lettres il ne peut y avoir aucun savoir de quelque importance, et qu'il est néanmoins vrai que leur introduction est nuisible aux traditions historiques de deux façons distinctes : d'abord en affaiblissant la valeur de ces traditions, et ensuite en diminuant l'importance, comme classe, des hommes dont la profession est de les conserver.

Mais ce n'est pas encore tout. Non seulement l'art d'écrire diminue le nombre des vérités traditionnelles, mais il encourage d'une manière directe la propagation des mensonges. Ceci a lieu par ce que l'on pourrait appeler un principe d'accumulation auquel tous les systèmes de croyance ont dû beaucoup. Dans l'antiquité, par exemple, le nom d'Hercule fut donné à plusieurs de ces grands voleurs publics qui étaient les fléaux de l'humanité, et qui étaient certains, après leur mort, d'être adorés comme des héros, si le succès de leurs crimes avait égalé leur énormité (2). On ne sait pas au juste l'origine de ce nom; mais il est probable qu'il fut donné d'abord à un seul homme, et qu'ensuite il fut accordé à ceux qui lui ressemblaient sous le rapport de leurs exploits (3). Cette manière d'étendre l'emploi d'un seul nom est naturelle à un peuple barbare (4), et ne causerait aucune

(1) Cette décadence inévitable de l'habileté des bardes est remarquée, mais selon moi à un point de vue faux, dans Mure, *Literature of Greece*, t. II, pag. 230.

(2) Varron cite quarante-quatre de ces vagabonds qui tous étaient appelés *Hercule* Voyez un savant article dans Smith, *Biog. and Mythology*, t. II, pag. 401, in-8°, 1846. Voyez aussi Mackay, *Religions Development of the Greeks and Hebrews*, t. II, pag. 71-79; Matter, *History of Gnosticism*, t. I, pag. 257, et Thirlwall, *Hist. of Greece*, t. I, pag. 130, 257.

(3) Ceci semble être l'opinion de Frederick Schlegel. Schlegel, *Lectures on the History of Literature*. Édinb., 1818, t. I, pag. 260.

(4) L'habitude de généraliser les noms précède cette condition sociale plus avancée dans laquelle on généralise les phénomènes. Si cette proposition est universellement vraie,

confusion, si les traditions du pays restaient locales et séparées. Mais aussitôt que ces traditions furent fixées par un langage écrit, ceux qui les réunissaient, trompés par la ressemblance du nom, rassemblèrent les faits épars, et, attribuant à un seul homme la réunion de tous ces exploits, firent tomber l'histoire au niveau d'une mythologie miraculeuse (1). C'est de cette manière que, peu après l'introduction des lettres dans le nord de l'Europe, Saxo Grammaticus composa la vie du célèbre Ragnar Lodbrok. Soit par accident, soit par préméditation, ce grand guerrier de la Scandinavie, qui avait fait trembler l'Angleterre, avait reçu le même nom qu'un autre Ragnar, qui était prince du Jutland environ un siècle avant lui. Cette coïncidence n'eût certainement causé aucune confusion, aussi longtemps que chaque district conservait un récit distinct et indépendant du Ragnar qui lui appartenait. Mais, possédant la ressource de l'écriture, on pouvait consolider les différentes séries d'événements, et, pour ainsi dire, fondre deux vérités en une erreur. Et c'est ce qui eut lieu en réalité. Le crédule Saxo réunit les différents exploits des deux Ragnar, et, attribuant le tout à son héros favori, il enveloppa de ténèbres une des parties les plus intéressantes de l'histoire primitive de l'Europe (2).

ce que je crois, elle jetera quelque lumière sur l'histoire des disputes entre les nominalistes et les réalistes.

(1) On peut se faire une idée de la fertilité de cette source d'erreurs par ce fait qu'il y a eu Egypte cinquante-trois cités portant le même nom: « L'auteur du *Kamous* nous apprend qu'il y a eu Égypte cinquante-trois villes du nom de Schobra; en effet, j'ai retrouvé tous ces noms dans les deux dénombrements déjà cités. » Quatremère, *Recherches sur la langue et la littérature de l'Egypte*, pag. 199.

(2) Pour cette confusion relativement à Ragnar Lodbrok, voyez Geiger, *History of Sweden*, part. I, pag. 13, 14; Lappenberg, *Anglo-Saxon Kings*, t. II, pag. 31; Wheaton, *Hist. of the Northmen*, pag. 150; Mallet, *Northern Antiquities*, pag. 383; Crichton, *Scandinavia*, t. I, pag. 116.

Les annales du Nord fournissent un autre exemple très curieux de cette source d'erreurs. Une tribu de Finnois, appelés Quæns, occupait une portion considérable de la côte orientale du golfe de Bothnie. Leur contrée était connue sous le nom de *Quænland;* et ce nom donna naissance à la croyance qu'il y avait une nation d'Amazones au nord de la Baltique. Il eût été facile aux connaissances locales de corriger cette erreur, mais, grâce à l'écriture, cette rumeur devint bientôt un fait établi ; et l'existence d'une telle nation est positivement affirmée dans plusieurs histoires primitives de l'Europe (1). Encore un exemple : Abo, l'ancienne capitale de la Finlande, s'appelait Turku, ce qui, dans la langue suédoise, veut dire *place du marché*. Adam de Brême, ayant occasion de traiter le sujet des contrées voisines de la Baltique (2), fut si bien trompé par le mot Turku, que ce célèbre historien affirme à ses lecteurs qu'il y a des Turcs en Finlande (3). On pourrait ajouter bien d'autres exemples pour montrer combien de simples noms ont induit en erreur les premiers historiens, et comment ils ont donné naissance à des récits complétement faux, qui auraient pu être facilement rectifiés sur les lieux ; mais qui, grâce à l'art de l'écriture,

(1) Prichard, *Physical History of Mankind*, t. III, pag, 273. Les Norvégiens donnent encore aux Finlandais le nom de *Quæner*. Voyez Dillon, *Lapland and Iceland*, t. II, pag. 221. La rivière Amazone dans l'Amérique du Sud doit son nom à une fable du même genre. Henderson, *Hist. of Brazil*, pag. 453 ; Southey, *Hist. of Brazil*, t. I, pag. 112 ; M'Culloch, *Researches concerning America*, pag. 407, 408, et *Journal of Geog. Soc.*, t. XV, pag. 65.

(2) Sharon Turner (*Hist. of England*, t. IV, pag. 30) l'appelle « le Strabon de la Baltique, » et c'est à lui que presque tous les géographes du moyen âge ont emprunté leurs renseignements sur le Nord.

(3) « It was called in Finnish *Turku*, from the Swedish word *torg*, which signifies a market-place. The sound of this name misled Adam of Bremen into the belief that there were Turks in Finland. » Cooley, *Hist of Maritime and Inland Discovery*. Lond., 1830, t. I, pag. 211.

furent portés jusque dans les pays éloignés, et ne purent de cette façon être contredits. Nous en citerons encore un exemple, parce qu'il se rapporte à l'histoire d'Angleterre. Richard I[er], le plus barbare des princes Anglais, était connu de ses contemporains sous le titre du Lion ; un nom qui lui avait été donné à cause de son intrépidité et de la férocité de son caractère (1). Ainsi, on disait qu'il avait le cœur d'un lion ; et le titre « Cœur de Lion » non seulement s'attacha pour toujours à son nom, mais donna naissance à un conte répété par un grand nombre d'écrivains, d'après lequel il aurait tué un lion en combat singulier (2). Le nom donna naissance au conte ; le conte confirma le nom ; et une autre fiction se trouva ainsi ajoutée à cette longue série de mensonges qui formaient presque entièrement le budget historique pendant le moyen âge.

La corruption de l'histoire, causée naturellement par la simple introduction des lettres, fut, en Europe, assistée par une autre cause. A l'art de l'écriture se joignait, dans la plupart des cas, l'enseignement du christianisme, et la religion nouvelle non seulement détruisait un grand nombre des traditions païennes, mais encore altérait les autres, en les amalgamant aux légendes monastiques. Il serait curieux

(1) Le chroniqueur de sa croisade dit qu'on l'appelait Lion, parce qu'il ne pardonnait jamais une offense : « Nihil injoriarum reliquit multom; unde et nous (c'est à dire le roi de France) dictus est Agnus a Griffonibus, alter Leonis nomen accepit. » *Chronicon Ricardi Divinensis de Rebus gestis Ricardi primi*, édit. Stevenson. Lond., 1838, pag. 18. Quelques-uns des rois égyptiens reçurent le surnom de Lion « from their heroic exploits. » Vyse, *On the Pyramids*, t. III, pag. 116.

(2) Voyez la savante préface de Price dans Warton, *History of English Poetry*, t. I, pag. 21, et sur l'histoire semblable de Henri le Lion, voyez Maury, *Légendes du moyen âge*, pag. 160. Comparez le récit de la lutte du duc Godfrey avec un ours dans Matthæi Paris., *Historia Major*, pag. 29. Lond., 1684, folios. Je ne serais pas surpris si l'histoire d'Alexandre et du lion (Thirlwall, *History of Greece*, t. VI, pag. 305) était également une fable.

de rechercher jusqu'où cela a été, mais un exemple ou deux suffiront probablement pour satisfaire la majorité des lecteurs.

Nous avous peu de renseiguements positifs sur la coudition primitive des grandes nations septentrionales ; mais plusieurs des chants dans lesquels les poètes scandinaves racontaient les exploits de leurs ancêtres ou de leurs contemporains sont arrivés jusqu'à nous, et, malgré leur corruption subséquente, les juges les plus compétents reconnaissent que ces chants renferment de véritables événements historiques. Mais au neuvième et au dixième siècles, les missionnaires chrétiens traversèrent et apportèrent leur religion parmi les habitants de l'Europe septentrionale (1). A peine cela avait été accompli, que les sources historiques commencèrent à être empoisonnées. A la fin du onzième siècle, Sæmund Sigfussen, un prêtre chrétien, réunit les histoires populaires et non encore écrites de Nord, dans ce qu'on appelle l'Ancien Edda, et il se contenta d'ajouter à sa compilation une hymne chrétienne en guise de correctif (2). Cent ans plus tard, on fit une nouvelle collection des histoires indigènes; mais le priucipe dout j'ai fait mention ayant eu plus de temps pour faire sou effet, le résultat se

(1) Le premier missionnaire fut Ebbo, vers l'année 822. Il fut suivi par Anochar, qui plus tard pénétra jusqu'en Suède. Cependant les progrès fnreut leuts, et ce ne fut que vers la seconde moitié du onsième siècle que le christianisme s'établit sérieusemeut daus le Nord. Voyez Neander, *Hist. of the Church*, t. V, pag. 373, 374, 379, 380, 400 402. Mosheim, *Eccles. Hist.*, t. I, pag. 188, 215, 216; Barry, *Hist. of the Orkney Islands*, pag. 125. On suppose géuéralemeot qu'il y avait en Irlaude quelques Danois chrétiens sous le règue de Ivar Ier, mais c'est uue erreur qui fnt commise par Ledwich; il s'était basé sur une monnaie qui, en réalité, appartenait au règne d'Ivar II. Patric, *Ecclesiastical Architecture of Ireland*, pag. 225, et Ledwich, *Antiquities of Ireland*, pag. 159.

(2) M. Wheatou (*History of Northmen*, pag 60) dit qne Sœmund « merely added oue, soug of his owu compositiou, of a moral aud Christian religious tendency; so has thereby to consecrate aud leaven, as is were, the whole mass of Pagauism. »

montra plus clairement. Dans cette seconde collection, qui est connue sous le titre de Nouvel Edda, il y a un agréable mélange de fables grecques, juives et chrétiennes, et, pour la première fois, dans les annales scandinaviennes, nous rencontrons, largement répandue, la fiction d'une descendance troyenne (1).

Si, pour mieux prouver ce principe, nous nous tournons vers d'autres parties du monde, nous trouvons une série de faits qui le confirment complétement. Nous trouvons que dans les contrées où il n'y a eu aucun changement de religion, l'histoire est plus continue et plus digne de confiance que dans celles où un changement de religion a pris place. Dans l'Inde, le brahmanisme, qui règne encore en souverain, fut établi à une période si primitive, que son origine se perd dans l'antiquité la plus reculée (2). Il en résulte que les annales n'ont jamais été corrompues par aucune superstition nouvelle, et les Hindous possèdent des traditions historiques plus anciennes qu'aucun autre peuple asiatique (3). Il en est de même pour les Chinois qui, pour plus de deux mille ans,

(1) Wheaton (*History of the Northmen*, pag. 89, 90; Mallet, *Northern Antiquities*, pag. 377, 378, 485; Schlegel, *Lectures on the History of Literature*, t. 1, pag. 265. Ces interpolations sont en réalité si nombreuses, que les premiers antiquaires allemands ont cru que l'Edda était une fabrication des moines du Nord, un paradoxe qui fut, il y a plus de quarante ans, réfuté par Müller. Note dans Wheaton, pag. 61. Comparez Palgrave, *English Commonwealth, Anglo-Saxon period*, t. 1, pag. 135.

(2) Ainsi que cela est prouvé par les déclarations opposées des meilleurs orientalistes, chacun d'eux ayant quelque hypothese favorite sur l'origine de ce culte. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'existe aucune description de l'Inde sous le brahmanisme, et il sera impossible de comprendre son histoire jusqu'à ce qu'on trouve le moyen de mieux généraliser les lois qui gouvernent le progrès des opinions religieuses.

(3) Le docteur Prichard (*Physical History of Mankind*, t. IV, pag. 101-105) pense que les Hindous ont une histoire qui remonte à l'année 1391 avant J.-C. — Comparez *Works of Sir W. Jones*, t. 1, pag. 311, 312. M. Wilson dit que les généalogies des Puranas sont elles-mêmes « in all probability much more authentic than has been sometimes supposed. » Wilson, note dans Mill, *Hist. of India*, t. 1, pag. 161, 162. Voyez aussi sa préface dans le *Vishnu Purana*, pag. LXV, et *Asiatic Researches*, t. V, pag. 244.

ont conservé la religion de Fo, une forme particulière du Buddhisme (1). En Chine, par conséquent, bien que la civilisation n'ait jamais été égale à celle de l'Inde, il y a une histoire, qui n'est certainement pas aussi ancienne que les indigènes voudraient nous le faire croire, mais remontant à plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, et qui est descendue jusqu'à nos jours sans aucune interruption (2).

Les Perses, au contraire, dont le développement intellectuel était certainement supérieur à celui des Chinois, ne possèdent pourtant aucune information authentique relativement aux transactions primitives de leur ancienne monarchie (3). La seule raison que j'en puisse trouver c'est que la Perse, peu après la promulgation du Koran, fut conquise par les mahométans qui renversèrent complétement la religion Parsee, et interrompirent ainsi la chaine des traditions nationales (4). C'est pour cela que, laissant de côté les

(1) *Journal of Asiatic Society*, t. VI, pag. 251; Herder, *Ideen zur Geschichte*, t. IV, pag. 70; *Works of Sir W. Jones*, t. I, pag. 104. Je vois dans une note dans Erman, *Siberia*, t. II, pag. 306, qu'un des missionnaires avance gravement l'opinion «que le buddhisme prend son origine dans les erreurs des manichéens et n'est par conséquent qu'une imitation du christianisme.

(2) M. Bunsen dit que les Chinois ont «a regular chronology extending back 3000 years B. C.» Bunsen, *Egypt*, t. I, p. 240. Voyez aussi Humboldt, *Cosmos*, t. II, p. 473; t. IV, p. 455; Renouard, *Histoire de la médecine*, pag. 47, 48, et les assertions de Klaproth et Rémusat dans Prichard, *Physical History*, t. IV, pag. 476, 477. L'exactitude remarquable des annales chinoises est quelquefois attribuée à leur connaissance de l'imprimerie, qu'ils prétendent avoir employée depuis l'an 1100 avant J.-C. Meidinger, *Essay*, *Journal of Statistical Society*, t. III, pag. 163. Mais la vérité est que l'imprimerie ne fut connue en Chine que vers le neuvième ou le dixième siècle de l'ère chrétienne, et que les caractères mobiles n'y furent inventés que vers 1041. Humboldt, *Cosmos*, t. II, pag. 623; *Transactions of Asiatic Society*, t. I, pag. 7; *Journal asiatique*, t. I, pag. 137. Paris, 1822; Davis, *Chinese*, t. I, pag. 174, 178; t. III, pag. 1.

(3) «From the death of Alexander (323 B. C.) to the reign of Ardeshir Babegan (Artaxerxes), the founder of the Sassanian dynasty (200 A. D.), a period of more than five centuries, is almost a blank in the Persian history.» Troyer, *Preliminary Discourse to the Dabistan*, in-8°, 1843, t. I, pag. LV, LVI. Voyez aussi Erskine, *On the Zend-Avesto*, dans *Transac. of Soc. of Bombay*, t. II, pag. 303-305; Malcolm, *Hist. of Persia*, t. I, pag. 68.

(4) Relativement à l'antagonisme entre le mahométisme et l'ancienne histoire perse,

mythes du Zend Avesta, nous n'avons aucune autorité indigène de quelque valeur pour l'histoire de la Perse, jusqu'à l'apparition, au onzième siècle, du Shah-Nameh, dans lequel cependant Ferdousi a mêlé les récits miraculeux des deux religions qui ont successivement régné sur son pays (1). Il en résulte que, sans les découvertes de monuments, d'inscriptions et de monnaies qui ont été faites, nous serions forcés de nous en rapporter aux détails insuffisants et peu corrects des écrivains grecs, pour connaître l'histoire d'une des plus importantes monarchies de l'Asie (2).

Même parmi les nations barbares, nous retrouvons les mêmes principes. La race malayo-polynésienne est bien connue des ethnographes comme couvrant une immense série d'îles qui s'étendent depuis Madagascar jusqu'à deux mille milles sur la côte occidentale de l'Amérique (3). La

voyez une note dans Grote, *Hist. of Greece*, t. I, pag. 623. Aujourd'hui même, ou en tout cas pendant ce siècle, la meilleure éducation consistait à apprendre les éléments de la grammaire arabe, « logic, jurisprudence, the traditions of their prophet, and the commentaries on the Koran. » Vans Kennedy, *On Persian Literature*, *Transactions of Bombay Society*, t. II, pag. 62.

(1) Pour le shah Nameh, voyez *Works of Sir W. Jones*, t. IV, pag. 544, 545; t. V, pag. 594; Mill, *History of India*, t. II, pag. 64, 65; *Journal of Asiatic Society*, t. IV, pag. 225, et Rawlinson, *On the Suscriptions of Assyria and Babylonia*, *Journal of Asiatic Society*, t. XII, pag. 446.

(2) Quant à l'ignorance des Grecs relativement à l'histoire de Perse, voyez Vans Kennedy, dans *Transactions of Society of Bombay*, t. II, pag. 119, 127-129, 136. Voyes aussi, pour la chronologie persane, Grote, *Hist. of Greece*, t. I, pag. 496; t. IX, pag. 3; t. X, pag. 405, et Donaldson, *New Cratylus*, 1839, pag. 87. Relativement aux histoires absurdes que les Grecs racontent sur Achœmenes, compares Malcolm, *History of Persio*, t. I, pag. 18, avec Heeren, *Asiatic Nations*, t. I, pag. 243. Hérodote lui-même n'est pas une autorité compétente pour la Perse, ainsi que l'a depuis longtemps remarqué sir W. Jones dans sa préface de *Nader Shah* (Jones, *Works*, t. V, pag. 540). Voyes aussi Mure, *History of the Literature of Ancient Greece*, t. IV, pag. 338, in-8°, 1853.

(3) C'est à dire jusqu'à l'île Easter, qui paraît être son extrême limite (Prichard, *Phys. Hist.*, t. V, pag. 6), et dont on trouve une excellente description dans Beechey, *Voyage to the Pacific*, t. I, pag. 43-58. La langue de l'île Easter est la langue malayo-polynésienne, et cette circonstance est connue depuis longtemps, car elle fut comprise par un indigène de

religion de ces peuples si largement épars était d'abord le polythéisme, dont les formes les plus pures ont été longtemps conservées dans les iles Philippes (1). Mais au quinzième siècle, un grand nombre des nations polynésiennes se convertirent au mahométisme (2), et cette conversion fut suivie de résultats précisément semblables à ceux que nous avons observés dans d'autres contrées. La religion nouvelle, en changeant le cours des idées admises par ces peuples, corrompit la pureté de l'histoire nationale. Parmi les îles de l'archipel indien, Java fut celle qui atteignit la plus haute civilisation (3). Cependant les Javanais ont non seulement perdu leurs traditions historiques, mais même dans les listes de leurs rois qui existent encore, sont intercalés les noms de

l'île de la Société qui accompagnait Cook (Cook, *Voyages*, t. III, pag. 294, 308, et Prichard, t. V, pag. 147. Comparez Marsden, *History of Sumatra*, pag. 164). Les ethnographes n'ont pas, en règle générale, fait assez de cas de ce grand navigateur qui fut le premier à observer la ressemblance entre les différents langages de la Polynésie propre. Cook, *Voyages*, t. II, pag. 60, 61 ; t. III, pag. 230, 280, 290 ; t. IV, pag. 305 ; t. VI, pag. 230 ; t. VII, pag. 145. Relativement à Madagascar, qui est la limite occidentale de cette grande race, voyez *Asiatic Researches*, t. IV, pag. 222 : *Reports on Ethnology by British Association for* 1847, pag. 154, 246, 250, et Ellis, *Hist. of Madagascar*, t. I, pag. 133.

(1) Qui sont également le siege de la langue tagala qui, selon Humboldt, est la forme la plus parfaite du malayo-polynésien. Prichard, *Physical History*, t. V, pag. 36, 51, 52.

(2) Marsden, *History of Sumatra*, pag. 281. De Thou (*Histoire universelle*, t. XIII, pag. 59) suppose que les Javanais ne devinrent mahométans qu'à une époque avancée du XVIe siècle ; mais on sait maintenant que leur conversion eut lieu au moins cent ans plus tôt, l'ancienne religion étant définitivement abolie en 1478. Voyez Crawford, *History of the Indian Archipelago*, t. II, pag. 312 ; Low, *Sarawak*, pag 96, et Raffle, *History of Java*, t. I, pag. 309, 349. t. II, pag. 1, 66, 254. Les doctrines de Mahomet se répandirent rapidement, et les pèlerins malais ont la réputation, dans les temps modernes, d'être les plus scrupuleux en religion de tous ceux qui vont au Hadj. Burckhardt, *Arabia*, t II, pag. 96, 97.

(3) La civilisation javanaise est examinée avec le plus grand soin par Guillaume Humboldt dans son célèbre ouvrage *Ueber die Kawi Sprache*. Berlin, 1836. D'après l'évidence fournie par quelques anciens manuscrits chinois qui ont été récemment publiés, il y a lieu de supposer que les colonies indiennes s'établirent à Java dans le premier siècle après Jésus Christ Voyez Wilson, *On the Foe Kue Ki*, *Journal of Asiatic Society*, t. V, pag. 137. Comparez t. VI, pag. 320.

saints mahométans (1). Nous trouvons, d'un autre côté, que dans l'île voisine de Bali, où l'ancienne religion est encore conservée (2), le peuple se rappelle et conserve avec soin les légendes de Java (3).

Il serait inutile de s'étendre plus longtemps sur l'évidence relative à la manière dont, chez un peuple d'une civilisation imparfaite, l'établissement d'une nouvelle religion affecte toujours la fidélité de son histoire primitive. Tout ce qu'il faut observer, c'est que les prêtres chrétiens ont rendu obscures de la même manière les annales de tous les peuples européens qu'ils ont convertis, et qu'ils ont détruit ou corrompu les traditions des Gaulois (4), des Gallois, des Irlandais (5), des Anglo-Saxons (6), des nations slaves (7), des Finois (8), et même des Islandais (9).

(1) Crawford, *Hist. of the Indian Archipelago*, t. II, pag. 297, et pour la fidélité avec laquelle on conservait les dates dans l'île de Célèbe « before the introduction of mahomedanism, » voyez t. I, pag. 306. Voyez aussi Kemble, *Saxons in England*, t. I, pag. 27, 355.

(2) *Asiatic Researches*, t. X, pag. 191 ; t. XIII, pag. 128. Dans l'appendix à Raffle, *Hist. of Java*, t. II, pag. CXLII, il est dit que « in Bali, not more than one on two hundred, if so many, are Mahomedans. » Voyez aussi pag. 65 et t. I, pag. 530.

(3) Les Javanais semblent n'avoir aucun autre moyen de connaître les vieilles traditions Kawi que de les apprendre des indigènes de Bali. Voyez la note à un *Essai sur l'île de Bali*, dans *Asiatic Researches*, t. XIII, pag. 162 Calcutta, 1820, in-4°. Sir Stamford Raffles (*History of Java*, t. I, pag. 400) dit : « It is chiefly to Bali that we must look for illustrations of the ancient state of the Javans. » Voyez aussi pag 414.

(4) Villemarqué, *Chants populaires de la Bretagne*. Paris, 1846, t. I, pag. XVIII, XIX.

(5) Le docteur Prichard, dans son excellent ouvrage (*Physical Hist. of Mankind*, t. III, pag. 184, in-8°, 1841), remarque le tort qui a été fait aux traditions transmises par les bardes gallois et irlandais. Voyez aussi Warton, *Hist. of English Poetry*, t. I, pag. XXXVII.

(6) Wright, *Biog. Brit. Lit.*, t. I, pag. 7, et aussi pag. 13, 14. Comparez Kemble, *Saxons in England*, t. I, pag. 331.

(7) Talvi, *Language and the Literature of the Slavic Nations*, in-8°, 1850, pp. 201, 216.

(8) Les chroniqueurs monastiques négligèrent les traditions finnoises et leur préférèrent les inventions de Saxo et de Johannes Magnus. Prichard, *Physical History*, t. III, pag. 284, 285.

(9) Pour un exemple des changements faits par les moines dans les anciennes traditions irlandaises, voyez le savant ouvrage de M. Keightley, *Fairy Mythology*, in-8°, 1850, pag. 159.

De plus, il y a eu d'autres circonstances qui tendaient vers la même direction. Par suite d'événements que j'expliquerai plus loin, la littérature de l'Europe, peu de temps avant la dissolution complète de l'empire romain, se trouva entièrement entre les mains des prêtres qui furent longtemps vénérés comme les seuls instructeurs de l'humanité. Pendant plusieurs siècles, il fut très rare de voir un laïque sachant lire ou écrire, et à plus forte raison un laïque capable de composer un ouvrage. La littérature, étant ainsi le monopole d'une seule classe, prit nécessairement les singularités naturelles à ses nouveaux maîtres (1). Et comme le clergé, pris dans son ensemble, a toujours considéré que son devoir était d'imposer la croyance, plutôt que d'encourager l'investigation, il n'est pas étonnant qu'il ait montré dans ses écrits l'esprit qui ressort des habitudes de sa profession. Aussi, comme je l'ai déjà observé, la littérature, pendant plusieurs siècles, au lieu d'être utile à la société, lui fut nuisible en donnant un nouvel essort à la crédulité, et en arrêtant ainsi le progrès des lumières. Dans le fait, l'aptitude au mensonge devint si grande, que les hommes étaient prêts à croire tout ce qu'on pouvait leur dire, même les choses les plus absurdes. Les historiens de présages, de prodiges, d'apparitions, d'augures sinistres, d'apparences monstrueuses dans le ciel, en un mot les absurdités les plus incohérentes et les plus insensées, passaient de bouche en bouche, de livre en livre, avec autant de zèle que s'il s'était agi des trésors les

(1) Le révérend M. Dowling, qui regrette beaucoup cette heureuse époque, dit : « Writers were almost universally ecclesiastics. Literature was scarcely any thing but a religious exercise; for every thing that was studied, was studied with a reference to religion. The men, therefore, who wrote history, wrote ecclesiastical history. » Dowling, *Introduction to the Critical Study of Ecclesiastical History*, in-8°, 1838, pag. 56.

plus précieux de la sagesse humaine (1). La preuve la plus décisive de l'énergie prodigieuse de l'homme, c'est que l'Europe soit sortie d'une situation pareille, car il est impossible de concevoir un état social plus défavorable aux progrès humains. Mais il est évident que, jusqu'à l'émancipation complète de l'Europe, la crédulité et le relâchement de la pensée étaient universels, rendaient les hommes incapables d'investigation, et leur enlevaient toute possibilité de se livrer avec succès à l'étude du passé, ou même d'enregistrer avec fidélité ce qui se passait autour d'eux (2).

Si nous revenons maintenant aux faits que nous venons de citer, nous pouvons dire que, en laissant de côté plusieurs circonstances d'un ordre complétement inférieur, trois causes principales amenèrent la corruption de l'histoire de l'Europe au moyen âge. La première cause était l'introduction soudaine de l'art d'écrire et la fusion qui s'ensuivit des diverses traditions locales qui, séparées, étaient correctes, mais qui, réunies, devinrent fausses. La seconde cause était le changement de religion qui agit de deux manières, en produisant non seulement une interruption dans les anciennes tradi-

(1) Par exemple un célèbre historien, qui écrivait à la fin du XII[e] siècle, dit en parlant du règne de William Rufus : « Ejusdem regis tempore, ut ex parte supradictum est, in sole, luna, et stellis multa signa visa sunt, mare quoque littus persæpe egrediebatur, et homines et animalia submersit, villas et domus quamplures subvertit. In pago qui Barukeshire nominatur, ante occisionem regis sanguis de fonte tribus septimanis emanavit. Multis etiam Normannis diabolus in horribili specie se frequenter in silvis ostendens, plura cum eis de rege et Ranulfo, et quibusdam aliis locutus est. Nec mirum, nam illorum tempore fere omnis legum siluit justitia, causisque justitiæ subpositis, sola in principibus imperabat pecunia. » Rog. de Hoveden, *Annal. in Scriptores post Bedam*, pag. 268, et aussi pag. 356-358. Comparez Matthæi Westmonast., *Flores Historiarum*, part. I, pag. 266, 289; part. II, pag. 298.

(2) Même les descriptions d'objets naturels données par les historiens du moyen âge portent la marque de cette insouciance. Voyez quelques excellentes remarques du docteur Arnold sur Bede, *Account of the Solent Sea* (Arnold, *Lectures on Modern History*, pag. 102, 103).

tions, mais aussi une interpolation de ces traditions. Et la troisième cause, probablement la plus puissante de toutes, c'est que l'histoire devint le monopole d'une classe d'hommes qui, par les habitudes de leur profession, croyaient rapidement, et qui, en outre, avaient un intérêt à donner un plus grand essor à la crédulité générale, parce que c'était la base sur laquelle était construit l'édifice de leur propre autorité.

Par l'opération de ces causes, l'histoire de l'Europe arriva à un degré de corruption dont nous ne trouvons d'exemple à aucune autre période. A proprement parler, il n'y avait pas d'histoire, et c'était là le moindre inconvénient; mais malheureusement, non contents de l'absence de la vérité, les hommes la remplacèrent en inventant le mensonge. Au milieu d'exemples innombrables, il y a un genre d'inventions digne d'être remarqué, parce qu'il manifeste cet amour de l'antiquité qui est le trait caractéristique des classes par lesquelles l'histoire était alors écrite. Je fais allusion aux fictions qui se rapportent à l'origine des diverses nations et dans lesquelles l'esprit du moyen âge est clairement visible. Pendant plusieurs siècles, chaque nation crut qu'elle descendait directement d'ancêtres qui avaient été présents au siége de Troie. C'était là une proposition que personne ne pensait à mettre en doute (1). Tout ce dont on s'occupait, c'était de

(1) Dans la *Bibliothèque historique de la France*, de Lelong, t. II, pag. 3, il est dit que la descendance des rois de France des Troyens était généralement admise avant le seizième siècle : « Cette descendance a été crue véritable pendant près de huit cents ans et soutenue par tous les écrivains de notre histoire, la fausseté n'en a été reconnue qu'au commencement du seizième siècle. » Polydore Vergil, qui mourut vers le milieu du seizième siècle, attaqua cette opinion par rapport à l'Angleterre, et rendit nécessairement son histoire impopulaire. Voyez Ellis, *Preface to Polydore Vergil*, pag. xx, in-4°, 1844, publiée par la *Camden Society*. « He discarded Brute as an unreal personage. » En 1128, Henri Ier, roi d'Angleterre, demandait à un savant des renseignements sur l'histoire de France. La

connaître les détails de cette généalogie illustre. Mais même sur ce point il y avait une certaine unanimité d'opinion, puisque, sans faire mention de contrées moins importantes, il était admis que les Français descendaient de Francus, que tout le monde savait être le fils d'Hector, et que les Bretons descendaient de Brutus, dont le père n'était autre qu'Énée lui-même (1).

Les grands historiens du moyen âge étaient tout aussi communicatifs relativement à l'origine de certaines places. Dans les descriptions qu'ils en donnent, comme dans les vies d'hommes éminents qu'ils ont écrites, l'histoire commence ordinairement à une époque très reculée; et les événements qui se rattachent à leur sujet remontent souvent, à travers une série continue, au moment où Noé sortit de l'arche, ou même au moment ou Adam passa les portes du paradis (2). L'antiquité à laquelle ils remontent est quelquefois un peu moins reculée; mais l'étendue de leur savoir est toujours extraordinaire. Ils disent que la capitale de France tire

réponse a été conservée par un historien du treizième siècle : « Regum potentissime, inquiens, sicut pleræque gentes Europæ, ita Franci a Trojanis originem duxerunt. » Matthæi Paris., *Hist. Major*, pag. 59. Voyez aussi Rog. de Hoveden, in *Scriptores post Bedam*, pag. 274. Pour la descendance des Bretons de Priam et d'Énée, voyez Matthæi Westmonast., *Flores Historiarum*, part. I, pag. 66; Warton, *History of English Poetry*, t. I, pag. 131, 132. Campbell, *Lives of the Chancellors*, t. I, pag. 185.

(1) L'opinion générale était que Brutus ou Brute était le fils d'Énée; mais quelques historiens affirment qu'il était son petit-fils. Voyez Turner, *History of England*, t. I, pag. 63, t. VII, pag. 220.

(2) Dans les *Notes to a Chronicle of London from* 1089 *to* 1483, pag. 183-187, édit. in-4°, 1827, il y a une généalogie dans laquelle on donne l'histoire des évêques de Londres, non seulement jusqu'au voyage de Brutus venant de Troie, mais même jusqu'à Noé et Adam. Voyez aussi Van Kampen, *Geschiedenis der Letteren*, 1821, t. I, pag. 91 et pag. 86. Au treizième siècle, Mathieu Paris (*Historia Major*, pag. 352) dit au sujet d'Alfred : « Hujus genealogia in Anglorum historiis perducitur usque ad Adam primum parentem. » Voyez également Mathew Wesmonast., *Flores Historiarum*, part. I, pag. 323, 324, 415. Dans la chronique de William of Malmesbury (*Scriptores post Bedam*, pag. 22, rev.) la généalogie des rois saxons remonte à Adam. Voyez aussi Lingard, *History of England*, t. I, pag. 413, et Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. I, pag. 509.

sa dénomination de Pâris, le fils de Priam, parce que c'est là qu'il s'enfuit après la chute de Troie (1). Ils prétendent également que Tours doit son nom à la circonstance que c'était là le lieu de sépulture de Turonus, un des Troyens (2); et que la cité de Troyes avait été réellement bâtie par les Troyens, comme son étymologie le prouve clairement (3). Il était parfaitement reconnu que Nuremberg était ainsi nommée de l'empereur Néron (4), et que Jérusalem prenait son nom du roi Jébus (5), un homme d'une grande célébrité au moyen âge, mais dont les historiens postérieurs n'ont pu vérifier l'existence. La rivière Humber avait reçu ce nom parce que, dans les temps anciens, un roi des Huns s'y était noyé (6). La

(1) Monteil (*Histoire des divers États*, t. V, pag. 70) fait mention de l'ancienne croyance « que les Parisiens sont du sang des rois des anciens Troyens, par Pâris, fils de Priam. » Cette idée existait encore même au dix-septième siècle, et Coryat, qui voyageait en France en 1608, en donne une autre version. Il dit : « As for her name of Paris, she hath it (as some write) from Paris, the eighteenth king of Gallia Celtica, whom some write to have been lineally descended from Japhet, one of the three sons of Noah, and to have founded this city. » Coryat, *Crudities*, 1611, édit. 1776, t. 1, pag. 27, 28.

(2) « Erat ibi quidam Tros nomine Turonus Bruti nepos. . . . . De nomine ipsius prædicta civitas Turonis vocabulum nacta est; quia ibidem sepultus fuit. » Galfredi Monumet., *Hist. Briton*, lib. I, cap. xv, p. 19. Et Mathew of Westminster, qui écrivait au quatrième siècle, dit (*Flores Historiarum*, part. i, pag. 17) : « Tros nomine Turnus. . . . . De nomine vero ipsius Turonorum civitas vocabulum traxit, quia ibidem, ut testatur Homerus, sepultus fuit. »

(3) « On convient bien que les Troyens de notre Troyes sont du sang des anciens Troyens. » Monteil, *Divers États*, t. V, pag. 69.

(4) Monconys, qui était à Nuremberg en 1663, trouva la même opinion encore en faveur, et il semble lui-même disposé à y ajouter foi, car en visitant un château il observe : « Mais je ne sçai si c'est un ouvrage de Néron, comme l'on le dit, et que même le nom de Nuremberg en vient. » *Voyages de Monconys*, t. 1, pag. 141, édit. Paris, 1695.

(5) « Deinceps regnante in ea Jebusæo, dicta Jebus, et sic ex Jebus et Salem dicta est Jebussalem. Unde post dempta *b* littera et addita *r*, dicta est Hierusalem. » Matthæi Paris., *Historia Major*, pag. 43. Ceci me rappelle un autre grand écrivain, un père de l'Église et un saint, et qui, dit M. Matter, « dérive les Samaritains du roi Samarius, fils de Canaan. » Matter, *Hist. du gnosticisme*, t. 1, pag. 41.

(6) « Humber rex Hunnorum. . . . . ad flumen diffugiens, submersus est intra ipsum, et nomen suum flumini reliquit. » Matthæi Westmonast., *Flores Historiarum*, part. i, pag. 19.

Gaule dérivait son origine, selon les uns, de Galathée, une descendante de Japhet; selon d'autres, de Gomer, le fils de Japhet (1). La Prusse devait son nom à Prussus, un frère d'Auguste (2). Cette dernière application était bien moderne; mais en revanche, la Silésie prenait son nom du prophète Élisée, dont en réalité les Silésiens descendaient (3); quant à la ville de Zurich, on n'était pas d'accord sur sa date exacte, mais elle avait certainement été bâtie du temps d'Abraham (4). C'était également d'Abraham et de Sarah que les Bohémiens descendaient en droite ligne (5). Le sang des Sarrasins était moins pur, parce qu'il sortait seulement de Sarah; de quelle manière? Il n'en est fait aucune mention; mais elle les avait eu probablement d'un autre mariage, ou peut-être étaient ils le fruit d'une intrigue égyptienne (6). En tout cas, les Écossais venaient certainement de l'Égypte, car ils avaient été originairement la postérité de Scota, fille de Pharaon, qui

(1) Ces deux opinions, qui ont longtemps divisé le monde savant, sont mentionnées dans Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. II, pag. 5, 49.

(2) Voyez à ce sujet une allusion curieuse dans l'*Histoire universelle* de De Thou, t. VIII, pag. 460, qui, du reste, se trompe en supposant que c'est une invention russe.

(3) « The Silesians are not without voluminous writers upon their antiquities, and one of them gravely derived the name and descent of his country from the prophet Elisha. » Adam, *Letters on Silesia*, pag. 267. Lond., in-8°, 1804.

(4) En 1608, Coryat, étant à Zurich, apprit « of the learned Hospinian that their city was founded in the time of Abraham. » Coryat, *Crudities*, t. I; *Epistle to the Reader*, sig. D.

(5) Ils étaient « seuls enfants légitimes » d'Abraham et de Sarah. Monteil, *Divers États*, t. V, pag. 49.

(6) Mathieu Paris, qui craint que la bonne renommée de Sarah n'en souffre, dit : « Saraceni perverse se putant ex Sara dici; sed verius Agareni dicuntur ab Agar; et Ismaelitæ, ab Ismaele filio Abrahæ. » *Hist. Major*, pag. 357. Comparez ce passage semblable dans Mézeray, *Histoire de France*, t. I, pag. 127 : « Sarrasins, ou de la ville de Saraï, ou de Sara, femme d'Abraham, duquel ils se disent faussement héritiers légitimes. » Cette idée ou plutôt la crainte de cette idée se perdit rapidement, et Beausobre (*Histoire critique de Manichée*, t. I, pag. 24) dit : « On dérive vulgairement le nom de Sarasins du mot arabe Sarab ou Sarak, qui signifie effectivement voleur. » Un excellent exemple d'une explication profane donnée à une étymologie théologique. Voyez aussi, pour un cas semblable dans l'histoire du Nord, Whitelocke, *Journal of the Swedish Embassy*, t. I, pag. 190, 191.

leur avait laissé son nom (1). Sur beaucoup de points semblables, le moyen âge possédait des connaissances également précieuses. Il était bien connu que la ville de Naples était fondée sur des œufs (2); et il était également connu que l'ordre de Saint-Michel avait été établi par l'archange en personne, qu'il en avait été lui-même le premier chevalier, et que c'était à lui en réalité que la chevalerie devait son origine (3). Quant aux Tartares, ce peuple descendait nécessairement de Tartarus, que quelques théologiens disaient être une espèce d'enfer de second ordre, pendant que d'autres déclaraient que c'était l'enfer lui-même (4). Quoi qu'il en soit, personne ne songeait à discuter ce point important que leur berceau était situé dans les régions inférieures, et ce fait était prouvé par de nombreuses circonstances qui montraient

(1) Au commencement du quatorzième siècle, une lettre écrite au pape établissait ce fait comme réellement historique. Voyez Lingard, *Hist. of England*, t. II, pag. 187 : « They are sprung from Scota the daughter of Pharaoh, who landed in Ireland, and whose descendants wrested, by force of arms, the northern half of Britain from the progeny of Brute. »

(2) M. Wright (*Narratives of Sorcery*, in 8°, 1851, t. I, pag. 115) dit : « The foundation of the city of Naples upon eggs, and the egg on which its fate depended, seem to have been legends generally current in the Middle Ages; » et il renvoie à Montfaucon, *Monuments de la monarchie française*, t. II, pag. 329, pour avoir la preuve que, d'après les statuts de l'ordre du Saint-Esprit, « a chapter of the knights was appointed to be held annually in castello ovi incantati in mirabili periculo. »

(3) « The order of Saint Michael, in France, pretends to the possession of a regular descent from Michael the Archangel, who, according to the enlightened judgment of French antiquarians, was the premier chevalier in the world; and it was he, they say, who established the earliest chivalric order in Paradise itself. » Mills, *Hist. of Chivalry*, t. I, pag. 363, 364.

(4) L'étymologie des Tartares de Tartarus est attribuée à la piété de saint Louis dans Prichard, *Physical History*, t. IV, pag. 298; mais je crois avoir trouvé cette étymologie avant son temps, quoique je ne puisse me rappeler le passage. L'exemple le plus reculé que je puisse retrouver remonte à 1241. Voyez une lettre de l'empereur Frédéric dans Matthæi Paris., *Historia Major*, pag. 497. « Pervenissent dicti Tartari (imo Tartarei), etc., » et pour les paroles de saint Louis, voyez pag. 496 : « Quos vocamus Tartaros ad suas Tartareas sedes. » Voyez aussi *Memoirs of the life and Writings of William Whiston*, pag. 575. Comparez *Journal asiatique*, 1re série, t. VI, pag. 374. Paris, 1825.

l'influence fatale et mystérieuse qu'ils pouvaient exercer. Car l'identité des Turcs et des Tartares était évidente, et il était notoire que, depuis que la croix était tombée dans les mains des Turcs, tous les enfants chrétiens avaient dix dents de moins qu'autrefois; calamité universelle qui ne pouvait, à ce qu'il paraît, être évitée par aucun moyen (1).

D'autres points historiques relatifs au passé étaient éclaircis avec une égale facilité. En Europe, pendant plusieurs siècles, le porc était la seule nourriture animale généralement employée; le bœuf, le veau et le mouton étaient, comparativement parlant, inconnus (2). Les croisés étonnèrent donc beaucoup leurs compatriotes lorsque, à leur retour de l'Orient, ils dirent avoir été au milieu d'un peuple qui, comme les juifs, considérait le porc comme un animal im-

(1) Peignot (*Dictionnaire des livres*, t. II, pag. 69. Paris, 1806) dit que Rigord, dans son *Histoire de Philippe-Auguste*, assure ses lecteurs « que depuis que la vraie croix a été prise par les Turcs, les enfants n'ont plus que vingt ou vingt-trois dents, au lieu qu'ils en avaient trente ou trente-deux auparavant. » Même au quinzième siècle, on croyait que le nombre des dents avait diminué de vingt-huit à vingt-deux ou vingt-quatre au plus. Voyez Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. II, pag. 481, 482. Paris, 1815. Comparez Hecker, *On the Black Death*, pag. 31, 32, dans son savant ouvrage *Epidemics of the Middle Ages*, publiée par la *Sydenham Society*.

(2) Dans les livres sacrés des Scandinaviens, le porc est représenté comme l'aliment universel, même au ciel. Voyez Mallet, *Northern Antiquities*, pag. 105. C'était la nourriture ordinaire des Irlandais au XIIe siècle (Ledwich, *Antiquities of Ireland*. Dublin, 1664), et également des Anglo-Saxons à une époque plus reculée. Turner, *History of England*, t. III, pag. 22. Il était également commun en France, et Charlemagne faisait suivre son armée par de nombreux troupeaux de porcs. Note dans l'*Esprit des lois*, *Œuvres de Montesquieu*, pag. 513. En Espagne, ceux qui n'aimaient pas le porc étaient amenés devant l'inquisition et accusés d'être juifs. Llorente, *Histoire de l'inquisition*, t. I, pag. 269, 442, 445. Vers la fin du XVIe siècle, il y avait une maladie particulière causée, disait-on, par la quantité de porc mangée en Hongrie. Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. III, pag. 23. Dans le milieu du XVIe siècle, Philippe II, alors en Angleterre, mangeait généralement du porc pour son dîner, et il en mangeait tant qu'il se rendait souvent malade. Voyez *Ambassades de messieurs de Noailles en Angleterre*, t. V, pag. 240, 241, édit. 1763. L'ambassadeur écrit que Philippe était « grand mangeur oultre mesure, » et avait l'habitude de consommer de grandes quantités « de lard, dont il faict le plus souvent son principal repas. » Au moyen âge « les Thuringiens payaient leur tribut en porcs, la denrée la plus précieuse de leur pays. » Michelet, *Œuvres*, t. II, pag. 389.

monde, et refusait de s'en servir comme aliment. Mais le sentiment d'extrême surprise que cette nouvelle excita fut bientôt détruit; lorsqu'on connut la cause de ce fait extraordinaire. Le sujet fut pris en main par Mathieu Paris, le plus grand historien du treizième siècle et l'un des plus éminents du moyen âge (1). Ce célèbre écrivain nous apprend que les mahométans refusent de manger du porc à cause de la circonstance étrange qui arriva à leur prophète. Il paraît que Mahomet s'étant un jour gorgé de nourriture et de boisson, s'endormit sur du fumier, et que pendant qu'il était dans cette position honteuse, il fut aperçu par une portée de porcs, qui attaquèrent le prophète déchu et l'étouffèrent presque complétement. C'est là la raison pour laquelle ses disciples abominent le porc, et refusent de l'employer comme aliment (2). Ce fait remarquable explique une grande singularité des mahométans (3), et un autre fait également

(1) Sismondi (*Histoire des Français*, t. VII, pag. 325, 326) en fait un grand éloge, et Mosheim (*Ecclesiastical History*, t. I, pag. 313) dit : « Among the historians (of the thirteenth century), Mathew Paris holds the first place; he is a writer of the highest merity, both in point of knowledge and prudence. »

(2) Matthæi Paris, *Historia Major*, pag. 362. Il termine sa description par ces mots : « Unde adhuc Saraceni sues præ cæteris animalibus exosas habent et abominabiles. » Mathew Paris avait reçu ces renseignements d'un ecclésiastique, « quemdam magni nominis celebrem prædicatorem. » Pag. 360. Selon Mathew de Westminster, les pourceaux avaient non seulement suffoqué Mahomet, mais encore l'avaient en partie dévoré : « In maxima parte a porcis corrosum invenerunt. » Matthæi Westmonast., *Flores Historiarum*, part. I, pag. 215.

(3) Par une contradiction singulière, les Africains mahométans de nos jours « believe that a great enmity subsists between hoghs and Christians. » Mungo Park, *Travels*, t. I, pag. 185. Plusieurs écrivains ont supposé que le porc est très malsain dans les pays chauds; mais ceci demande confirmation, et il est certain que cette viande est recommandée par les médecins arabes et qu'elle est beaucoup plus employée en Asie et en Afrique qu'on ne le croit généralement. Comparez Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. II, pag. 323; Volney, *Voyage en Syrie*, t. I, pag. 449; Buchanan, *Journey through the Mysore*, t. II, pag. 88; t. III, pag. 57; Raffles, *Hist. of Java*, t. II, pag. 5; Ellis, *Hist. of Madagascar*, t. I, pag. 204, 403, 416; Cook, *Voyages*, t. II, pag. 265; Burnes, *Travels into Bokhara*, t. III, pag. 141. Comme ces faits sont importants pour la physiologie, j'ajouterai que les Indiens

remarquable explique comment leur secte prit naissance. Car il était bien connu que Mahomet était dans l'origine cardinal, et ne devint hérétique que parce qu'il ne put réussir à se faire nommer pape (1).

Relativement à l'histoire primitive du christianisme, les grands écrivains du moyen âge sont remarquablement curieux, et ils ont conservé le souvenir d'événements que, sans eux, nous aurions complétement ignoré. Après Froissart, le plus célèbre historien du quatorzième siècle fut certainement Mathew de Westminster, dont le nom, au moins, est familier à la plupart des lecteurs. Entre autres choses, cet homme éminent donna son attention à l'histoire de Judas, afin de découvrir les circonstances qui déterminèrent le caractère de ce grand apostat. Ses recherches semblent avoir été très étendues; mais leur principal résultat fut que Judas, étant enfant, avait été abandonné par ses parents et exposé dans une île appelée Scarioth, d'où il avait reçu le nom de Judas Iscariote. L'historien ajoute que Judas, lorsqu'il grandit, avait, entre autres énormités, tué son père, puis épousé sa propre mère (3). Le même écrivain, dans une autre partie de son histoire, fait mention d'un fait intéressant pour ceux qui étudient l'histoire du saint-siége. Quelques doutes s'étaient élevés sur la question de savoir s'il était convenable de baiser le pied du pape, et les théo-

de l'Amérique du nord ont, dit-on, « a disgust for pork » (*Journal of the Geog. Society*, t. XV, pag. 30), et que Dobell (*Travels*, t. II, pag. 260, 1830) dit : « I believe there is more pork eaten in China than in all the rest of the world put together. »

(1) On dit que cette idée, qui était parfaitement reçue au moyen âge, était une invention rabbinique. Voyez *Lettres de Gui Patin*, t. III, pag. 127 : Que Mahomet, le faux prophète, avait été cardinal, et que, par dépit de n'avoir été pape, il s'étoit fait hérésiarque. »

(2) Pour plus amples détails, voyez Matthæi Westmonast., *Flores Historiarum*, part. I, pag. 86, 87, et à la pag. 88 : » Judas matrem suam uxorem duxerat, et quod patrem suum occiderat. »

logiens eux-mêmes n'étaient pas complétement édifiés sur cette étrange cérémonie. Mais cette difficulté fut également vidée par Mathew de Westminster, qui explique la véritable origine de cette coutume. Il dit que dans les premiers temps on baisait la main de Sa Sainteté, mais que, vers la fin du huitième siècle, une certaine femme impudique, en faisant une offrande au pape, avait non seulement baisé sa main, mais encore l'avait pressée. Le pape, — son nom était Léon, — voyant le danger, se coupa la main, et échappa ainsi à la souillure à laquelle il avait été exposé. Depuis cette époque, on avait établi la coutume, par précaution, de baiser le pied du pape au lieu de sa main; et dans la crainte qu'on puisse douter de la véracité de son assertion, l'historien assure que la main, qui avait été coupée cinq ou six cents ans auparavant, existait encore à Rome, et était, en réalité, un miracle perpétuel, puisqu'elle était conservée dans le Latran, dans son état naturel et sans la moindre corruption (1). Et comme quelques lecteurs pourraient désirer avoir quelques renseignements sur ce même Latran, où la main était conservée, l'historien s'en occupe également dans une autre partie de son grand ouvrage et le fait remonter jusqu'à l'empereur Néron. En effet, il est dit que ce persécuteur pervers de la foi vomit un jour une grenouille couverte de sang qu'il crut être sa propre progéniture, et qu'il fit par conséquent enfermer dans un caveau où elle resta cachée pendant quelque temps. Or dans la langue

(1) Ceci eut lieu en 798. Matthæi Westmonast., *Flores Historiarum*, part. I, pag. 293. L'historien de cette relation conclut ainsi : « Et statutum est nunc quod nunquam ex tunc manus Papæ ab offerentibus deoscularetur, sed pes. Cum ante fuerat consuetudo quod manus, non pes, deoscularetur. In hujus miraculi memoriam reservatur adhuc manus abscissa in thesauro lateranensi, quam dominus custodit incorruptam ad laudem matris suæ. »

latine, *latente* signifie cachée, et *rana* signifie grenouille, de sorte que, en réunissant ces deux mots, on a l'origine du Latran, qui fut bâti là où on trouva la grenouille (1).

Il serait facile de remplir des volumes de notions semblables, auxquelles on ajoutait foi très dévotement dans ces âges de ténèbres, ou, comme ils ont été fort justement appelés, dans ces âges de foi. C'était véritablement l'âge d'or pour la profession ecclésiastique, car la crédulité humaine avait atteint un degré qui semblait assurer au clergé une domination durable universelle. Comment les espérances du clergé furent-elles détruites plus tard, et comment la raison humaine commença-t-elle à se révolter? c'est ce que je raconterai dans une autre partie de cette introduction, dans laquelle j'essaierai de tracer la source de cet esprit séculier et sceptique auquel la civilisation européenne doit son origine. Mais avant de terminer ce chapitre, il sera peut-être sage de donner encore quelques exemples des opinions accréditées au moyen âge; et, dans ce but, je choisirai les deux récits historiques qui ont été, entre tous, les plus populaires, qui ont exercé la plus grande influence, et dans lesquelles on avait la confiance la plus universelle.

Les histoires auxquelles je fais allusion sont celles d'Arthur et de Charlemagne; qui portent toutes les deux le nom de hauts dignitaires de l'Église, et qui furent reçues avec le respect dû à leurs illustres auteurs. Celle qui concerne Charlemagne est appelée la *Chronique de Turpin*, et passe

(1) « . . . . . Ita ut Nero se puero gravidum existimaret. . . . . Tandem dolore nimio vexatus, medicis ait : Accelerate tempus partus, quia languore vix anhelitum habeo respirandi. Tunc ipsum ad vomitum impotionaverunt, et ranam visu terribilem, humoribus infectam, et sanguine edidit cruentatam. . . . . Unde et pars illa civitatis, ut aliqui dicunt, ubi rana latuerat, Lateranam a latente rana nomen accepit. » Matthæi Westmonast. part. I, pag. 98.

pour avoir été écrite par Turpin, archevêque de Reims, ami de l'empereur, et son compagnon de guerre (1). D'après quelques passages que contient cette histoire, il y a quelque raison de supposer qu'elle fut réellement écrite au commencement du douzième siècle (2); mais au moyen âge, on n'était pas très scrupuleux dans ces sortes de choses, et personne ne songeait à en disputer l'authenticité. Dans le fait, le nom de l'archevêque de Reims était une recommandation suffisante; aussi trouvons-nous que dans l'année 1122, cette histoire reçut l'approbation formelle du pape (3); et que Vincent de Beauvais, l'un des plus célèbres écrivains du treizième siècle, et gouverneur des fils de Louis IX, en fait mention comme d'un ouvrage précieux faisant autorité pour le règne de Charlemagne (4).

Un livre lu aussi généralement et sanctionné par des juges aussi compétents doit être une assez bonne pierre de touche pour juger les connaissances et les opinions de cette époque. Aussi croyons-nous qu'une notice rapide de cette histoire sera utile au but que nous nous proposons, et qu'elle nous mettra à même de comprendre la lenteur extrême des progrès historiques, et les pas presque imperceptibles que fit

(1) « . . . . . Ego Turpinus in valle Caroli loco præfato, astante rege, etc. » *De Vita Caroli Magni*, pag. 174, édit. Ciampi.

(2) Turner (*History of England*, t. VII, pag. 256-268) a essayé de prouver qu'elle était l'œuvre de Calixte II; mais ses arguments, quoique ingenieux et savants, ne sont pas décisifs. Warton (*Hist. Engl. Poetry*, t. I, pag. 128) dit qu'elle fut écrite en 1110.

(3) Le pape « statuit Historiam Sancti Caroli descriptam a beato Turpino Remensi Archiepiscopo esse authenticam. » Note dans Turner, t. VII, pag. 250.

(4) Dans son celèbre *Speculum*, « il recommande spécialement les études historiques, dont il paraît que la plupart de ses contemporains méconnaissaient l'utilité; mais lorsqu'il indique les sources où il puisera ce genre d'instruction, c'est Turpin qu'il désigne comme le principal historien de Charlemagne. » *Histoire littéraire de la France*, t. XVIII, pag. 474. Paris, 1835, in-4°, et pag. 517. Et quant à son influence en Espagne, voyez Ticknor, *History of Spanish Literature*, t. I, pag. 222, 223.

l'histoire jusqu'à l'époque où les grands penseurs du dix-huitième siècle lui apportèrent une vie nouvelle.

Dans la chronique de Turpin, nous apprenons que l'invasion de l'Espagne par Charlemagne eut lieu à l'instigation directe de saint Jacques, frère de saint Jean (1). L'apôtre, étant l'instigateur de cette attaque, prit les mesures nécessaires pour en assurer le succès. Lorsque Charlemagne assiégea Pampelune, cette cité lui opposa une résistance obstinée ; mais aussitôt que les assiégeants se mirent à prier, les murailles tombèrent comme par enchantement (2). Après cela, l'empereur conquit rapidement tout le pays, détruisit presque entièrement les mahométans et éleva de nombreuses églises (3). Mais les ressources de Satan sont inépuisables. Un géant apparut alors du côté des ennemis; son nom était Fénacute, et il descendait de Goliath, d'ancienne célébrité (4). Ce Fénacute fut le plus terrible ennemi que les chrétiens eussent encore rencontrés. Sa force était égale à celle de quarante hommes (5); son visage mesurait une coudée; ses bras et ses jambes mesuraient quatre coudées; sa taille était en tout de vingt coudées. Charlemagne envoya contre lui ses plus célèbres guerriers ; mais ils furent facilement déroutés par le géant, dont on peut s'imaginer la force prodigieuse par le fait que la longueur de ses doigts était de

(1) *Caroli Magni Historia*, édit. Ciampi, pag. 3-5.

(2) « Muri collapsi funditus corruerunt. » *De Vita Caroli*, pag. 5. Dans ses notes sur Turpin, Ciampi dit gravement (pag. 94, 95) : « Questo fatto della presa di Pamplona è reso maravigliose per la subitanea caduta delle mura, a somiglianza delle mura di Gerico. » Ceci me rappelle une circonstance racontée par Monconys, auquel, dans une visite qu'il fit à Oxford en 1663, on montra une trompette que l'on conservait dans cette antique cité, parce qu'elle était faite, disait-on, sur le même modèle que celle qui fit tomber les murailles de Jéricho. *Voyages de Monconys*, t. III, pag. 95, édit. de Paris, 1695.

(3) *De Vita Caroli*, cap. v, pag. 11, 12, intitulé : « De Ecclesiis quas Carolus fecit. »

(4) « Gigas nomine Ferracutus, qui fuit de genere Goliat. » *De Vita Caroli*, pag. 39.

(5) « Vim XL fortium possidebat. » Pag. 39.

trois mains (1). Les chrétiens étaient remplis de consternation. Ce fut en vain que plus de vingt hommes choisis marchèrent contre le géant ; pas un seul ne revint; Fénacute les prit tous sous ses bras et les emporta prisonniers (2). Enfin le célèbre Roland s'avança, et le défia en combat mortel. Une lutte terrible s'engagea, et le chrétien, ne réussissant pas aussi bien qu'il l'avait espéré, entraîna son adversaire dans une discussion théologique (3). Sur ce point le païen fut aisément battu; et Roland, animé par la controverse, se rua sur son ennemi, frappa le géant de son épée, et lui fit une blessure fatale. Ce coup mit fin aux dernières espérances des mahométans; les armes des chrétiens furent partout victorieuses, et Charlemagne divisa l'Espagne entre les braves paladins qui l'avaient aidé à en faire la conquête (4).

Le moyen âge possédait un savoir tout aussi authentique relativement à l'histoire d'Arthur. Plusieurs récits avaient déjà circulé sur ce roi célèbre (5); mais on n'était pas encore d'accord sur leur valeur respective, lorsque, vers le commencement du douzième siècle, le sujet attira l'attention de Geoffrey, le fameux archidiacre de Monmouth. Cet homme éminent publia en 1147 (*A. D.*) le résultat de ses recherches

(1) « Erat enim statura ejus quasi cubitis XX, facies erat longa quasi unius cubiti, et nasus illius unius palmi mensurati, et brachia et crura ejus quatuor cubitorum erant, et digiti ejus tribus palmis. » Pag 40.

(2) *De Vita Caroli*, pag. 40.

(3) *Ibid.*, pag. 43-47.

(4) *Ibid.*, pag. 52 Quant aux douze pairs de Charlemagne, voyez Sismondi, *Histoire des Français*, t. V, pag. 246, 537, 538; t. VI, pag. 534.

(5) Les Gallois accusent pourtant Gildas d'avoir jeté son histoire « into the sea. » Palgrave, *Anglo-Saxon Commonwealth*, t. 1, pag. 453. Sharon Turner (*Hist. of England*, t. 1, pag. 282-295) a réuni de nombreux renseignements sur Arthur, sur l'existence duquel il n'a naturellement aucun doute, et, à la page 292, il nous donne la description de la découverte, au douzième siècle, du corps d'Arthur!

dans un ouvrage qu'il intitula *History of the Britons* (1). Dans ce livre, il passe en revue toute la question; il ne raconte pas seulement la vie d'Arthur, mais il suit aussi la trace des circonstances qui préparèrent la voie pour l'arrivée du grand conquérant. Pour ce qui regarde les hauts faits d'Arthur, l'historien avait été très heureux, car les matériaux nécessaires pour cette partie de son sujet avaient été réunis par Walter, archidiacre d'Oxford, qui était un ami de Geoffrey, et qui comme lui prenait un grand intérêt à l'étude de l'histoire (2). L'ouvrage est dû par conséquent à la collaboration des deux archidiacres, et mérite le respect, non seulement sous ce rapport, mais aussi parce qu'il était une des productions les plus populaires du moyen âge.

La première partie de cette grande histoire donne le résultat des recherches faites par l'archidiacre de Monmouth relativement à la condition de la Bretagne avant l'avénement à Arthur. Cette partie n'a pas grand intérêt pour nous; on peut seulement remarquer que l'archidiacre a constaté qu'après le prise de Troie, Ascanius s'était échappé de la ville, et qu'il eut un fils, qui devint lui-même le père de Brutus (3). A cette époque, l'Angleterre était peuplée de géants : Brutus, après les avoir tués tous, et détruit leur race, bâtit Londres, organisa les affaires du pays, et lui

(1) Dans Turner, *History of England*, t. VII, pag. 269, 270, on dit qu'il fut publié en 1128; mais M. Wright (*Biog. Brit. Lit.*, t. II, pag. 144) semble avoir prouvé que la date véritable est 1147.

(2) Geoffrey dit : « A Gualtero Osinefordensi in multis historiis peritissimo viro audivit (c'est à dire *ille* Geoffrey) vili licet stylo, breviter tamen propalabit, quæ prælia inclytus ille rex post victoriam istam, in Britanniam reversus, cum nepote suo commiserit. » Galfredi, *Monumetensis Historia Britonum*, lib. XI, sect. 1, pag. 200. Et dans la dédicace au comte de Gloucester, pag. 1, il dit : « Walterus Osinefordensis archidiaconus, vir in oratoria arte atque in esoticis historiis eruditus. » Compares Matthæi Westmonast., *Flores Historiarum*, part. 1, pag. 248.

(3) Galfredi, *Historia Britonum*, pag. 3, 4.

donna d'après lui-même le nom de Bretagne (1). L'archidiacre continue par le récit des exploits d'une longue série de rois successeurs de Brutus, qui furent presque tous remarquables par leurs talents, et dont quelques-uns furent fameux à cause des prodiges qui arrivèrent de leur temps. Ainsi, pendant le règne de Rivallo, une pluie de sang tomba durant trois jours consécutifs (2); et lorsque Morvidus était sur le trône, les côtes furent infestées par un épouvantable monstre marin qui, après avoir dévoré un nombre inouï de personnes, finit par avaler le roi lui-même (3).

Toutes ces choses et d'autres semblables sont racontées par l'archidiacre de Monmouth comme étant le fruit de ses propres recherches; mais dans le récit de la vie d'Arthur, qui vient ensuite, il avait été aidé par son ami l'archidiacre d'Oxford. Les deux archidiacres apprennent à leurs lecteurs que le roi Arthur était redevable de son existence à une combinaison magique de Merlin, le célèbre sorcier; et ils en racontent les détails avec une minutie qui ne laisse pas d'être fort remarquable, si l'on considère le caractère sacré des deux historiens (4). Les exploits d'Arthur ne démentirent pas son origine surnaturelle. Rien ne pouvait résister à sa

(1) « Erat tunc nomen insulæ Albion, quæ a nemine, exceptis paucis gigantibus, inhabitabatur . . . . Denique Brutus de nomine suo insulam Britanniam, sociosque suos Britones appellat. » Galfredi, *Hist. Britonum*, pag. 20.

(2) « In tempore ejus tribus diebus cecidit pluvia sanguinea, et muscarum affluentia; quibus homines moriebantur. » *Hist. Britonum*, pag. 36.

(3) « Advenerat namque ex partibus Hibernici maris inauditæ feritatis bellua, quæ incolas maritimos sine intermissione devorabat. Cumque fama aures ejus attigisset, accessit ipse ad illam, et solus cum sola congressus est. At cum omnia tela sua in illam in vanum consumpsisset, acceleravit monstrum illud, et apertis faucibus ipsum velut pisciculum devoravit. » *Hist. Britonum*, pag. 51.

(4) Les détails de l'intrigue se trouvent dans Galfredi, *Hist. Britonum*, pag. 151, 152. Relativement à Merlin, voyez aussi Matthæi Westmonast., *Flores Historiarum*, part. I, pag. 161, 162; Naudé, *Apologie pour les grands hommes*, pag. 308, 309, 318, 319, édit. Amsterdam, 1712.

force. Il tue un nombre immense de Saxons, il envahit la Norwége, fait invasion dans la Gaule, fixe sa cour à Paris, et se prépare à la conquête de toute l'Europe (1). Il défie deux géants en combat singulier, et les tue tous les deux. Un de ces géants, qui habitait le mont Saint-Michel, était la terreur de toute la contrée, et massacrait tous les soldats qu'on envoyait contre lui, excepté ceux qu'il faisait prisonniers pour les manger tout vivants (2). Malgré tout cela, il mourut de la main vaillante d'Arthur, ainsi qu'un autre géant nommé Ritho qui était pourtant encore plus formidable. Car Ritho, non content de s'en prendre aux hommes de basse extraction, attaquait les rois, et se faisait des vêtements des barbes de ceux qu'il avait tués (3).

Telles étaient les assertions qui étaient données au monde sous le manteau de l'histoire, au douzième siècle, et cela non par des écrivains obscurs, mais par de hauts dignitaires de l'Église. Remarquez que rien ne manquait qui pût assurer le succès de l'ouvrage. Il avait pour répondants l'archidiacre de Monmouth et l'archidiacre d'Oxford ; il était dédié à Robert, comte de Gloucester, fils du roi Henri I[er], et on le considérait comme une si précieuse contribution à la littérature nationale, que son principal auteur fut nommé évêque d'Asaph, promotion qu'il dut au succès de ses recherches relativement aux annales de l'histoire d'Angleterre (4). Un

(1) Galfredi, *Hist. Britonum*, pag. 3, 4.

(2) « Sed et plures capiebat quos semivivos devorabat. » *Hist. Britonum*, pag. 181.

(3) « Hic namque ex barbis regum quos peremerat, fecerat sibi pelles, et mandaverat Arturo ut barbam suam diligenter excoriaret, atque excoriatam sibi dirigeret : ut quemadmodum ipse cæteris præerat regibus, ita quoque in honorem ejus cæteris barbis ipsam superponeret. » Galfredi, *Hist. Britonum*, pag. 184.

(4) « It was partly, perhaps, the reputation of this book, which procured its author the bishopric of St. Asaph. » *Life of Geoffrey of Monmouth*, dans Wright, *Biog. Brit. Lit.*, t. II, pag. 144, in-8°, 1846. Selon les écrivains gallois, il était évêque de Llandaff. Voyez Stephens, *Literature of the Kymry*, in-8°, 1849, pag. 323.

livre ainsi marqué du sceau de l'approbation générale ne put certainement pas être un mauvais criterium du siècle dans lequel il obtint l'admiration universelle. Dans le fait, cette admiration était si grande que, pendant plusieurs siècles, c'est à peine si deux ou trois critiques ont osé mettre en doute la véracité de l'ouvrage (1). Un abrégé en fut publié en langue latine par le célèbre historien Alfred de Beverley (2); et afin de le répandre d'une manière plus générale, il fut traduit en anglais par Layamon (3), et en anglo-normand, d'abord par Gaimard, et ensuite par Wace (4), écrivain plein de zèle qui était jaloux de voir les vérités importantes contenues dans cet ouvrage disséminées aussi largement que les circonstances le permettaient. Je crois inutile de donner plus de preuves de la manière dont l'histoire était écrite au

(1) M. Wright (*Biog. Brit. Lit.*, t. II, pag. 146) dit : « Within a century after its first publication, it was generally adopted by writers on English history; and during several centuries, only one or two rare instances occur of persons who ventured to speak against its veracity. » Et sir Henry Ellis dit de Polydore Vergil, qui écrivait au commencent du seizième siècle : « For the repudiation of Geoffrey of Monmouth's history, Polydore Vergil was considered almost as a man deprived of a reason. Such were the prejudices of the time. » Polydore Vergil, *English Hist.*, t. I, pag. x, édit. Ellis, 1846, in-4°. Voyez aussi sur sa popularité, Lappenberg, *Hist. of the Anglo-Saxon Kings*, t. I, pag. 102. Au dix-septième siècle, qui a été le premier siècle sceptique en Europe, on commençait à faire attention à ces matières, et Boyle, par exemple, réunit dans la même catégorie « the fabulous labours of Hercules, and exploits of Arthur of Britain. » Boyle, *Works*, t. IV, pag. 425.

(2) Wright, *Biog. Brit. Lit.*, t. II, pag. 156; Turner, *History of England*, t. VII, pag. 282.

(3) Selon M. Wright (*Biog. Brit. Lit.*, t. II, pag. 439), la traduction fut faite par l'intermédiaire de Wace. Mais il serait plus correct de dire que Layamon s'est servi des absurdités de Geoffrey comme base de son ouvrage, que d'avancer qu'il les a traduites, car il amplifie quinze mille lignes du *Brut* de Wace en trente-deux mille lignes de son propre jargon. Voyez sir F. Madden, *Preface to Layamon's Brut*, 1847, t. I, pag. XIII. Je ne puis m'empêcher de rendre témoignage à la grande valeur philologique de cet ouvrage de Layamon, dont la publication fut une contribution importante pour l'étude de l'histoire de la langue anglaise. En ce qui concerne Layamon, nous ne pouvons que contempler avec étonnement un siècle dont il était considéré comme le premier ornement.

(4) Wright, *Biog. Brit. Lit.*, t. II, pag. 151, 207; Hallam, *Literature of Europe*, t. I, pag. 35.

moyen âge, car les exemples qui précèdent n'ont pas été pris au hasard, mais ont été choisis dans les ouvrages des auteurs les plus capables et les plus célèbres : ils présentent donc un excellent type du jugement et des connaissances de l'Europe à cette époque. Dans les quatorzième et quinzième siècles, on vit pour la première fois quelques faibles signes d'un changement prochain (1); mais cette amélioration ne fut bien marquée que vers la fin du seizième siècle, ou même au commencement du dix-septième. La marche de cet intéressant mouvement sera tracée dans une autre partie de cette introduction, lorsque je montrerai que, quoique le progrès fût évident au dix-septième siècle, ce ne fut que vers le milieu du dix-huitième qu'on essaya de s'occuper de l'histoire d'une manière un peu vaste, et que ce fut à cette époque qu'elle fut étudiée sérieusement, d'abord par les grands penseurs français, puis par un ou deux Écossais, et quelques années plus tard par les Allemands. Cette réforme historique se reliait, ainsi que je le démontrerai, à d'autres changements intellectuels qui correspondaient avec elle, et qui eurent une grande influence sur les relations sociales de toutes les contrées principales de l'Europe. Mais, sans anticiper sur ce qu'on trouvera dans une autre partie de ce volume, je me contenterai de dire que non seulement aucune histoire ne fut écrite avant la fin du seizième siècle, mais que la condition sociale rendait cette tâche complétement impossible. Les lumières de l'Europe n'étaient pas encore

(1) Dont Froissart est l'exemple le plus reculé, puisqu'il est le premier qui ait pris les affaires d'un point de vue séculier, tous les historiens qui le précèdent étant essentiellement théologiques. En Espagne, nous trouvons également que, vers le seizième siècle, l'esprit politique commençait à poindre parmi les historiens. Voyez les remarques sur Ayala dans Tickuor, *History of Spanish Literature*, t. 1, pag. 165, 166, dans laquelle M. Ticknor représente Froissart comme beaucoup plus mondain qu'il ne l'était en réalité.

assez vives pour lui permettre de l'appliquer avec succès à l'étude du passé. Car nous ne devons pas supposer que les imperfections des historiens primitifs provenaient d'un manque d'habileté naturelle. L'intelligence des hommes est, en moyenne, probablement toujours la même; mais la pression que la société exerce sur eux varie constamment. C'était donc la condition générale de la société qui autrefois forçait même les écrivains les plus capables à croire les absurdités les plus puériles. Tant que cette condition n'était pas changée, l'existence de l'histoire était impossible, parce qu'il était impossible de trouver un homme qui sût ce qu'il devait relater, ce qu'il devait rejeter et ce qu'il devait croire.

La conséquence naturelle de cet état de choses était que, même lorsque l'histoire était étudiée par des hommes aussi éminents que Machiavel et Bodin, tout ce qu'ils pouvaient en faire, c'était de s'en servir comme d'un véhicule pour leurs spéculations politiques; et dans aucun de leurs ouvrages nous ne trouvons la plus légère tentative pour s'élever à des généralisations assez vastes pour englober tous les phénomènes sociaux. La même observation s'applique à Comines qui, quoique inférieur à Machiavel et à Bodin, était un observateur profond, et qui montre certainement une sagacité rare dans le jugement qu'il porte sur certains personnages. Mais c'était là le résultat de sa propre intelligence; car le siècle dans lequel il vivait l'avait rendu superstitieux et, en ce qui concerne les vastes perspectives historiques, misérablement myope. Cette dernière imperfection se montre d'une manière frappante dans son ignorance absolue de ce grand mouvement intellectuel qui, de son temps, minait rapidement les institutions féodales du moyen âge, et auquel

il ne fait pas une seule fois allusion, réservant toute son attention pour ces vulgaires intrigues politiques qui pour lui étaient les seuls éléments de l'histoire (1). Quant à sa superstition, il serait oiseux d'en donner de nombreux exemples, puisqu'aucun homme ne pouvait vivre au quinzième siècle sans avoir l'esprit obscurci par la crédulité universelle. On peut néanmoins remarquer que, quoiqu'il connût personnellement des hommes d'État et des diplomates, et eût par conséquent toute facilité de voir comment les entreprises qui donnent les plus belles espérances sont constamment ruinées par la seule incapacité de ceux qui en sont chargés, il attribue cet insuccès, dans toutes les occasions importantes, non à la cause réelle, mais à l'intervention immédiate de la Divinité. La tendance du quinzième siècle était si marquée et si irrésistible, que ce politique éminent, cet homme du monde versé dans tous les arts de la vie, affirme de propos délibéré que des batailles sont perdues, non parce que l'armée est mal entretenue, non parce que le plan de campagne est mal conçu, non parce que le général est incapable, mais parce que le prince ou ses sujets sont pervers, et que la Providence veut les châtier. Car, dit Comines, la guerre est un grand mystère; et Dieu s'en servant comme d'un moyen pour accomplir ses désirs, il donne la victoire tantôt à un côté, tantôt à un autre (2). C'était aussi uniquement par une

(1) A ce sujet, Arnold dit non sans quelque raison : « Comines's Memoirs are striking from their perfect unconsciousness : the knell of the Middle Ages had been already sounded, yet Comines has no other notions than such as they had tended to foster; he describes their events, their characters, their relations, as if they were to continue for centuries. » Arnold, *Lectures on Modern History*, pag. 118. J'ajouterai à cette remarque que toutes les fois que Comines a occasion de parler des classes inférieures, ce qui est rarement le cas, il en parle avec un profond mépris. On en trouvera deux exemples remarquables dans les *Mémoires de Philippe de Comines*, t. II, pag. 277, 287. Paris, 1826.

(2) Il dit qu'un champ de bataille est « un des accomplissements des œuvres que Dieu a

disposition divine que les troubles d'État avaient lieu; et ces troubles n'arriveraient jamais, disait-il, si les princes ou les peuples n'oubliaient pas au sein de la prospérité la source de laquelle leur est venue cette prospérité (1).

De pareils efforts pour faire de la politique une simple branche de la théologie (2), sont les traits caractéristiques de l'époque, et ils sont d'autant plus intéressants qu'ils sont faits par un homme de grand talent, et qui avait vieilli et gagné son expérience dans les affaires publiques. Lorsque nous voyons des idées semblables soutenues, non par un moine dans son cloître, mais par un homme d'État distingué, nous pouvons facilement nous imaginer ce que pouvait être, en moyenne, la condition intellectuelle de ceux qui, sous tous les rapports, étaient ses inférieurs. Il n'est que

commencées aucunes fois par petites mouvetez et occasions, et en donnant la victoire aucunes fois à l'un et aucunes fois à l'autre : et est cecy mystère si grand, que les royaumes et grandes seigneuries en prennent aucunes fois fins et désolations, et les autres accroissement et commencement de régner. » *Mémoires de Comines*, t. 1, pag. 361, 362. Relativement à l'invasion sans motif de l'Italie, il dit que l'expédition eût été facilement ruinée, si l'ennemi avait eu l'idée d'empoisonner les puits ou la nourriture : « Mais ils n'y eussent point failly, s'ils y eussent voulu essayer; mais il est de croire que nostre sauveur et rédempteur Jésus-Christ leur ostoit leur vouloir. » T. III, pag. 154. Et il ajoute pag. 155 : « Pour conclure l'article, semble que nostre seigneur Jésus-Christ ait voulu que toute la gloire du voyage ait esté attribuée à luy. » Comparez les *Institutes of Timour*, pag. 7. Une curieuse combinaison de superstition et de férocité.

(1) « Mais mon advis est que cela ne se fait que par disposition divine; car quand les princes ou royaumes ont esté en grande prospérité ou richesses, et ils ont mesconnoissance dont procède telle grace, Dieu leur dresse un ennemi ou ennemie, dont nul ne se douteroit, comme vous pouvez voir par les rois nommez en la Bible, et par ce que puis peu d'années en avez veu en cette Angleterre et en cette maison de Bourgogne et autres lieux que avez veu et voyez tous les jours. » *Mémoires de Comines*, t. 1, pag. 388, 389. Voyez également ses remarques sur le duc de Bourgogne, t. II, pag. 179, et surtout sa digression extraordinaire, liv. v, chap. XVIII, t. II, pag. 290-298.

(2) Le docteur Lingard (*Hist. of England*, t. 1, pag. 357) dit : « From the doctrine of a superintending providence, the piety of our ancestors had drawn a rash but very convenient inference, that success is an indication of the Divine will, and that, of course, to resist a victorious competitor, is to resist the judgment of heaven. » Voyez aussi pag. 114. Le dernier vestige de cette opinion, jadis universelle, est l'expression qui disparaît peu à peu d'en « appeler au Dieu des batailles. »

trop évident qu'il n'y avait rien à attendre d'eux, et que l'Europe avait encore bien des pas à faire avant de sortir de la superstition dans laquelle elle était ensevelie, et de briser les chaînes qui entravaient ses progrès futurs.

Mais, quoiqu'il restât encore beaucoup à faire, il n'est pas douteux que le mouvement avançait sans s'arrêter, et que, même à l'époque où Comines écrivait, il y avait des symptômes non équivoques d'un changement vaste et décisif. Cependant ce n'était encore que le signe précurseur de ce qui approchait, et un siècle environ s'écoula après la mort de Comines, avant que le progrès se montrât dans tous ses résultats. Car quoique la réforme protestante fût la conséquence de ce progrès, elle lui fut pendant quelque temps défavorable, en encourageant les hommes les plus capables à discuter les questions inaccessibles à la raison humaine, et en les détournant de sujets dans lesquels leurs efforts auraient été utiles aux vues générales de la civilisation. Aussi trouvons-nous que le progrès accompli fut peu de chose jusqu'à la fin de seizième siècle, époque à laquelle, ainsi que nous le verrons dans les deux chapitres suivants, la ferveur théologique commença à se calmer en Angleterre et en France, et à laquelle les voies se préparèrent pour cette philosophie purement séculière dont Bacon et Descartes furent, non pas les créateurs, mais les exposants (1). Cette époque

(1) Voyez Guizot, *Civilisation en Europe*, pag. 166, le meilleur passage dans cet ouvrage remarquable, mais un peu inégal : « Parcourez l'histoire du v[e] au xvi[e] siècle, c'est la théologie qui possède et dirige l'esprit humain; toutes les opinions sont empreintes de théologie : les questions philosophiques, politiques, historiques sont toujours considérées sous un point de vue théologique. L'Église est tellement souveraine dans l'ordre intellectuel, que même les sciences mathématiques et physiques sont tenues de se soumettre à ses doctrines. L'esprit théologique est en quelque sorte le sang qui a coulé dans les veines du monde européen jusqu'à Bacon et Descartes. Pour la première fois, Bacon en Angleterre et Descartes en France ont jeté l'intelligence hors des voies de la théologie. » Un noble pas-

appartient au dix-septième siècle, et c'est d'elle que nous pouvons dater la régénération intellectuelle de l'Europe, de même que nous pouvons dater sa régénération sociale du dix-huitième siècle. Mais pendant la plus grande partie du seizième siècle, la crédulité était encore universelle, puisqu'elle affectait non seulement les classes inférieures et les plus ignorantes, mais encore celles qui étaient éclairées. On pourrait en donner des preuves innombrables; mais afin de n'être pas trop long, je me bornerai à deux exemples qui sont très-frappants, à cause des circonstances dans lesquelles ils se sont présentés, et à cause de l'influence qu'ils ont exercée sur des hommes qu'on pourrait à peine supposer sujets à de pareilles illusions.

A la fin du quinzième siècle, et au commencement du seizième, Stœffler, le célèbre astronome, était professeur de mathématiques à Tubingen. Cet homme éminent rendit de grands services à l'astronomie, et fut l'un des premiers à indiquer la manière de rectifier les erreurs dans le calendrier Julien, qui servit alors à computer le temps (1). Mais ni son talent ni son savoir ne purent le faire échapper à l'esprit de son siècle. En 1524, il publia le résultat de quelques calculs abstraits auxquels il avait consacré de profondes études, et par lesquels il avait reconnu que dans cette même année le monde serait de nouveau détruit par un déluge. L'annonce de cette catastrophe, faite avec la plus grande confiance par un homme aussi éminent, causa une alarme universelle (2).

sage et parfaitement vrai; mais quel eût été l'effet produit par Bacon et Descartes si, au lieu de vivre au dix-septième siècle, ils eussent vécu dans le septième? Leur philosophie eût-elle été aussi séculière ou, dans ce cas, eût-elle réussi aussi bien?

(1) Comparez *Biographie universelle*, t. XLIII, pag. 577, avec Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. I, pag. 678.

(2) Naudé remarque qu'en France elle rendit plusieurs personnes presque folles : « In

La nouvelle de ce prochain événement circula rapidement, et l'Europe fut frappée de consternation. Afin d'échapper au danger le plus imminent, ceux dont les maisons étaient situées près de la mer ou d'une rivière les abandonnaient (1), et d'autres, comprenant bien qu'une pareille mesure ne pouvait être que temporaire, prenaient des précautions plus actives. On suggéra à l'empereur Charles-Quint de nommer des inspecteurs qui lèveraient le plan du pays, et marqueraient les endroits qui, étant moins exposés au déluge attendu, pourraient offrir le plus de protection. Ce travail fut vivement recommandé par le général impérial qui était alors stationné à Florence et qui fit écrire un ouvrage à ce sujet (2). Mais les esprits étaient trop bouleversés pour accepter un plan aussi lent; et en outre, comme on ne pouvait savoir à quelle hauteur s'élèverait la crue des eaux, il était impossible de dire si elles ne monteraient pas jusqu'au haut des montagnes les plus élevées. Au milieu de tous ces projets, le jour fatal approchait, et rien n'avait encore été fait sur une grande échelle pour résister au fléau. On remplirait un chapitre entier avec les différentes propositions qui furent faites et rejetées. Cependant un de ces projets mérite d'être mentionné, parce qu'il fut mis à exécution avec un grand zèle, et caractérisait parfaitement l'époque. Un ecclésiasti-

Gallia parum abfuit quin ad insaniam homines non paucos periculi metu (diluvium) adegerit. » Bayle, in voce *Stofflerus*, note B.

(1) « Nam Petrus Cirvellus Hispanorum omnium sui temporis doctissimus, cum theologiæ, in almo Complutensi gymnasio, lectoris munere fungeretur, et vero multos, ut ipsemet inquit, fluviis vel mari finitimos populos, jam stupido metu perculsos, domicilia ac sedes mutare vidisset, ac prædia, supellectilem, bonaque omnia, contra justum valorem sub actione distrahere, ac alia loca vel altitudine, vel siccitate magis secura requirere, sui officii esse putavit, in publica illa consternatione, quam de nihilo excitare persuasum non habebat, etc. » Bayle, note B.

(2) Bayle, in voce *Stofflerus*, note B.

que du nom d'Auriol, qui était alors professeur de droit canon à l'université de Toulouse, retourna dans son esprit divers expédients par lesquels ce désastre universel pouvait être rendu moins terrible : il pensa enfin qu'il serait possible d'imiter le plan adopté par Noé, avec un si grand succés, dans une circonstance semblable. L'idée était à peine conçue qu'on la mit à exécution. Les habitants de Toulouse prêtèrent leur assistance, et une arche fut construite, dans l'espérance que quelques individus au moins de l'espèce humaine seraient préservés, pour propager leur race, et repeupler la terre lorsque les eaux se seraient retirées, et que la terre serait de nouveau desséchée (1).

Soixante et dix ans environ après cette alarme universelle, une autre circonstance se présenta qui occupa pendant un certain temps les hommes les plus célèbres d'une des principales contrées de l'Europe. A la fin du seizième siècle, une excitation terrible fut causée par le bruit qui se répandit qu'on avait trouvé une dent en or dans la mâchoire d'un enfant qui venait de naître en Silésie. Cette rumeur devint une réalité. Il était impossible de la cacher au peuple et le miracle fut bientôt connu à travers toute l'Allemagne; et le miracle étant considéré comme un présage mystérieux, l'inquiétude devint universelle. Ce fut le Dr Horst qui le premier en expliqua la signification. En 1595, ce médecin célèbre publia le résultat de ses recherches, desquelles il appert qu'à la naissance de l'enfant, le soleil était en conjonction avec

(1) Outre la description de Bayle, voyez *Biographie universelle*, t. III, pag. 88; t. XXXI; pag. 283; t. XLIII, pag. 577, 578; Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. III, pag. 251; Delambre, *Histoire de l'astronomie du moyen âge*. Paris, 1819, in-4°, pag. 376; Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. I, pag. 62 ; *Dictionnaire philosophique*, article *Astrologie*, dans les *OEuvres de Voltaire*, t. XXXVII, pag. 148, 149.

Saturne, dans le signe d'Aries. Par conséquent l'événement, quoique surnaturel, n'avait rien d'alarmant. La dent en or annonçait un âge d'or, dans lequel l'empereur chasserait les Turcs de la chrétienté, et jetterait les fondations d'un empire qui durerait des milliers d'années. Et ceci, ajoute Horst, est clairement annoncé par Daniel, dans son second chapitre, dans lequel le prophète parle d'une statue avec une tête d'or (1).

(1) L'histoire de la dent d'or est en partie racontée par De Thou. Voyez son *Histoire universelle*, t. XI, pag. 634, 635. Et relativement à la controverse à laquelle elle a donné lieu, comparez l'*Histoire des oracles*, chap. IV, dans les *Œuvres de Fontenelle*, t. II, pag. 219, 220. Paris, 1766; Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. III, pag. 247-249; *Biographie universelle*, t. XX, pag. 279.

FIN DU TOME PREMIER.

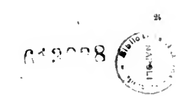


TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

Exposé des ressources ouvertes aux recherches historiques, et preuves de la régularité des actions humaines. Ces actions sont gouvernées par des lois intellectuelles et physiques : il faut par conséquent étudier ces deux séries de lois, et il n'y a pas d'histoire possible sans les sciences naturelles 5

CHAPITRE II

Influences exercées par les lois physiques sur l'organisation de la société et sur le caractère des individus. 49

CHAPITRE III

Examen de la méthode employée par les métaphysiciens pour découvrir les lois mentales. 170

CHAPITRE IV

Les lois mentales sont ou morales ou intellectuelles. — Parallèle des lois morales et intellectuelles. — Recherche sur l'effet produit par chacune d'elles sur les progrès de la société 188

CHAPITRE V

Recherche sur l'influence exercée par la religion, la littérature et le gouvernement. 254

CHAPITRE VI

Origine de l'histoire et état de la littérature historique pendant le moyen âge 327


IBLIOTECA